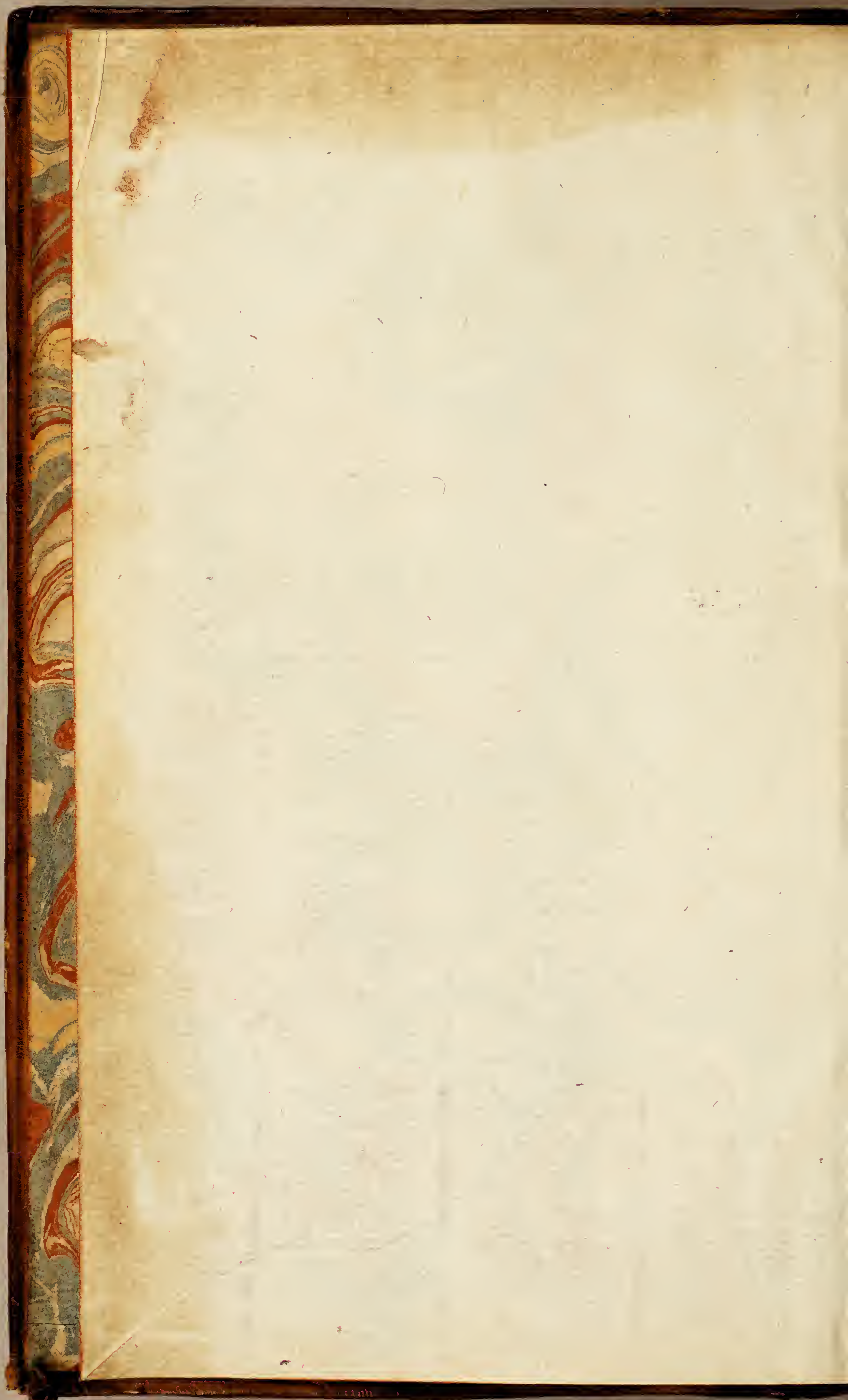
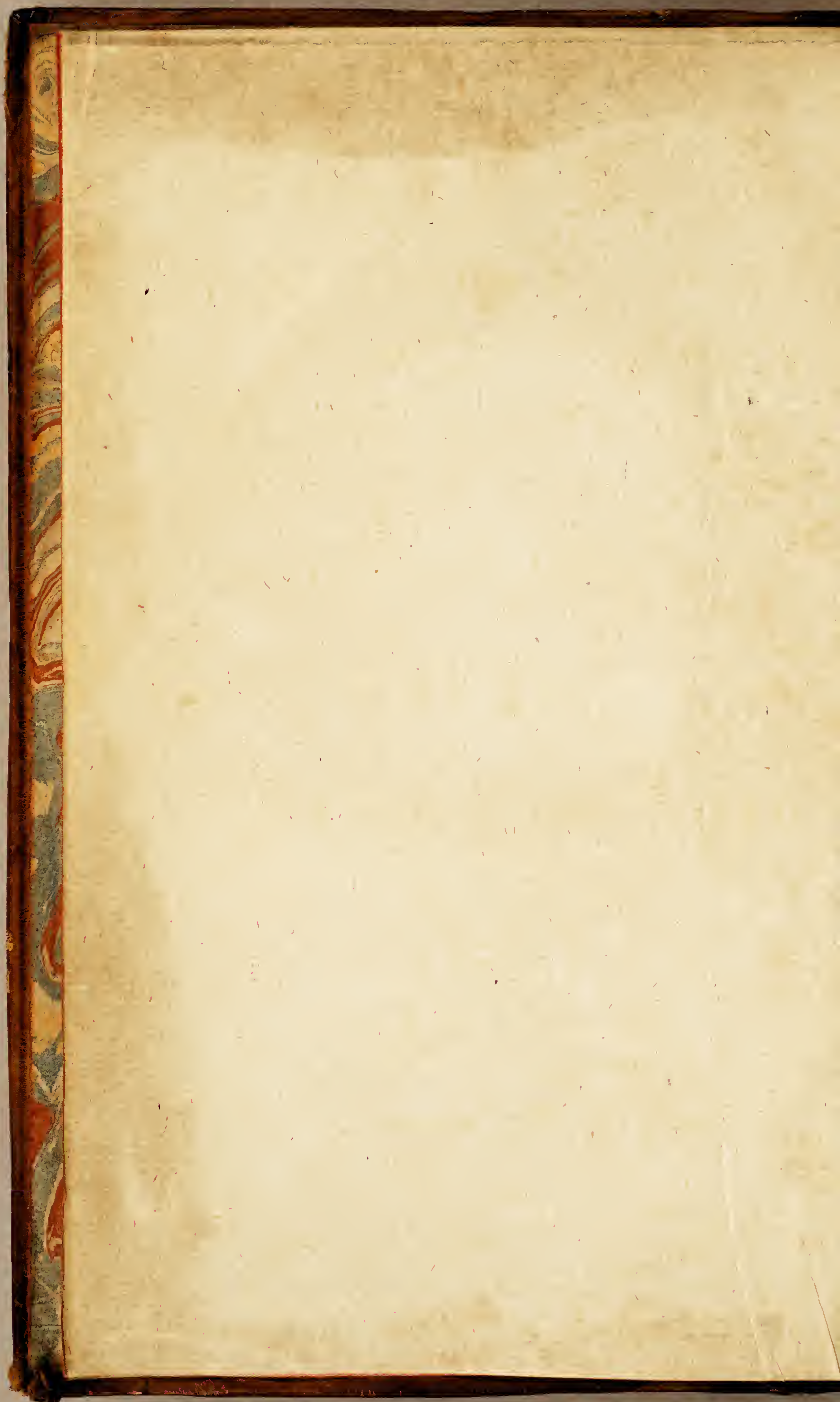








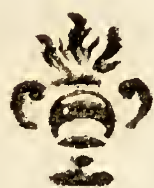
LETTRES
PHILOSOPHIQUES ET POLITIQUES
SUR L'HISTOIRE
DE L'ANGLETERRE

Depuis son origine jusqu'à nos jours.

Traduites de l'Anglois.

Ut non modò casus eventusque rerum qui plerumque fortuiti sunt, sed ratio etiam causæque noscantur. TACIT.

TOME SECOND.



A LONDRES;

Et se trouve A PARIS,

Chez REGNAULT, Libraire, rue S. Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre.

M. DCC. LXXXVI.



LETTRES
PHILOSOPHIQUES ET CRITIQUES SUR L'HISTOIRE DE L'ANGLETERRE,

Depuis son origine jusqu'à nos jours.

LETTRE XXXIX.

CHARLES PREMIER.

1625.

JAMAIS Monarque ne monta sur le trône d'Angleterre dans un concours de circonstances plus favorables que Charles Ier. Il se trouvoit paisible possesseur d'un Royaume florissant. Son droit, non contesté, étoit fortifié par une alliance avec un des plus puissans Monarques qui eussent jamais régné en France, & dont il avoit épousé la sœur : de plus, il étoit aimé de ses sujets, qu'il avoit séduits par ses vertus & son habileté. Mais

ce n'étoit qu'une perſpective trompeuſe. L'eſprit de liberté ſe réveilloit, & il étoit décidé qu'on réclameroit contre les prérogatives uſurpées dans des temps d'ignorance & de criſes, quoiqu'enſuite elles euſſent été confirmées par les loix & par une longue preſcription. Charles avoit appris, dès ſon enfance, à conſidérer les privilèges de la Couronne comme un dépôt ſacré, qu'il étoit de ſon devoir de défendre. Il avoit été élevé, par ſon père, dans la doctrine qu'il étoit Roi de droi divin. Jacques la défendit ſeulement par des argumens; ce fut la deſtinée de Charles de la ſoutenir par les armes. Il eſt du devoir de chaque Souverain de conſidérer le génie & les diſpoſitions de ſon peuple, comme un père examine celles de ſes enfans, & d'y adapter ſon Gouvernement. Charles ſaiſit mal l'eſprit de ſa Nation en voulant gouverner un peuple, qui goûtoit l liberté depuis quelque temps, par des maxime deſpotiques, pratiquées ſeulement dans de temps d'ignorance & d'eſclavage.

Il commença ſon règne par deux projets, le plus difficiles qu'on pût alors concevoir; l'u étoit de ſecourir les Proteſtans en Allemagne contre l'Empereur & le Duc de Bavière; l'autre de maintenir en entier les prérogatives de l Couronne, ſans avoir une armée ſur pied. Pou exécuter ces projets, il falloit ménager adroite ment la Chambre des Communes. Autrefois op primée, elle vouloit opprimer à ſon tour (1); &

(1) On doit ſe ſouvenir, en liſant ces Lettres, qu'elles ſorten

déteſtant le papiſme, elle portoit à l'excès le puritaniſme. A la première demande concernant les ſecours néceſſaires pour faire la guerre du Palatinat en Allemagne, elle répondit par une requête où elle ſollicitoit la punition des Papiſtes (1), & par un examen des maux que la Nation avoit ſoufferts. Buckingham, qui avoit été le favori du dernier Roi, & qui étoit encore plus careſſé par le Monarque actuel, n'échappa point à ſa cenſure; de manière qu'au lieu d'accorder les ſommes demandées, on employa le temps en vaines diſcuſſions, juſqu'à ce que la ſaiſon convenable pour la campagne projettée, fût paſſée. Le Roi, fatigué de ces délais, & offenſé du refus, crut néceſſaire de diſſoudre un Parlement qu'il ne pouvoit amener à ſon opinion.

Il faut l'avouer, les Membres de la Chambre des Communes ſe plaignoient alors de griefs

---

de la plume d'un Pair d'Angleterre. Malgré la philoſophie qu'il profeſſoit, il s'étoit laiſſé ſéduire par les préjugés de ſon rang; & il a fait ſouvent, comme c'eſt l'uſage parmi les Nobles d'Angleterre, la ſatyre des Communes & du peuple, au lieu d'en faire l'hiſtoire. On s'en appercevra en liſant cette Lettre & les ſuivantes. Quelquefois je le ferai remarquer par des notes; mais, pour les endroits que je ne corrigerai pas, je prie le lecteur de ſe ſouvenir de l'avis contenu dans celle-ci. *Note du Traduct.*

(1) La conduite du Roi fut toujours très-équivoque ſur l'article de la Religion. Il favoriſoit à la fois le Clergé Anglican, & les Catholiques: le premier, parce qu'il ſoutenoit ſa tyrannie; les autres, parce qu'il en tiroit de bonnes ſommes d'argent. Le Docteur Mauwaring avoit prêché des ſermons en faveur de l'autorité arbitraire. Il avoit été blâmé par le Parlement; le Roi l'accabloit de dignités. Un autre partiſan de la Cour avoit fait un livre en faveur du Catholiciſme: le Roi fit ſupprimer les réponſes qu'on y fit. *Note du Traduct.*

imaginaires (1) ; mais le temps approchoit où leurs plaintes alloient devenir justes.

Les Ministres du Roi n'avoient pas encore oublié l'espèce de taxe, appelée *don gratuit*, qui, dans les anciens règnes, avoit souvent été exigée des sujets. Charles se servit de cette méthode pour se procurer de l'argent; mais en même temps il la colora d'une plus grande apparence de justice qu'aucun de ses prédécesseurs. Il se détermina donc à emprunter de l'argent des personnes les plus en état d'en prêter. Pour cet effet, il leur adressoit des lettres qui contenoient le montant de la somme demandée, & que chacun étoit contraint d'acquitter. Dans le fait, un abus, quoiqu'autorisé par mille exemples, ne peut cependant servir à sanctionner l'injustice. Avec cet argent, on équipa une flotte qu'on envoya contre l'Espagne; mais elle revint sans avoir procuré ni gloire ni avantage.

Cette expédition manquée, demandoit à être réparée par un secours plus grand, que ne pouvoient produire des emprunts forcés. On convoqua donc un autre Parlement. Il parut encore plus opposé que l'ancien aux manœuvres de la Cour : son ressentiment fut particulièrement dirigé contre Buckingham, le favori du Roi.

(1) Ces griefs étoient fondés. *Voyez* le discours que tint, dans le Parlement, le célèbre Coke. Il se plaignoit de ce que l'on demandoit des sommes énormes pour les dettes du feu Roi, que l'on extorquoit l'argent du peuple sous une foule de prétextes tyranniques, que les Douanes commettoient mille excès, &c. &c. *Note du Traduct.*

Quand des sujets attaquent les prérogatives de la Couronne, ils commencent toujours par exiger le sacrifice des favoris du Prince; & les Princes sages, convaincus de cette vérité, rarement en ont. Charles n'eut point l'art de distinguer ses amis de ses Ministres : quelque fût son favori, il étoit toujours dans les secrets de l'administration. Il aimoit Buckingham; il résolut de le protéger; quoique, le défendre, ce fut partager les reproches qu'on lui faisoit. Deux Membres de la Chambre des Communes, Diggs & Elliot, entreprirent de l'accuser; d'abord pour avoir trop augmenté son pouvoir & celui de ses parens (1); ensuite pour avoir appliqué sur le côté du dernier Roi une emplâtre qu'on supposa être empoisonnée. Ils déclamèrent contre le Duc sur une aussi frivole accusation; & le Roi, en colère, ordonna qu'on les enfermât tous deux à la Tour. C'étoit un acte de violence qui devoit n'être jamais exécuté, ou qui, exécuté, devoit être soutenu. Les Membres des Communes crièrent qu'on violoit leur privilège; ils protestèrent qu'aucun des Membres n'avoit manqué de respect à Sa Majesté, & ils publièrent leur défense. Le Roi, qui étoit toujours prêt à prendre des moyens rigoureux, sans jamais tenir ferme, relâcha les deux Membres; & cette condescendance con-

(1) Il y avoit bien d'autres griefs contre ce Favori : on l'accusoit encore d'avoir trahi l'Angleterre, en livrant des vaisseaux marchands Anglois à la France. V. l'hist. de Mad. M. page 331. *Note du Traduct.*

firma le mécontentement qu'avoit excité l'outrage fait aux deux Membres. Le Comte d'Arundel, qui, pour avoir ſoutenu le même parti dans la Chambre des Pairs, avoit été mis en priſon, fut auſſi renvoyé de la même manière par le Roi. Les deux Chambres ayant ainſi répondu aux demandes de ſubſides, le Roi, plutôt que de livrer le Duc, préféra être ſans argent, & diſſout encore une fois le Parlement.

Il avoit une guerre à ſoutenir, dans laquelle il étoit engagé par les conſeils de ces mêmes Membres, qui refuſoient d'y contribuer par leurs ſecours; d'un autre côté, il devoit mettre le Royaume en état de défenſe, & il manquoit d'argent. Il eut, de nouveau, recours aux emprunts; il accorda des graces aux Papiſtes pour des ſommes d'argent conſidérables; il imagina des billets de logement pour les ſoldats; & ceux qui refuſoient de ſe racheter par de l'argent, étoient forcés de s'enrôler comme ſoldats. Des perſonnes de naiſſance ou de fortune, furent ſommées de comparoître devant le Conſeil, & ſi elles perſiſtoient dans leur refus, elles étoient miſes en priſon. Nous commençons à préſent à appercevoir les ſemences de la diſcorde qui devoit déchirer l'Angleterre. Ainſi que dans toutes les guerres civiles, les deux partis commettoient des injuſtices. Cependant l'injuſtice, de chaque côté, dérivoit d'un principe, que chacun croyoit être juſte. L'un combattoit pour la liberté générale, l'autre pour les privilèges preſcriptibles de la Couronne.

Le Roi, pensant qu'il n'y avoit que la perspective d'un danger imminent, qui pût persuader à un nouveau Parlement de fournir les secours qu'il demandoit, résolut de rompre avec la France. Cette guerre avoit toujours produit l'accord entre tous les partis; il espéra qu'elle lui seroit favorable (1). Dans cette vue, il envoya Buckingham avec une flotte, pour secourir la Rochelle, ville maritime de ce Royaume, qui avoit long-temps joui de privilèges qui la rendoient indépendante de la Couronne. Louis XIII vouloit les lui ôter, & l'assiégea. Le secours de Charles fut infructueux (2). Le Duc ne se doutant point de l'art de la guerre, passa son temps à assiéger un petit Fort dans l'Isle de Rhé, d'où il se retira avec perte de la moitié de son armée. Ces mauvais succès ne servirent qu'à le rendre encore plus odieux, & le Roi plus indigent. Un nouveau Parlement fut donc convoqué; le Roi

(1) Tel a pourtant été la cause de presque toutes les guerres. Les Chefs vouloient, par là, ou aggrandir leur pouvoir aux dépens des étrangers, pour en faire retomber le poids sur leurs sujets, ou affoiblir ceux-ci, dont ils craignoient la résistance, en les épuisant. Les Républiques même n'ont pas été exemptes des maux attachés à cette fatale ambition des Chefs. V. Périclès, Alcibiade, Thémistocles, provoquer tour-à-tour, pour conserver leur autorité, la guerre contre les Lacédémoniens, les Siciliens, les Perses. *Note du Traduct.*

(2) Ce fut la lâcheté de l'Amiral Anglois qui le rendit infructueux. Il n'osa franchir une espèce de barre que les François avoient faite pour empêcher la Rochelle d'être secourue par mer. Les Rois qui se laissent guider par leurs Favoris, ont toujours de mauvais Généraux. L'Amiral Denbigh étoit un protégé de Buckingham. *Note du Traduct.*

y demanda des ſubſides. Celui-ci ne fut pas plus complaiſant que les précédens. Le Roi, furieux devint bientôt injuſte. Il extorqua les ſubſides, empriſonna les réfractaires.

Le Duc de Buckingham, en dépit des Communes, étoit à la tête des Conſeils du Roi. Celles-ci paroiſſoient, comme à l'ordinaire, réſolues de n'accorder de l'argent, que quand leurs griefs ſeroient écoutés, & lorſque le Roi auroit donné une aſſurance poſitive de maintenir la liberté de ſes ſujets. Le Roi promit ces deux points, & obtint des ſubſides conſidérables. Cet argent mit Charles en état de faire une nouvelle tentative pour ſecourir la Rochelle ; & ce fut encore le Duc de Buckingham qui eut le commandement de cette expédition. Ce Favori s'étoit toujours comporté avec beaucoup de hauteur ; elle avoit choqué tous les ordres de l'Etat ; les Grands ſurtout cherchoient à l'humilier, & à diminuer ſon pouvoir (1). Les cris qui s'élevoient contre lui dans la Chambre des Communes, ſe répétoient parmi le peuple, qui en étoit l'écho. Le Duc eut bientôt un million d'ennemis, ſeulement à cauſe de ſa proſpérité apparente. De ce nombre étoit un Irlandois, nommé Jean Felton, Lieutenant dans l'armée. Cet Officier étoit naturellement mélancolique, courageux & enthouſiaſte ; il crut

---

(1) Il ſuffit de lire la liſte de ſes titres dans le Bill d'accuſation que la Chambre des Communes intenta contre lui. L'amas énorme des dignités, dont le Prince l'avoit gratifié, étoit un poids ſur la Nation, & un vrai délit chez un peuple libre. *Note du Traduct.*

qu'il étoit au pouvoir de son bras de délivrer son pays d'un Ministre qu'il regardoit comme un fléau ; & résolut de le tuer, pour servir à la fois Dieu & les hommes. Animé par ce patriotisme, & ce zèle pieux, il gagne Portsmouth, où le Duc, alors entouré d'un nombreux cortège, donnoit ses ordres pour l'embarquement. Felton traverse la foule, pénètre jusqu'à Buckingham, & lui perce le cœur d'un coup de couteau : le Duc tomba mort sur le champ, & Felton se retira tranquillement (1). Mais son chapeau, ayant tombé dans l'action, le fit découvrir. Il dédaigna de nier un meurtre dont il se glorifioit, & avoua qu'il regardoit le Duc comme un ennemi de son pays, &, comme tel, méritant la mort (2).

(1) Quand le Duc fut tué, il étoit entouré d'Officiers François Protestans. Les serviteurs du Duc, croyant que le coup venoit d'eux, étoient sur le point de les massacrer, lorsqu'ils trouvèrent un chapeau, dans lequel étoit attaché un morceau de la remontrance de la Chambre des Communes, qui déclaroit le Duc un obstacle à la paix du Royaume, & la cause de tous ses malheurs. Felton, voyant qu'on ne distinguoit pas l'assassin, se présenta lui-même, & dit : Ne faites point souffrir l'innocent ; je suis l'auteur de ce coup. Interrogé sur le motif de son action, il déclara qu'il croyoit être l'instrument de la Divinité.

L'Evêque Laud, qui étoit à la tête du Conseil & des Juges ; une des créatures de Buckingham, violent persécuteur des Puritains, insinua que Felton avoit été guidé par eux, qu'ils étoient ses complices. Il proposa de le mettre à la question, pour tirer de lui cet aveu. Felton lui dit qu'il n'avoit aucun complice, & qu'à la question il pourroit fort bien l'accuser lui-même. *Note du Traduct.*

(2) Charles étoit si furieux contre lui, qu'il voulut violer les loix du Royaume, pour le faire souffrir. Il fit consulter les Juges pour savoir si on ne pouvoit pas légalement l'appliquer à la

La nouvelle expédition de la Rochelle n'eut pas plus de ſuccès que la précédente. Il ſembloit que tout conſpirât pour augmenter le mécontentement du peuple. Les conteſtations recommencèrent avec la même aigreur qu'auparavant. Les droits de *tonneau* & de *poids* furent levés par le Roi, comme des droits dus à la Couronne, & refuſés par les Marchands, comme une taxe qui ne pouvoit être accordée que par le peuple (1) Le Parlement fut convoqué pour terminer les diſputes. Mais, au lieu de diſcuter ſur ce ſujet, il s'étendit ſur des diſputes de Religion (2). La Chambre étoit, en grande partie,

---

queſtion. Les Juges, pour cette fois, ſuivirent leur conſcience & la Loi : ils ſe déclarèrent pour la négative.

Felton fut condamné à mort ; &, comme ſi ce procès dût être caractériſé par des ſingularités, le coupable demanda en grace qu'avant ſa mort, on lui coupât la main qui avoit fait le coup : les Juges le refuſèrent, parce que la Loi ne l'ordonnoit pas. Charles leur fit dire qu'il ſeroit charmé qu'on lui accordât ſa requête, & il eut le chagrin de ſe voir refuſer par les Juges. On ne ſait de quoi s'étonner davantage, ou de la fermeté biſarre de Felton, ou de la lâcheté du Prince, ou du refus obſtiné des Juges, qui en faiſoient rarement à Charles. *Note du Traduct.*

(1) Si on donnoit la liſte de toutes les vexations exercées par Charles & par ſes Officiers, on ne finiroit pas. On ajoutoit de nouveaux impôts aux anciens, & les marchands qui refuſoient de payer, étoient empriſonnés. Les Officiers de la Douane, ſe ſentant forts de l'appui de la Cour, les traitoient avec une inſolence extrême. L'un d'eux diſoit au Négotiant Roll qui l'arrêtoit : Quand tout le Parlement ſeroit en vous, nous ſaiſirions encore toutes vos marchandiſes. Cette réponſe montre quel étoit alors le pouvoir de la Cour : les Douanes ſuivoient ſes volontés. Dans ſes proclamations, le Roi diſoit que c'étoit ſon bon plaiſir, que tel impôt fût levé. *Note du Traduct.*

(2) L'Auteur n'a pas ici donné la vraie raiſon du ſilence du Parlement ſur les demandes du Roi, relativement au droit du *Tonneau*. S'il préféra de s'occuper de matieres religieuſes, ce fut pour déſoler le Prince, qui deſiroit que l'affaire de la taxe fût

composée de Puritains, ardens pour abolir l'Episcopat, & persécuter les Papistes. Ils étoient délivrés de Buckingham; mais il étoit remplacé par un Favori qu'ils craignoient encore plus, Laud, Archévêque de Cantorbéry, grand partisan de l'opinion du *Droit divin*, & fermement attaché aux rits de l'Eglise alors établie. Ils sembloient ne vouloir souffrir au Roi aucun Favori (1). Ils murmurèrent contre cet Archevêque. Leur indignation changea bientôt d'objet; un nouvel acte de violence de la part du Roi, attira toute leur attention. Les Officiers de la Douane avoient saisi les marchandises de deux Négocians, sous prétexte qu'ils refusoient de payer la taxe. Les Juges, sous le règne de Jacques premier, avoient déclaré que cette taxe pouvoit être levée par la Couronne, sans le consentement du Parlement. Cette décision avoit passé : la Chambre des Communes n'étoit pas alors aussi puissante, qu'elle l'étoit devenue depuis. Mais, sous Charles, connoissant sa force, elle résolut de fixer les limites entre le Roi & le peuple. A cet effet, elle fit de vives réclamations contre les procédures du Roi, qui, pour se venger, emprisonna quatre de ses membres,

terminée pour toucher de l'argent. L'opposition ne se sentoit pas encore assez forte, pour réformer l'abus, & elle éludoit jusqu'à ce que le temps fût plus favorable. Il y avoit plus de prudence que d'énergie dans cette temporisation.

(1) Avoient-ils donc si grands tort? Qu'on me montre un Favori qui ait fait le bien d'un Etat. Laud fut encore plus funeste pour l'Angleterre que Buckingham. *Note du Traduct.*

& diſſout le Parlement (1). Voilà les cauſes, qui, bientôt après, changèrent l'Etat, & arroſèrent le Trône du ſang royal.

---

(1) Avant cette diſſolution paſſa le fameux acte intitulé, *Bill of Rights*, le Bill des Droits ; c'eſt un des plus fermes appuis de la liberté Angloiſe. Il déclare expreſſément que le Roi ne peut lever d'impôts, ſans le conſentement de la Nation. Charles avoit voulu le prévenir par de belles promeſſes, & un beau diſcours qu'il fit lui-même au Parlement. Il ſe réduiſoit à ceci : Il eſt très vrai que que je ne tiens tout mes droits que de mon peuple ; mais la Couronne a beſoin de tous ; il faut me les accorder tous, légitimer mes uſurpations : ſi l'on ne veut pas s'y prêter, j'emploierai la force. C'étoit dire, en d'autres termes, ſuivant Mad. Macaulai : Donnez-moi votre bourſe, & je ne vous volerai plus. *Note du Traduct.*



LETTRE XL.

Suite du Règne de

CHARLES PREMIER.

1630, 1641.

QUAND les maux ſont montés à l'excès dans un Etat monarchique, où le peuple a encore quelque part au Gouvernement, quand d'ailleurs le Prince qui tyranniſe eſt lâche ou foible, ou gouverné par des Miniſtres durs & inſolens, une inſurrection générale ne tarde pas à éclater ; & elle eſt preſque toujours ſuivie du ſuccès. Preſque toujours le peuple gagne, & la tyrannie perd. C'eſt ce que l'Angleterre avoit éprouvé pluſieurs fois. Charles auroit dû être éclairé par l'hiſtoire des ſiècles paſſés ; il auroit dû ſentir que la haine du deſpotiſme s'acroît avec les lumières chez une Nation qui a déjà goûté les fruits de la liberté : mais il ne connoiſſoit pas le peuple ſur lequel il régnoit, & ce fut la cauſe de ſes malheurs.

Le Parlement, nouvellement convoqué, étoit compoſé de Calviniſtes ; & c'eſt l'eſprit du Calviniſme de déteſter les prérogatives royales. Les Anglois en avoient derniérement vu des preuves en Suiſſe & en Hollande ; &, invités par de ſemblables exemples, ils paroiſſoient ardens pour les imiter.

Vous avez vu le Roi & le Parlement Anglois

disposés à une rupture ouverte. Ses membres restoient pourtant encore dans les bornes d'une humble remontrance ; & , pendant qu'ils refusoient les demandes du Prince, ils lui demandoient pardon de leur délai. Ils avoient encore pour leur Monarque un respect que les principes républicains ne pouvoient pas entiérement effacer ; & , quoiqu'ils voulussent blesser , ils craignoient de frapper ouvertement. Les Ecossois leur offrirent bientôt l'exemple de la résistance. Ils avoient depuis long-temps embrassé le Calvinisme ; & , quoiqu'il y eût encore des Evêques parmi eux, ils étoient réduits à un état de pauvreté & de mépris. Jacques premier entreprit de relever leur dignité, & d'introduire en Ecosse les rits de la Lithurgie de l'Eglise d'Angleterre; mais il mourut au milieu de cette tentative. Charles résolut d'achever ce que son pere avoit commencé. Cette entreprise peu nécessaire & mal vue , diminua pour lui l'affection de ses sujets Ecossois. La sédition gagna de ville en ville; les Calvinistes formèrent une ligue, comme si toutes les loix divines & humaines eussent été renversées ; la Cour persista ; le peuple tint bon ; l'insurrection s'affermit & s'étendit.

Dans cette situation, le Roi ne pouvoit se venger de ses sujets Ecossois , que par les Anglois : mais il avoit récemment dissous le Parlement , & ne sembloit point disposé à en convoquer un autre. Il avoit épuisé toutes les ressources qui pouvoient lui être utiles en cas d'évènement fortuit. Il espéroit pouvoir gouverner

par la terreur; & ses favoris le confirmoient dans ses erreurs. Ils aimoient un pouvoir arbitraire, parce qu'ils profitoient de ses écarts. Le Conseil privé se regardoit comme absolu. La Chambre de l'Etoile punissoit sévérement tous ceux qui s'opposoient aux prérogatives royales. La Cour de Commission ne cessoit de tourmenter les Papistes, que pour se tourner contre les Puritains qu'elle craignoit, comme étant imbus de l'esprit de résistance. Chaque Juge étant aussi choisi par la Cour, étoit entiérement dévoué au Roi. De manière que tout conspiroit à l'élever au-dessus de la justice, & à le persuader de ne plus convoquer de Parlement, dont il trouvoit les maximes diamétralement opposées aux siennes.

Il résolut donc de se servir d'autres moyens pour lever de l'argent; moyens qui avoient été employés par ses prédécesseurs, mais dans des temps où ils avoient le pouvoir de violer la justice, & assez de force pour contraindre leurs sujets à obéir. Au sein d'une guerre civile allumée en Ecosse, au milieu des plaintes de son peuple, dans un temps où la moitié de ses sujets prêchoit la sédition, & l'autre moitié apprenoit à mépriser les Rois sans armée & sans argent, Charles voulut régner avec un pouvoir arbitraire. Avec ces taxes qu'il levoit, sans l'autorité du Parlement, en Angleterre, il entreprit la réforme en Ecosse. Il commença par exiger la taxe, appelée *Ship-money*, ou *taxe de la Marine*. C'est cette fameuse taxe qui tira la Nation de sa léthargie, &, après

une conſtitution incertaine pendant plus de mille ans, lui donna occaſion de fixer & de déterminer les bornes de ſa liberté & des prérogatives royales. Pour donner une ſanction aux ordres du Roi, cet impôt fut appuyé par l'opinion de tous les Juges. Leur opinion ſervira tout-à-la-fois à expliquer la nature de cette taxe, & les motifs de leur déciſion. Elle étoit conçue en ces termes : » Nous, après avoir, chacun en particulier, » & tous en général, conſidéré attentivement le » cas & la queſtion concernant le *Ship-money*, » opinons que, quand le bien & la ſûreté de » l'Etat ſont en danger, Sa Majeſté peut, par » un *Writ* ou Ordonnance ſous le grand ſceau » de l'Angleterre, commander à tous ſes ſujets » de fournir le nombre de Vaiſſeaux de guerre, » avec les hommes, les vivres & munitions pen- » dant le temps qu'elle le croira néceſſaire pour » la défenſe & la ſûreté de ce Royaume, & » juſqu'à ce qu'il ſoit hors de danger & péril ; » & que, par la Loi, Sa Majeſté peut employer » la force, en cas de refus ou de réſiſtance : & » nous croyons encore qu'en pareil cas, Sa Ma- » jeſté eſt le ſeul Juge du danger, ainſi que du » moment & de la manière dont il doit être » prévenu & évité.

On penſa qu'un ordre du Roi, ainſi appuyé par tous les Juges, ſeroit admis ; mais le Roi fut trompé. Un particulier, homme de courage, & d'intégrité, nommé Jean Hompden, ſe préſenta comme le champion du peuple ; &, quoi-

que la somme à laquelle il étoit taxé, ne montât qu'à vingt shellings, il refusa de payer cette taxe, comme n'étant pas autorisée par le Parlement. Il plaida sa cause devant la Cour de l'Echiquier. Jamais cause aussi grande n'avoit été soutenue dans aucune Cour. Les Juges, par leur sentence, avoient à déterminer si la Nation & leurs descendans devoient être esclaves du pouvoir arbitraire, ou jouir de la liberté. Les Juges se décidèrent en faveur de la servitude. Hampden perdit, & sa condamnation servit à augmenter le mécontentement du peuple.

On seroit porté à croire que l'opposition que le Roi trouva parmi ses sujets, auroit réprimé son ardeur pour réformer la Religion en Ecosse. Cependant il publia un ordre pour faire lire la Liturgie dans les principales Eglises d'Edinburgh. Le Peuple la reçut avec des clameurs & des imprécations. Le parti de la Cour blâma cette obstination, comme si les innovations n'eussent été que des bagatelles. Mais on rétorqua ce moyen contre eux; car, pourquoi travailler si ardemment à l'établissement de ces bagatelles? La sédition de ce Royaume, qui, jusques-là, avoit été secrette, ne le fut plus. L'opposition arbora ses drapeaux. Le Roi ne pouvoit encore se désister de son dessein: il étoit si prévenu du poids que lui donnoit son autorité royale, qu'il pensoit que son nom seul feroit rentrer les Ecossois dans leur devoir. Il fut bientôt détrompé. Les Puritains, dont les principes étoient républicains, se liguèrent pour supprimer les Evêques,

& réſiſter à l'autorité du Roi. Ce *covenant* (1) ou cette ligue fut une déclaration ouverte de guerre. Charles ſomma la Nobleſſe d'Angleterre, qui tenoit des terres de la Couronne, de fournir des troupes convenables, pour étouffer cette révolte; &, pour ajouter à ce ſecours, il demanda au Clergé une contribution volontaire. Par le moyen de la Reine, il obtint des Catholiques des ſommes conſidérables. Il ſe trouva ainſi à la tête d'une armée d'environ vingt mille hommes, ſans diſcipline, combattant contre leur gré, & commandés par des Généraux plus propres à négocier qu'à ſe battre. Cependant ſa ſupériorité lui donna un avantage manifeſte ſur les mécontens. Ceux-ci ſe hâtèrent de marcher à ſa rencontre. Charles avoit les diſpoſitions paiſibles de ſon père; il n'en vouloit pas venir aux dernières extrémités, quoiqu'alors un coup frappé avec vigueur eût pu prévenir une partie de ſes malheurs. Au lieu d'une bataille, il convint d'une trève pour un temps limité; mais aucun parti n'étoit dans l'intention de l'obſerver. Cette ſuſpenſion, & le congé donné aux armées, furent très-fatals au Roi. Les forces Ecoſſoiſes pouvoient aiſément être raſſemblées; mais les troupes Angloiſes ne le pouvoient ſans beaucoup de temps, de difficultés & de dépenſes. Les mécontens prévoyoient cela, & les négociations

(1) C'eſt le nom donné à cette ligue, & l'acte qui en renferme les clauſes, eſt encore aujourd'hui auſſi reſpecté par les Presbitériens Ecoſſois, que les Traités d'indépendance de l'Amérique. *Note du Traduct.*

devenoient difficiles, à proportion qu'ils comptoient ſur leur pouvoir. Enfin, après beaucoup d'altercation, & pluſieurs Traités ſignés & rompus, les deux partis réſolurent encore une fois d'en venir aux armes. La guerre étant décidée, le Roi réſolut de la ſoutenir, ſe ſervit de tous les moyens pour avoir de l'argent. La taxe du *Ship-money* fut perçue comme auparavant; d'autres taxes arbitraires furent levées avec la plus grande ſévérité; il y joignit des dons immenſes qui lui furent faits. Ses Conſeillers & ſerviteurs lui prêtèrent l'argent qu'ils avoient pu épargner, & ruinèrent leur fortune pour ſervir ſa cauſe. Laud, Archevêque de Cantorbéry & le Marquis Hamilton donnèrent des ſommes conſidérables; mais particuliérement Thomas Wentworth, Comte de Strafford, donna au Roi vingt mille livres ſterlings. Wentworth fut un de ces hommes qui ſe diſtinguèrent dans ces temps de troubles. Il avoit d'abord été dans le parti de l'oppoſition. La Cour, redoutant ſes talens, l'avoit enlevé à ce parti, en lui donnant une place dans le Miniſtère. Il y devint le plus ferme appui des prérogatives royales, qu'il avoit vivement combattues; il en fut même le martyr. On doit le plaindre, s'il étoit de bonne foi dans les principes de Charles. Cela ne ſurprendroit pas; il n'étoit pas le ſeul homme éclairé de ce temps, qui les embraſſoit. Le célèbre Clarendon les défondit auſſi.

Telles étoient les reſſources de la Couronne pour la guerre d'Ecoſſe: elles étoient inſuffiſantes;

& il n'y avoit plus qu'un moyen pour les augmenter, c'étoit de convoquer un Parlement. Il y avoit alors onze ans que Charles n'en avoit assemblé. L'esprit justement indomptable du dernier lui avoit appris à haïr & à craindre ces assemblées. La nécessité néanmoins l'engagea à dissimuler son indignation, &, par l'avis de son Conseil, il en convoqua un, dont les membres furent encore plus violens que ceux de l'ancien. Ils devoient l'être, ayant les plus fortes raisons de mécontentement. La Chambre des Communes, qui avoit les mêmes principes que les Ecossois, ne pouvoit les traiter en ennemis. Elle les regardoit comme des amis & des frères, qui prenoient les armes, seulement pour lui apprendre à défendre ses privilèges. Le Roi ne recueillit de cette assemblée que des murmures & des plaintes : tous les moyens qu'il avoit pris pour se procurer de l'argent, furent déclarés illégitimes. Les droits de *Tonage*, de *Ponndage*, le *Ship-money*, la vente des monopoles & le logement des soldats, furent condamnés comme les effets d'un pouvoir arbitraire. On se récria sur-tout contre la Chambre de l'Etoile : au lieu d'argent, la Chambre n'offrit au Roi qu'une liste nombreuse de griefs. Charles, furieux, congédia une seconde fois le Parlement, ce qui aggrava encore les mécontentemens du peuple.

Il avoit déjà pour ennemis les Ecossois & la Chambre des Communes d'Angleterre ; il ne restoit plus à offenser que la Cité de Londres. Sur son refus de prêter de l'argent pour la guerre,

le Roi en pourſuivit judiciairement le Maire & les Aldermans à la Chambre de l'Etoile, pour quelques terres qu'elle poſſédoit en Irlande, & lui fit payer une amende conſidérable. Il continua de lever toutes les taxes contre leſquelles le Parlement avoit fait de fréquentes remontrances. Eût-il été Maître abſolu, une pareille conduite auroit ébranlé ſon Trône. Mais, borné dans ſes droits comme il l'étoit, elle ſervit à l'en renverſer. Il ne pouvoit eſpérer que peu de ſecours de l'Angleterre, & les Ecoſſois, connoiſſant leurs forces, conduiſirent à Newcaſtle une armée de vingt mille hommes, dans le deſſein de s'en emparer, ou de le détrôner. Ayant ainſi provoqué ſes malheurs, Charles fut encore obligé de convoquer un Parlement qui acheva ſa ruine.

Au lieu d'accorder de l'argent, le nouveau Parlement fit comme les précédents; il commença par demander qu'on s'occupât des griefs de la Nation. Il demanda qu'on abolît la Chambre de l'Etoile, déclama contre les taxes arbitraires, & particuliérement celle de la Marine. Enfin, il demanda qu'on convoquât un nouveau Parlement tous les trois ans. Charles, cédant à la néceſſité, n'oſa refuſer aucune de ces demandes, tandis qu'il eût pu, dans le commencement de ſon règne, les accorder comme des faveurs. Il ſe flattoit, par cette condeſcendance, de recouvrer ſon autorité; mais il ſe trompa: rien ne pouvoit ſatisfaire la Chambre des Communes, que l'abolition totale de ſon pouvoir. Il eſpéroit que ſes ſujets Anglois réprimeroient l'inſolence

des Ecoſſois ; il eut au contraire la mortification de voir la Chambre des Communes approuver leur ligue, & payer, pour leur irruption, trois cens mille livres ſterling. Il eſpéroit réformer le parti Presbitérien ; & , à ſa grande ſurpriſe, il trouva preſque toute la Chambre des Communes de ce parti. Il aimoit tendrement le Comte de Strafford & l'eſtimoit ; & la Chambre des Communes, inſtruite de ſon amitié pour le Comte, l'accuſa de haute trahiſon. Le Parlement ne s'arrêta pas à la réforme de quelques abus, il remonta à leur ſource, la vit dans le Gouvernement ou le pouvoir exécutif, & entreprit de le réformer.



LETTRE XLI.

Suite du Règne de

CHARLES PREMIER.

1641, 1642.

En traitant un ſujet dans lequel chaque Anglois eſt partie intéreſſée, il n'eſt pas fort aiſé d'éviter de tomber dans l'erreur. Cependant la haine & l'eſprit de parti devroient être bannis, aujourd'hui que les armes ont décidé le ſort de cette Iſle. Quelle que ſoit l'opinion du ſiècle ſur la révolution qui nous occupe, notre conſtitution eſt trop bien affermie à préſent, pour qu'elle ait rien à redouter du choc des partis. Perſuadé que tous ont été trop loin, je cherche à tenir entr'eux un juſte milieu.

Enhardie par la foibleſſe du Roi, la Chambre des Communes ne ſe contenta pas de flétrir tous les Miniſtres du Roi, particuliérement Laud, Strafford, Finch & Windebank, elle paſſa un acte pour continuer ce Parlement, juſqu'à ce qu'on eût fait droit ſur toutes les plaintes qu'elle avoit formées contre le Gouvernement. Le Roi acquieſça à tout; mais ſa condeſcendance ne ſervit qu'à multiplier les demandes. Le Comte de Strafford fut la première victime ſacrifiée à la haine de la Chambre des Communes. Elle forma contre lui une accuſation de ving-trois chefs. On l'accuſoit entr'au-

tres d'avoir cherché à étendre l'autorité royale ; on l'accusoit d'une foule d'exactions pendant son gouvernement en Irlande. Ces délits furent qualifiés de crimes de haute trahison (1) ; & le peuple ameuté demanda justice à grands cris. Les Membres nommés par la Chambre des Communes, pour suivre cette accusation, plaidèrent avec force contre lui à la Barre de la Chambre des Pairs. Ils soutinrent que, quoique chaque article, pris séparément, ne formât pas une preuve du crime, cependant le tout rassemblé devoit opérer la conviction. Cette méthode de raisonner est encore usitée aujourd'hui dans plusieurs Tribunaux Anglois, quoique certainement elle soit défectueuse : car une fausseté peut être ainsi défendue par une multitude de foibles raisons (2).

L'acharnement du peuple Anglois ne déconcerta point le Comte de Strafford ; imbu depuis long-temps des principes ministériels & despotiques, il se croyoit innocent, & il se défendit

(1) Le premier crime de haute trahison fut & doit être l'infraction des loix fondamentales du contrat social qui ont réglé les limites du Gouvernement. Le Gouvernement peut être dissous, dit Loke dans son Traité du Gouvernement Civil, lorsqu'il abandonne les loix & outrepasse les bornes qui lui ont été fixées. V. Loke, *Treatise on the Govern.* édition de 1698, p. 385. *Note du Trad.*

(2) Le principe de l'Auteur est vrai, généralement parlant; mais non pas dans le cas dont il s'agit. Le Comte de Strafford étoit coupable, ou jamais Ministre ne le fut. Le seul tort qu'eut le peuple Anglois, fut de n'avoir pas une loi précise, relative aux crimes des Ministres : mais, quoique la Loi n'existât pas, le délit n'en étoit pas moins réel, pas moins digne d'être puni. *Note du Traduct.*

avec toute la préſence d'eſprit & l'adreſſe dont il étoit capable. Ses petits enfans étoient placés à ſes côtés, tandis qu'il plaidoit ſa cauſe. Après avoir, dans une longue & éloquente harangue, réfuté l'accuſation de ſes ennemis, il conclut ainſi : Milords, j'ai peut-être arrêté trop long-temps votre attention, plus que je n'aurois fait pour moi-même, ſi le coup devoit me frapper ſeul : mais l'amour de ces êtres chéris que m'a donnés le ciel, m'en a fait un devoir. A ces mots il s'arrêta, verſa quelques larmes ; &, continuant à regarder ſes enfans, il dit : Ce que je perds eſt une bagatelle ; mais que mes fautes retombent ſur ma poſtérité, voilà ce qui me déchire le cœur. Pardonnez à ma foibleſſe ; c'eſt la ſeule qui me reſte dans mon malheur. Depuis long-temps je ſais que les afflictions de cette vie ſont plus que payées par la gloire qui attend l'innocent : ainſi je me ſoumets avec la plus grande tranquillité à votre jugement ; qu'il me donne la vie ou la mort. Son éloquence ſembla d'abord avoir perſuadé ſes Juges. Le Roi lui-même, par un diſcours qu'il fit, augmenta cette impreſſion. Mais la haine que lui portoit le peuple étoit trop violente, & il n'y avoit que ſon ſang qui pût la ſatisfaire. Il fut donc condamné par les Pairs, & il ne manquoit plus que le conſentement du Roi au Bill d'accuſation (1).

---

(1) Ce Bill s'appelloit *Attainder* ; il étoit pour l'inſtruction du procès, & ordonnoit que le genre de preuves apportées contre Strafford, feroit regardé comme valable. *Note du Traduct.*

On ne demandoit son consentement que pour la forme ; car depuis long-temps son pouvoir étoit méprisé, anéanti. Charles faisoit cette réflexion ; il pensoit encore que son refus pouvoit avoir les plus tristes conséquences ; mais d'un autre côté il étoit arrêté par son attachement pour le Comte & le remords de le sacrifier. Au milieu de son agitation il reçut une lettre de cet infortuné, qui le conjuroit de consentir à sa perte, qui s'offroit en sacrifice pour lui, si sa mort pouvoit être le gage de sa réconciliation avec son peuple. Etoit-ce courage? étoit-ce hypocrisie ? on ne peut le décider ; mais Charles prit au mot son Favori, & il donna son consentement : Strafford eut la tête tranchée. Cet exemple n'intimida pas les Favoris qui lui succédèrent dans la confiance du Roi. Ils persistèrent à soutenir la prérogative royale, à vouloir l'étendre même plus loin que ne l'avoient porté les Monarques les plus heureux & les plus formidables, tandis que le parti opposé cherchoit à introduire dans l'Etat le Gouvernement Républicain, & dans l'Eglise, l'égalité présbitérienne.

Ces troubles, qui déchiroient l'Angleterre, parurent offrir aux Catholiques Irlandois une occasion favorable pour secouer le joug des Anglois. La Religion & l'amour de la liberté inspirent quelquefois les actions les plus atroces (1). Les Papistes prirent une résolution dont

(1) Il faut ajouter : lorsque l'amour de la liberté n'est pas précédé ou accompagné de lumières ; car l'amour de la liberté bien entendu fait des hommes & non pas des monstres. *Note du Traduct.*

on trouve beaucoup d'exemples dans l'Hiſtoire. Ils arrêtèrent de maſſacrer en même temps tous les Proteſtans Irlandois. 40000 perſonnes périrent, & dans ce nombre de meurtres & d'atrocités, la cruauté ſe déguiſa ſous mille formes différentes. Enlévemens, incendies, tortures, tout fut mis en uſage dans chaque partie de cette Iſle malheureuſe. Tel étoit l'état de l'Irlande ; tel devoit être bientôt celui de l'Angleterre. Le Parlement ſaiſit cette occaſion pour noircir le Roi aux yeux de la Nation. Il l'accuſa d'avoir donné ſon conſentement à cette exécution barbare. Charles ſe défendit avec un zèle que l'innocence ſeule paroît devoir inſpirer (1). Il tenta tous les moyens pour ſecourir les proteſtans d'Irlande. Il s'adreſſa au Parlement d'Ecoſſe, qui le renvoya au Parlement d'Angleterre. La Chambre des Communes n'envoya que de foibles ſecours, & elle donna pour motif, que l'Angleterre elle-même étoit en danger.

Cette Chambre continuoit toujours ſon projet de détruire toutes les prérogatives de la Couronne. Elle fit ſignifier au Roi qu'il ne pourroit avoir dorénavant dans ſon Conſeil-Privé, que des Membres choiſis par ſon Parlement. Cette Requête extraordinaire (2) fut préſentée au Roi

---

(1) Il n'eſt pas évident que Charles n'eût pas trempé dans ce projet. Hume l'a juſtifié ; mais Mad. Macaulay cite des preuves bien fortes de ſa complicité. *Note du Traduct.*

(2) Cette Requête ne paroîtra pas ſi ſingulière à ceux qui réfléchiront ſur la ſource des abus dans les Gouvernemens. Les Rois

par des Députés à genoux, & le Roi y consentit.

Les Evêques étoient trop détestés du parti Presbitérien, pour qu'une partie de l'orage ne crevât pas sur eux. Non-seulement ils furent exclus de la Chambre des Lords, mais, comme ils voulurent s'opposer à ce Bill, ils furent accusés de haute trahison par la Chambre des Communes. Dix d'entre eux furent envoyés à la Tour.

La fermentation n'étoit pas concentrée dans le Parlement; le peuple demandoit à grands cris justice des Prélats & des Ministres. Le peuple, quoique souvent égaré, est presque toujours juste dans ses insurrections.

Le Cardinal de Richelieu, alors Ministre de France, dont l'intrigue étoit toute la politique, fomenta ces discordes. Il desiroit une guerre civile, pour humilier ce Royaume qu'il regardoit comme rival de celui qu'il gouvernoit avec une verge de fer.

Sur le déclin de son autorité, Charles, égaré par le conseil du Lord Digby, un de ses Ministres, fit une démarche imprudente & bien fatale à ses intérêts. Il vint à la Chambre des Communes, & accusa cinq de ses Membres de haute trahison. C'étoient les chefs les plus ardens de l'opposition; Lord Kimbolton, M. Hollis, Sir Arthur Haslerig, M. Pym & M. Hampden.

Il resta quelque temps pour voir si les accusés

---

sont presque toujours égarés & trompés par de mauvais conseils. *Note du Traduct.*

paroîtroient; mais ils s'étoient échappés quelques minutes avant qu'il entrât. La Chambre des Communes parut déterminée à soutenir leur cause. Le Roi, que des conseils imprudens avoient porté à cette démarche précipitée, voulut la justifier devant le Conseil-Commun de la Cité de Londres : il n'en reçut que des reproches violens. Inquiet de l'impression défavorable que sa conduite avoit faite sur l'opinion publique, il voulut réparer sa faute en se désistant de son accusation, & en écrivant une longue lettre au Parlement, dans laquelle il assuroit qu'il ne seroit pas moins soigneux de conserver les privilèges de la nation que sa vie & sa couronne. Ses vexations l'avoient fait haïr; cette soumission intéressée le fit mépriser.

Le Roi étoit dépouillé de presque tous ses rivilèges; il lui restoit encore celui de nommer des Gouverneurs, des Généraux, de lever les armées. De bons esprits remarquèrent que c'éoit une des plus grandes ressources de la coruption; que par le moyen de ces graces, le oi influoit sur une grande quantité de citoyens, les transformoit en valets aveugles de ses olontés. Ce raisonnement étoit fondé sur l'évience : & en conséquence les réformateurs des bus du Gouvernement crurent devoir détruire elui-ci, en ôtant à la Couronne ce privilège. s demandèrent que la Tour de Londres fût emise dans leurs mains; que les villes, les arées, les flottes, ne reçussent de Commandans,

que de leur choix. Le Conseil du Roi contesta d'abord, puis il accorda.

La Chambre des Communes alla plus loin. Les Membres se plaignoient d'être insultés par les partisans du Roi, qu'on appeloit *Cavaliers*, & par les Papistes, qui étoient nombreux : ils demandoient une milice pour les garder. Le Roi parut y consentir; mais il vouloit en nommer les Officiers : le Parlement s'obstinoit à vouloir cette nomination ; & cet entêtement rompit toute négociation.

On eut recours de chaque côté aux armes. Charles se retira à Yorck; la Reine passa en Hollande, avec les diamans de la couronne qu'elle mit en gage pour avoir de l'argent & des troupes. Le Parlement ne restoit pas dans l'inaction. Il publia une résolution qui enjoignoit à chaque citoyen d'apporter de l'argent ou de la vaisselle pour la défense du Royaume. Mais, quoique chaque parti fût préparé pour la guerre, cependant chacun évitoit de commettre les premières hostilités, pour ne pas s'attirer le reproche d'avoir rompu la paix. Le Roi en conséquence fit au Parlement des propositions qu'il prévoyoit bien devoir être refusées. Le Parlement lui présenta de son côté dix-neuf articles, dont les principaux étoient que le Conseil-Privé, les principaux Officiers de l'Etat, les Gouverneurs des enfans du Roi (1), seroient à son choix ; que

(1) Cet article parut sur-tout extraordinaire. Le Prince prétendoit devoir être le seul Directeur de l'éducation de ses enfans. Le Parlement lui observoit, avec raison, que ces enfans devan

les forts, les armées, la flotte, ſeroient à ſa diſpoſition; que les Papiſtes ſeroient punis par ſon autorité; que l'Egliſe & la Liturgie ſeroient réformées ſuivant ſon vœu, &c. Si ces propoſitions avoient été acceptées, le Gouvernement eût pris une forme ariſtocratique (1). Elles furent rejettées; & le Roi & le Parlement continuèrent de ſe reprocher l'un l'autre la guerre civile, dont chaque parti étoit l'auteur (2).

---

gouverner la Nation, il étoit important pour elle qu'ils ne reçuſſent que de bons principes, & en conſéquence, que le Parlement devoit avoir l'inſpection ſur cette éducation. *Note du Traduct.*

1) Ce n'eût pas été une Ariſtocratie, puiſqu'au moment où l'Etat eût été réformé, l'autorité du Parlement devoit expirer, & qu'il devoit y avoir un Parlement annuel. C'eût été une Démocratie par repréſentation. *Note du Traduct.*

(2) Il faut convenir qu'ils l'étoient à un degré inégal : il y avoit ſans doute dans le Parlement des ambitieux, dont les vues n'étoient pas pures; mais généralement les demandes du Parlement étoient fondées. *Note du Traduct.*



LETTRE XLII.

Suite du Règne de

CHARLES PREMIER. 1642. 1646.

Guerre Civile.

DANS le détail des calamités publiques qui vont vous occuper, vous trouverez rarement de grandes actions; mais par-tout le caractère & les excès de l'enthousiasme & de la frénésie. Chaque parti se croyoit appelé à défendre la bonne cause; le Parlement étoit convaincu qu'il prenoit la défense de la liberté du peuple; le Roi croyoit qu'il tenoit du ciel ses prérogatives, & qu'il eût été criminel de les abandonner. Ce fut dans cet esprit que la première campagne s'ouvrit; la guerre se fit peu régulièrement parce qu'on n'étoit pas encore bien préparé.

Le Parlement nomma de sa propre autorité Sir Jean Hotham, Gouverneur de Hull. C'étoit une place importante remplie de provisions. Le Roi le sentit, & voulut s'en rendre maître, simplement en s'y présentant. Hotham refusa de l'admettre, en se prosternant à ses genoux (1) suivant l'ancienne coutume.

(1) C'étoit sans contredit une contradiction bien ridicule de donner ces marques de respect à un homme qu'on combattoit. Si les Anglois d'alors eussent eu des idées plus claires en politique, si, par exemple, ils eussent eu les principes exposés par Loke, dans

Ce

Ce refus fut le second signal de la guerre. On vit éclore une foule de Manifestes, & l'Angleterre se trouva divisée en deux partis, l'un appelé *Royalistes* ou *Cavaliers*, l'autre les *Têtes rondes* (1); Le Roi ordonna à la Noblesse de le suivre (2), il enleva le grand Sceau de Londres, & déploya son étendard à Nottingham. La Nation ne s'empressa pas de répondre à cet ordre; l'armée du Roi se formoit lentement & lui obéissoit à peine, tandis que le Parlement voyoit accourir en foule des soldats, & que ses ordonnances étoient rigoureusement exécutées. Cependant le Prince avec le secours de la Reine, des Hollandois, & les subsides du Clergé, parvint à former une armée de 14000 hommes, dont il donna le commandement au Prince Rupert, son neveu, qui à un grand courage joignoit quelque expérience dans l'art militaire. Le Parlement nomma pour son Général le Comte d'Essex, Officier de réputation, mais qui étoit éloigné de desirer la destruction de la Couronne.

Le Roi arrivé près de Shrewsbury avec sa

---

son Traité de Gouvernement civil, ils ne seroient pas tombés dans cette contradiction. Mais les Anglois n'étoient encore que des Presbitériens. *Note du Traduct.*

(1) *Round head;* cette dénomination venoit de ce que le parti Presbitérien portoit les cheveux coupés & très-courts. *Note du Traduct.*

(2) Des Ecrivains parlementaires argumentèrent de cet ordre, donné à la Noblesse, pour faire voir à la Nation que ce corps étoit dévoué aux volontés du Souverain, & que conséquemment elle devoit l'abolir, & c'est ce qui arriva aux Pairs. *Note du Traduct.*

petite armée, la harangua, & lui promit au nom de la Royauté que s'il réuſſiſſoit, il n'entendoit gouverner que par les Loix de *la terre*, & par l'avis de ſon Parlement. Ce diſcours parut animer ſes ſoldats, au moins il dut à leur valeur, la victoire qu'il remporta à Edge Hill (1). Cet échec ne découragea point le Parlement; & tandis que le Roi faiſoit des propoſitions pacifiques à chaque avantage qu'il obtenoit, le Parlement les rejetoit avec fierté, & faiſoit même le procès aux Gouverneurs qui avoient rendu leurs places. La première campagne ſembloit promettre au Roi les plus brillans ſuccès. Il fut preſque par-tout victorieux. L'Angleterre perdit deux grands Hommes, Hampden, tué du côté du Parlement, & le brave Lord Falkland, dans le parti de la Couronne.

Hampden étoit le vertueux Citoyen qui le premier avoit oſé refuſer de payer la taxe des vaiſſeaux. Il s'étoit diſtingué par ſa conſtance à s'oppoſer aux uſurpations de la Couronne. Son inflexible intégrité lui gagna même l'eſtime de ſes ennemis, & ſon humanité, ſa bienfaiſance, lui attirèrent l'affection de ſon parti. Il en fut univerſellement regretté.

---

(1) C'eſt preſque toujours le ſort ordinaire du commencement des révolutions. Le parti de la Couronne l'emporte d'abord, parce qu'elle a de ſon côté des ſoldats, des Officiers expérimentés, de l'argent, des moyens, ce qui manque preſque toujours au peuple qui ſe révolte. Mais ſi celui-ci malgré ſes défaites tient bon, il l'emporte à la fin; la révolution d'Amérique offre une preuve de cette vérité. *Note du Traduct.*

Falkland jouiſſoit d'une eſtime auſſi grande dans le parti Royaliſte. Aux principes ſévères de Hampden il joignoit plus d'urbanité, plus de connoiſſances. Il parut dans l'oppoſition, quand il vit la Couronne abuſer de ſon pouvoir. Il ſuivit le Roi quand il crut entrevoir dans le Parlement le deſſein de changer de Religion. Mais malgré ſon attachement à ce parti, la diſcorde civile lui arrachoit des vœux pour le retour de la paix, & la voyant impoſſible, il chercha la mort, pour ne pas être témoin des calamités de ſa patrie; le ciel lui accorda ſa prière, on le trouva percé d'une balle ſous un tas de cadavres.

Chaque victoire affoibliſſoit le parti Royaliſte, tandis que le parti Parlementaire ſe fortifioit au milieu de ſes défaites : des motifs temporels réuniſſoient ceux qui s'étoient attachés au premier parti, tandis que la Religion enchaînoit tous les Parlementaires à une même cauſe. Lorſqu'ils crurent le moment du danger paſſé, ils jettèrent le maſque, adoptèrent le fameux *Covenant*, ou la ligue de l'Ecoſſe qui établiſſoit le Puritaniſme & introduiſoit les principes Républicains. Pour contrecarrer ſon Parlement de Weſtminſter, le Roi en convoqua un autre à Oxford. Ce jeune dura pas long-temps; après en avoir reçu de légers ſecours, Charles le caſſa.

Il n'y avoit pas eu encore une victoire déciſive, & le Royaume étoit déjà ravagé d'un bout à l'autre. La laſſitude faiſoit deſirer la

paix à une partie du peuple, mais les partis ne vouloient pas l'écouter. Deux à trois mille femmes investirent le Parlement en criant la paix, & on eut beaucoup de peine à les appaiser.

On me pardonnera, sans doute, de passer sous silence le détail des escarmouches, des perfidies, des exécutions; des deux côtés, c'étoit le même tableau d'horreurs & de vengeances.

La victime la plus remarquable que frappa le glaive du Parlement, fut le fameux Laud, Archevêque de Cantorbéry. Il étoit détenu depuis long-temps à la tour. Le peuple demanda sa mort. Il fut jugé & condamné. Il porta sur l'échafaud cette intrépidité que donne la conscience de son innocence. Il dit au peuple, qu'après avoir examiné sa conscience, il n'y trouvoit rien qui méritât la mort, qu'il croyoit devoir également à son Roi de le justifier, qu'on l'avoit accusé de Papisme & de vouloir détruire la constitution, que c'étoit un double mensonge, que le Roi étoit zélé Protestant, & ami de son peuple. Après avoir prié, il fit un signe au bourreau qui lui trancha la tête. Quelques Ecrivains (1) impartiaux croient qu'il ne mérita pas son sort. Le jour de la mort de Laud fut marqué

(1) C'est une erreur. Laud fut une des causes de la Guerre civile, par l'extension qu'il donna au Gouvernement arbitraire pendant son ministère. On n'imagime pas toutes les atrocités qu'il ordonna de sang-froid. Ce fut lui qui fit couper les oreilles à l'ardent Puritain Prynne, qui en fit brûler d'autres, & qui commit une foule de concussions. Il méritoit la mort comme Strafford, car il y a des crimes bien moindres que les leurs qui sont punis de ce supplice. *Note du Traduct.*

encore par l'abolition de la Liturgie Anglicane. L'Eglise d'Angleterre devint Presbitérienne, & tel étoit l'enthousiasme pour cette cause, que l'on arrêta qu'il y auroit un jour de jeûne, chaque semaine, & que l'argent épargné par ce jeûne dans chaque famille seroit apporté au trésor pour la continuation de la Guerre, & cette résolution fut exécutée.

Cependant le Presbitéranisme vit naître dans son sein une secte qui poussa ses principes plus loin, & qui finit par devenir son ennemie; c'étoit celle des Indépendans. Les Puritains ne vouloient point d'Evêques, & n'avoient que des Ministres, les Indépendans ne vouloient point de Ministres, & laissoient à chacun la liberté de prier. Les Puritains admettoient une subordination dans les emplois civils. Les Indépendans n'en vouloient aucune; ils ne voyoient que Dieu dans la Religion, que la Loi dans le temporel, & croyoient indigne de l'homme de s'abaisser devant un autre homme. Ces principes approchoient plus, sans doute, de l'égalité naturelle, & conséquemment de la perfection; mais soit mal-adresse dans les partisans de cette secte, soit que les temps ne fussent pas convenables, elle disparut après avoir brillé pendant quelque temps.

Charles effrayé de l'union des Parlemens d'Ecosse & de Londres, chercha à s'appuyer du secours de l'Irlande. Il s'efforça donc à faire la paix avec les Papistes de ce pays, & il réussit. Grand nombre d'entr'eux vinrent grossir son

armée. Mais ce fut encore un malheur pour lui. La diviſion ſe mit entre les Catholiques & les Proteſtans, & tous furent battus par Fairfax, un des meilleurs Officiers Parlementaires, qui fit maſſacrer ſans pitié tous les Irlandois.

Cette victoire de Fairfax fut ſuivie d'une autre plus complète encore qu'il gagna ſur le Prince Rupert à Yorck. Charles fut alors obligé de ſe renfermer dans Oxford. Ses amis cependant firent de nouveaux efforts pour lui procurer de nouvelles troupes. Mais que pouvoient de pareils ſoldats inexpérimentés, indiſciplinés, quand on les oppoſoit aux vieilles bandes Parlementaires? L'ordre le plus grand régnoit alors dans ces dernières (1). Et tel étoit leur patriotiſme, qu'elles conſentirent à l'acte *de Self Denying Ordinance*, qui portoit qu'un militaire ne pouvoit-être membre de Parlement & *vice-verſâ*. On vouloit par-là écarter de ce corps l'eſprit militaire, & prévenir le mal qui arriva par la ſuite, quand on s'écarta de cette marche, en faveur de l'ambitieux & hypocrite Cromwell.

Cette ordonnance fit quitter les anciens Généraux; & Fairfax & Cromwell mis à la tête de l'armée, y introduiſirent ſans oppoſition une nouvelle diſcipline.

On croyoit que cette innovation affoibliroit

---

(1) Ce fait prouve contre l'opinion de ceux qui croient qu'il ne peut jamais y avoir d'ordre, ni de ſubordination dans une République, ſur-tout dans celles qui ſe forment: il eſt bon de remarquer les faits qui détruiſent les préjugés politiques accrédités. *Note du Traduct.*

l'armée Parlementaire; on ſe trompoit, dès ce moment la victoire ne l'abandonna plus. La bataille de Naſeby que perdit le Roi, ruina complétement ſon parti. Ce fut à la valeur de Cromwel que le Parlement en dut le gain. Juſques-là cet Officier avoit été peu remarqué; mais à cette époque il découvrit des talens ſupérieurs pour l'art militaire, & une adreſſe ſingulière pour diriger les eſprits. On croit généralement qu'en embraſſant le parti Républicain, il en avoit les principes, mais que la fortune les altéra enſuite. Il cachoit un profond orgueil ſous une humilité apparente, & une indifférence de religion, ſous une piété fanatique. Ce fut cette piété qui lui gagna l'eſtime & l'affection de Fairfax; ce Républicain ſincère, mais ignorant, fut la dupe de l'ambitieux Cromwell. Il manifeſta d'abord ſon ambition, en demandant à conſerver ſa place de Membre de la Chambre des Communes, tandis qu'il commandoit au Camp, & il l'obtint. Cette complaiſance du Parlement lui fut auſſi fatale que la bataille de Naſeby étoit aux intérêts du Roi. Elle fut déciſive, toutes les Villes ouvrirent leurs portes à l'armée Parlementaire. Charles demanda encore une fois la paix, mais il étoit ſans armée, & le Parlement rejeta ſa demande avec mépris. Pour inſulter à ſes malheurs, il publia ſa correſpondance avec la Reine, ce qu'une aſſemblée d'hommes ſages auroit dû s'interdire. Dans cette ſituation déſeſpérée, Charles, ayant tout à craindre du

reſſentiment de ſes vainqueurs, réſolut de s'adreſſer aux Ecoſſois. Il avoit eu des propoſitions ſecrètes de la part de leur armée; il crut qu'il y ſeroit plus en ſûreté, & il eut la foibleſſe de ſe livrer entre leurs mains. Il ne tarda pas à s'en repentir; l'avare Général de l'armée Ecoſſoiſe, conſentit à le vendre au Parlement, à condition que tous les arrérages du ſubſide que le Parlement devoit à ſon armée, ſeroient payés. Ce marché fut exécuté, & il doit couvrir à jamais de honte la mémoire de ceux qui le fabriquèrent. Cette infamie mit fin à la Guerre civile. Dès ce moment l'ancienne conſtitution fut abolie, l'autorité Royale diſparut, le Parlement s'en empara (1), mais il fut bientôt obligé de l'abandonner à ſon tour, & de ſe ſoumettre à une Ariſtocratie militaire, nouvelle forme de Gouvernement le plus terrible & le plus deſpotique de tous les Gouvernemens.

(1) L'intention des bons Patriotes & des honnêtes gens qui étoient dans le Parlement n'étoit point d'uſurper pour eux l'autorité Royale; mais bien de former une conſtitution Républicaine, dont le Parlement auroit été un Membre ſubordonné au peuple. Ce deſſein échoua par les artifices de Cromwell, au premier pas que fit le Parlement. Après la priſe du Roi, il voulut licencier les troupes. Cromwell dont elles étoient l'appui, s'y oppoſa, & tout fut perdu. Il faut blâmer Cromwell, & ne pas accuſer le Parlement; quoique tous les Ecrivains ſe ſoient copiés à cet égard. *Note du Traduct.*



LETTRE XLIII.

REPUBLIQUE

DE L'ANGLETERRE.

Le long Parlement.

1646, 1648.

LA guerre civile cessa, & l'armée Écossaise ayant reçu la récompense de sa perfidie, retourna à son pays. Le Parlement n'avoit alors aucun ennemi à craindre, excepté les troupes qui avoient combattu avec succès; cette armée par un coup politique de Cromwell s'étoit rendue independante du Parlement. La Chambre des Communes voulut s'en délivrer; elle prévoyoit que subsistant, au lieu de recevoir les loix, elle voudroit en donner; on arrêta donc une résolution par laquelle il étoit ordonné qu'une partie seroit licenciée & l'autre partie envoyée en Irlande. On peut aisément imaginer que Cromwell s'y opposa. Ce fut alors le moment de crise de son élévation, & il en saisit l'occasion. Il forma un Conseil d'Officiers, & un autre de Soldats appelés *agitateurs*, qui étoient commis pour informer des griefs de l'armée & les exposer devant le Parlement. La même conduite qui s'étoit passée anciennement entre le Parlement & le Roi, fut alors pratiquée entre l'armée &

le Parlement ; & comme les Chambres des Communes accordoient toutes les Requêtes qu'on leur préſentoit, l'armée augmentoit ſes demandes; la Chambre accuſa l'armée de mutinerie & de ſédition, & l'armée répondit à l'accuſation en reprochant au Parlement le projet de vouloir gouverner ſeul l'Angleterre.

Le Roi, depuis qu'il étoit au pouvoir des Anglois, avoit été enfermé dans le château de Holmby. L'armée réſolue de l'avoir en ſa poſſeſſion, envoya Joyce Cornette, qui de tailleur étoit devenu officier, pour prendre le Roi de force & l'amener priſonnier à Newmarket. Il executa cette commiſſion avec intrépidité & célérité. Ce fut en vain que les membres de la Chambre des Communes, alors ſans pouvoir, ſe plaignirent de cette inſolence; l'armée au lieu d'être effrayée de leurs menaces marcha vers Londres, & à ſon tour preſcrivit des loix à ſes ſupérieurs. Cromwel voulant donner à ſon injuſtice l'apparence de l'équité, fit accuſer onze membres de la Chambre des Communes, qui étoient les plus puiſſans & les plus ſéduiſans Orateurs, ce qui étonna tellement la Chambre, que voulant appaiſer à tel prix que ce fut l'armée, elle écrivit au Général qu'elle étoit prête à recevoir toute eſpece d'accuſation contre telle perſonne qui lui déplairoit.

Ce fut une ouverture de paix, mais l'armée cherchoit à uſurper ſa ſupériorité; auſſi le Commandant, au lieu d'être ſatisfait de cette condeſcendance, convertit l'accuſation des onze

membres en une plainte générale & mit en usage tous les moyens pour provoquer le Parlement ; mais celui-ci tâcha d'éviter la querelle. Les citoyens de Londres ouvrirent enfin les yeux, ils virent que leur constitution étoit effectivement détruite, que le Parlement étoit soumis à une armée tirannique, que leur religion étoit détruite, leur Roi captif & le peuple exposé aux plus grands malheurs.

Dans cette circonstance le Conseil commun assembla la milice de la Cité, les ouvriers furent armés & un manifeste fut publié pour démontrer les intentions hostiles de l'armée ; la Chambre des Communes n'étoit pas moins divisée que l'État. Une partie encourageoit les Citoyens, pendant que le reste, avec les deux Orateurs à leur tête étoit pour l'armée. Les plus legéres divisions sont bientôt en pareil cas suivies des plus terribles conséquences. La Chambre se sépara. Les deux Orateurs, avec soixante deux membres, quitterent la ville pour chercher la protection de l'armée, pendant que ceux qui restoient donnoient des ordres & établissoient des loix, comme s'ils avoient eu le pouvoir de forcer à l'obéissance. Leur pouvoir ne continua que peu de tems ; car l'armée avec les Orateurs à la tête approcha bientôt de la cité, la crainte engagea le conseil commun à prendre des moyens qu'il désaprouvoit tacitement. Il ouvrit les portes au Général qui, suivi des deux Orateurs & du reste des membres, renvoya les habitans chez eux. Le Parlement épouvanté donna le comman-

dement de la Tour au Général Fairfax, & lui fit faire des remercîmens de la part des deux Chambres pour avoir désobéi à leur commandement.

Il restoit à disposer du Roi qui avoit été envoyé prisonnier à Hamptoncourt. Les Indépendans avec Cromwel à leur tête, & les Presbiteriers au nom des deux Chambres, avoient séparément traité avec lui. Il avoit l'espoir que dans ces débats pour le pouvoir il seroit choisi médiateur dans la dispute, & s'attendoit que l'Etat, à la fin touché des miséres de l'anarchie, redemanderoit son ancienne constitution ; mais il fut bientôt détrompé, quand il vit l'armée & les Généraux maîtres, & quand il se vit traité avec très peu de déférence & de considération. Il résolut donc de chercher sa sureté dans la fuite, & suivi de deux courtisans il s'enfuit de sa prison & voyagea à cheval toute la nuit du côté de la mer, dans le dessein de s'embarquer pour la France, laissant une lettre pour les deux Chambres du Parlement. Sa mauvaise fortune le poursuivoit encore, il ne trouva aucun bateau prêt dans l'endroit marqué, & il ne lui resta d'autre ressource que de se confier à la générosité du Gouverneur de l'Isle de Wight. Le Colonel Hammond en avoit alors le commandement, c'étoit une créature de Cromwell, & il avoit eu cette place par le crédit du fameux Hamden; les courtisans qui accompagnoient le Roi nommés Ashburnam & Bercley, allerent parler au Gouverneur qui, au lieu de promettre la protection

qu'on demandoit, donna ſeulement une réponſe équivoque, & deſira qu'on le conduisît devant le Roi. Ils arriverent donc tous trois enſemble à la maiſon où l'infortuné Monarque attendoit leur arrivée ; mais Hammond reſta en bas. Ashburnam informa Sa Majeſté que Hammond étoit venu pour le voir, mais qu'il n'avoit donné aucune parole de le protéger. Le Prince qui n'avoit trouvé jusqu'alors que des traitres, ne put s'empêcher de s'écrier ; O Jacques tu m'as perdu ? Ashburnam fondit en larmes, & offrit de tuer à l'inſtant Hammond. Ce Monarque humain ne voulût pas le lui permettre. Hammond, parut & le Roi fut forcé de le ſuivre au Château de Carisbrook ; il fut encore une fois priſonnier, quoique traité par Hammond, avec l'apparence extérieure du reſpect.

Dans le même temps le Parlement continuoit chaque jour de s'affoiblir, & devenoit de plus en plus factieux, tandis que l'armée étoit plus puiſſante & plus unie.

Cromwell avoit pris toutes les précautions néceſſaires pour établir parmi les troupes la ſubordination néceſſaire pour parvenir à ſes fins : à cette époque même ſon plan fut ſur le point d'être renverſé, mais par une nouvelle & extraordinaire confédération. Les Indépendans ne vouloient être ſoumis à aucun Gouvernement. Un grand nombre d'hommes, nommés *Levellers* ou Applaniſſeurs, ſe formèrent en corps, & déclarèrent qu'ils ne vouloient point reconnoître d'autre Gouverneur que le Chriſt. Ils pré-

tendoient que tous les hommes devoient être au même degré, & qu'il devoit y avoir une égalité univerſelle dans les titres & les biens; ils préſentèrent pluſieurs pétitions à cet effet. Cromwel vit qu'il étoit près de perdre tous les fruits de ſes projets, & des dangers qu'il avoit courus; il craignit d'autant plus cette nouvelle faction, qu'elle tournoit contre lui ſes propres principes. Dans cette criſe dangereuſe, il réſolut d'un ſeul coup de diſperſer la faction, ou de périr dans l'entrepriſe. Apprenant que ces Applaniſſeurs devoient s'aſſembler à un endroit indiqué, il parut à l'aſſemblée à la tête de ſon Régiment rouge, qui juſques-là avoit été invincible. Il n'étoit point attendu, ſa préſence intimida, il demanda au nom de Dieu quel étoit le but de cette aſſemblée & de ces murmures & recevant une réponſe inſolente, il jeta mort par terre de ſa main deux des principaux Chefs, les gardes diſperſèrent le reſte, il en fut pendu pluſieurs ſur la place, il en envoya d'autres en priſon à Londres, & détruiſit ainſi une faction qui n'étoit coupable que d'avoir ſuivi ſon exemple.

Cette action augmenta encore ſon pouvoir à l'armée, dans le Parlement & dans la Cité. Fairfax devenu Lord, n'étoit Général que de nom. Cromwell avoit tout le pouvoir. Le Roi priſonnier dans l'Iſle de Wight continuoit de négocier la paix. Il eſpéroit encore, car le Parlement ne trouvoit pas d'autres moyens de détruire le pouvoir militaire, qu'il avoit lui même

élevé, que de lui oppofer celui du Roi: beaucoup de propofitions furent faites au Monarque captif par le Parlement; la grande difficulté qui les divifoit ne rouloit que fur l'abolition de l'Epifcopat, le Roi ne vouloit pas y confentir, ce qui renverfa toutes les négociations.

Dans le même temps les Ecoffois honteux d'être accufés d'avoir vendu leur Roi, levèrent une armée en fa faveur; beaucoup de jeunes Nobles d'Angleterre fecondèrent leurs intentions. Les affaires défefpérées du Roi recommencèrent à prendre un afpect favorable. Cromwell s'en appercevant, conduifit fon armée à une victoire certaine. Il défit entiérement les Royaliftes à Prefton, il prit le Duc d'Hamilton leur Général. Fairfax de fon côté fut également victorieux dans Kent & Effex. Les Royaliftes s'étant rétirés dans la ville de Clocefter qui s'étoit déclarée pour le Roi, il les bloqua, & les ayant forcés à fe livrer à difcrétion, il les traita avec cette inhumanité (1), qui caractérifoit l'armée Républicaine. Le Parlement de fon côté renouoit les négociations avec le Roi; & appréhendant plus des projets de fes Généraux que des entreprifes du Monarque, il paroiffoit empreffé pour la première fois, à capituler. Mais il étoit trop tard. L'armée revint bientôt, fuivie de fes fuccès ordinaires, elle demande juftice au Roi, elle l'accufa d'être la caufe de tous les malheurs du Royaume, elle

(1) Cette inhumanité fut commune aux deux partis, pendant tout le cours de cette guerre. *Note du Traduct.*

ajouta que ſes partiſans & ſes favoris devoient partager ſa punition publique. Ces repréſentations furent auſſi-tôt appuyées par des pétitions des garniſons diſperſées dans différentes parties du Royaume. Fairfax dirigé par Cromwell, & ne s'appercevant pas qu'il étoit l'inſtrument de ſon adroit collégue, transféra ſon priſonnier Royal de l'Iſle de Wight, au Château de Hurt. Le Parlement ſe plaignit de ce procédé arbitraire; mais ſes repréſentations n'étoient plus que des ſons perdus. Il rendit des ordonnances pour s'oppoſer plus efficacement aux projets de Cromwell; mais il reçut un meſſager de cet ambitieux, qui lui fit dire qu'il ſe propoſoit de lui faire une viſite le jour ſuivant avec ſon armée, & en même temps lui ordonna de lever ſur la cité de Londres quarante mille livres ſterlings. Effrayé du danger où il ſe trouvoit, le Parlement lui accorda ce qu'il lui demandoit; & dans le même temps le Général, avec ſon armée, vint camper dans les fauxbourgs de la Cité. Les Membres de la Chambre des Communes traitoient toujours avec le Roi. Cromwell réſolut de s'y oppoſer. Une réſolution paſſa dans la Chambre des Communes, portant que c'étoit ſans le conſentement de la Chambre des Communes qu'on avoit conduit le Roi au Château de Hurt. Pour les punir, Cromwell fit entourer la Chambre de gardes, & fit priſonniers les Membres qu'il croyoit les plus oppoſés à ſes projets. Un des Colonels, nommé Pride, d'après un papier qu'il tenoit en main, où tous les noms étoient écrits,
en

en arrêta quarante-un, & les envoya en priſon. C'étoit des Presbitériens, qui, les premiers auteurs de tous les troubles, à préſent étoient victimes du parti qu'ils avoient épouſé. Le jour ſuivant, on refuſa l'entrée à cent autres Membres; ceux qui reſtoient compoſoient un petit corps d'Indépendans, qui fut appelé burleſquement *the rump parliament*, ou le *Parlement croupion*. Il déclara illégal ce qui avoit été fait quelques jours avant, & loua la conduite qu'avoit tenue le Général.

Ce Parlement, s'il en mérite encore le nom, n'étoit rien autre choſe qu'un amas des plus (1) obſcurs Citoyens, eſclaves de l'armée dont les Officiers, qui en étoient Membres, reglèrent toute la conduite; il fut unanimement réſolu dans cette ſéditieuſe aſſemblée d'établir une Haute-Cour de Juſtice, avec le pouvoir de condamner le Roi, pour avoir trahi ſon Royaume; &, pour conſerver quelque forme, cette Chambre demanda le concours des Seigneurs qui reſtoient dans l'autre Chambre, mais il y eût aſſez de vertu pour rejeter unanimement cette propoſition: ce qui ne ralentit point l'ardeur des Membres de la Chambre des Communes. Ils dirent que le concours de la Chambre des Pairs n'étoit point néceſſaire; ils déclarerent que le pou-

(1) L'obſcurité de la naiſſance eût été comptée pour rien, ſi d'ailleurs les Membres euſſent repréſenté légalement la Nation. *Note du Traduct.*

voir dérivoit uniquement du peuple, déclaration vraie en elle-même, mais dont ils abusèrent pour mettre à exécution leur déteſtable deſſein. Le Colonel Harriſon, fils d'un Boucher, fut chargé de conduire le Roi, du Château de Hurſt à Windſor. Lorſqu'il y fût arrivé, le Conſeil de Guerre ordonna qu'il ne ſeroit plus traité avec le reſpect dû à la Royauté. Toutes cérémonies furent miſes de côté; le Prince ſe vit privé de ſes domeſtiques, & expoſé au mépris de la plus baſſe populace. L'intervalle du 6 au 20 Janvier fut employé en préparations pour la ſurprenante ſcène qu'on alloit jouer. Cent quarante-cinq perſonnes furent nommées Juges, & Bradſhaw praticien fut fait Préſident de cette aſſemblée.

Le Roi fut conduit de Windſor au Palais de Saint-James, & fut le jour ſuivant amené devant la Haute-Cour à Weſtminſterhall, pour ſe défendre: il ſe ſouvint encore de la dignité qu'il devoit conſerver devant une pareille Cour, & prit ſa place, avec le chapeau ſur la tête; avec un air conſterné, il regardoit ſes Juges qui avoient auſſi leur chapeau: lorſque ſon procès fût lu, & qu'il vit qu'on l'accuſoit d'être la cauſe de tout le ſang verſé depuis le commencement de la rébellion, il ne put retenir un ſourire qui exprimoit à la fois le mépris & l'indignation. Il demanda alors par quelle autorité il étoit amené devant une pareille aſſemblée; à quoi Bradshaw répliqua qu'il étoit jugé au nom des Communes

de l'Angleterre (1): Le Roi ſoutint l'illégalité de ce Tribunal, puiſque le conſentement des Lords & le ſien manquoient, il réfuſa de répondre à l'accuſation; ayant été ſommé pluſieurs fois de répondre, & perſiſtant dans ſon refus, il fut reconduit à la priſon, & la ſéance remiſe. A la ſeconde, le Préſident ſomma de nouveau le Roi de répondre, & le Roi ſe rejetant encore ſur l'illégalité de ſes Juges, commença à faire quelques objections. Mais il fut interrompu par le Préſident, & renvoyé en priſon. A la troiſième ſéance, le Prince demeura ferme dans ſa réſolution, & refuſa de répondre, à moins qu'il ne fût convaincu que ce Jugement n'étoit pas contraire aux Loix fondamentales du Royaume. La quatrième fois qu'il reparut devant cette Cour, il fut inſulté par les ſoldats & la populace, qui s'écrioient: *juſtice*, *juſtice*, *exécution*, *exécution*; il parut devant l'aſſemblée avec la même fierté qu'auparavant, & pendant qu'on liſoit ſa Sentence, où il étoit accuſé des crimes les plus affreux, il ne montra aucune autre émotion que celle de la pitié. En retournant, la populace recommença ſes cris, & parmi d'autres inſultes, un ſoldat oſa cracher au viſage de ſon Roi. Il eſſuya patiemment ſon viſage: *Pauvres créatures*, dit-il, *ils traiteroient*

(1) Bradshaw mentoit; le principe dont il partoit étoit vrai, mais il péchoit dans l'application, car tout étoit abſurde & révoltant dans ce Tribunal. *Note du Traduct.*

leurs Généraux de la même manière pour six sols ; un soldat plus compatissant que le reste, ne put s'empêcher d'implorer la bénédiction céleste sur sa tête Royale : un Officier l'entendant, le frappa à mort, en présence du Monarque, qui ne put s'empêcher de dire que la punition excédoit l'offense. Le jour de l'exécution fut fixé au troisième jour après la Sentence. Il fut conduit à pied, à travers du parc de Saint-James, à Whitehall, accompagné par le Docteur Juxon, & escorté par un Régiment d'Infanterie, sous le commandement du Colonel Tomlinson. L'échafaud fut tendu en noir ; dans le milieu étoient le bloc & la hâche, avec deux bourreaux masqués. Les soldats étoient placés autour, & un concours infini de spectateurs attendoit en silence cette exécution. Le Roi vit tous ces préparatifs d'un air calme, il assura toutes les personnes qui étoient avec lui sur l'échafaud qu'il ne se trouvoit coupable d'aucun crime, excepté d'avoir abandonné le Comte de Strafford à la furie de ses ennemis, & qu'il avoit confiance dans la miséricorde de Dieu. Pendant qu'il justifioit son innocence, l'Evêque qui l'accompagnoit lui dit qu'il n'avoit plus qu'un degré pour le Ciel; sur quoi le Roi s'écria: je vais d'une Couronne corruptible à une incorruptible, à laquelle aucun changement ne peut arriver. Ayant ôté son manteau, il remit son cordon au Prélat; il mit ensuite sa tête sur le bloc, & étendant les mains en avant, comme pour

donner le ſignal, un des deux hommes maſqués (1) ſépara ſa tête de ſon corps d'un ſeul coup, & l'autre la levant toute dégoûtante de ſang, s'écria: *voilà la tête d'un traître*. Telle fut la mort de Charles, qui devoit ſervir d'un grand exemple aux Maîtres de la Terre: il eut le malheur d'être élevé dans des préjugés preſqu'indéracinables ſur ſa prérogative, qu'il crut de ſon devoir de maintenir; il vécut dans un temps où l'eſprit du Gouvernement étoit en oppoſition, avec le génie du peuple, & gouvernant par d'anciennes règles, au lieu de tâcher de s'accommoder au changement des temps, il périt victime de ſes principes arbitraires. Avant lui beaucoup de Rois périrent par trahiſon, par des complots ou des aſſaſſinats, mais aucun depuis Agis de Lacédémone, ne fut, comme Charles, (2) ſacrifié par des ſujets, avec toutes

(1) M. de la Place a imprimé dans *ſon Recueil de Pièces intéreſſantes & peu connues*, que cet homme maſqué étoit le Lord Stairs, qui vouloit venger une injure faite à ſa tante, par Charles premier; il paroît que c'eſt un conte deſtitué de fondement. On ſait à Londres que l'homme qui trancha la tête, fut le bourreau même, lequel reçut trente écus pour cette exécution, & une orange percée de clous de gérofle. Il mourut lui-même 5 mois après, dans les remords, & le peuple voulut mettre ſon corps en pièces. *Note du Traduct.*

(2) Voici un paſſage du ſiècle de Louis XIV, ſur ce ſingulier évènement, qui mérite quelques reflèxions.

» Charles premier, dit M. de Voltaire, venoit de perdre la
» tête ſur un échafaud, pour avoir dans le commencement des
» troubles abandonné le ſang de Strafford, ſon ami, à ſon Par-
» lement. Louis XIV, devint au contraire le maître paiſible de
» ſon Royaume, en ſouffrant l'exil de Mazarin. Ainſi les mêmes
» foibleſſes eurent des ſuccès bien différens. Le Roi d'Angle-
» terre en abandonnant ſon Favori, enhardit un peuple qui reſ-

les formalités de la Juftice. Il faut avouer que, quoique la Nation ait été accablée par des étrangers de reproches fur cette mort, cependant ces fcènes de fang finirent par procurer un bonheur, & une fûreté domeftique. Les Loix devinrent plus juftes, & les fujets ne furent plus expofés aux attentats du defpotifme.

» piroit la guerre, & qui haïffoit les Rois, & Louis XIV, ou » plutôt la Reine mère, en renvoyant le Cardinal, ôte tout » prétexte de révolte, à un peuple las de la guerre, & qui aimoit » la Royauté ».

Voilà un parallèle brillant? hé bien, il eft faux d'un bout à l'autre; c'eft affez le fort de tous les parallèles, où pour faire de l'efprit on force tous les rapports.

1°. Charles ne périt point pour avoir abandonné Strafford, mais pour avoir perpétuellement voulu foutenir des prérogatives injuftes & anéantir la conftitution.

2°. Charles n'eut qu'un ami ou un favori, Buckingham. Après lui, il eut des Miniftres, & non des amis. Strafford étoit celui dans lequel il fe fioit le plus.

3° Ce ne fut pas au Parlement feul qu'il l'abandonna, mais à la Nation entière qui demandoit juftice de fon defpotifme.

4°. A l'époque où il fut jugé, le peuple Anglois ne refpiroit point la guerre, mais la liberté, ce qui eft bien différent. Un peuple ne peut jamais refpirer la guerre civile, puifque le fardeau en tombe fur lui-même.

5°. A cette époque encore le peuple Anglois ne haïffoit point fes Rois.

Ce peuple ne les a jamais haïs, que lorfqu'ils étoient fes tyrans.

La preuve que cette haine n'exiftoit pas, c'eft qu'à la mort de Cromwell, il fe hâta de rappeller Charles II, mais il eft vrai que les Anglois ont haï les Miniftres tyranniques, & cela devoit être.

6°. Il eft faux que la Reine mère en envoyant le Cardinal ait ôté tout prétexte de guerre. Il en reftoit une foule, l'excès des impôts, la diffipation, la mauvaife adminiftration de la Cour, &c.

Il y a bien des raifons, pourquoi il ne fe fit pas dans la conftitution Françoife, le même changement que dans l'Anglaife, mais ce n'eft pas ici le lieu de les développer. *Note du Traduct.*

LETTRE XLIV.

REPUBLIQUE

DE L'ANGLETERRE.

1648, 1653.

CRomwell qui avoit ſecrètement ſollicité la mort du Roi, commença à former des ſouhaits qui juſqu'ici lui avoient été étrangers : & il s'apperçut bientôt qu'il n'étoit pas éloigné de l'objet de ſa plus grande ambition. Ses vues ſe dévelopèrent avec ſes ſuccès, & ſes premiers principes de liberté diſparurent, lorſque ſon pouvoir s'accrut. Le Parlement, à qui il étoit encore permis de jouir de l'ombre de l'autorité, arrêta que c'étoit ſe rendre coupable de haute trahiſon que de reconnoître, pour ſucceſſeur au Thrône, Charles *Stuart*, fils du feu Roi ; il arrêta auſſi que la Chambre des Pairs étoit inutile & dangéreuſe, & paſſa un acte pour abolir tout pouvoir Royal : on fit un nouveau Sceau ; ſur un des côtés on grava les armes d'Angleterre & d'Irlande, avec cette inſcription : *le grand Sceau d'Angleterre.* Sur le revers étoit repréſenté la Chambre des Communes aſſemblées avec ce *motto* : *La premiere année de la liberté rétablie par la bénédiction de Dieu* 1648. (1).

(1) Les différentes Républiques de l'Amérique ont imité cette

On continua de faire le procès à tous ceux qui avoient paru les plus attachés à leur Souverain. Le Duc d'Hamilton & le Lord Capel furent accusés, condamnés & décapités ; plusieurs autres partagerent leur sort. Le Comte de Norwich, Jean Owen (2) furent aussi condamnés ; mais ils obtinrent leur grace. Les Écossais furent très irrités de la mort du Duc, qui fut exécuté non-seulement contre les loix de la guerre, mais contre celles des Nations. En conséquence ils se déterminerent à reconnoître le jeune Prince pour leur Roi ; mais leur amour pour la liberté combattoit en quelque sorte leur ressentiment, ils l'appelerent en effet au trone ; mais en même temps ils limiterent son pouvoir comme ils avoient voulu faire à leur dernier Souverain. Charles II. n'avoit ni les vertus, ni les principes de son pere. Ne croyant à aucune

conduite du long Parlement de l'Angleterre. Toutes ont fait graver des sceaux avec diverses inscriptions, qui toutes se réunissent à attester le recouvrement de la liberté, & la proscription de la tyrannie.

Depuis que tous les actes publiés portent les noms des Officiers publics, je n'ai jamais bien senti la nécessité des sceaux. Que les Monnoies portent une empreinte particulière à l'Etat qui les fabrique, & une inscription républicaine, cela est dans l'ordre & nécessaire ; mais un sceau, à quoi bon ! *Note du Traduct.*

(2) Cet Owen étoit un gentilhomme Gallois, de peu d'esprit, qui eut sa grace par une circonstance singulière. Il témoigna une grande joie devant la Chambre des Communes d'être condamné à mort. On lui en demanda la raison, il dit qu'il étoit joyeux, parce qu'il ne s'attendoit pas à mourir en si bonne compagnie, dans la compagnie des Ducs condamnés en même temps que lui, on le crut imbécile. Ireton demanda sa grace, & l'obtint. *Note du Traduct.*

religion, il acquiesça à toutes leurs propositions, & accepta la Couronne sans le pouvoir. Il fut reçu à Édimbourg avec toutes les démonstrations d'un respect profond. Il entra dans la Ville par la porte sur laquelle les membres du brave Montrose, un de ses plus fidéles courtisans, étoient encore exposés; mais il trouva bientôt que la vie qu'il alloit mener, seroit un insuportable esclavage, pour lui sur-tout dont le caractère étoit si volage. Il étoit entouré, & sans cesse importuné, par le Clergé fanatique des Écossais qui venoit l'instruire de la Religion, & l'obligeoit à écouter de longs sermons dans lesquels il manquoit rarement de caractériser le dernier Roi comme un tyran, d'accuser sa mere d'idolatrie, & lui-même de répugnance pour la piété. A des jours marqués il étoit obligé d'entendre six sermons sans interruption. Les Puritains insistoient sur-tout sur ce qu'il observât le Dimanche avec une exactitude Judaique. On épioit jusqu'à ses regards, & s'il arrivoit qu'il sourît à cet absurde enthousiasme il étoit corrigé pour sa profanation. Charles supporta avec une tranquilité hypocrite pendant quelque temps cette insolence presbitérienne, il prétendoit même être très-édifié des instructions; mais cependant il cherchoit secrétement une occasion pour se soustraire à un joug qui lui pesoit. Le Parlement Anglois allarmé du rétablissement de la Royauté par les Écossais, rappela Cromwell, alors en Irlande, où il avoit fait la guerre avec succès. Il avoit réduit Kilkenny & beaucoup

d'autres places, & pouſſé ſes conquêtes avec une ſurprenante rapidité. Néanmoins il laiſſa le ſoin de continuer la guerre dans ce Royaume à Ireton ſon lieutenant, & retourna en Angleterre pour obéir à l'ordre du Parlement. Quand il prit place dans la Chambre, l'Orateur le remercia pour les ſervices qu'il avoit rendus à la République, & on continua de délibérer ſur la guerre d'Ecoſſe : on déſira ſavoir ſi Fairfax voudroit commander. Fairfax, presbitérien rigide, qui avoit combattu par principes, refuſa de tirer l'épée contre une nation qu'il regardoit comme ayant coopéré à la deſtruction de la Royauté. Il renvoya ſa commiſſion au Parlement, & ſe retira pour paſſer le reſte de ſa vie en paix dans la ſolitude (1). Ce refus laiſſoit la place libre à l'ambition de Cromwell. Il fut nommé Général des troupes de la République, & marcha auſſitôt après vers l'Écoſſe à la tête d'une armée de dix huit mille hommes. Il y trouva le Général Leſly avec une armée beaucoup plus conſidérable que la ſienne, mais mutine & mal diſciplinée : après pluſieurs eſcarmouches Cromwell ſe trouva dans un poſte très-déſavantageux près de Dumbar, & Leſly pret à tirer avantage de ſon incom-

(1) Ce fut une grande faute que commit Fairfaix, & qui entraîna la ruine de la République. Il en étoit un des plus zélés & des plus vrais défenſeurs. Cromwell le craignoit, & ſi Fairfax fût reſté en place, peut-être le premier n'eût-il jamais uſurpé le pouvoir. Ce doit être une leçon pour les gens de bien qui ſe ſignalent dans les révolutions, de ne jamais quitter avant que leur ouvrage ne ſoit bien conſolidé. Il eſt toujours des ambitieux ſecrets, tout prêts à le renverſer. *Note du Traduct.*

mode ſituation. Au milieu de ce péril, il réſolut de livrer la bataille, & en Charlatan habile il chercha à inſpirer ſa fanatique confiance à ſes ſoldats pour ſupléer à leur nombre. Il les aſſura que le Seigneur avoit livré l'ennemi dans ſes mains, & il ordonna à ſon armée de chanter des pſeaumes comme s'il étoit déjà certain de ſa victoire : les miniſtres des Écoſſais étoient auſſi aſſurés que lui de la victoire ; ils la promirent hardiment à leur parti au nom du Seigneur, & allumerent ainſi le courage & l'impatience parmi les ſoldats. La victoire, comme à l'ordinaire, ſe déclara pour Cromwell qui mit en fuite les ennemis, après en avoir maſſacré un grand nombre, tandis qu'il ne perdit pas de ſon côté plus de 40 hommes. Charles qui haiſſoit l'armée Écoſſaiſe, & qui craignoit ſecrètement ſes ſuccès, fut fort ſatisfait de cette défaite. Elle lui procura une plus grande part dans le commandement qu'auparavant ; il ſe mit à la tête des débris de cette armée, la fortifia par le ſecours des Royaliſtes qui avoient été exclus de ſon ſervice. Mais au lieu de ſuivre Cromwell, qui conduiſoit ſes troupes victorieuſes à Perth, il réſolut de choiſir cette occaſion pour pénétrer en Angleterre, où il eſpéroit être joint par un grand nombre de ſes partiſans. Son eſpérance fut fruſtrée, ſon armée s'affoiblit par de continuelles déſertions & des maladies. Peu de volontaires ſe joignirent à lui. Il fut atteint par ſon ennemi à Worceſter. Les deux armées ſe battirent avec une égale intrépidité ; mais

Cromwell fut encore victorieux. Jamais il n'avoit remporté une victoire si complette; deux mille hommes perirent, & huit mille furent pris & vendus comme esclaves des Américains (1).

Le Vainqueur, devenu maître de toute l'Écosse, mit au prix de mille livres la tête du Roi. L'imagination peut à peine concevoir des dangers plus romanesques, ou des malheurs plus grands, que ceux qui suivirent la défaite du Roi lorsqu'il se sauva de Worcester. Après s'être fait couper les cheveux pour faciliter sa fuite, il travailla pendant quelques jours à couper du bois, déguisé en paysan. Il essaya d'abord à se retirer dans le pays de Galles sous la conduite de Pendrell pauvre, mais fidèle compagnon de ses malheurs : il ne put effectuer son entreprise, chaque chemin étoit gardé pour empêcher sa fuite; étant obligé de retourner, il rencontra le colonel Carelesf qui comme lui étoit échapé du carnage de Worcester. Ce fut dans sa compagnie qu'il fut obligé de grimper sur un chêne touffu, où s'étant caché dans d'épais branchages, il y passa un jour entier pendant que les soldats ennemis sous l'arbre même le cherchoient; delà il se rendit au travers de mille dangers à la maison de M. Lane, un de ses plus zélés parti-

(1) C'étoit un attentat au droit des gens. Des prisonniers de guerre ne sont point des esclaves, dont on puisse vendre les travaux & la liberté, & qu'on puisse à jamais séparer de leurs familles. Il est important de répéter souvent cette observation, parce que les Conquérans ne sont pas encore bien pénétrés de cette vérité. *Note du Traduct.*

ſans dans le comté de Strafford, & dans ce voyage il éprouva toutes les angoiſſes de la faim, de la fatigue & des douleurs. Il y délibéra ſur les moyens de s'échapper en France ; on convint qu'il iroit à cheval, conduiſant la fille de ce gentilhomme, pour faire une viſite à Mde. Norton qui vivoit à Briſtol. Pendant ce voyage il rencontroit chaque jour des perſonnes qu'il connoiſſoit, & il paſſa une fois à travers un régiment entier de l'armée parlementaire. La premiere perſonne qu'il vit en arrivant chez M. Norton fut un de ſes chapelains, qui étoit aſſis à la porte, s'amuſant à voir jouer à la boule. Le Roi après avoir pris les ſoins néceſſaires de ſon cheval dans l'écurie, fut conduit à un appartement que M. Lane avoit fait arranger pour lui, ſur le prétexte d'une indiſpoſition. Le Sommelier en lui apportant des rafraichiſſemens n'eut pas plutôt entrevu ſon viſage, qui cependant étoit très changé par les peines & les fatigues, qu'il reconnut ſon Roi & ſon maître, & ſe jettant à genoux avec les larmes aux yeux, il s'écria : je ſuis bien joyeux de voir votre Majeſté. Le Roi lui recommanda le ſecret & cet honnête domeſtique le garda ſtrictement : ayant été quelques jours dans cet endroit, il ſe rendit à la maiſon du Colonel Windham, où il fut cordialement reçu. La famille de ce Gentilhomme avoit toujours été recommandée par ſon attachement pour la Royauté. Continuant ſa route du côté du rivage, il eut encore une petite aventure à une petite auberge où l'on crut reconnoître le

doigt de la Providence ; c'étoit un jeûne ſolemnel. Un fanatique Tiſſerand (1), qui avoit combattu vaillamment dans l'armée du Parlement, prêchoit contre le Roi dans une chapelle en face de la maiſon où il étoit. Un Maréchal qui avoit les mêmes principes, & qui avoit examiné les chevaux appartenans aux voyageurs, aſſura le Prédicateur qu'il voyoit, par la façon des fers, qu'un des chevaux des étrangers venoit du Nord. Le Prédicateur affirma ſur le champ que le cheval ne pouvoit appartenir à d'autres qu'à Charles, & vint immédiatement avec un Commiſſaire à la maiſon ; mais le Roi trouva moyen de s'échapper. Enfin, après des peines inexprimables, & après avoir éprouvé la fidélité de plus de quarante perſonnes de tous les rangs qui pouvoient le trahir, il s'embarqua à Brightelmstone, & débarqua ſain & ſauf en Normandie.

Cromwel pendant ce temps, retournoit triomphant à Londres. L'Orateur du Parlement, accompagné (2) du Lord Maire & des Magiſ-

(1) Les Hiſtoriens ſe ſont preſque tous récriés ſur ce que dans ces temps, des hommes de tous les états, de ceux même que le préjugé fait regarder comme les plus vils, ſe mêlaſſent de prêcher à l'Egliſe, & de parler, ſoit au Parlement, ſoit dans les Aſſemblées publiques. Loin de ridiculiſer ces ſermons, parce qu'ils ſortoient de la bouche, ou d'un Tiſſerand ou d'un Maréchal, ils devoient plutôt admirer l'effet ſingulier que produit ſur le moral de l'homme l'enthouſiaſme de la liberté. Il change en Orateurs éloqens, les hommes qu'on regardoit comme les plus ſtupides. Je ne doute point qu'alors il n'y eût tel artiſan qui fût plus ſavant, plus diſert qu'un homme de la naiſſance la plus diſtinguée ; & tel ſera toujours l'effet de la liberté. *Note du Traduct.*

(2) Ce fut encore une faute de Parlement. On doit être ſobre

trats, alla au-devant de lui en cérémonie. Son premier ſoin à ſon retour fut de tirer avantage de ſes ſuccès, pour abaiſſer les Ecoſſois. On paſſa un acte qui aboliſſoit la Royauté en Ecoſſe, & joignoit cette contrée comme Province conquiſe à la République d'Angleterre. On vit avec étonnement, qu'un Parlement, compoſé des Membres les plus obſcurs, gouvernât à la fois, avec accord & ſuccès, le vaſte Royaume, ſans reconnoître de maître. Ils levèrent des armées, entretinrent des flottes, & donnèrent des Loix à leurs voiſins. *Jamais l'Angleterre ne fut plus puiſſante, qu'à cette époque* (1). Les Finances étoient adminiſtrées avec économie, les dettes payées avec exactitude. Aucun particulier ne devint riche par l'injuſtice publique. Les revenus de la Couronne, les Terres des Evêques, & une taxe de cent vingt mille livres, levée tous les mois, remplirent tous les frais du Gouvernement, & ſuffirent à toutes leurs entrepriſes. Ayant réduit toutes les poſſeſſions Angloiſes à une parfaite obéiſſance, le Parlement réſolut de châtier les Hollandois, qui cependant n'avoient

---

de diſtinction & d'honneurs dans les Républiques. *Note du Traduct.*

(1) Cet aveu eſt frappant dans la bouche d'un Pair d'Angleterre, & il doit étouffer toutes les calomnies que des Hiſtoriens & des Ecrivains partiaux, ont avancées contre l'adminiſtration du long Parlement. A les entendre, il n'y avoit qu'anarchie, que concuſſion, que déſordre, que deſpotiſme, lorſque l'ordre le plus parfait régnoit par-tout. Il faut lire dans Madame Macaulay, l'Hiſtoire de ces temps brillans de l'Angleterre, pour être convaincu de la ſupériorité qu'eut dans ce pays, ſur l'adminiſtration d'un ſeul, l'adminiſtration de pluſieurs, ſubordonnée au peuple. *Note du Traduct.*

donné que de très-légères causes pour s'en plaindre. Dorislaüs, un des Juges du feu Roi y ayant été envoyé par les Communes, en qualité d'Ambassadeur, fut assassiné par des Royalistes qui y étoient réfugiés. Saint-Jean, nommé Ambassadeur d'Angleterre, fut aussi insulté par des amis du Prince d'Orange: tels furent les motifs qui déterminèrent la République d'Angleterre à la guerre (1): les succès en furent douteux. Blake commandoit les Anglois, & Tromp étoit Amiral des Hollandois; tous deux étoient également expérimentés, courageux & actifs. Plusieurs combats qui se donnèrent ne servirent qu'à montrer les talens des Amiraux, sans faire pencher la balance d'aucun côté. Le Parlement vouloit continuer la guerre, jugeant bien que tant que les forces de la Nation seroient employées sur mer, le pouvoir du Général Cromwel diminueroit sur terre. Celui-ci ne fut pas long-temps sans pénétrer leur dessein, il vit que les Parlementaires se défioient de l'augmentation de son pouvoir. Pour le conserver il prit toutes ses mesures, avec la hardiesse & l'intrépidité qui

(1) Ces motifs n'étoient pas légers, quoiqu'en dise le Pair d'Angleterre. Mais il y en avoit un autre bien plus important qu'il passe sous silence. La République de Hollande avoit non-seulement ouvert un asyle au parti Royaliste, mais l'avoit constamment secouru d'argent, de munitions & d'hommes: cette conduite étoit d'autant plus blâmable, que par principes les Hollandois auroient dû seconder le parti des Républicains Anglois; mais le vil intérêt qui a toujours aveuglé les Bataves, les séduisit encore ici; ils ne voyoient qu'en frémissant la puissance à laquelle l'Angleterre devoit atteindre, si elle eût conservé la forme Républicaine. Ce trait doit les déshonorer à jamais. *Note du Traduct.*

le

le caractérisent, il résolut de porter tout à l'extrémité, il engagea les Officiers à présenter une Requête, pour être payés de leurs appointemens arriérés, & pour que les abus fussent réformés; il savoit bien qu'elle seroit rejetée avec dédain. Le Parlement après l'avoir reçue, assembla un comité, pour préparer un acte, par lequel il seroit reconnu que toute personne qui présenteroit à l'avenir de pareilles Requêtes, se rendroit coupable de haute trahison (1). C'étoit ce que Cromwell desiroit. Il étoit assis dans son Conseil, avec ses Officiers, lorsqu'il fut instruit de la délibération du Parlement; se tournant vers le Major-Général Vernon, je suis contraint, dit-il, de faire une chose qui me fait dresser les cheveux: & donnant aussi-tôt les marques d'une violente indignation, il alla au Parlement avec un corps de trois cens soldats. En y entrant, il prit sa place, & s'assit quelque temps pour écouter les débats. Lorsque l'Orateur alloit poser la question, il se leva soudain, & commença un discours, dans lequel il reprocha aux Membres leur ambition & leur cruauté; ensuite il frappa du pied, & la Chambre fut à l'instant

(1) Madame Macaulay dit précisément le contraire, c'est-à-dire, que le Parlement ordonna de payer la solde arriérée, & s'occupa de faire un plan de Gouvernement, & sur-tout d'un Parlement où la Nation seroit également représentée. Ce plan étoit bien combiné. Il seroit trop long de le répéter. Mais il est très-vrai que le Parlement fixa un temps pour sa dissolution. Mais cela ne satisfaisoit pas Cromwell, dont l'intérêt exigeoit que cette dissolution fût immédiate. *Note du Traduct.*

remplie d'hommes armés; alors s'adreſſant aux Membres: *Allez-vous-* EN, *leur dit-il*, *faites place aux honnêtes gens. Vous n'êtes plus un Parlement; je vous le dis, vous n'êtes plus un Parlement, le Seigneur a fini avec vous.* Il accuſa enſuite l'un d'arrogance, un autre de libertinage, un troiſième d'adultère, un autre de concuſſion. *C'eſt vous*, ajouta-t-il, *qui m'avez forcé à cela; j'ai prié le Seigneur nuit & jour qu'il me tuât plutôt que d'en venir là.* Alors montrant la maſſe à ſes ſoldats, Enlevez, dit-il, ce hochet; & après avoir fait ſortir tous les Membres, il ordonna qu'on fermât la porte à clef, la mit dans ſa poche, & enſuite ſe retira à Whitehall. Par ce trait d'audace incroyable la nouvelle République fut abolie, & tout le pouvoir civil & militaire renfermé dans la perſonne de Cromwell. La forme variable du Gouvernement Anglois à cette époque, a paru à quelques Ecrivains la plus forte preuve de l'opinion d'un Philoſophe moderne, que chaque pays poſſède un ordre de Loix & de conſtitutions les mieux adaptées au naturel des habitans, au climat & au ſol; lequel ordre une fois rompu, le Gouvernement doit être foible & variable, à moins qu'il ne récouvre ſa première conſtitution naturelle, comme en méchanique tous les corps vacillent, juſqu'à ce que leur centre ſoit fixe (1).

(1) L'opinion de ce Philoſophe, qui eſt Monteſquieu, eſt fauſſes mais ce n'eſt pas ici le lieu de le démontrer; cela m'entraîneroit trop loin. Le renverſement de la République Angloiſe ne prouve

point que l'Angleterre ne soit pas propre au Gouvernement Républicain ; il prouve uniquement que la nouvelle constitution n'étoit pas assez affermie, qu'il n'y avoit pas assez d'union entre les Parlementaires, qu'ils avoient fait une faute capitale, en conservant une armée & son commandement à un ambitieux. Il prouve sur-tout que tout Gouvernement Républicain qui n'est pas immédiatement appuyé sur le peuple consulté & consentant doit tomber. Or, c'étoit la faute grave qu'avoit fait le Parlement de n'avoir pas fait assembler tout le peuple Anglois par division, de n'avoir point discuté & arrêté avec lui ou ses représentans, une forme de Gouvernement légal. Il y avoit trop d'aristocratie dans cette République Angloise. *Note du Traduct.*



LETTRE XLV.

CROMWELL, USURPATEUR.

1653, 1658.

Le Parlement qui s'étoit long-temps glorifié de résister à la violence, fut dissous par un acte de la plus criante oppression (1). Le peuple cependant n'en témoigna aucun mécontentement. Cromwell reçut des lettres de félicitation de la Flotte, des Corps & de l'Armée, mais il ne vouloit pas mettre au jour tout-à-la-fois son systême de despotisme (2).

Il résolut d'amuser les Anglois avec la forme d'une République, & de les familiariser par de-

---

(1) Si le peuple ne fut pas mécontent de la destruction du long Parlement, c'est que ce Parlement n'avoit pas assez fait pour lui; c'est qu'en reconnoissant qu'il tenoit son pouvoir de lui, il ne lui avoit pas restitué ce pouvoir. Au reste la foule d'adresses & de félicitations que reçut Cromwell, doit décrier dans l'esprit d'un lecteur sensé, cette manière de faire donner au peuple, son suffrage. Ce suffrage n'est probant, que lorsqu'il est également donné par une Nation suffisamment éclairée. On ne doit pas enfin s'étonner de ces félicitations, lorsqu'on lit les noms de ceux qui les adressèrent; c'étoit en grande partie des militaires ou des prêtres. *Note du Traduct.*

(2) Cromwell, comme on le pense bien, ne manqua pas de motifs pour pallier son attentat. Il insista entr'autres sur ce que le Parlement avoit voulu détruire les Loix civiles de la Nation. Ainsi il objectoit au Parlement ce qui l'honoroit le plus, là réforme des Loix civiles qu'il avoit entreprise, réforme desirée de tous les honnêtes gens, parce qu'elles étoient, comme elles sont aujourd'hui, confuses, compliquées, détestables & pernicieuses. Il est inconcevable que depuis cette époque on n'ait pas repris cette réforme, dont le projet étoit bien avancé. *Note du Traduct.*

grés avec un Gouvernement arbitraire. Il ordonna donc que cent quarante-quatre perſonnes ſeroient revêtues du pouvoir ſouverain, ſous la dénomination de Parlement, & il entreprit d'en faire le choix. Les perſonnes qu'il choiſit étoient de la plus baſſe extraction, & joignoient à une foible conception la plus grande ignorance. Il avoit prévu que durant une telle adminiſtration, il gouverneroit ſeul, ou que ſes créatures abandonneroient bientôt les rènes du Gouvernement, qu'elles étoient incapables de porter (1). Exceller dans le fanatiſme étoit une qualité néceſſaire pour entrer dans le nouveau Parlement; pluſieurs empruntèrent des noms de l'Ecriture-Sainte, étranges par leur longueur, & cette biſarrerie ſervit encore à faire tourner en ridicule ce Parlement mercenaire.

On avoit confié à cette aſſemblée le ſoin de faire la paix avec la Hollande, mais les Ambaſſadeurs des Etats ne ſavoient comment traiter avec les Membres qui n'entendoient rien à l'art de négocier. Le peuple ſe ſouleva contre une légiſlature ſi imbécille; les Parlementaires ne paroiſſoient pas inſenſibles au mépris, & au ridicule auxquels ils étoient tous les jours expoſés. Ils avoient ſiégé cinq mois ſans rien faire d'important, quand à la fin l'Orateur s'éleva, & propoſa que, comme ils étoient incapables de ſup-

(1) Cromwell imitoit les tyrans qui écraſèrent Rome, ſous le nom de Céſars; Auguſte avoit auſſi ſon Sénat & ſes Conſuls poſtiches. Les noms des Magiſtrats étoient les mêmes, diſoit Tacite, mais ils n'avoient aucun pouvoir. *Note du Traduct.*

porter le fardeau dont ils étoient chargés, il falloit résigner l'autorité à celui dont ils l'avoient reçue. Cromwell accepta cette démission avec plaisir, & envoya le Colonel White, pour renvoyer du Parlement quelques fanatiques qui persistoient à y rester. White entra avec un détachement de soldats, & leur demanda ce qu'ils faisoient-là, à quoi ils répliquèrent, *qu'ils y cherchoient le Seigneur : vous pouvez aller ailleurs le chercher*, cria-t-il, *car, à ma connoissance, le Seigneur n'a pas été ici depuis bien des années.*

Les Officiers, de leur propre autorité, déclarerent Cromwell Protecteur ; il possédoit la source de tout commandement, la force, car elle a toujours donné des loix aux faibles. Les Maire & Échevins furent mandés ; l'Usurpateur s'installa à Whitehall, Palais des Rois d'Angleterre ; il fut traité d'Altesse & proclamé à Londres & dans plusieurs parties du Royaume. Ainsi, par son courage & son hypocrisie, un obscur habitant de Galles s'éleva à un pouvoir sans bornes & beaucoup au-dessus de celui dont avoient joui les anciens Rois.

Il avoit environ cinquante trois ans quand il commença à regner, & il regna d'abord avec une conduite uniforme, avec modération & succès ; il choisit dans le commencement, parmi les Officiers, les anciens compagnons de ses dangers & de ses victoires, vingt-un Conseillers d'État, auxquels il assigna à chacun une pension de mille livres sterlings par an. Les Troupes

étoient toujours payées un mois d'avance (1). Les magasins furent fournis exactement. Le trésor public dont il disposoit fut ménagé avec soin. La Hollande fut contrainte de solliciter la paix, & il en dicta les conditions, dont les principales étoient que les Hollandois salueroient le pavillon de la Grande-Bretagne, qu'ils abandonneroient l'intérêt du Roi, payeroient quatre vingt mille livres statués pour indemnité d'anciennes dépenses, & rendroient aux Anglois & à la Compagnie des Indes une partie de leurs possessions dans les Indes, & dont ils les avoient injustement privés (2).

Toutes les Nations, qui avoient la moindre liaison avec l'Angleterre, recherchèrent l'alliance du protecteur. La France sollicita son aide contre l'Espagne. Cromwell, quoique capable de gouverner l'intérieur du Royaume, n'avoit aucune capacité en politique étrangère. Il prêta son secours pour humilier l'Espagne dans un temps où l'Europe devoit désirer son élévation. Le Cardinal Mazarin lui donna Dunkerque. Sa flotte sous le commandement du fameux Blake, prit l'Isle de la Jamaïque. Le Royaume d'Irlande

(1) L'Usurpateur avoit raison de ménager le ressort qui faisoit toute sa force. *Note du Traduct.*

(2) Par ce traité, brillant en apparence, Cromwell sacrifia les intérêts de la Nation Angloise, qui ne fut indemnisée qu'en paroles, de toutes les insultes & dommages qu'elle avoit reçus. C'est un point que Madame Macaulay met hors de doute dans son Histoire d'Angleterre. Cromwell vouloit dans la crainte d'une révolution, se ménager un appui ou un asyle dans la Hollande. Voilà le but de sa complaisance envers eux. *Note du Traduct.*

fut entièrement reduit à l'obéiſſance, & il le traita comme un pays conquis; pluſieurs milliers de ſes malheureux habitans tâcherent de trouver dans le baniſſement un adouciſſement à leurs misères; beaucoup moururent par la faim, un grand nombre par la main du bourreau. Cromwell pour donner la plus grande apparence de juſtice à ſon uſurpation, réſolut de gouverner par un Parlement, mais par un Parlement où lui ſeul pourroit dominer. Il l'aſſembloit & les caſſoit à plaiſir (1). La Chambre des pairs fut entièrement abolie. Il établit une Chambre nouvelle de Parlement compoſée de ſes Créatures pour l'oppoſer à celle compoſée des Repréſentans nommés par le peuple. Toujours actif, vigilant & réſolu, il découvroit toutes les conſpirations qui étoient contre lui, & toutes les inſurrections parmi le peuple avant qu'elles s'effectuaſſent. Il eut l'adreſſe d'engager ſon Parlement à lui offrir la Couronne, à deſſein de paroître avoir la grandeur de la refuſer, & par là d'appuyer ſon pouvoir réel.

Sa vie privée n'eſt pas moins digne de notre obſervation; il mena une vie très-obſcure dans le palais aſſigné pour ſa demeure, ſans faſte &

(1) Le premier Parlement qu'il convoqua, vit paroître dans ſon ſein un grand nombre de zélés Républicains, tels que Bradſhaw, qui ſe propoſoient de profiter de cette occaſion pour renverſer l'Uſurpateur. On commença par examiner la forme de Gouvernement qu'il avoit établie, & on en cenſura pluſieurs actes. Cromwel fut irrité, & chaſſa à main armée ces honnêtes Parlementaires, & voyant que les autres ſe prêtoient avec peine à ſes idées, il caſſa ce Parlement récalcitrant. *Note du Traduct.*

ſans luxe (1). Quand il envoya ſon fils Henri en Irlande, il ne lui permit que d'avoir un domeſtique pour le ſuivre : ſes mœurs étoient naturellement auſtères, & il conſerva la dignité & la reſerve de ſon caractère au ſein de la plus groſſière familiarité. Il fut cruel par politique, juſte & modéré par inclination, laborieux, conſtant dans tous ſes projets ; ſans éloquence, il avoit le talent de perſuader, & ſans ſincérité l'art de ſe faire de fidéles partiſans ; il avoit le ſecret de plaire également à toutes les ſectes ; presbitérien avec les presbitériens, déiſte avec les déiſtes, il étoit indépendant dans ſes principes. Ce fut par ces moyens qu'il conſerva ſon pouvoir, d'abord cimenté par le ſang, & enſuite ſoutenu par l'hypocriſie.

Cependant, malgré cette conduite, qui contribua à le rendre vraiment formidable dans ſon Royaume, il devint après quelques années de regne à charge à lui-même ; il ſçavoit qu'il étoit détéſté par tous les partis du Royaume ; il connoiſſoit l'eſprit féroce du peuple qu'il avoit réduit en eſclavage, & il étoit continuellement troublé par la crainte d'être aſſaſſiné. Pour augmenter ſes terreurs, on publia un livre intitulé : *Tuer n'eſt pas aſſaſſiner*, dans lequel il étoit prouvé qu'il étoit juſte de le tuer à quelque prix que ce fût. Nous qui ne ſouffririons pas, diſoit le défenſeur du peuple, que le lion nous

(1) Madame Macaulay contredit ce fait, & cite des traits d'une oſtentation extravagante. *Note du Traduct.*

déchirât, endurerons-nous tranquillement la dent lâche d'un loup (1)? Cromwell lut ce vigoureux Traité, & on dit que depuis il ne sourit jamais; il portait des armes sous ses habits, & avoit toujours un pistolet chargé dans sa poche; il avoit un regard sombre, & chaque étranger excitoit ses soupçons; il voyageoit toujours à la hâte & sans ordre, & il ne dormoit jamais deux nuits dans le même appartement. Une fiévre tierce vint à la fin le délivrer de cette vie horrible & misérable; il mourut à Whitehall, après avoir nommé son fils Richard Cromwell, son successeur (2). Malgré l'approche de la mort, ses chapelains fanatiques assurerent qu'il recouvreroit la santé & remercierent Dieu de l'assurance certaine qu'ils en avoient. Il étoit aussi de la même opinion: Je vous dis, crioit-il aux médecins qui l'entouroient, que je ne mourrai point de cette maladie. De favorables réponses sont descendues du ciel; j'en crois non pas seulement à mes supplications, mais aussi à ceux qui ont une correspondance plus intime avec le Seigneur. Une conduite pareille est une preuve incontestable qu'il étoit réelle-

(1) Cette production étoit l'ouvrage du Colonel Sexby, un des Chefs du parti *des Applanisseurs*, & intime ami de Cromwell, avant son usurpation. Celui-ci le fit arrêter, renfermer & empoisonner à la Tour. *Note du Traduct.*

(2) On ne s'attendoit pas à ce choix. Cromwell avoit eu l'art de conserver dans son parti les principaux Officiers de son armée, en leur donnant l'espoir à chacun de le nommer pour son Successeur; il s'étoit toujours déclaré contre le pouvoir héréditaire. *Note du Traduct.*

ment plus enthousiaste qu'hypocrite, & dans le fait nous sommes plus souvent trompés que trompeurs (1).

Quelle que fut la différence des intérêts après la mort de l'Usurpateur, l'influence de son nom fut encore suffisante, pour que son fils Richard fût proclamé Protecteur. Les partis étoient devenus si opiniatres qu'il falloit encore plus d'adresse que jamais pour leur résister. Que pouvoit faire Richard qui n'avoit ni dispositions, ni talens pour les affaires, ni connoissances du gouvernement, ni ambition, ni consistance? Olivier Cromwel, par le moyen de l'armée, avoit long-temps gouverné le Royaume; l'armée depuis sa mort le gouvernoit elle-même. Elle présenta une requête au nouveau Protecteur pour obtenir qu'aucun membre de l'armée ne fût sujet au pouvoir civil, & que les Officiers jouissent du privilége de choisir leur Géneral. Richard offensé de cette présomption rejetta la requête, & menaça les Officiers de les licencier. Le Parlement entreprit de soutenir les projets de Richard; mais l'armée l'emporta, cassa le Parlement & réduisit de nouveau le Protecteur à une condition privée. Les Officiers, encore une fois maîtres, se déterminerent à replacer le reste du vieux Par-

---

(1) Cromwell pouvoit tenir ce langage, dans la crainte que quelqu'un de ses ennemis ne profitât de sa maladie pour élever une conspiration, & hâter la fin de ses jours & de son pouvoir. Il espéroit d'en imposer au peuple, par ses prétendues révélations; le sort de Tibère qu'il devoit toujours avoir devant les yeux, lui faisoit la loi d'employer toute espèce de supercherie pour faire croire à la durée de sa vie. *Note du Traduct.*

lement qui avoit fait décapiter le Roi, & que le Protecteur avoit renvoyé avec tant d'ignominie. On l'appella *l'ancienne & bonne cause*, & ceux des principaux Officiers qui paroissoient ne pas vouloir abandonner leur autorité pour le Parlement, intimidés par leurs subalternes, furent obligés de céder.

Le Parlement, appelé *Croupion*, étant rétabli, commença ses opérations en tentant de diminuer le pouvoir de cette même armée qui venoit de lui conférer toute l'autorité ; il donna une nouvelle discipline aux troupes, cassa les Officiers qu'il craignoit, les remplaça (1). Ces entreprises ne se passerent point sans une forte opposition de la part des principaux Officiers qui étoient à Londres. Ils eurent plusieurs conférences pour délibérer sur leur conservation, & en vinrent enfin à la ressource ordinaire de ces temps de trouble. Ils présenterent d'abord une requête séditieuse, elle fut rejettée. Alors conduits par le Général Lambert, ils entrerent au Parlement, renvoyant les membres, ils casserent le Parlement de leur propre autorité, & formerent un Conseil de dix membres *pour veiller à la sureté de la république* (2). Pendant ces

---

(1) Cette période de l'Histoire d'Angleterre, quelque courte qu'elle soit, présente des monumens dignes de la plus célèbre des Républiques. Le Parlement auroit certainement par la sagesse & la vigueur de ses résolutions établi le Gouvernement Républicain, s'il n'avoit pas été traversé par l'ambition des Officiers Généraux de l'armée. *Note du Traduct.*

(2) On doit remarquer que toutes ces variations, & tous les malheurs de la République Angloise, vinrent de l'armée ; elle seule

changemens, le Général Monk étoit à la tête de douze mille vétérans en Écoſſe. Ce Général s'étoit ſignalé ſous le commandement du feu Roi. Il fut fait priſonnier à ſon ſervice. A la mort de ſon maître, on le retira de ſon empriſonnement pour commander ſous Cromwell, pour lequel il ſe battit toujours avec ſuccès.

Dans cette anarchie & cette confuſion, il parut agité de projets différens; balançant entre la fidélité envers Charles II, l'ambition de s'avancer & les craintes qu'il avoit de ceux qui gouvernoient alors, la fidélité l'emporta, il réſolut de rétablir la famille Royale (2).

Il eut bientôt une occaſion d'embarraſſer davantage les affaires de la nation pour ſe préparer le chemin de la révolution. Les Officiers qui compoſoient le Conſeil des Dix, envoyerent pour traiter avec lui. Il conſentit à une négociation, ſeulement dans la vue de gagner du temps, & après que le traité fut ſigné par ceux qu'il employoit dans cette affaire, il refuſa de

---

éleva Cromwell, elle ſeule cauſa tous les troubles après ſa mort, elle ſeule fut cauſe du rappel de Charles. En ſorte qu'il eſt vrai de dire, que dans les révolutions, les militaires ſont les vrais ennemis de leur Patrie, parce que, tant qu'ils ſont en corps, ils ont une arme à laquelle rien ne réſiſte. Toute armée qui veut ſurvivre à la conſommation d'une révolution, doit donc être regardée comme criminelle dans ſes vues. *Note du Trad.*

(2) Ce fut l'ambition qui décida Monk; il vit bien que la place de Cromwell étoit trop difficile à remplir au milieu de tant de partis, & il eſpéra qu'en rétabliſſant Charles, ſa fortune ſeroit plus aſſurée, ſi elle n'étoit pas ſi grande. Auſſi avant de conſentir à ſon rappel, ſe fit-il conférer par ce Monarque des dignités, des richeſſes, & tout ce qui pouvoit le dédommager du ſacrifice qu'il faiſoit. *Note du Traduct.*

le ratifier sur des prétextes frivoles. Le Parlement déposé, croyant que Monk avoit désaprouvé la conduite de l'armée de Londres, chercha à tirer parti de son amitié, dans le dessein d'être rétabli dans son entiere autorité. Il lui envoya une commission de Commandant en chef des troupes d'Angleterre, d'Écosse & d'Irlande. Il résolut alors de marcher vers Londres. A son approche, les Officiers, qui avoient déposé le Parlement, abandonnerent la Ville, & furent à la fin forcés de résigner l'autorité qu'ils avoient usurpée. Quand il arriva à St. Albans, il envoya une lettre au Parlement, par laquelle il marqua qu'il désiroit, qu'on éloignât toutes les troupes de Londres pour lui faire place. Cette demande éveilla les soupçons du Parlement; mais il fut obligé d'y consentir. Monk entra triomphant à Londres à la tête de son armée. Il parut au Conseil d'Etat; mais il refusa de prêter le serment d'abjuration, observant adroitement que moins on faisoit de sermens, plus la conscience étoit nette. Il sonda ensuite ses Officiers, & s'étant assuré d'eux, il rétablit le Parlement qui avoit été cassé. Les indépendans qui avoient donné leur voix pour la condamnation de Charles, étoient alors fort diminués, & il étoit aisé de voir que le parti Royaliste ne tarderoit pas à l'emporter. Quoique les républicains détestassent un Protecteur, ils craignoient encore plus le ressentiment Royal; ils s'efforcerent donc de persuader à Monk de s'arroger le pouvoir souverain, à l'imitation de Cromwell.

Il rejetta leurs avis, & en même temps il donna au Roi des informations secrettes de leur dessein, réforma l'armée, étouffa une révolte, & prépara tout pour le rétablir sur le Trône.

Rien ne manquoit alors que l'autorité & le consentement d'un Parlement libre [1] pour rétablir la vieille constitution. Le 26 Avril 1660, le nouveau Parlement s'assembla, suivant l'ancienne coutume, & arrêta que le Gouvernement devoit être remis entre les mains d'un Roi, des Lords, & des Communes. Charles fut proclamé à Londres le 8 Mai, & y arriva au milieu des acclamations. Ainsi ce malheureux Royaume si longtemps déchiré par les factions, commença à respirer [2]. Le fanatisme disparut. Les arts se perfectionnerent. Malheureusement le luxe & la débauche les suivirent.

(1) Il n'est pas inutile de remarquer que ce Parlement si libre n'étoit point légal, qu'il étoit de la façon de Monk, & qu'il lui obéissoit. *Note du Traduct.*

(2) Il respira si paisiblement, que 28 ans après, il fut encore obligé de chasser les Maîtres qu'il avoit rappelés, & que pendant ces 28 ans, il fut la victime d'impôts excessifs, d'une dissipation sans bornes, & d'une tyrannie qui, pour être sourde, n'en étoit pas moins réelle. *Note du Traduct.*



LETTRE XLVI.

CHARLES SECOND.

1660, 1684.

LA postérité sera sans doute étonnée de voir une Nation tomber subitement d'une liberté absolue dans une soumission aveugle, tantôt se déchainant avec fureur contre le Gouvernement Monarchique, & bientôt après sollicitant avec une basse flatterie les fers du despotisme. Le Parlement qui avoit si vivement combattu le dernier Monarque, quoique doué de toutes les vertus, étoit aux pieds de son successeur, dont le caractère ne pouvoit aucunement entrer en parallele avec celui de son père (1).

Il ordonna d'abord que les corps de Cromwel, Ireton, & Bradshaw, seroient tirés de leur tombeau, traînés sur la place publique, qu'ils y resteroient suspendus pendant tout le jour, & ensuite qu'ils seroient enterrés sous les potences. Parmi ceux qui avoient assisté au jugement de l'infortuné Monarque, quelques-uns étoient morts, d'autres furent jugés digne du pardon ; dix seulement sur quarante furent condamnés immé-

(1) Ce n'étoit pas le même Parlement. Le premier comptoit dans son sein de vrais Républicains, les Hamden, les Ludlow, les St. John, &c. &c.
Le second, n'étoit composé que de créatures de la Couronne. *Note du Traduct.*

diatement

diatement à mort. C'étoient des enthousiastes, qui avoient commis toutes leurs atrocités par principes, & qui supporterent leur supplice avec toute l'intrépidité des Martirs. Ils avoient récemment exercé des cruautés inouies, & ils furent traités à leur tour avec une inhumanité révoltante. Non content de leur donner la mort, le bourreau joignit l'outrage à la douleur, & tandis que les malheureux remercioient le Ciel de ce qu'il leur permettoit de mourir pour sa cause, ils bravoient la furie de leurs opresseurs avec un mépris courageux.

Leur mort inspira à quelques enthousiastes désespérés, le projet le plus audacieux que put jamais avoir une secte ignorante & misérable. Un nommé Venner, qui attendoit l'arrivée immédiate du Christ sur la terre, parut en arme dans les rues de Londres, à la tête de trois cens Frénétiques comme lui, & déclara qu'il ne vouloit reconnoître d'autre Monarque que le Roi Jesus. Tel étoit l'excès incroyable de leur frénésie, qu'ils se croyoient innombrables, & qu'ils combattirent comme s'ils eussent été assurés de la victoire. Le petit nombre de ceux qui survécurent à la défaite générale, furent pris, jugés, condamnés & exécutés; tous affirmèrent que s'ils avoient été trompés, Dieu lui-même avoit concouru à cette imposture.

On craignit alors que l'excès de soumission de la Nation ne renversât les dernieres barrieres de la liberté. Le Parlement favorisoit tous les desseins de la Cour, & prévenoit même ses desirs; ce-

pendant, quoique le Roi fut rétabli, il laiſſoit ſans recompenſe ſes partiſans les plus fideles & ſes anciens amis. Il en étoit beaucoup qui avoient combattu pour ſon pere, pour lui, & qui avoient tout perdu à ſon ſervice, qui languiſſoient dans le beſoin & la miſere; tandis que leurs perſécuteurs jouiſſoient tranquillement & ſans être inquiétés, des richeſſes qu'ils n'avoient acquiſes qu'en bouleverſant leur patrie. Ce fut en vain que les premiers reclamèrent la juſtice du Roi. Charles étoit peu reconnoiſſant; ſes plaiſirs, ſes flatteurs, ſes maîtreſſes, attiroient toute ſon attention, & épuiſoient ſes finances. Ses malheureux partiſans murmuroient ſans obtenir de juſtice; le Prince fuyoit le tableau de leur miſère, pour ſe plonger dans la débauche & les excès.

Le Royaume, il y a quelques années, d'un theâtre de ſang & d'horreurs, étoit devenu un théâtre d'horreurs. Les Indépendans n'oſoient plus ſe montrer, les Puritains étoient réprimés; le ſujet de la derniere guerre étoit l'objet du ridicule. On livroit à la riſée du Peuple ſur la ſcene, l'ignorance, l'auſtérité, les ſingularités des ſectaires; on les baffouoit juſque dans la chaire. Le Roi n'avoit point de religion; & cependant de tems en tems il ordonnoit une perſécution; mais c'étoit par des motifs politiques, c'étoit pour avoir de l'argent. Les malheurs qu'avoit entraînés la derniere guerre, ne furent pas capables d'arrêter quelques fanatiques qui voulurent exciter une nouvelle inſurrection. Leur

projet étoit de ſurprendre pluſieurs Villes du nord & d'exciter le Peuple à la révolte. Mais il fut découvert avant d'être exécuté. Trente des Conjurés perdirent la vie ſur l'échafaud. Cette conſpiration fut un prétexte pour Charles de rejetter l'acte des Parlements triennaux, & de vouloir que le Parlement actuel continuât ſes ſeſſions.

Le Parlement anglois paroiſſoit vouloir expier ſa révolte paſſée. Les Ecoſſois étoient encore plus ardens dans les marques de leur attachement. Il eût été facile à Charles de devenir abſolu, s'il eût eu de l'ambition. Le Parlement confirma par un acte la doctrine de l'obéiſſance paſſive à l'autorité. Il aſſigna au Roi un revenu de 1,200000 liv. ſterlings, outre la dépenſe néceſſaire pour la Marine. Aucun de ſes Prédéceſſeurs n'avoit joui d'un revenu auſſi conſidérable; cependant ſes prodigalités le réduiſoient preſque toujours à l'indigence; & au lieu de gagner de l'aſcendant ſur ſes Parlements, il étoit toujours à leurs genoux pour en obtenir de l'argent.

Ses diſſipations exceſſives, ſon libertinage, la familiarité avec laquelle il permettoit que ſes ſujets le traitaſſent, le rendirent bientôt un objet du mépris univerſel. Il déclara la guerre à la Hollande, uniquement pour pouvoir dépenſer pour ſes plaiſirs l'argent deſtiné pour l'armement de la flotte. Le ſuccès de cette guerre fut incertain; mais l'alarme que jetta Ruiter dans Londres en eſſayant d'y pénétrer par la Tamiſe, acheva d'indigner la Nation contre

ſon Souverain. On comparoit ſon Adminiſtration avec celle de Cromwel. Chacun ſe rappeloit que ſous cet uſurpateur, l'Angleterre étoit redoutée au dehors, & heureuſe au dedans. Chacun dans cette comparaiſon trouvoit une raiſon & de mépriſer le Roi, & de déteſter la Royauté.

Une foule de calamités ſe joignit à celles de la guerre & de l'Adminiſtration pour redoubler les murmures du peuple. La peſte ravagea Londres, & en emporta plus de 100,000 habitans. A la peſte ſuccéda un incendie, qui, continuant pendant trois jours, détruiſit preſque toute la Cité; le Peuple cependant ne perdit point courage; la ville ſembla renaître de ſes cendres, mais plus belle & plus ſpacieuſe.

Ni la guerre, ni les calamités, ni les murmures univerſels, n'arrachèrent aux plaiſirs & à la diſſipation le Roi & ſa Cour. Il en avoit pris le goût à la Cour de France, & il s'y livroit avec excès; quoique peu de tems après ſon établiſſement il eût été marié à l'Infante de Portugal, il entretenoit pluſieurs maitreſſes, dont il eut des enfans naturels. De ce nombre furent Mademoiſelle Querouaille, Françoiſe qu'il créa Ducheſſe de Portſmouth, Mrs. Palmer, qu'il fit Comteſſe, Nel Gwyn, & Mrs. Davis, qu'il tira du théâtre pour les mettre dans ſon ſerrail. C'étoit ainſi que le Roi faiſoit regretter au peuple l'adminiſtration du long Parlement, & le faiſoit repentir de l'erreur où il étoit tombé en lui préférant le Gouvernement Monarchique.

Au ſein des plaiſirs de la Cour, on vit ce-

pendant s'élever une persécution religieuse pour répandre l'uniformité de religion par tout le Royaume. Le Parlement se déclaroit également contre les Presbitériens & les Papistes, & il passa un acte à cet effet, appelé *l'acte du test*. Suivant cet acte, chaque personne qui vouloit remplir une place, étoit obligée de prêter le serment d'allegéance & de suprematie, recevoir le sacrement dans quelque Eglise paroissiale devant des témoins compétens, & souscrire une déclaration par laquelle elle reniroit la doctrine de la transsubstantiation. Dans cette partie de l'acte le Parlement avoit eu en vue le Duc d'Yorck, frere du Roi, qui faisoit profession ouverte du Papisme, & qu'il vouloit exclure du Trône. Il n'y avoit plus de borne alors au mécontentement de la Nation; la crainte d'avoir un Roi Catholique, une Cour absolue; un Parlement complaisant continué pendant dix-sept ans sans aucune élection nouvelle; une alliance secrette avec la France, l'ennemie de l'Angleterre & du protestantisme: une guerre malheureuse & dispendieuse avec la Hollande, l'Alliée naturelle de l'Angleterre, tout contribuoit à augmenter l'effervescence & l'indignation du Peuple. La Cour essaya divers moyens pour l'appaiser; elle porta le despotisme au point d'ordonner la clôture des cafés, parce qu'on s'y permettoit des déclamations libres contre les abus de l'Administration.

La fermentation générale ne manquoit que d'une occasion pour se développer ouvertement;

& il s'en préſenta une. On répandit la nouvelle d'une conſpiration des Catholiques, & Titus Oatés parut publiquement pour confirmer la preuve de ſon exiſtence. Titus Oatés avoit été dans ſa jeuneſſe un avanturier infâme & miſérable. Il étoit ſans eſprit, ſans lettres, ſans talens, ſans principes, ſans pudeur; accuſé de parjure; il avoit cependant trouvé le moyen de ſe faire nommer Chapelain d'un vaiſſeau de guerre, & il avoit été renvoyé pour ſes manœuvres. Ce fut alors qu'il embraſſa la religion Romaine, vint à S. Omer, fut reçu au Collège des Jéſuites, d'où il fut renvoyé quelque tems après avec ignominie. Le cœur ulcéré & plein de projets de vengeance, il retourna à Londres, & les querelles & l'animoſité de cette occaſion, lui fournirent une ample carrière à ſa haine & à ſes deſſeins. Il dépoſa ſous ſerment, que les Jéſuites, dont il nomma pluſieurs & qui furent arrêtés auſſitôt, avoient jugé à un tribunal ſecret le Roi, ſous le nom de *Bâtard noir*, l'avoient condamné comme hérétique, & réſolu de lui ôter la vie; qu'on avoit fait envain, diverſes tentatives à cet effet; que le frère du Roi, que la Reine même étoient entrés dans cette conſpiration. A cette nouvelle, la Chambre des Communes prit feu; elle préſenta une requête pour l'éloignement de la Reine, récompenſa Oatès par une penſion de 1200 liv. ſterling, & ordonna que les conjurés ſeroient jugés dans les Cours de juſtice. On y fit le procès à pluſieurs Jéſuites; & dans ce tems leur profeſſion ſeule ſuffiſoit pour

les faire condamner. Il n'y avoit donc pas d'apparence qu'ils pussent trouver grace devant un Juge partial, & un Juré aigri par les plaintes de la Nation. Ils furent donc condamnés, & parmi eux on enveloppa plusieurs personnes évidemment innocentes. Coleman, secrétaire du Duc d'Yorck, Ireland, Pickering, Grove, Fenwick & White-bread périrent les premiers sur l'échafaud, & en expirant, ils persistèrent à protester de leur innocence.

Tandis que les Protestans s'occupoient à humilier à la fois les Puritains & les Papistes, tous les partis s'acharnoient mutuellement les uns contre les autres : ils se prêtoient mutuellement des crimes & des conspirations. Celui imaginé par Oatès, s'appelloit le *Complot des Jésuites.* Le parti opposé en imagina un autre qui reçut le nom de *Complot de Mattub*, parce qu'on prétendoit en avoir trouvé le plan dans un cuvier à drêche Ce dernier étoit le fruit d'un parti acharné contre Oatès, & déterminé à le faire perir par les mêmes artifices qu'il avoit si heureusement employés contre les Jésuites.

On assuroit que le Comte de Shaftesbury étoit à la tête de tous ces complots. Il avoit été membre du Long Parlement, & avoit acquis un grand ascendant parmi les Presbitériens. Il s'étoit depuis insinué dans la confiance de Cromwell, & après sa mort il avoit été un des plus ardens pour favoriser le rétablissement de la Monarchie. Ce dernier service lui avoit fait ac-

corder une place dans le Conseil privé ; sa duplicité l'en avoit fait chasser. Il couvrit son esprit turbulent, dissimulé, son ambition sans bornes, de talens extraordinaires. Tel étoit le chef qu'on mettoit à la tête de la faction demagogue, & dont les projets effrayoient le Roi & la Cour.

Il augmentoit adroitement les craintes du peuple, en leur montrant dans le Duc d'Yorck un Roi qui seroit Papiste ; & ce fut par son crédit qu'on présenta un Bill dans la Chambre des Communes, pour l'exclure de la succession au trône. L'animosité nationale contre ce Prince, le fit passer presqu'unanimement dans cette Chambre; mais il fut rejetté dans l'autre par une majorité nombreuse.

Cette rejection irrita les Communes, qui firent tomber le poids de leur vengeance sur le Comte de Halifax, l'un des chefs de l'opposition du trône. Halifax méprisa son courroux, son innocence le rassuroit & le sauva. Le sort du Lord Strafford, qu'attaquèrent ensuite les Communes fut différent. Il étoit depuis longtems prisonnier dans la Tour, sur la déposition d'Oatès. Malgré son âge, sa foiblesse, & la vérité de sa défense, il fut condamné & exécuté pour un complot qui n'avoit d'autre fondement que la subornation & le parjure. Toutes ces circonstances sembloient annoncer le renouvellement des derniers troubles, dont le Royaume sortoit à peine. Les Communes présentèrent au Roi petitions sur petitions, dans

lesquelles elles demandoient la punition des Papistes (1), & la diminution de la prérogative Royale. Elles vouloient intimider Charles; mais il montra une fermeté qui surprit même ses amis. Il rejetta les petitions avec mépris, & prononça la dissolution du Parlement (2).

L'état de la Nation, relativement à la Religion, étoit celui de la division. La plupart des courtisans n'étoient d'aucune Religion. Ceux qui en avoient une, étoient de l'Eglise Anglicane. C'étoit aussi le parti des gens riches. Mais la classe mitoyenne de la Nation qui remplissoit les Elections, étoit ardente pour le Presbitérianisme, elle ne vouloit que des membres Presbitériens.

Charles cependant, voulut encore essayer d'un autre Parlement. Il en convoqua un autre à Oxford, parce qu'il redoutoit & détestoit la ville de Londres, où l'on professoit les principes Républicains. Le nouveau Parlement se montra plus violent que le précédent. Les membres vinrent armés, suivis d'un grand nombre

(1) Une chose qui doit surprendre dans l'Histoire de l'Angleterre, c'est que presque toujours on n'y demanda pas ce qu'on vouloit réellement demander. Le Parlement a toujours été à son but par des voies obliques. Ici, par exemple, c'étoit la réforme des abus de l'Administration qu'il vouloit, & il s'acharnoit contre les Papistes. Il n'appartenoit qu'au Gouvernement de n'être pas franc & droit. Le corps de la nation devoit toujours l'être. *Note du Traduct.*

(2) Et Charles eut tort. Une réclamation universelle est presque toujours juste. Un Roi d'Angleterre doit, au lieu de la rejetter avec mépris, examiner les abus dont on se plaint, & les réformer s'ils existent. *Note du Traduct.*

de leur partisans. Les représentans de Londres avoient entr'autres une Cavalerie nombreuse, portant des cocardes, sur lesquelles on lisoit : *Point de Papisme, point d'Esclavage.* C'étoit le mot de ralliement sous le dernier règne, il avoit été adopté dans celui-ci. On présenta de nouveau le Bill, pour l'exclusion du Duc d'Yorck de la Couronne ; on demanda le bannissement de tous les Papistes, on voulut les astreindre à faire élever leurs enfans dans la Religion Protestante (1). Et enfin on demandoit que la doctrine de l'obéissance passive fût déclarée injurieuse & attentatoire aux droits de la société (2). En un mot, les chefs de l'opposition parurent déterminés à rejetter tout ce que le Roi proposeroit, & à faire revivre l'ancienne Aristocratie du Parlement. Charles prévoyant qu'il n'avoit rien à espérer de ce Parlement, se détermina à le dissoudre, avec la ferme résolution de n'en plus convoquer aucun.

---

(1) Ces Bills étoient injustes. Le Prince devoit avoir la liberté de professer telle Religion que bon lui sembloit, comme il devoit laisser la même liberté à son peuple. Le Bill contre les Catholiques étoit encore plus injuste ; car, en les bannissant du Royaume pour la Religion, on les punissoit pour une opinion qui ne pouvoit former un crime. Et en élevant leurs enfans dans la Religion Protestante, on rompoit les liens sacrés de la nature, on élevoit une barrière entre le père & le fils, on leur ôtoit leur amour mutuel, on les rendoit ennemis ; ce qui étoit affreux. *Note du Traduct.*

(2) Ce dernier Bill étoit fondé en raison & sur la constitution Angloise ; car une pareille doctrine exclut l'idée de liberté individuelle & politique. *Note du Traduct.*

Les Communes ne s'attendoient pas à un coup auſſi hardi que les circonſtances juſtifièrent peut-être (1). Cette diſſolution mit fin aux débats entre les Parlementaires & les Royaliſtes. Charles gouverna deſpotiquement, & ſe décida à laiſſer à ſon ſucceſſeur le poids des fautes de ſon Adminiſtration. Dès ce moment ſon caractère facile & indulgent devint arbitraire & même cruel. Il entretenoit des eſpions par-tout, & faiſoit emprisonner les citoyens qui lui paroiſſoient à craindre. Les Preſbitériens furent ſur-tout l'objet de ſa vengeance; il les humilia, les perſécuta, les dépouilla de leurs places qu'il remplit de ſes créatures, ou de perſonnes qui approuvoient la doctrine de l'obéiſſance paſſive. Le Clergé prouva ſon dévouement pour la Cour, dans ſes écrits & dans ſes ſermons. Le parti du Roi étoit le plus nombreux, mais celui de l'oppoſition étoit plus violent, plus entreprenant. L'animoſité de chacun ſe changea bientôt en fureur, en rage. Le Roi ſe trouva bientôt à la tête d'une faction. Il fit principalement porter le poids de ſon reſſentiment à la ville de Londres. Il la dépouilla de ſa Charte, il ne la lui rendit que lorſqu'elle

(1) Elles ne le juſtifierent point. Cette facilité avec laquelle les Rois d'Angleterre diſſolvent les Parlemens qui ne leur ſont pas favorables, doit faire voir combien une pareille prérogative eſt dangereuſe en leurs mains, & par la réſolution que prit Charles de ne plus convoquer de Parlement, il eſt clair que les Monarques de ce pays, regardent ces aſſemblées comme un fardeau, dont ils ſe débarraſſeront quand ils pourront. *Note du Traduct.*

eut consenti à soumettre l'autorité de ses Magistrats à son autorité immédiate.

Une Administration aussi arbitraire ne pouvoit manquer d'exciter des insurrections nouvelles. Différens Seigneurs, parmi lesquels étoient le Duc de Monmouth, fils naturel du Roi, les Lords Shaftesbury, Russel, Grey, & plusieurs autres formèrent une conspiration pour détrôner le Roi, qui fut appellée *le complot de la maison de Rye*. Les conjurés s'assemblèrent dans la maison d'un nommé Shepherd, marchand de vin. On proposa d'exciter tout-à-la-fois des émeutes à Londres, à Bristol, dans le Devonshire & le Cheshire. Ils convinrent d'une déclaration pour justifier leur dessein; mais le projet ayant été retardé par la difficulté de faire les préparatifs nécessaires, il fut découvert au Roi par un nommé Keiling, qui espéra obtenir sa grace en dénonçant ses complices. D'autres délateurs se présentèrent. Monmouth se cacha, Grey échappa au messager chargé de l'arrêter, Russel fut renfermé à la Tour, & Shaftesbury, qui prévit ce péril, se sauva en Hollande. On fit le procès au Lord Essex, à Sidney, cet écrivain si célèbre, à Hamden, petit fils du fameux Hamden, & ils furent renfermés.

Le principal dénonciateur dans cette affaire étoit le Lord Howard, homme perdu de débauche, & qui ne rougit point de se déshonorer pour sauver sa vie. Sur son témoignage, Russell & Sidney furent condamnés, & moururent avec intrépidité. Sidney, sur tout, ne dé-

mentit point la hardiesse & la vigueur qu'il avoit déployées dans ses ouvrages. Pendant ces exécutions, Monmouth sollicitoit son pardon; & quoique plus criminel que tous les autres, puisqu'il attentoit aux jours de son père, il obtint sa grace.

La sévérité que Charles montra dans cette occasion, lui avoit été inspirée par son frère, le Duc d'Yorck, cruel par caractère; car Charles étoit naturellement doux. Alors il ne mit plus aucun terme à ses injustices. Il suspendit les privilèges de toutes les Villes, afin d'obtenir de l'argent pour la permission de les renouveller. A cette époque, ce Prince étoit aussi absolu qu'aucun Prince de l'Europe, mais son Administration augmentoit sans cesse les mécontens; on ne parloit que de complots & de trahisons. L'esprit de liberté se répandoit par-tout, quoique par-tout les Prêtres cherchassent à inculquer celui d'obéissance. Une nouvelle guerre civile menaçoit d'éclater. On craignoit qu'elle ne fût plus sanglante que la dernière, parce que les forces étoient plus divisées. Heureusement pour Charles, il mourut avant la renaissance de ces calamités. Une attaque d'apoplexie l'enleva dans la 54e. année de son âge, & la 25e. de son règne. Quoique le peuple méprisât son Administration, il aimoit sa personne, on lui pardonnoit ses fautes en faveur de sa bonté & de son affabilité. Cette différence de caractère en mit une entre son sort & celui de son Successeur. Jacques étoit détesté personnellement pour son orgueil, sa

religion, sa cruauté. Il se hasarda à suivre les pas de son frère, il ne sentit pas qu'il n'étoit pas dans la même position, & il se perdit.

Quoique le règne de Charles fût perpétuellement agité, comme l'océan après un orage violent, cependant le commerce prit un accroissement rapide. On porta au dernier degré de perfection les manufactures d'étoffes, de verres, de cuivre, d'encre, de papier, de chapeaux & de bas. Ce progrès, dans les manufactures, fut principalement du à l'émigration d'une foule de familles Françoises, qu'une persécution Religieuse chassoit alors de son pays. Cette augmentation d'industrie & de commerce donna un grand poids à l'Angleterre dans la balance de l'Europe. Quoique les sciences fussent peu encouragées par Charles, elles furent cependant bien cultivées, & chacune compta des génies. Ainsi la Physique eut Newton; la Chaire, Tillotson; l'Histoire, Burnet; la Philosophie politique, Hobbes; la Philosophie morale, Shaftesbury; tandis que Butler, Dryden, Otway enrichissoient & la langue & le théâtre d'excellentes Tragédies.



LETTRE XLVII.

JACQUES SECOND.

1684, 1688.

LE Duc d'York qui succéda à son frere sous le nom de *Jacques second*, avoit été élevé dans le Catholicisme, & étoit profondément imbu de ses principes. Il ne cherchoit pas, comme son frere (1) à les dissimuler, il professoit presqu'ouvertement cette religion, ce qui lui avoit attiré depuis long-tems la haine de la Nation.

L'esprit de ce Prince étoit naturellement foible, & sa bigoterie en augmenta encore la foiblesse. Il conçut le projet absurde de regner aussi arbitrairement que son prédecesseur (2), & de changer la religion de son pays dans un tems où elle s'étoit solidement établie, & où il étoit personnellemeut méprisé & détesté.

---

(1) Il est aujourd'hui prouvé que Charles II mourut Catholique, & fut administré par un prêtre Ecossois, nommé Huddlestone. C'est Barillon, alors Ambassadeur de France en Angleterre, témoin oculaire de cette cérémonie, qui a raconté ce fait. *Note du Traduct.*

(2) Il en donna une preuve dans le premier discours qu'il fit au Parlement. Il demanda qu'on lui accordât pour toute sa vie, le subside accordé à son frère par chaque année ; & d'un ton menaçant, il dit à-peu-près au Parlement, que s'il ne lui accordoit pas sa demande, il sauroit bien l'amener à la raison, & ce corps eut la lâcheté de lui obéir. *Note du Traduct.*

Le Peuple anglois n'étoit plus alors ce qu'on l'avoit vu sous Henri VIII, sous Marie, sous Elisabeth, qui avoient altéré la religion au gré de leurs caprices. Il y avoit moins d'ignorance, moins de fanatisme religieux. Toutes les sciences cultivées avoient éclairé les esprits. Chacun aimoit à penser, à croire d'après soi. La Noblesse, & le Clergé peut-être promettoient d'être aussi dociles pour la religion du Prince; car l'espoir des récompenses est un terrible argument pour la conscience des courtisans. Mais la Nation avoit pris son parti, & tous les efforts de Jacques devoient se briser contr'elle.

Cependant le sistême de Jacques parut d'abord réussir; le Parlement, loin de former opposition à ses demandes exorbitantes (1), caressa lâchement son despotisme. Le bonheur qu'il eut d'anéantir la premiere révolte qui menaça son règne, l'y confirma bien davantage; elle fut excitée par le fameux Duc de Monmouth, qui, sous le dernier règne, s'étoit mis à la tête des mécontens, aspiroit ouvertement au Trône; le Peuple l'aimoit, on disoit que le Roi avoit épousé sa mère, & l'avoit reconnu au lit de la mort. Le Comte d'Argyle seconda ses vues, l'un & l'autre erroient alors, comme des proscrits en Hollande. Ils trouvèrent le moyen de ramasser quelqus troupes. Argyle débarqua le

(1) Jacques exigea qu'on lui accordât 2 000,000 liv. sterl. par an & pour toute sa vie, somme que les Monarques les plus absolus n'avoient pas eue, & qu'aucun n'a eue depuis. *Note du Traduct.*

premier

premier en Ecoſſe, eſpérant que ſes Compatriotes ne tarderoient pas à ſe joindre à lui. Mais avant que ſon parti eût pu ſe former, il fut écraſé par une armée Royaliſte, fait priſonnier & exécuté. Cette exécution fut ſuivie de celle de pluſieurs partiſans du Duc, qui montèrent ſur l'échafaud avec la plus grande intrépidité, & en bravant l'ame vindicative du Monarque. (1)

Le Duc de Monmouth ne fut pas plus heureux. Quand il débarqua en Angleterre, il avoit à peine 80 partiſans; ſa troupe ſe groſſit bientôt. Le Roi envoya le Comte de Feversham pour s'oppoſer à ſes progrès; un combat décida de ſon ſort. Le Duc le perdit, malgré ſon courage & celui de ſes partiſans. N'ayant plus de reſſources que dans la fuite, il la prit, & ſe déguiſa en berger; dans cet équipage, il parcourut le Comté de Dorſet: on le trouva au bout de quelques jours; il y en avoit trois qu'il n'avoit mangé; le corps épuiſé, l'ame abattue, il fut conduit à Londres. On lui conſeilla d'implorer la clémence de ſon frère; quoiqu'il le connût bien, il ſe prêta à cet acte d'humilité,

---

(1) Il faut citer deux traits qui feront plaiſir, parce qu'ils prouvent combien l'ame peut s'exalter, même en ce terrible moment de la mort. Le Roi interrogeoit Ayloff, l'un des complices du Duc, & lui diſoit: *Vous ſavez, M. Ayloff, qu'il eſt en mon pouvoir de vous accorder la vie, dites moi donc tout pour la mériter. Quoique cette grace ſoit en votre pouvoir*, répartit le Captif, *elle n'eſt pas dans votre nature & je me tais.*

Un autre, nommé Rumbold, fut condamné à être pendu, écartelé, & ſes membres expoſés dans les différentes villes du royaume. Le Juge lui demandoit ſi l'image du ſupplice ne l'effrayoit pas: *Plût à Dieu*, dit-il, *que j'euſſe des membres pour chaque ville de la Chrétienté.* Macaul. Hiſt. to. 8. *Note du Traduct.*

qui fut ſans ſuccès. Le cruel Jacques voulut bien le voir, pour jouir de ſon triomphe; mais il avoit réſolu ſa mort. Le Duc fut condamné à perdre la tête, & il expira ſur l'échafaud. (1)

Cette mort fut le ſignal d'autres cruautés. L'armée victorieuſe ſe conduiſit envers les priſonniers avec une atrocité digne de Cannibales, & cette inhumanité fut ſecondée par deux bourreaux de Jacques, nommés Kirke & Jefferies. C'étoient deux monſtres, dévorés tout à la fois par la ſoif de l'or & par celle du ſang; ils enchériſſoient l'un ſur l'autre en rafinement de ſupplices; hommes, femmes, enfans, tous ceux qu'on put ſoupçonner d'avoir eu quelque prédilection pour le Duc ou la révolte, furent jugés & condamnés (2). Le ſeul Jefferies fit périr plus de 250 perſonnes. Jacques

(1) Quelques Ecrivains ont prétendu que ſur l'échafaud on avoit ſubſtitué un autre criminel au Duc de Monmouth, qu'il avoit été envoyé priſonnier en France, & étoit mort à la Baſtille, qu'il étoit l'homme au Maſque de Fer. C'eſt un conte. Tout Londres aſſiſta au ſupplice du Duc, & il eût été difficile de tromper une ville entière qui le connoiſſoit ſi bien, qui le vit à ſon dernier moment; d'ailleurs le nom de l'homme au Maſque de Fer, eſt aujourd'hui trouvé, & on peut affirmer que ce n'étoit pas le Duc de Monmouth. *Note du Traduct.*

(2) Quand Kirke s'enivroit avec quelques amis, afin de ſe donner un régal nouveau, il faiſoit pendre cinq à ſix perſonnes à ſes fenêtres & ſous ſes yeux. Ce fut lui qui, ſollicité par une très-belle femme pour ſon frère, mit une condition à ſa grace qui dévoit révolter ſa pudeur. Mais elle la ſacrifia à ſon amitié pour ſon frère, & le monſtre après avoir aſſouvi ſa brutalité, mena l'infortunée victime à la fenêtre d'où elle vit ſon frère ſuſpendu. Ce ſpectacle affreux lui ôta la vie ſur le champ. Macaul. Hiſt. to. 8. *Note du Traduct.*

en plaisantoit, & appeloit cette expédition cruelle, *les campagnes de Jefferyes* (1).

On ne pouvoit pas s'attendre que ces massacres gagneroient au Roi l'amour & la confiance de son peuple ou changeroient ses opinions religieuses. Il n'étoient propres qu'à exciter l'horreur dans tous les esprits : cependant Jacques crut que ce tems étoit favorable pour présenter son plan de religion & de gouvernement arbitraire. Dans Charles I. cette derniere tentative étoit presqu'excusable, (2) il avoit en tête une faction républicaine. Dans Jacques ce projet étoit aussi peu nécessaire qu'impraticable; le peuple paroissoit satisfait d'une Monarchie limitée ; il y avoit peu de partisans du républicanisme ; mais le foible Jacques voulut imiter deux Princes de l'Europe qui venoient de se rendre absolus, & il étoit stimulé dans ce projet par Louis XIV, qui desiroit tout à la fois voir régner en Angleterre le catholicisme & la Monarchie absolue, & qui par

(1) Quand on lit cette frase, & l'histoire des exécutions de Kirke & de Jefferies, on est tout étonné de lire ensuite dans les Révolutions d'Angleterre, par le P. d'Orléans, que Jacques étoit un Prince bon, doux ; mais ce Jésuite écrivoit sur les Mémoires de Jacques même, & lui faisoit la cour à Saint Germain. Aussi doit-on regarder son Histoire comme un tissu de mensonges. *Note du Traduct.*

(2) Cette tentative d'établir le Gouvernement arbitraire n'étoit excusable ni dans Charles, ni dans Jacques. La Nation se plaignoit de ce que le premier accumuloit les Impôts sans son consentement, & au mépris de la grande Charte. Il falloit que Charles se réformât ; mais loin de se corriger, il essaya de devenir absolu & de renverser la constitution. Certes, il étoit loin d'être excusable. *Note du Traduct.*

le ministère de son Ambassadeur, lui offrit des troupes & de l'argent. (1)

Se confiant dans les forces de cet allié, Jacques se montra plus encore à découvert en envoyant une Ambassade à Rome. Innocent, assis alors sur le Trône de S. Pierre, étoit trop fin politique pour approuver des moyens aussi puériles. Il pensoit que le Roi portoit trop ouvertement atteinte aux loix & aux opinions, qu'il auroit dû d'abord saper en silence. (2) Les Cardinaux disoient même en plaisantant, que Jacques devoit être excommunié, pour détruire ainsi les foibles restes du catholicisme en Angleterre. La Cour de Rome reçut donc froidement l'Ambassade de Jacques; mais il n'en fut point découragé. Il s'acharna au contraire dès ce moment à faire des prosélites; & se laissant entierement diriger par les conseils du Jésuite Peters, son confesseur, il remplit toutes les places de Catholiques. Ainsi, pour conserver sa confiance, le Comte de Sunderland fut obligé d'abjurer sa Religion; & pour ne pas avoir eu la même

---

(1) Louis XIV promettoit à Jacques de lui fournir assez d'argent pour le rendre indépendant du Parlement & de la Nation, mais à condition qu'il ne convoqueroit plus de Parlement. Ce marché fut conclu par Barillon, & Louis envoya des sommes énormes en Angleterre. Mac. Hist. to. 8. *Note du Traduct.*

(2) Cette politique peut être avouée par les tirans & les ennemis du genre humain; mais certainement il ne peut pas plus être permis de sapper sourdement que d'attaquer ouvertement les droits des hommes. Innocent auroit été plus dangéreux que Jacques; mais il est à souhaiter, pour le bien de l'humanité, qu'elle ne soit jamais exposée qu'à la politique des Jacques. *Note du Traduct.*

complaisance, le Comte de Rochester perdit sa place de Trésorier général. Le Roi s'abaissoit même jusqu'a tenter les derniers de ses sujets. Comme il pressoit un jour un de ses soldats de se convertir, celui-ci lui répondit, qu'il avoit engagé sa parole d'honneur au Roi de Maroc de se faire Mahométan, si l'envie lui prenoit de changer de religion.

Pour forcer le Clergé à adopter ses sentimens, Jacques érigea une Cour Ecclésiastique, avec le droit de juger tous les coupables, envers l'Eglise, & les coupables étoient les refractaires à ses ordres. Ainsi l'Université de Cambridge y fut citée, pour avoir refusé d'admettre un Bénédictin au degré de Maître-ès-Arts. Ainsi il persécuta l'Evêque de Londres, & le Collège de la Madeleine à Oxford, pour n'avoir pas élu le Président qu'il avoit nommé, en chassa tous les Membres, & les remplaça par des Catholiques.

Toutes ces persécutions ne faisoient qu'annoncer le grand projet du Roi. Après avoir permis au Nonce du Pape de faire une entrée solemnelle à Windsor, dans ses habits pontificaux, & suivi d'une foule de Moines, & d'y célébrer la messe, il publia une déclaration pour la liberté de conscience, par laquelle il abolissoit toutes les loix portées contre le papisme. (1)

(1) La vérité nous force à dire que cette déclaration étoit juste, si-non dans ses motifs, au moins dans le fait. Si Jacques sans prédilection pour aucune Secte, & sans dessein de persécu-

L'Eglise d'Angleterre prit l'alarme, l'animosité de la Nation contre la religion catholique se réveilla : elle étoit fondée autant sur la politique que sur des motifs religieux ; on croyoit que l'esprit de cette religion étoit de favoriser le pouvoir arbitraire, & d'encourager la persécution. Les Anglois avoient été trop souvent victimes de l'un & de l'autre pour se soumettre à la première (1). Sept Evêques qui avoient reçu des ordres pour lire cette déclaration du Roi, refusèrent & présentèrent au Monarque une requête où ils développoient leurs motifs. Irrité de cette opposition, le Prince ordonna à son Procureur général de les poursuivre comme des séditieux ; ils furent en conséquence arrêtés & conduits à la Tour, au travers d'une multitude incroyable de peuple qui les bénissoit comme des Maîtres de la religion & de la liberté. Le jour où ils devoient être jugés arriva ; même concours au tribunal, même acclamation

---

ter ceux qui n'étoient pas de la sienne, eût établi dans son Royaume la liberté générale de penser, il n'eût fait qu'une chose juste & philosophique, & loin d'être blâmé, il auroit eu le suffrage de son siècle & de la postérité. Mais la bonne œuvre, en apparence, qu'il faisoit, couvroit des projets qui devoient être funestes à son Royaume, & celui-ci se révolta non pas contre Jacques prêchant la liberté de conscience, mais contre Jacques gênant cette liberté & visant au despotisme. *Note du Traduct.*

(2) Sans critiquer ni admettre entierement l'opinion des Anglois sur l'influence politique du Catholicisme, je dois cependant remarquer que ces insulaires ne furent par moins esclaves sous Henri VIII, sous Elisabeth, sous Guillaume III qu'ils l'avoient été du tems du Catholicisme. Si les Anglois eussent été, ou étoient conséquens, ou ils auroient été plus loin, ou ils s'abstiendroient d'accuser le Catholicisme. *Note du Traduct.*

pour les Evêques. Le Juré écouta les débats avec la plus grande impartialité, & après une délibération continuée pendant une nuit entiere, il déclara que les Evêques n'étoient point coupables (1). A ces mots il n'y eut qu'un cri universel de joie, & il se communiqua de Londres au camp, où le Roi étoit alors. Il en fut violemment irrité, & dans sa fureur, il fit rendre une proclamation portant défense de s'attrouper, de faire des feux de joie : on méprisa cette proclamation.

Opiniâtre dans son dessein, Jacques crut que s'il pouvoit amener son armée à son sistême, il l'établiroit par-tout. Il sonda les esprits, & un jour entr'autres ayant fait assembler un régiment, il ordonna que tous ceux qui seroient contre la liberté de conscience, missent bas les armes. Et le Régiment entier mit bas les armes.

Ce fut à cette époque que fut publiée en France la révocation de l'édit de Nantes; on sut que Jacques en avoit félicité Louis, & les Calvinistes Français qui inondèrent l'Angleterre, achevèrent d'aigrir les esprits contre Jacques.

Par sa conduite tirannique, ce Prince parvint à réunir contre lui les Whigs & les Toris. Les Protestans & les Presbitériens, qui,

(1) Ce jugement doit faire sentir l'importance pour la liberté individuelle, & même pour la liberté en général, de l'établissement du Juré pour juger les causes, & de sa supériorité sur toute espèce de Tribunaux. Croit-on que si une pareille cause eût été discutée devant la Cour Etoilée, ou une Chambre des Commissaires, ou des Juges inamovibles, on n'eût pas rendu un jugement sui-vant le desir du Prince? *Note du Traduct.*

persécutés par lui, s'étoient réfugies en Hollande formèrent une conspiration pour lui ôter le Trône, & cherchèrent à y engager Guillaume, Prince d'Orange, qui avoit épousé sa fille. Ambitieux à l'excès, & aspirant depuis longtems, mais secrettement, à la Couronne d'Angléterre, Guillaume avoit toutes les qualités nécessaires pour réussir. Il étoit brave & expérimenté dans l'art militaire, inébranlable dans ses projets, froid, réservé, austère dans sa vie privée. Voyant que la partie étoit bien liée, & se croyant sûr du succès, il s'engagea dans la conspiration, assembla des troupes & une flotte considérable, & répandit dans le public que cet armement étoit destiné contre la France. Mais Louis XIV avoit pénétré son projet, il en fit part à Jacques en lui offrant trente mille hommes pour le défendre; soit par présomption, soit qu'il fût trahi par son Conseil, Jacques refusa cette offre. En conséquence; le Prince d'Orange débarqua sans opposition à Torbay 15000 hommes de troupes. Jacques avoit une armée plus considérable, & s'il l'eût fait marcher sur le champ, peut être eût-il vaincu. Mais l'irrésolution, le découragement qui s'étoient emparés de son ame, avoient gagné ses serviteurs. Le fameux Marlboroug l'abandonna, & le Prince de Danemark & Anne sa fille favorite le secoururent. A cette nouvelle Jacques versa des larmes, & s'écria: ô Ciel, secours-moi, mes propres enfans m'abandonnent!

Dans cette cruelle position, il consulta le peu

de Seigneurs qui reſtoient dans ſon Conſeil; il s'adreſſa d'abord au Duc de Bedford, père du Lord Ruſſell, qui avoit été décapité ſous le règne précédent par les intrigues de Jacques. Mylord, lui dit-il, vous êtes un honnête homme, vous avez un grand crédit, vous pouvez me rendre ſervice. Hélas! lui répondit le Duc, je ſuis vieux & foible, j'ai eu un fils qui pouvoit vous ſervir, il n'eſt plus. Ces mots en rappelant ſon crime au Prince, le jettèrent dans l'abattement. Ses Conſeillers l'augmentèrent, en lui rappelant le ſort de Charles I., la haine du peuple contre lui, & ſur-tout des Whigs; la fuite lui parut le parti le plus prudent; il fit ſur le champ embarquer la Reine & ſon fils pour la France, & ſe prépara à les ſuivre. Rien ne pouvoit être plus agréable pour le Prince d'Orange; mais malheureuſement Jacques fut arrêté dans ſa fuite, & revint à Londres. Son Gendre lui ordonna de ſe retirer à Richmond, de là à Rocheſter, en lui faiſant conſeiller ſecrétement de s'évader, s'il vouloit ſauver ſes jours. Jacques le crut & paſſa en France, où Louis l'accueillit avec générofité, & lui donna, pour toute ſa vie, une penſion convenable à la couronne qu'il avoit portée. Il parut ne pas la regretter, & ſe concentra dans la dévotion.

Sa fuite rendit le trône d'Angleterre vacant; & dans cette circonſtance, on aſſembla un Parlement qui porta le nom de *Convention*, & qui devoit décider quelle forme de Gouvernement prendroit la Nation. Il ne pouvoit y

avoir de cauſe plus auguſte & plus importante: après de violens débats, la Chambre des Communes arrêta que le Roi Jacques ſecond, ayant fait des efforts pour renverſer la Conſtitution du Royaume, *en violant le Contrat original entre le Roi & ſon Peuple*, ayant, par l'avis des Jéſuites & d'autres perſonnes mal-intentionnées, détruit les Loix fondamentales, & ayant quitté le Royaume, le trône étoit devenu vacant.

Cette réſolution de la Chambre des Communes, fut vivement débattue dans celle des Pairs. On la diviſa en quatre queſtions. Y a-t-il un contrat original entre un Peuple & ſon Roi? Jacques a-t-il violé ce contrat? Le trône eſt-il vacant? Nommera-t-on un nouveau Roi, ou un Régent pendant l'abſence de Jacques?

Les deux premières queſtions ne ſouffrirent preſque pas de difficulté, & il fut reconnu, pour la première fois peut-être, par un Parlement, qu'il y avoit un contrat entre le Roi & ſon peuple, que ce contrat obligeoit le Roi, que faute de l'exécution il pouvoit être détrôné.

La troiſième queſtion excita une querelle de mots; les uns vouloient mettre ces mots: Que le trône ſoit abdiqué, d'autres, qu'il étoit déſerté.

La quatrième queſtion fit naître plus de difficulté. Beaucoup de membres votoient pour un Régent. Mais les partiſans du Prince d'Orange l'emportèrent, & il fut proclamé Roi.

Il eſt ſincérement à regretter que cette aſſemblée Nationale n'ait pas profité de cette circon-

ſtance heureuſe pour limiter la prérogative Royale, étendre & venger les droits du peuple, réformer les abus de la Conſtitution. Il eſt à regretter qu'elle n'ait pas arrêté que les Parlemens ſeroient annuels, que les Serviteurs du Roi ne pourroient y entrer, que le Prince ne pourroit être le diſpenſateur des graces. Par-là on eût arrêté cette corruption qui menace & la Nation & la Conſtitution d'une ruine inévitable.



LETTRE XLVIII.

GUILLAUME III.

1688.

QUOIQUE Guillaume fût placé sur le trône d'Angleterre par le choix de la Nation, son pouvoir se trouva borné de toutes parts ; & l'opposition qu'il rencontra dans son Parlement diminua encore son autorité. Celle dont il jouissoit en Hollande, où il n'étoit que Stathouder, étoit beaucoup plus arbitraire, de sorte qu'il eût été plus juste de l'appeller *le Roi des Provinces-Unies*, & *le Stathouder d'Angleterre*. Il ne connoissoit pas assez combien il étoit difficile de gouverner la Nation qui venoit de l'élire ; il croyoit trouver un peuple prêt à seconder ses vues ambitieuses, en humiliant la France, mais il le trouva bien plus disposé à se défendre contre lui d'une atteinte à sa liberté domestique.

Cependant ses premières entreprises furent les mêmes que celles qui avoient causé les troubles du règne précédent, & avoient fait exclure le Monarque du trône. Guillaume étoit Calviniste & naturellement ennemi de la persécution (1). Il essaya d'abolir ces Loix qui or-

(1) Ce n'étoit pourtant pas l'esprit du Calvinisme. Car certes

donnoient l'uniformité de Religion, & quoiqu'il ne pût entièrement y parvenir, la tolérance fut si grande à l'égard des Dissidens, qu'on se contenta d'exiger d'eux les sermens de fidélité & de leur défendre les assemblées particulières. Les Papistes jouirent aussi de la douceur du Gouvernement ; les Loix faites contre eux subsistoient toujours, mais on les exécutoit rarement à la rigueur. Tout ce qu'on avoit jugé crime dans Jacques, étoit vertu dans son successeur (1). La seule différence qui est entr'eux, c'est que Jacques qui affectoit la haine de la persécution, la favorisoit ; Guillaume la détestoit par principe, & sous son règne, personne ne fut inquiété pour ses opinions religieuses.

Tandis que Guillaume étoit proclamé en Angleterre, l'Ecosse restoit indécise. Cependant le Parlement ne tarda pas à reconnoître son autorité, & saisit cette occasion d'abolir le pouvoir épiscopal qui avoit été si long-tems désagréable à la Nation. Il ne restoit plus au Monarque déposé que l'Irlande. Sa cause y étoit soutenue par tous les Catholiques, dont le nombre excède beaucoup, en ce Royaume, celui des

---

ce parti a prouvé dans plus d'une circonstance, qu'il étoit aussi disposé à verser le sang, que la plus fanatique de toutes les Sectes religieuses. *Note du Traduct.*

(1) La raison en est simple ; Guillaume, quoiqu'affichant le Calvinisme, étoit indifférent pour toutes les Religions & n'étoit point persécuteur. Il marchoit comme Jacques vers le despotisme, mais par une autre voie & avec plus d'adresse. *Note du Traduct.*

Proteſtans. Le Roi de France touché de ſa triſte poſition, ou projettant d'affoiblir une Puiſſance rivale, en élevant dans ſon ſein des diſſenſions, accorda à Jacques une flotte & quelques troupes pour ſoutenir ſes prétentions.

Le ſept Mai, 1688, ce malheureux Monarque s'embarqua à Breſt, & arriva le 22 à Kinſale. Les Catholiques de l'Irlande s'étoient mis ſous les armes pour le recevoir. Tyrconnel, Lord-Lieutenant, avoit eu la précaution de déſarmer les Proteſtans qu'il ſavoit être attachés à Guillaume. Jacques fit ſon entrée publique à Dublin, au milieu des acclamations des habitans. Il rencontra une proceſſion de Papiſtes, portant l'Hoſtie qu'il adora publiquement; ce qui acheva d'aliéner le peu de Proteſtans qui juſques-là lui étoient reſtés attachés. Un parti peu nombreux de cette Religion, s'étoit refugié dans la petite Cité de *Londonderry* où ils étoient réſolus de défendre leur vie & leur liberté. Ils y furent aſſiégés par les troupes du Roi Jacques, & ſouffrirent tous les maux compliqués de la guerre, de la famine & des fureurs du bigotiſme; mais bien déterminés à ne jamais ſe rendre, ils rejetterent toute offre de capitulation, & repouſſèrent toujours les aſſiégeans avec des avantages conſidérables. Enfin, ayant reçu des ſecours d'Angleterre, l'armée du Roi Jacques jugea à propos de lever le ſiége.

Les cruautés exercées ſur les Proteſtans, étoient auſſi révoltantes que déplacées. Les ſoldats les pilloient & les maſſacroient impunément.

Ces horreurs eurent bientôt une fin. Le Duc de Schomberg fut envoyé à leur ſecours. Guillaume lui-même, le ſuivit bientôt après, & débarqua à *Carrickſergus*. Une foule de Proteſtans qui avoient fui la perſécution, ſe joignirent à lui ; & ſe trouvant alors à la tête de trente-ſix mille hommes, il marcha contre les ennemis. S'étant porté vers *Dundalck*, & de là à *Ardée*, il ſe trouva enfin en préſence de l'armée Irlandoiſe. Les deux armées étoient ſéparées par la rivière de *Boyne*. Les Irlandois étoient protégés par une colline & un marais. Ces obſtacles n'étoient pas capables de ralentir l'ardeur de Guillaume. Lorſque ſon ami, le Duc de Schomberg, lui expoſa le danger d'attaquer les ennemis, il lui répondit qu'*une victoire tardive ſeroit pire qu'une défaite*. Le Duc n'étoit pas de cet avis ; il ſe retira triſtement dans ſa tente, comme s'il eût preſſenti ſon malheur. Le matin, à ſix heures, le Roi Guillaume ordonna le paſſage de la rivière que l'armée traverſa en trois endroits différens, & la bataille commença avec une vigueur peu ordinaire. Les troupes Irlandoiſes qui ont été regardées dans toute l'Europe comme les meilleures troupes, ont toujours montré moins de courage dans leurs propres foyers. Après une longue réſiſtance, elles fuirent avec précipitation, & laiſſèrent les Régimens François & Suiſſes, qui étoient venus à leur ſecours, faire la meilleure retraite qu'il leur fut poſſible. Guillaume contribua par ſa préſence, ſon activité & ſa vigilance, à aſſurer la victoire. Jacques étoit

resté à l'écart durant l'action ; environné de quelques escadrons de Cavalerie, il étoit sur la montagne de *Dunmore*, d'où il s'écrioit de tems en tems, lorsqu'il voyoit ses propres troupes repousser l'ennemi : *Ah ! épargnez mes Sujets Anglois.* Les Irlandois perdirent à-peu-près quinze cens hommes, & les Anglois le tiers de ce nombre. Mais la mort du Duc de Schomberg, qui fut tué en traversant l'eau, sembloit rendre la perte plus grande du côté des Anglois. Il avoit été long-tems Soldat de fortune, & il avoit combattu sous presque toutes les Puissances de l'Europe. Il n'avoit pas d'égal dans l'art de la Guerre, & l'on comparoit sa fidélité à son courage. Le nombre des batailles où il s'étoit trouvé, égaloit, disoit-on, le nombre de ses années, & il mourut à quatre-vingt-deux ans. Jacques abandonna son armée & prit la fuite. Guillaume parcourut le champ-de-bataille, prenant soin des blessés de l'armée ennemie, comme de ses propres sujets. Un vieux Capitaine Irlandois, nommé Orégan, disoit à cette occasion : *Que si les Anglois avoient changé de Généraux, l'armée vaincue auroit encore recommencé le combat.*

Cette perte porta le dernier coup aux espérances de Jacques : il fuit à Dublin, conseilla aux Magistrats de capituler avec le Vainqueur aux meilleures conditions possibles, & partit ensuite pour *Waterford*, où il s'embarqua pour la France, dans un vaisseau préparé pour le recevoir. Avec plus d'habileté ou de courage, il auroit

encore

encore pu se mettre à la tête de ses troupes & combattre avec avantage : mais la prudence l'abandonna en même tems que la fortune.

Ses amis vouloient encore soutenir ses intérêts, quoiqu'il les eût abandonnés lui-même. Après sa retraite, il se donna une autre bataille désespérée à *Antrim*, où ses ennemis remportèrent encore la victoire. *Limerick*, place forte, située dans la partie méridionale du Royaume, tenoit encore à son parti. Cette ville étoit assiégée & faisoit une courageuse défense ; mais désespérant de la bonne fortune de son Roi, la garnison enfin capitula ; les Catholiques Romains obtinrent le libre exercice de leur Religion, tel qu'ils en avoient joui sous Charles II. A-peu-près quatorze mille de ceux qui avoient combattu en faveur du Roi Jacques, eurent permission de se retirer en France, & il leur fut accordé des vaisseaux de transport (1).

Après la conquête de l'Irlande, le Monarque fugitif n'avoit plus d'espoir que dans la bienveillance de Louis XIV. Ce Prince avoit promis de faire une descente en Angleterre, il fut fidèle à sa parole ; il accorda au malheureux Jacques un corps considérable de troupes Françoises, auxquelles se joignirent quelques An-

(1) Telle est la conduite sage & dictée par le droit naturel que les Princes devroient suivre dans les révoltes. Au lieu d'échafauds & de prisons, ils devroient laisser les portes ouvertes aux mécontens. Guillaume étoit en cela aussi bon politique qu'ami de l'humanité. *Note du Traduct.*

glois & Ecoſſois réfugiés, & les régimens Irlandois qui étoient paſſés de *Limerick* en France, & qui, ſous une longue diſcipline, étoient devenus d'excellens ſoldats. Cette armée s'étoit aſſemblée entre Cherbourg & la Hogue. Jacques la commandoit en perſonne, & plus de trois cens bâtimens étoient prêts à la porter ſur les côtes d'Angleterre.

Tourville, Amiral François, à la tête de ſoixante-trois vaiſſeaux de ligne, devoit protéger la deſcente, & avoit ordre d'attaquer l'ennemi, s'il rencontroit quelqu'oppoſition; tout conſpiroit à faire renaître les eſpérances de l'infortuné Monarque.

L'Angleterre connut bientôt le but de ces préparatifs, & ſe prépara de ſon côté à faire une vigoureuſe réſiſtance. Les partiſans du Roi dépoſé étoient ſurveillés par les eſpions du Miniſtère, & toutes leurs ſecrettes meſures étoient auſſi-tôt rompues que formées. L'Amiral Ruſſel reçut ordre de ſe mettre en mer avec la plus grande diligence, & bientôt il parut avec une flotte de quatre-vingt-dix neuf vaiſſeaux de ligne, ſans compter les frégates & les brulots. Les deux flottes ſe rencontrèrent à la *Hogue*. Le ſuccès de ce combat devoit décider du ſort du Roi Jacques; la victoire ſe rangea du côté du nombre; le combat dura dix heures, & les Anglois pourſuivirent pendant deux jours les débris de la flotte vaincue. Cette perte fut ſi déciſive pour la France, que depuis

elle parut abandonner ſes prétentions ſur l'océan (1). La cauſe du Roi Jacques fut déſormais tout à fait deſeſpérée. Il ne reſtoit d'autre reſſource à ſes amis, que d'aſſaſſiner le Monarque ſur le Trône. Ce vil attentat, auſſi barbare qu'il eût été inutile, n'étoit pas tout à fait étranger au caractère de Jacques (2). On aſſure qu'il en conſeilla & encouragea le projet, mais il cauſa toujours la perte de ceux qui osèrent tenter de l'exécuter. Il paſſa le reſte de ſes jours à S. Germain, vivant d'une penſion de Louis XIV, & des ſecours que lui faiſoient paſſer ſa fille & les amis qui lui reſtoient en Angleterre. (3)

Le combat de la Hogue affermit Guillaume ſur le Trône d'Angleterre. Les Jacobites ne formoient plus qu'une faction foible & déſunie; il s'éleva de nouveaux partis parmi ceux qui avoient opéré la révolution, & Guillaume trouva autant d'oppoſition dans ſon Parlement, qu'il en

---

(1) Il auroit été plus juſte de dire que depuis ce tems ſa marine ne put ſe rétablir. Aucune Puiſſance ne peut avoir de droits ſur l'Océan, s'il en eſt qui aient des prétentions. *Note du Traduct.*

(2) Avant d'avancer un pareil fait propre à ternir la mémoire d'un homme, il eût fallu avoir de bonnes preuves, & je n'en trouve point dans les Hiſtoriens Anglois. Que Jacques fut un Bigot, ſoit; mais il ne faut pas le traveſtir en aſſaſſin. *Note du Traduct.*

(3) Telle eſt la force de l'enthouſiaſme de ſecte, qu'on vit pluſieurs de ſes partiſans ſe dépouiller de leur fortune pour la lui donner. Ainſi Dongan, Gouverneur de Newyorck, qui y avoit amaſſé de grands biens, s'en démit en ſa faveur. *Voyez* l'Hiſt. Philoſ. & Polit. des Etabliſſemens des Européens dans les Indes, To. 9e. dern. édit. *Note du Trrduct.*

avoit éprouvé sur le champ de bataille, de la part de ses ennemis. Son principal motif, en acceptant la Couronne, avoit été d'engager plus profondément l'Angleterre dans les débats de l'Europe; il avoit toujours eu l'ambition d'humilier la France qu'il regardoit comme la plus redoutable ennemie de cette liberté dont il faisoit son idole (1); & tous les ressorts de sa politique tendoient à former des alliances contre cette Puissance. Mais un grand nombre d'Anglois étoient loin de partager cette animosité contre la France & ses inquiétudes sur l'augmentation de son pouvoir; ils pensoient que les intérêts de la Nation étoient sacrifiés à des considérations étrangères, & se plaignoient d'avoir à supporter le poids de cette guerre du Continent, dont le succès leur étoit peu important.

Outre les motifs de mécontentement, on lui reprochoit sa partialité envers ses anciens sujets au préjudice des Anglois, la hauteur de son caractère, une réserve affectée, qui le rendoient si différent de ses Prédécesseurs. Guillaume écoutoit leurs plaintes avec la plus entiere indifférence. Toute son attention étoit portée sur les intérêts de l'Europe, mais tandis qu'il veilloit sans cesse au-dehors sur les desseins, sur la

---

(1) Ce n'étoit point l'amour de la liberté qui guidoit Guillaume dans ses projets, mais l'ambition d'écraser ou au moins d'égaler Louis XIV, qu'il regardoit comme son rival. Il envioit secretement le nom de *Grand* que lui accordoit l'Europe. Guillaume fut ennemi de la liberté des Anglois, des Hollandois; il auroit opprimé l'Europe s'il l'avoit pu. *Note du Traduct.*

politique des Nations voiſines, le déſordre s'introduiſoit dans ſon propre Gouvernement. Le patriotiſme n'étoit plus regardé que comme une vertu idéale, déſormais flétrie par le ridicule; les infâmes manœuvres pour gagner la majorité dans le Parlement, étoient devenues une pratique univerſelle, tous les principes d'honnêteté & de décence étoient peu à peu diſparus; les talens reſtoient ſans culture, l'ignorance étoit ſans borne, & la débauche ſans frein. Guillaume, en acceptant la Couronne, étoit bien déterminé à conſerver, autant qu'il lui ſeroit poſſible, les priviléges de la Souveraineté. On ne connoiſſoit alors en aucune contrée de l'Europe, excepté l'Angleterre, la nature d'une Monarchie limitée; Guillaume n'avoit rien moins que des idées juſtes ſur cette partie: il s'efforçoit donc ſouvent de contrarier les vues de ſon Parlement, & ſe laiſſoit aller à des meſures arbitraires. Un de ſes premiers eſſais fut l'oppoſition qu'il forma contre le bill pour les Parlemens triennaux (1). Ce bill avoit paſſé aux deux Chambres; ſur ſon refus d'y conſentir, celle des Communes *vota* que celui qui en avoit donné le conſeil au Roi, étoit un enne-

(1) La triennalité ou la durée abrégée des Parlemens, eſt certainement un des moyens de diminuer la corruption, & l'influence de la Couronne, & de rendre au peuple la liberté; & voilà pourquoi Guillaume s'y oppoſoit. Et c'étoit ce Prince que la Nation avoit choiſi pour la venger du deſpotiſme de ſon Souverain! Ce n'eſt jamais un homme ſeul qui étouffera le deſpotiſme. Le peuple Anglois ſe trompa dans ſes moyens. *Note du Traduct.*

mi de sa propre Patrie (2). Le bill ainsi rejetté, fut remis à un autre temps; & lorsqu'il fut de nouveau proposé, le Roi se vit enfin forcé d'y acquiescer. Le bill de reglement pour les procès de haute trahison, essuya la même opposition, & finit avec le même succès. Par ce reglement, on accordoit aux accusés une copie de la plainte portée contre eux, la liste des noms des Jurés, deux jours avant le procès, & enfin un Conseil pour prendre leur défense: personne ne pouvoit être accusé que par la déposition sur serment de deux témoins dignes de foi. Cette loi étoit une des plus salutaires qui eût paru depuis long-tems; mais tandis que la sévérité des loix pénales étoit adoucie d'un côté, elle étoit à plusieurs autres égards augmentée à un point étrange.

Le Parlement ne cherchoit à cette époque qu'à réprimer le désordre, & à faire punir par les tribunaux ceux qui s'étoient enrichis aux dépens du bien public. Le grand nombre des loix promulguées alors à chaque session paroissent n'avoir d'autre objet que le salut du peuple, & n'étoient réellement que les simptômes d'une corruption générale. Plus grande est la corruption dans un Gouvernement, plus les loix y sont nombreuses.

Guillaume consentoit à laisser poser les limites dans lesquelles le peuple Anglois vouloit ren-

(2) C'étoit une manière adroite d'effrayer les Ministres, & la ruse réussit. *Note du Traduct.*

fermer l'autorité royale, pourvu qu'on lui fournît tous les moyens d'humilier la France. La guerre, les rapports politiques entre les diverses Puissances, étoient tout ce qu'il connoissoit ou ce qu'il desiroit connoitre. Les sommes d'argent qui lui furent accordées pour poursuivre cette guerre sont incroyables; la Nation ne se borna pas aux secours qu'elle pouvoit lever au moment même, elle s'engagea dans des dettes considérables, dont la charge pese encore sur elle aujourd'hui (1). L'Angleterre emporta en retour de sa profusion, une vaine fumée de gloire militaire en Flandre. & le sentiment intérieur d'avoir donné aux Hollandois, qu'elle sauva, de fréquentes occasions d'ingratitude.

Le traité de Ryswick termina enfin une guerre dans laquelle l'Angleterre s'étoit engagée sans intérêt, & dont elle sortit sans avanrages. Dans le traité de paix générale, elle parut presqu'entièrement oubliée, & le fruit du sang & des trésors qu'elle avoit versés en si grande abondance, fut de faire reconnoitre par le Roi de France, les titres de Guillaume à la Couronne d'Angleterre.

Sorti d'une guerre qui l'occupoit au-dehors, Guillaume travailla à étendre son pouvoir dans l'intérieur. Il avoit conçu l'espoir de conserver

---

(1) C'est cette considération qui a déterminé Mde. Macaulay, dans sa continuation de l'Histoire d'Angleterre, à soutenir que la révolution qui avoit porté le Prince d'Orange sur le trône avoit été très-funeste à sa liberté. *Notedu Traduct.*

ſur pied pendant la paix les troupes qui lui avoient été accordées en tems de guerre. Mais il ne fut pas peu mortifié d'entendre la Chambre des Communes *voter* que toutes les troupes à la ſolde de l'Angleterre, qui excéderoient ſept mille hommes, ſeroient inceſſamment licenciées, & que les ſoldats qu'on retiendroit, ſeroient tous naturels Anglois. Avoir une armée ſur pied, étoit le vœu le plus cher de ce Monarqne; élevé dans les camps, il ne connoiſſoit d'autre plaiſir que de paſſer ſes troupes en revue, & de donner ſes ordres aux Généraux. Il ne diſſimula point le chagrin que lui cauſoit ce plan de réforme; il en étoit ſi hautement indigné, qu'il avoit formé le deſſein d'abandonner le Gouvernement. Ses Miniſtres le détournèrent cependant de cette réſolution, & lui perſuadèrent de conſentir au bill; mais telles furent les altercations entre le Roi & ſon Parlement, qu'elles durèrent juſqu'à la fin de ſon règne. Il conſidéroit la Chambre des Communes comme une aſſociation d'hommes avides du pouvoir, *(1)* & conſéquemment bien déterminés à mettre obſtacle à tous ſes projets. Il ne paroiſſoit guère attaché à aucun des partis qui diviſoient le Parlement; il paſſoit facilement des *Whigs* aux *Toris*, lorſque l'intérêt ou un beſoin preſſant l'exigeoit. Il

(1) Voilà comment les Rois, en Angleterre, enviſageront toujours la Chambre des Communes, toutes les fois qu'elle traverſera leurs projets ambitieux. Auſſi n'en eſt-il aucun qui n'en deſirât l'abolition; mais la Nation doit la ſoutenir comme le palladium de ſa liberté. *Note du Traduct.*

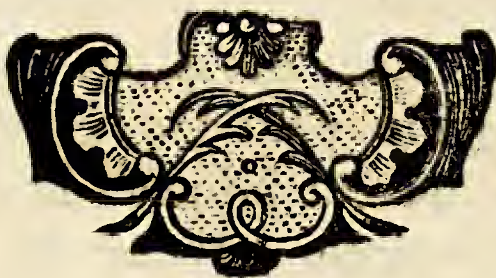
regardoit l'Angleterre comme une place de travail, d'anxiété, de dispute. Lorsqu'il vouloit consacrer quelques momens au plaisir ou au repos, il se retiroit ordinairement à *Loo* en Hollande. C'étoit dans cette paisible retraite qu'il arrangeoit les différentes successions de l'Europe, & qu'il travailloit à ruiner sourdement les plans politiques de Louis XIV, son rival dangéreux, soit pour le pouvoir, soit pour la réputation. Toujours empressé à donner à la France des preuves de son ressentiment, il se préparoit à une nouvelle guerre contre cette Puissance, pour la succession d'Espagne, lorsque la mort vint interrompre l'exécution de ses projets; son tempérament, naturellement très-foible, étoit usé par l'activité & les fatigues du genre de vie qu'il menoit. A mesure que ses infirmités augmentoient, il tâchoit de les cacher & de réparer sa santé par l'exercice du cheval. Dans une de ses courses à Hampton-Court, son cheval s'abattit sous lui & le jeta avec une telle violence, qu'il en eut l'os du cou fracturé. Cette chûte qui n'eût eu rien de dangéreux pour tout autre d'une meilleure constitution, lui fut mortelle. Toujours plein des objets qui avoient tant exercé son génie politique, les intérêts de l'Europe l'occupèrent jusqu'au lit de la mort. Le Comte d'Albemarle arrivant de Hollande, il causa avec lui en particulier sur la situation présente des affaires. Deux jours après, il expira dans la cinquante-deuxième année de son age, & la treizième année de son règne.

Guillaume étoit considéré comme un habile

politique, quoique non populaire, & comme un Général redoutable, quoiqu'il fût rarement vainqueur ; d'un caractère naturellement grave & froid, il étoit tout de feu le jour d'une bataille ; il méprisoit la flaterie, & il aimoit l'empire ; plus grand comme Général de la Hollande que comme Roi de l'Angleterre, il fut le père de l'une, & l'ami suspect de l'autre. Il ne se fit aucun scrupule d'employer la corruption pour parvenir à ses fins ; & tandis qu'il augmentoit la gloire de la Nation qu'il gouvernoit, il détruisoit sa morale & sa liberté politique (1).

---

(1) On peut assurer que Guillaume fut aussi pernicieux pour l'Angleterre que les Stuards. Il ouvrit le premier, avec une impudence incroyable, la carrière de la corruption ; il achetoit ouvertement les voix. Il créa le premier cette dette nationale qui pèse si fort sur l'Angleterre, qui sera une des causes de sa servitude, de son deshonneur. Enfin, il inspira aux Anglois cette frénésie de se mêler dans les querelles du Continent, frénésie qui a tant fait verser de sang, sans profit pour aucune Nation. *Note du Traduct.*



LETTRE XLIX.

Anne.

1704, 1707.

On avoit cru que la Nation faiſoit une perte irréparable, par la mort du Roi Guillaume; mais la proſpérité qu'elle acquit ſous la Princeſſe Anne qui lui ſuccéda, prouva le contraire. Elle étoit fille du Roi Jacques par ſa première femme; & par ſa mère, elle deſcendoit du Chancelier Hide, depuis Comte de Clarendon, & elle avoit été mariée au Prince de Danemarck avant ſon avènement au trône. Elle y monta dans la 38ᵉ. année de ſon âge, après avoir eſſuyé bien des viciſſitudes, occaſionnées par l'expulſion de ſon père, & différentes mortifications ſous le regne du feu Roi. Mais douée d'un caractère paiſible, ou elle étoit inſenſible aux outrages, ou elle ſut bien diſſimuler ſon reſſentiment.

Montée ſur le trône, elle ſuivit tous les plans de ſon prédéceſſeur pour continuer la guerre. La Ducheſſe de Marlborough, qui la dirigeoit, l'y portoit avec ardeur. C'étoit une femme d'un eſprit mâle, intrigant également dans la politique & la galanterie. Un intérêt particulier la pouſſoit à la guerre. Elle avoit jetté les yeux ſur ſon mari pour la conduire, & tous deux, ils en-

gagèrent la Reine à confirmer l'alliance avec les Hollandois & à les secourir,

La mort de Guillaume fit renaître les espérances de Louis XIV, abattu par ses dernières disgraces. Mais il fut bien trompé dans son espoir. La Reine Anne lui opposoit un Général, qui n'avoit dans l'Europe, qu'un seul rival, & qui ayant à sa disposition, & les trésors & la confiance de sa Nation, devoit mettre le comble aux infortunes de la France. A ces traits on doit reconnoître Marlborough.

L'occasion de déployer ses talens se présenta bientôt. Louis XIV avoit placé son second fils sur le trône d'Espagne. On crut en Angleterre, qu'il vouloit joindre cette Couronne à la sienne, & détruire ainsi l'équilibre qu'on vouloit maintenir entre les Puissances de l'Europe. Les cris se réveillèrent contre lui, on l'accusa d'aspirer à la Monarchie universelle, & une foule d'ennemis se liguèrent contre lui. Les principaux confédérés étoient les Impériaux, les Hollandois, & principalement les Anglois, qui, plus que les deux autres Puissances, contribuèrent aux frais & aux succès de cette guerre. Marlborough fut nommé Généralissime des armées combinées. Il avoit appris l'art de la Guerre sous le fameux Turenne. Il étoit connu alors sous le nom de bel Anglois. Turenne avoit prévu sa grandeur future.

La France lui opposa dans la première campagne, le Duc de Bourgogne, petit fils de Louis XIV, Prince plus fait pour orner une

Cour que pour conduire une armée (1). Le Maréchal de Bouflers commandoit sous lui ; Général plein de talens & d'activité, mais bien inférieur au Général Anglois.

Mon objet n'est point ici de décrire toutes les campagnes de Marlborough, ni de détailler les victoires qu'il remporta. Ces descriptions se trouvent dans tous les livres, & sont aussi ennuyeuses que peu instructives. On doit seulement se souvenir des noms des lieux qui ont rendu ce Géneral célèbre. C'est ainsi qu'on n'oubliera jamais Blenheim, Ramillies, Donavert, Liége, &c. A Blenheim il avoit en tête les meilleures troupes Françoises, commandées par le Maréchal de Tallard, Général habile, mais qui avoit une vue si courte, qu'à peine pouvoit-il distinguer près de lui.

Quand il força les lignes de Liége, & à Ramillies, il eut affaire au Duc de Villeroi, favori de Louis XIV, & qui devoit le commandement plus à ce titre qu'à ses talens.

La victoire de Blenheim enthousiasma l'Anglererre. Elle se mit aux genoux du Vainqueur. Il reçut des remercimens de la Nation, du Parlement, de la Reine. Celle-ci l'accabla de graces, lui donna le Château de Woodstock & ses dépendances. C'est-là que Marlborough,

---

(1) L'Auteur Anglois ne rend pas ici justice aux grandes qualités de ce Prince : pour en donner une idée, il suffit de dire qu'il étoit l'éleve de Fénelon, & qu'il se montra digne de son Instituteur. *Note du Traduct.*

pour éternifer fa victoire, fit bâtir un Château, auquel il donna le nom de Blenheim.

Les fuccès de Marlboroug lui valurent des tréfors pour continuer la guerre. On lui accorda tous les fubfides & le nombre de troupes qu'il demanda.

C'eft ainfi que pour une vaine fumée de gloire, la Nation ferroit elle-même fes chaînes, & doubloit fon fardeau ; car ces conquêtes épuifoient le tréfor, & il falloit fans ceffe en remplir le vuide par des emprunts.

Les armes Angloifes n'étoient pas moins heureufes en Efpagne qu'en Flandres. Une partie de ce Royaume s'étoit déclarée pour le Duc d'Anjou, petit fils de Louis XIV ; une autre partie fe rangea fous les drapeaux de fon Compétiteur au trône, Charles, Duc d'Autriche, que les Puiffances ennemies de la France avoient nommé pour remplir ce trône. Le principal fecours de ce Prince étoit dans les troupes Angloifes, commandées par le Comte de Peterborough, un des hommes les plus extraordinaires de fon fiècle, & dont la valeur étoit romanefque. A quinze ans il avoit combattu les Maures ; à vingt il s'étoit fignalé dans la guerre de la Révolution. Il faifoit la guerre en Efpagne, prefqu'entièrement à fes frais. Il avoit freté deux cens vaiffeaux de tranfport, fur lefquels étoient neuf mille hommes de troupes. Trente vaiffeaux de ligne l'accompagnoient.

La prife de Gibraltar fut fon premier exploit. On regardoit cette fortereffe comme im-

prenable, & toute l'Europe fut ſurpriſe d'en voir les Anglois maîtres par un coup de main. C'étoit une acquiſition importante pour la Nation; car de-là elle protégeoit ſon commerce dans la Méditerranée & le Levant. Tous les efforts des Eſpagnols, pour reprendre cette place, furent infructueux.

La capitulation de Barcelone, une des plus fortes villes de l'Eſpagne, & défendue par 5000 ſoldats, n'étonna pas moins. Au moment où l'on ridigeoit la capitulation, des Allemands & des Catalans entrèrent dans la ville, la mirent au pillage. Le Gouverneur ſe plaignit de cette infraction au Comte de Petersborough, qui courut vers les pillards, les força de retourner au camp, & revint terminer tranquillement le traité.

La priſe de cette place entraîna la conquête de l'Aragon, de Carthagène, du Royaume de Grenade. Les François étoient battus par-tout où ils ſe montroient; l'Angleterre étoit par-tout triomphante; ſa gloire étoit à ſon comble: la France humiliée demandoit la paix & ne pouvoit l'obtenir; mais ce que les armes de Louis XIV n'avoient pu faire, les ennemis de Marlborough en Angleterre, le firent. Les Torys qui ne pouvoient le ſouffrir parvinrent à le faire diſgracier, & ſauvèrent ainſi la France ſur les bords de ſa ruine.



LETTRE L.

Anne.

1707, 1712.

Le Conseil de la Reine Anne avoit été gouverné jusqu'alors par un Ministère Whig, qui s'étoit attaché à suivre les plans du feu Roi, & à répandre par toute l'Europe cet esprit de liberté dont il faisoit profession. Dans un Gouvernement où l'opinion publique influe si fortement sur le Ministère, il doit nécessairement changer avec elle. Les vertus de la Reine, ses succès, l'adulation qui se glissoit par-tout, avoient insensiblement altéré l'esprit national. On défendoit ouvertement le droit & les avantages de la succession héréditaire au trône, la doctrine de non résistance; on commençoit à croire que les Rois étoient de droit divin : en un mot la Nation étoit devenue Torys, & disposée à renverser les desseins d'un Ministère Whig, pourvu qu'elle eût un chef pour la mener au combat.

Les mécontentemens s'augmentèrent par la réunion de l'Ecosse à l'Angleterre. Le traité étoit avantageux pour chaque Royaume; cependant il excita les plaintes & les murmures de chacun. Les Anglois n'y voyoient que la triste nécessité de soulager les miséres de l'Ecosse : ils regardoient comme injuste, que ce Royaume eût

eût un 18e. dans la puissance législatrice, lorsqu'il ne payoit qu'un 40e. des subsides. D'un autre côté, les Ecossois gémissoient de voir leur indépendance détruite, la dignité de leur Couronne anéantie. Ils craignoient une augmentation de taxes, qu'ils ne croyoient pas balancée par une augmentation de commerce ; cependant, malgré ces plaintes mutuelles, la réunion fut effectuée. L'Ecosse n'eut plus de Parlement, elle envoya 16 Pairs à la Chambre des Pairs d'Angleterre, & 45 Membres à celle des Communes. Les deux Royaumes reçurent le nom de Grande-Bretagne, & les Priviléges de l'Angleterre se réunirent avec ses dettes sur les Ecossois.

On croyoit que ce traité augmenteroit le pouvoir & l'influence du Ministère ; mais le parti de l'opposition gagnoit tous les jours de nouvelles forces. Il avoit alors la majorité, & il ne cessoit de décrier, & le Lord Godolphin, & le Duc de Marlborough, qui, en s'emparant de l'esprit de la Reine, avoient prodigué les trésors de la Nation à des conquêtes plus glorieuses qu'utiles. Le peuple leur imputoit les fardeaux dont ils commençoient à sentir le poids. La perte de la bataille d'Almanza, où fut faite prisonnière presque toute l'armée Angloise, commandée par le Lord Galloway, & d'autres fautes augmentèrent le mécontentement du peuple, & son enthousiasme disparut.

Les Torys ne manquèrent pas d'exagérer ces pertes, d'enflammer les mécontentemens. Ro-

bert Harley, depuis Comte d'Oxford & Henry, S. John, depuis Lord Bolingbroke, attiſoient ſourdement le feu.

Harley étoit devenu le favori de la Reine d'Angleterre. L'inſolence de la Ducheſſe de Marlborough, qui, ci-devant gouvernoit la Reine, lui avoit fait perdre ſa faveur. Elle étoit remplacée par une dame, nommée Masham, qui étoit entièrement dévouée au Lord Oxford. Celui-ci, à des connoiſſances peu communes, joignoit une politeſſe aimable & le talent de l'intrigue. Il l'employa à renverſer le crédit de Marlborough. Il choiſit pour ſon ſecond, dans cette entrepriſe, ce Bolingbroke ſi célèbre par ſa manière de penſer, par ſon éloquence, par ſon ambition, par ſon eſprit entreprenant. Bolingbroke ſe contenta d'abord du ſecond rôle; mais s'appercevant de ſa ſupériorité, il voulut enſuite devenir le rival du Lord Oxford. Le Duc de Marlborough entrevit leurs projets, & ſe réſolut à les prévenir, en étouffant leur crédit naiſſant. Il refuſa de délibérer au Conſeil avec Harley, quoique Secrétaire d'Etat. La Reine fut forcée de le renvoyer, & Bolingbroke partagea volontairement ſa diſgrace. Ce coup vigoureux parut raffermir le Miniſtère Whig, il fut au-contraire la cauſe de ſa chute. La Reine fut encore plus choquée de la hauteur du Duc; elle attendit que la partie des Torys fut mieux liée pour le diſgracier.

Les deux partis ſe montrèrent à découvert dans une querelle bien minutieuſe au fond, mais

qui découvre l'esprit de ce tems. Le Docteur Sacheverel, homme d'un esprit étroit & voué aux principes de la servitude, avoit publié deux sermons dans lesquels il pesoit fortement sur l'illégalité de la résistance à la Couronne, & prétendoit prouver l'origine divine de l'autorité. Il y déclamoit contre les non-conformistes, & excitoit l'Eglise à se revêtir de l'armure du Seigneur pour les combattre. Ces discours étoient ridicules & méprisables, soit par les idées, soit par leur style grotesque. Sacheverel fut accusé du crime de haute trahison par les Communes & traîné devant la Chambre des Pairs. Les Whigs vouloient faire un exemple sur lui. Les Torys ne le défendoient pas avec moins de vigueur. L'Angleterre avoit les yeux fixés sur ce singulier procès; il dura plusieurs jours, une foule de peuple y assistoit, & applaudissoit à Sacheverel : c'étoit ce même peuple qui cependant autrefois avoit épousé si vigoureusement la doctrine hardie des Presbitériens (1). Il détruisoit alors les maisons de leurs chefs : la Reine voyoit avec plaisir ces excès qui augmentoient sa prérogative. La Chambre des Lords étoit divisée. Cependant, après de longues & vives altercations, le Docteur fut condamné par une majo-

(1) Ce n'est pas que le Peuple adoptât cette politique frivole, mais il étoit las du Ministère, las de la Guerre, il vouloit la Paix, & soutenoit le parti qui la demandoit. Cette explication est nécessaire pour faire disparoître l'espèce de contradiction qu'on trouvera dans la conduite du peuple Anglois. *Note du Traduct.*

rité de 17 voix. Il fut interdit pendant trois ans, ses deux Sermons furent brûlés par la main du Bourreau. La modération de cette Sentence la fit regarder aux Torys comme une véritable victoire, & dans le fait, à partir de ce moment, ils dirigèrent le reste de ce régne.

Accablé par une longue suite de malheurs, Louis demandoit encore la paix. Marlborough & Godolphin, qui, en continuant la guerre, augmentoient leur gloire & leur fortune, vouloient qu'on rejettât toute proposition. Les Torys qui vouloient les humilier, plaidoient pour la paix, & ils prévalurent. On ouvrit des conférences à Gertruydenberg. L'intriguant Marlboroug n'oublia rien pour les rompre. Eugène, son collègue, donnoit avec lui mille mortifications aux Ministres plénipotentiaires de la France. On les épioit, on décachetoit leurs lettres, on insultoit leur maître. Cependant ils offroient de satisfaire à tous les sujets de plaintes des alliés, ils offroient d'abandonner Philippe V en Espagne, d'accorder des barrières aux Hollandois, ils offrirent même un subside qui devoit servir au détrônement de Philippe. Toutes ces offres furent rejettées, & Louis se vit encore forcé de hasarder une nouvelle campagne.

Les desseins des Hollandois & du Général Anglois étoient trop visibles pour n'être pas apperçus & dévoilés publiquement par leurs adversaires en Angleterre. Les Ecrivains dévoués à la faction des Torys, qui tenoient le premier rang dans la littérature, accusèrent hautement le Duc

d'avarice & d'ambition, & les Hollandois de cupidité. Ils disoient que, tandis que l'Angleterre s'épuisoit pour des conquêtes étrangères, elle perdoit sa liberté intérieure ; que ses Ministres n'étoient pas contens de partager les dépouilles de la Nation & de l'appauvrir, qu'ils vouloient la priver de ses priviléges. Ils relevoient l'orgueil & la hauteur de la duchesse de Marlborough. On félicitoit la Reine de lui avoir ôté sa faveur. Madame Masham qui l'avoit supplantée, avoit d'abord été sa protégée. Ses assiduités auprès de la Reine, lui avoient ensuite gagné toute sa confiance. La Duchesse s'apperçut trop tard du progrès de sa rivale, elle voulut la prévenir, elle demanda une audience pour se justifier, l'obtint; mais sa justification servit encore à aigrir la Reine.

M. Hill, frère de la favorite, obtint un Régiment. Le Duc ne voulut pas approuver ce choix. Il se plaignit, donna sa démission; elle fut acceptée. Le Trésorier Godolphin, son gendre, le suivit dans sa disgrace. Il fut remplacé par le Lord Oxford. Le Duc passa le reste de ses jours dans la solitude.

La guerre avec la France étoit le cri de ralliement des Whigs (1). La paix étoit celui des

(1) On ne peut trop louer les Whigs quand ils vengeoient la liberté intérieure des atteintes de la tirannie ; mais ils étoient bien aveugles quand ils favorisoient la guerre du Continent. Ils ne voyoient pas que la guerre étrangère a toujours été une voie à l'oppression. Car alors le Prince a des armées, des trésors, des graces à sa disposition. Avec ces derniers, il a des Satellites ; avec une armée, il fait des esclaves. *Note du Traduct.*

Torys. C'eſt une remarque que l'on peut faire en parcourant l'Hiſtoire de l'Angleterre. Les Torys ont toujours penché pour la France, probablement par conformité de principes politiques. En négociant la paix dans les circonſtances que nous décrivons, les Torys étoient cependant excuſables; car cette guerre avoit étrangement augmenté la dette Nationale. Mais les Torys avoient un autre motif moins pur, celui d'humilier leurs rivaux.



LETTRE LI.

ANNE.

1712, 1714.

Les conférences pour la paix s'ouvrirent d'abord à Londres, & quelques tems après la Reine euvoya le Comte de Strafford en ambassade en Hollande, pour communiquer à cette République les propositions faites par la France. L'esprit des Puissances n'étoit pas changé. Les Hollandois désiroient toujours la guerre, qui leur étoit utile; mais le Lord Strafford les força de nommer des Plénipotentiaires, & de recevoir ceux de France, Utrecht fut désigné pour la négociation & la conclusion du traité de paix; mais comme presque toutes les Puissances, à l'exception de la France & de l'Angleterre, étoient éloignées de la pacification, elle fut retardée par une foule de disputes. Cependant le Ministère anglois surmonta toutes les difficultés que Marlborough, le Prince Eugene & Heinsius, grand Pensionnaire de Hollande, élevèrent pour faire manquer la négociation. Eugene vint lui-même à Londres, pour rompre une pacification générale qui devoit mettre un terme à sa gloire; son exemple prouve combien l'esprit militaire est dangéreux dans tous les Etats. Le plus grand Général ne souhaite que la destruction & les

combats. L'inertie lui eſt à charge, parce que la paix ſemble deſſécher ſes lauriers ; & pour les multiplier, il lui importe peu de ſacrifier & les hommes & le bonheur de ſes propres concitoyens. Tel étoit le funeſte eſprit qui agitoit Marlborough & Eugene. Ce dernier fut accueilli à Londres comme ſa réputation le méritoit ; mais il échoua dans l'objet de ſon voyage, & le Miniſtère perſiſta dans ſon projet de paix.

Furieux d'avoir ſuccombé, Marlborough & ſon parti mirent en œuvre tous les artifices pour intimider la Reine, noircir ſes Miniſtres, exciter une fermentation parmi le peuple. Les Torys en place ſentirent le danger de leur ſituation. La ſanté de la Reine déclinoit, ſon ſucceſſeur ſoutenoit la faction contraire ; ils jugèrent qu'il falloit ou quitter leur place, ou hâter la concluſion d'une paix dont l'utilité bien ſentie par le peuple, les mettroit à l'abri des perſécutions de leurs ennemis. On ſurmonta donc tous les obſtacles qui l'arrêtoient, on ſe relâcha ſur pluſieurs points, & comme l'intervention des autres Puiſſances ne faiſoit qu'augmenter les lenteurs, les Cours de Londres & de Verſailles conſentirent à ſigner un traité de paix ſéparé, en laiſſant aux autres Puiſſances la liberté d'y accéder aux conditions qui ſeroient convenues.

Le Duc de Marlborough fut alors forcé de quitter le commandement de l'Armée en Flandres. Le Duc d'Ormond le remplaça, & reçut des ordres ſecrets de ne point agir contre la

France. Cette défection aigrit les Alliés, mais ne les empêcha pas de continuer la guerre ; ils avoient la plus grande confiance dans leur Général Eugene, & ils avoient des forces supérieures à celles des Français, commandés par le Maréchal de Villars, Général distingué, qui à de grandes qualités joignoit tous les défauts de ses compatriotes; vaillant, généreux, actif, aimable, vain & avare. L'espoir des Alliés fut trompé ; Villars força leurs retranchemens devant Denain, les battit, fit prisonniers 17 bataillons.

Cette victoire des Français, qui fut suivie de la reprise de plusieurs villes, hâta la conclusion du traité de paix. En défendant les intérêts de l'Angleterre, les Ministres Plénipotentiaires de ce Royaume ne négligèrent ni ceux de leurs Alliés, ni ceux de l'Europe.

On stipula d'abord que Philippe V, alors solidement établi sur le Trône d'Espagne, renonceroit à la Couronne de France, l'union de ces deux Couronnes paroissant de la plus dangéreuse conséquence pour la tranquillité de l'Europe.

On stipula que le Duc de Berry son frere, héritier présomptif de la Couronne de France après la mort du Dauphin, renonceroit aussi à celle d'Espagne, s'il devenoit Roi de France. Le Duc d'Orléans devoit faire la même résignation.

On ne voyoit dans ces renonciations, qu'un garant de la paix de l'Europe ; on devoit y voir

encore un garant du bonheur des peuples; car plus il y a de Royaumes tenus dans la même main, plus ils sont malheureux & mal administrés. Plus les États sont divisés, moins il y a de vices dans le Gouvernement.

Par ce traité on accordoit des barrières à la Hollande. L'Empire étoit taxé pour la remplir de ses avances; & afin d'être garantis, les Hollandois furent mis en possession des plus fortes villes de la Flandre.

La démolition des fortifications de Dunkerque, la destruction de son port, la cession de Gibraltar & de Minorque, des établissemens à la baie d'Hudson dans l'Acadie, à Terre-Neuve; devoient satisfaire l'ambition de l'Angleterre.

Elle parut vouloir expier aux yeux de l'humanité ses torts dans cette guerre, en stipulant que les Français emprisonnés pour cause de religion seroient mis en liberté. Je ne rapporte point toutes les autres clauses de ce traité, elles sont inutiles à mon objet.

Quelqu'avantageux, quelqu'honorable qu'il fût pour l'Angleterre, les Ministres qui l'avoient conclu furent accablés de reproches & d'injures. La Nation les accusa d'avoir vendu leur pays à la France; elle se divisa en deux partis qui se maltraitèrent avec une fougue & virulence extrordinaires. Des deux partis on vit éclore les satires les plus atroces; chacun se prétendoit le défenseur de la vérité & des droits de son pays; chacun servoit son intérêt. Ces divisions augmentoient la maladie de la Reine; elle ten-

doit insensiblement à sa fin, & dans ses derniers momens, elle eut encore la douleur de voir un schisme s'élever dans son Conseil. Le prudent Oxford, voulant prévenir l'orage qu'il craignoit sous le nouveau règne, essaya de se reconcilier avec les Whigs. Bolingbroke au contraire les défioit avec acharnement, affichoit un grand attachement pour l'Eglise, & s'épuisoit en adulation envers la Reine. Bolingbroke l'emporta; le Lord Oxford fut congédié; sa chûte fut si soudaine, qu'on n'eut pas le tems de lui nommer d'avance un successeur. La Cour n'offrit plus que confusion. La Reine tomba en léthargie, on desespéroit de sa vie; & le parti Whig prit alors des mesures pour assurer la Couronne à la Maison de Hanovre. On ordonna aux Gardes-du-Corps de se tenir prêts pour proclamer l'Electeur de Brunswick, Roi de la Grande-Bretagne.

Anne cependant vivoit encore, les talens du célèbre Medecin Mead prolongeoient ses jours, mais elle devoit succomber, & elle expira le premier Avril 1714, dans la quarante-neuvième année de son age, & la douzième de son regne.

Cette Princesse, plus agréable que belle, plus aimable que grande, sans vertus éclatantes, sans capacité distinguée, paroissoit plutôt faite pour les devoirs de la vie privée, que pour le Trône. On la citoit comme un modèle de l'affection conjugale, de la tendresse maternelle, de l'amitié vive, & de l'indulgence pour

ſes domeſtiques. Pendant ſon règne l'échafaud ne fut point teint de ſang, & ce trait doit le rendre auſſi cher aux hommes que les victoires nombreuſes qui le ſignalèrent. En elle finit ſur le Trône de l'Angleterre, la ligne des Stuards, famille dont l'infortune n'a point eu d'égale dans l'hiſtoire, & qui la mérita par ſon adminiſtration perverſe.



LETTRE LII.

GEORGE PREMIER.

1714, 1716.

A L'AVENEMENT de ce Prince au Trône de l'Angleterre, les deux partis des Whigs & de Torys, qui divisoient la Nation, changèrent de nom. On appela les premiers *les Hanovriens*, les autres, *Jacobites*. Ceux-là vouloient un Roi protestant, quoiqu'étranger. Les autres penchoient pour la famille des Stuards, quoique ptofessant ouvertement le catholicisme.

Les Jacobites avoient été long-tems bercés par le Comte d'Oxford de l'espoir de voir l'ordre de la succession au Trône changé ; mais la mort prématurée de la Reine renversa tous les plans, & la diligence des Whigs assura la succession à la Maison de Hanovre, les déconcerta ; ils furent forcés alors de prendre le parti du silence & de la soumission, quoiqu'en secret ils comptassent beaucoup sur la persévérance du Prétendant, & sur le secours de la France.

Georges I. étoit fils d'Ernest Auguste I., Electeur de Brunswick, & de Sophie, petite fille du Roi Jacques I. Son âge mur, (il avoit alors 45 ans) sa sagacité, son expérience, ses alliances nombreuses, la paix générale de l'Europe, tout sembloit lui promettre un règne heu-

reux & paiſible. Ses vertus n'étoient pas brillantes, mais elles étoient ſolides. Il avoit un caractère bien différent des Stuards, auxquels il ſuccédoit. Ils étoient connus pour laiſſer leurs amis dans le malheur. Georges diſoit : ma maxime eſt de ne jamais abandonner mes amis, de rendre juſtice à tout le monde, & de ne craindre perſonne. A ſes qualités il joignoit une grande application au travail; il eſt vrai qu'il étudioit plus les intérêts de ſes Etats que ceux de l'Angleterre.

A ſon arrivée dans cette Iſle, tous les chefs des Whigs coururent en foule lui préſenter leurs hommages, & ils en furent accueillis. Mais il reçut froidement les Chefs du parti contraire, le Comte d'Oxford, le Duc d'Ormond, le Lord Chancelier. Georges montra cette partialité pendant tout le cours de ſon règne : il fut exactement le chef du parti Whig; il ne ſe ſouvenoit pas qu'un Roi qui ſe met à la tête d'une faction, n'eſt Roi que de la moitié de ſes ſujets. Sa partialité influa ſur la diſtribution des places; il ne la confia qu'à des Whigs, qui, ſous ſon nom, gouvernèrent la Nation.

Cette Adminiſtration ne tarda pas à exciter des clameurs par tout le Royaume. Le Clergé écrivit ſur-tout, que la Religion étoit en danger : *Bas les Whigs — Sacheverel à jamais* : tel étoit leur cri de ralliement. Pendant ces troubles, le Prétendant reſtoit ſpectateur tranquille ſur le Continent, ſe bornant à envoyer de tems en tems quelques émiſſaires pour enflammer les eſprits & diſperſer ſes inutiles manifeſtes. Il en

adreſſa d'imprimés aux premiers Seigneurs de l'Angleterre. Il s'y plaignoit de l'injuſtice de la Nation, de lui avoir préféré un Etranger. Il ne voyoit pas qu'il ſe fermoit lui-même le chemin au trône, en profeſſant ouvertement une Religion qui en avoit fait deſcendre ſon père.

Quelqu'odieux que fût le Catholiciſme au peuple Anglois en général, il ne déteſtoit pas moins les non-Conformiſtes. La Religion étoit mêlée dans toutes les querelles politiques. Le Clergé ſe plaignoit du progrès que l'irréligion faiſoit ſous une Adminiſtration Whig & Preſbitérienne. Les Presbitériens n'étoient pas moins amers dans leur cenſure, contre l'avidité & l'ambition du haut Clergé. Un autre Secte s'élevoit alors, que les talens de ſes partiſans, plus que leur nombre, rendoient reſpectable. C'étoit celle des Unitaires ou Anti-trinitaires ou Ariens (1). Le célèbre Clarke venoit de publier un ouvrage en ſa faveur. Il fut vivement critiqué par les Epiſcopaux. La Cour fatiguée de tous ces débats, voulut impoſer ſilence aux combattans; mais ſes défenſes ne firent qu'augmenter la fureur des diſputes. Si le Gouvernement eût entendu ce grand, cet unique principe d'Adminiſtration : *Laiſſez-les faire*, il auroit laiſſé ces querelles s'éteindre d'elles mêmes. Son interpoſition ne ſervoit qu'à donner un nouvel aliment à la flamme.

(1) Cette Secte exiſte encore aujourd'hui, & elle compte dans ſon ſein les homme les plus ſavans : les Prieſtley, les Kirwan, les Price, les Lindſey, &c. *Note du Traduct.*

Le Roi convoqua un nouveau Parlement, dans lequel les Whigs eurent une grande majorité. Dès la première cession, le Miniſtère informa les Chambres que les branches de revenu appliquées pour le paiement de la liſte civile n'étoient pas ſuffiſantes ; que le Prétendant faiſoit des préparatifs pour remonter ſur le trône de ſes pères, qu'il étoit néceſſaire de pourſuivre tous ſes partiſans. Ce diſcours fut un ſignal pour la perſécution des Torys.

Le Lord Bolingbrocke fut la première victime qu'on voulut frapper. On l'accuſa de haute trahiſon & de divers crimes. Un des membres de la Chambre des Communes, objecta à cette accuſation qu'il ne voyoit rien dans les allégations qui tendît à un crime de haute trahiſon. On ne répliqua rien à cette obſervation ; mais le Lord Coningsby ſe levant dit : *Le Préſident a accuſé la main, moi, j'accuſe la tête ; il a accuſé l'écolier, j'accuſe le maître. J'accuſe Robert, Comte d'Oxford & Comte de Mortimer, de haute trahiſon, d'autres crimes & délits.* Lorſque ce Comte ſe préſenta enſuite dans la Chambre des Pairs, chacun évita ſa préſence, & il ſe trouva ſeul ; lui qui, une année auparavant, avoit une Cour nombreuſe. Ses ennemis dreſſèrent les divers griefs dont on l'accuſoit : ils furent reçus à la Chambre des Pairs. On y fit la motion qu'il fût exclus de ſa place & arrêté. Ce fut alors qu'il tint le diſcours ſuivant : « Milords, je ſuis » accuſé d'avoir fait une paix qui a été approu» vée par deux Parlemens ſucceſſifs. Je l'ai fait

» par

» par les ordres de ma Souveraine. Ma conf-
» cience me juftifie à cet égard, & je n'ai d'ail-
» leurs rien fait contre la Loi. Si vous permet-
» tez qu'on accufe un Miniftre d'avoir obéi à
» fon Souverain, je ne vois aucun de vous qui
» ne doive trembler un jour, s'il parvient au
» Miniftère. Indépendamment de votre intérêt
» qui vous force à écouter ma défenfe avec im-
» partialité, je compte fur votre juftice, & j'ef-
» père vous prouver que je mérite non-feule-
» ment votre indulgence, mais même votre ef-
» time & celle de mes compatriotes. Mes ad-
» verfaires triomphent, je vais quitter cette
» Chambre & peut-être pour toujours : peut-être
» ma vie fera-t elle facrifiée ; je me réfigne, en
» penfant que c'eft pour une caufe favorifée par
» ma dernière Souveraine. Milords, je fuis fans
» inquiétudes quand je penfe que je ferai jugé
» par la juftice, l'honneur & la vertu de mes
» Pairs. J'obéis donc avec joie à tout ce que
» vous ordonnerez ». Il quitta la Chambre, &
fut reconduit à fon hôtel par un grand concours
de peuple qui crioit : *Oxford pour toujours*. La
faveur du peuple ne fervoit qu'à irriter fes ad-
verfaires. Le lendemain il fut amené à la barre
de la Chambre des Communes ; on lui remit
copie de la lifte de fes crimes : on lui accorda
un mois pour préparer fa défenfe ; & quoique
le Docteur Méad affurât que fa fanté feroit
en danger, s'il étoit envoyé à la Tour, il y fut
conduit au milieu d'une foule de peuple qui ne
ceffoit de le louer & de maudire hautement fes

adverſaires. Furieux de cette eſpèce de déſapprobation publique, le Parlement paſſa un acte qui ne convenoit qu'au deſpotiſme le plus extravagant. Il portoit que ſi quelques perſonnes aſſemblées au nombre de douze continuoient à reſter enſemble une heure après avoir été requiſes de ſe ſéparer par le Juge de paix, ou un autre Officier qui leur liroit la proclamation contre les tumultes, elles ſeroient coupables de félonie, ſans avoir recours au bénéfice du Clergé, c'eſt-à-dire qu'elles ſeroient condamnées à mort.

On choiſit un Comité pour rédiger les chefs d'accuſation & préparer l'inſtruction & la preuve contre lui; mais elle traîna en longueur : deux années ſe paſſerent avant que ce procès fût jugé. Le Parlement étoit alors occupé de la révolte excitée en faveur du Prétendant dont il va être queſtion. Lorſqu'il parut fatigué de verſer du ſang ſur les échafauds, le Comte Oxford choiſit ce moment pour préſenter une requête afin d'être jugé. On aſſigna un jour pour entendre ſa défenſe. Les Communes demandèrent un délai, ſoit que leur preuve ne fût pas faite, ſoit que leur haine contre lui fût diminuée. Au jour fixé, le Comte parut devant ſes Juges. Toute la Famille Royale aſſiſtoit à ce jugement. Au moment où l'on entamoit la diſcuſſion du premier article de l'accuſation, un Lord obſerva qu'on ne finiroit pas, ſi l'on vouloit ſe livrer à l'examen de tous les articles; qu'il ſuffiroit que les Communes prouvaſſent les deux chefs de crime

de haute trahiſon articulés dans leur requête. Cet avis fut ſuivi par tous les Pairs. Les Communes en furent choquées, elles prétendirent avoir le droit de ſuivre l'inſtruction à leur gré. Les Pairs, d'un autre côté, prétendoient avoir le droit, comme Juges, de régler la forme de l'inſtruction. La diſpute s'échauffa entre les deux Chambres; enfin, les Pairs firent ſignifier aux Communes qu'ils alloient procéder ſans délai au jugement; les Communes ne jugèrent pas à propos de comparoître, & le Comte fut abſous. Quoiqu'il dût, en grande partie, ſa liberté à ce conflit, cependant il eſt probable qu'il eût été déchargé, quand bien même les Communes auroient comparu; car il n'y avoit aucune preuve contre lui du crime de haute trahiſon. Le Duc d'Ormond & le Lord Bolingbrocke ne comptant pas ſur le même bonheur, prirent le parti de la fuite.

La perſécution violente exécutée par les Whigs, fit naître une révolte en Ecoſſe. Le Comte de Marl, à la tête de trois cens de ſes vaſſaux, fit proclamer, le 6 Septembre 1715, le Prétendant Roi d'Angleterre, & il excita tous ſes compatriotes à prendre les armes pour ſa défenſe. Mais tous les plans des Jacobites furent mal combinés, foiblement exécutés, & le Gouvernement prit des précautions pour que l'incendie ne s'étendît pas. Cependant le Comte de Derwentwater, & M. Foſter, avec pluſieurs autres Seigneurs, parurent auſſi en armes ſur les frontières de l'Ecoſſe pour ſoutenir la cauſe du

Prétendant. Ils tentèrent de s'emparer de Newcaſtle, où ils avoient des amis; mais on leur en ferma les portes. Réſolus alors de pénétrer en Angleterre, ils s'avancèrent juſqu'à Preſton, où ils apprirent que le Général Wills marchoit contr'eux à la tête d'un corps de troupes conſidérable. Ils s'enfermèrent dans cette ville, s'y fortifièrent & réſolurent de s'y défendre. Ils eurent l'avantage à la première attaque faite par le Général Anglois; mais celui ci ayant reçu des renforts, ſe préparoit à prendre la ville d'aſſaut, lorſque Foſter lui propoſa de capituler. Wills refuſa la propoſition, en diſant qu'il ne pouvoit capituler avec des rebelles (1), qu'il ne conſentoit qu'à les garantir d'un maſſacre immédiat s'ils vouloient ſe rendre priſonniers. Foſter eut la lâcheté de ſe rendre plutôt que de périr, & il fut conduit, les fers aux mains, à Londres pour y attendre l'arrêt de ſon ſupplice.

Le Comte de Marl, en Ecoſſe, ouvrit la campagne avec plus de ſuccès que Foſter. Il avoit trouvé le moyen de raſſembler plus de 10,000 hommes, & avec cette armée il s'étoit emparé de tout le Comté de Fiſe. Le Duc d'Argyle,

---

(1) Wills raiſonnoit ſuivant le préjugé d'alors. Il ne réfléchiſſoit pas qu'un rebelle eſt un ennemi, & que l'ennemi qui demande à capituler, doit être toujours écouté Il ne réfléchiſſoit pas encore que l'homme qu'il forçoit à ſe rendre ſon priſonnier alloit porter la tête ſur l'échafaud. Il l'y conduiſit donc lui-même, ce qui étoit indigne d'un brave homme. — Mais on ne conçoit pas comment, certains de ce ſort, les inſurgens ne préféroient pas à s'enſévelir ſous les cendres de la place. *Note du Traduct.*

Commandant des troupes Angloises dans l'Ecosse, se hâta d'aller à sa rencontre. Marl n'évita pas sa présence ; il venoit d'être joint par plusieurs *Clans* (1) & par le Général Gordon qui s'étoit déja signalé au service de la Russie. Tous ensemble présentèrent fiérement la bataille au Duc d'Argyle, dans le voisinage de Dumblin. Ses forces étoient bien inférieures ; mais il compta sur la discipline & son art à tirer parti du terrein. Cependant malgré sa valeur, son aîle gauche fut entièrement mise en déroute. Le brave Glengary conduisit ses Ecossois jusques sur la pointe des bayonnettes Angloises, qu'ils écartèrent avec intrépidité, avec leurs larges épées, & ils firent ensuite un grand massacre des Anglois. Argyle étoit victorieux de son côté, & poursuivit pendant deux mille l'ennemi qu'il avoit en tête. Les deux lignes victorieuses se retrouvèrent ensuite sur le champ-de-bataille ; mais aucune n'osa recommencer l'attaque. Chaque parti se retira en s'attribuant la victoire. Les Anglois en tirèrent seuls l'avantage. Les Ecossois se débandèrent, & la cause du Prétendant parut aussi désesperée qu'auparavant. Cependant s'imaginant que sa présence seule reveilleroit le courage de ses partisans, il s'embarqua à Dunkerque avec une suite de six gentilshommes. Arrivé à Aberdeen, il s'y fait proclamer Roi, fait son entrée publique à Deudée,

(1) *Clans.* Ce nom désigne parmi les Montagnards d'Ecosse la réunion des Vassaux d'un Seigneur. *Note du Traduct.*

ordonne des prières publiques & des fêtes, & après cette ridicule comédie, se rembarque avec autant de légereté pour la France, en laissant le Général Gordon, comme Général de toutes ses troupes, en Ecosse.

Le Gouvernement, tranquille sur les suites d'une insurrection si mal combinée & qu'il regardoit comme éteinte, résolut de livrer les coupables à toute la sévérité de la Justice. Les Communes supplièrent le Roi de ne montrer aucune clémence envers les rébelles. Le Parlement suspendit l'acte d'*habeas corpus*. Les Comtes de Derwentwater, Nithisdale, Carnwarth, Wintown, les Lords Widdrington, Kenmuir & Nairn, furent accusés & condamnés à mort. La Chambre des Pairs demanda envain leur grace. Nithisdale seul échappa par l'adresse de sa mère, qui, la veille de son exécution, lui apporta des habits de femme, sous lesquels il se sauva. Les autres furent exécutés, & reçurent la mort avec intrépidité (1).

La vengeance du Gouvernement s'étendit encore sur une foule de particuliers qui avoient trempé dans cette insurrection. Ils furent jugés à Londres, & non dans le Comté de Lancaster où

(1) On ne doit pas cesser de répéter que ces exécutions étoient injustes. Un Ecossois qui se révoltoit, parce qu'il croyoit Jacques son Roi légitime, étoit dans une erreur très excusable, & on ne punit point une erreur avec le fer ou le feu. Un rebelle qui a assassiné de ses semblables, doit certainement être puni, comme assassin & non comme rebelle. Je n'ai point vu d'ouvrage où ce crime de révolte ait été suffisamment éclairci, excepté dans une Lettre sur la révolte des Valaques, qui mérite d'être étudiée. *Note du Traduct.*

ils avoient été pris en armes, ce qui étoit une infraction à la conſtitution. Pluſieurs furent pendus, écartelés, & leurs membres expoſés ſur les portes des Villes.

Telle fut la fin d'une rébellion occaſionnée, ſans doute, par la partialité du nouveau Miniſtère & du Parlement. Les gens ſenſés ne virent dans ces exécutions cruelles, que la fureur de parti, que la ſoif de la vengeance, cachées ſous le maſque du patriotiſme & de l'amour de la liberté. Ils croyoient que l'indulgence eût bien plutôt étouffé l'eſprit factieux qui exiſtoit alors; car il eſt dans le caractère Anglois de ſe roidir contre la douleur, de s'irriter de la vengeance, & de s'indigner de la violence employée pour ramener ſon opinion.



LETTRE LIII.

GEORGES I.

1716, 1726.

En appaiſant la dernière rébellion, le Gouvernement n'avoit pas coupé la racine de tous les troubles. Il y avoit toujours un grand nombre de mécontens que ſa ſévérité avoit révoltés, & qui d'ailleurs, s'indignoient de ce que le Parlement étoit entièrement vendu au Miniſtère. L'Angleterre étoit alors gouvernée par une véritable ariſtocratie. Cet eſprit ariſtocratique ſe montra ſur-tout dans l'acte du Parlement, qui porta à 7 ans la durée des Parlemens alors triennaux. Un acte de cette nature fut regardé par les mécontens, comme une atteinte portée à la Conſtitution. Il en réſultoit, en effet, que le Parlement pouvoit ſe continuer pour la vie comme pendant ſept ans. Mais quoique le peuple murmurât, le Bill fut reçu par les deux Chambres, & obtint la ſanction Royale (1).

---

(1) Il n'eſt pas douteux que pour diminuer la corruption & l'influence de la Couronne, un Parlement triennal ne ſoit préférable à un ſeptennal. Auſſi de tous tems, le Roi & ſon Miniſtère ont ils voté pour un Parlement de longue durée; mais il eſt inconcevable que la Nation ſe ſoit ſi tranquillement laiſſée dépouiller par ſes repréſentans, par ſes ſerviteurs, qui n'avoient aucun droit de décider ſur la durée de leur miſſion. C'étoit à elle ſeule à déterminer ce point. Ses repréſentans étoient, en dé-

Le calme étant rétabli dans son Royaume, Georges I. imagina de faire un voyage dans son Electorat. Il n'étoit pas sans motif. Les conquêtes de Charles XII, Roi de Suède, épouvantoient alors toute l'Allemagne, & Georges qui étoit entré dans une confédération contre le vainqueur du Nord, craignoit qu'il ne s'en vengeât sur ses Etats. Il forma diverses alliances pour parer ce coup; mais la mort inopinée du héros Suédois calma toutes ses frayeurs. Cependant elle ne l'empêcha pas de faire des traités avec différentes Puissances, pour garantir ses domaines de toute invasion étrangère, & l'argent de l'Angleterre (1) lui servit merveilleusement pour applanir toute difficulté.

Alors se formoit une ligue singulière qui jetta l'Europe dans l'étonnement; c'étoit la quadruple alliance, dont le Duc d'Orléans, Régent de France, avoit été le premier moteur. Il s'unissoit précisément avec les Puissances, que la France avoit si long-tems combattues, contre

---

cidant, Juges & Parties. Il paroîtra singulier que dans ces derniers tems, en renouvellant les discussions sur ce point, on n'ait pas senti la disconvenance de laisser usurper à un Parlement momentané, le droit de déterminer cet article, de le réformer. Encore une fois, il ne peut pas se réformer, s'abréger ou se prolonger sans le suffrage spécial de la Nation. *Note du Traduct.*

(1) Quand on calcule les sommes énormes, payées par l'Angleterre, pour la défense de l'Electorat d'Hanovre, on voit qu'elle eût sagement fait de forcer le Monarque qu'elle appelloit sur son trône de renoncer à toute possession continentale. *Note du Traduct.*

celle qu'elle avoit toujours ſecondée; il s'uniſſoit avec l'Angleterre, l'Empire, la Hollande, contre l'Eſpagne. Et quel en étoit l'objet? de maintenir un prétendu équilibre entre les Puiſſances. En conſéquence de cet équilibre imaginaire, on diſpoſoit des Etats, des Couronnes, même du vivant de leurs Propriétaires, & on forçoit les Etats foibles à accéder à ces arrangemens ſoutenus par la violence. L'Eſpagne, à laquelle un Miniſtre ardent communiquoit alors quelques étincelles de ſon effervefcence, voulut tenir tête à ces formidables Puiſſances, & refuſa poſitivement d'accéder à ces diſpoſitions tiranniques. On arma de toutes parts. Georges Byng, à la tête d'une flotte, attaqua & battit dans la Méditerannée la flotte d'Eſpagne, bien ſupérieure à la ſienne. Nullement déconcerté par cet échec, le Cardinal Alberoni voulut porter la guerre au ſein même de l'Angleterre, en rétabliſſant le Prétendant. Le Duc d'Ormond commandoit la flotte qui devoit opérer cette révolution; mais elle fut diſperſée par une violente tempête. D'autres malheurs qui ſe ſuccédèrent accablèrent l'Eſpagne; le Cardinal Alberoni fut diſgracié, & ſon foible Roi fut forcé de ſigner ce partage de Couronnes, dont la quadruple alliance diſpoſoit.

L'injuſtice qui dictoit ces opérations politiques, en dicta d'autres dans l'Adminiſtration intérieure de la Grande-Bretagne. Telle fut la ſupériorité que le Parlement de Londres s'at-

tribua ſur celui de Dublin. Maurice Anneſley avoit appellé à la Chambre des Pairs d'Angleterre, d'un décret de la Chambre des Pairs d'Irlande, qui fut caſſé. Les Pairs Bretons ordonnèrent aux Barons de l'Echiquier, en Irlande, de mettre M. Anneſley en poſſeſſion des terres dont on l'avoit dépouillé dans ce Royaume. Les Barons obéirent, mais les Pairs d'Irlande arrêtèrent, que la Chambre des Pairs d'Angleterre avoit attenté aux priviléges du Parlement d'Irlande, & ordonnèrent en même tems, que les Barons ſeroient arrêtés ſous la garde de l'Huiſſier à verge noire. D'un autre côté, les Pairs d'Angleterre votèrent des remerciemens pour les courageux Barons; & pour dépouiller l'Irlande, on prépara un Bill qui tendoit à priver ſon Parlement d'une juriſdiction ſans appel. Il s'éleva contre le Bill une forte oppoſition dans les deux Chambres. M. Pitt ſoutint qu'il ne tendoit qu'à augmenter l'influence des Pairs Anglois déja aſſez Puiſſans. D'autres Membres l'attaquèrent avec vigueur. Mais le Miniſtère avoit pour lui une nombreuſe majorité; le Bill paſſa, reçut la ſanction Royale, & l'Irlande obéit. Son Parlement étoit alors peu éclairé ſur ſes droits, & les Seigneurs Irlandois, plongés dans le luxe & la débauche, n'avoient pas aſſez d'eſprit public pour défendre les priviléges de leurs compatriotes (1).

(1) Ce que l'Irlande n'a pas tenté alors, elle l'a fait récemment avec un ſuccès éclatant. Elle s'eſt affranchie du joug de

Il n'y avoit pas une ſi grande ignorance parmi le peuple Anglois ; cependant un ſiſtême des plus extravagans en finance & en commerce, dont celui-ci fut la victime, prouve qu'il étoit loin encore du véritable eſprit de commerce. Je veux parler du projet de la Compagnie de la Mer du Sud, qui bouleverſa & ruina une multitude de fortunes en Angleterre, comme le ſiſtême de Law, dans le même tems, bouleverſoit la France. C'étoit le même vertige, la même maladie dans les deux Nations. L'adroit Ecoſſois dupoit les François avec les belles eſpérances qu'il leur donnoit ſur la Louiſiane, comme Blount berçoit ſes compatriotes avec l'eſpérance des tréſors de la Mer du Sud. Il eſt à-propos que je donne un précis de ſon ſiſtême.

Le Gouvernement Anglois ne pouvant pas ſuffire à toutes les depenſes, avec les ſubſides accordés par le Parlement, ou percevant difficilement & lentement les taxes impoſées par celui-ci, imagina d'emprunter de différens Négocians riches, ou de Compagnies conſidérables, telles que celle qui faiſoit le Commerce de la Mer du Sud. En 1716, il devoit à cette Compagnie 9,500,000 liv. ſterling, dont il payoit l'intérêt à 6 p. 100. Comme cette dette n'étoit pas la ſeule dont on payât un intérêt auſſi fort,

---

l'Angleterre ; ſous tous les rapports, & elle doit ſon indépendance aux lumières plus généralement répandues, au concours de tous les gens éclairés, de tous les patriotes, au courage & à la perſévérance de ſes Volontaires. *Note du Traducteur.*

Sir Robert Walpole conçut le projet de diminuer la dette nationale, en donnant aux Créanciers l'alternative, ou de voir réduire cet intérêt à 5 p. 100 (1), ou de recevoir leur capital. Chaque créancier préféra le premier parti, & en conséquence la Compagnie de la Mer du Sud, pour un capital de 10,000,000 liv. sterling, ne reçut plus par an que 500,000. Il en fut de même de la Banque & des autres Créanciers du Gouvernement, ce qui diminua beaucoup le fardeau de la dette.

Dans cet état, Sir John Blount, qui possédoit beaucoup d'habileté & d'expérience dans les calculs, imagina un autre moyen de diminuer la dette nationale : il proposa au Ministère, au nom de la Compagnie de la Mer du Sud, de lui permettre d'acquérir toutes les créances des diverses Compagnies, & de devenir ainsi la principale créancière de l'Etat. Telles étoient les conditions de ce singulier projet. Cette Compagnie devoit acquérir ces Créances à tels termes qu'il lui plairoit. Le Gouvernement devoit lui en payer 5 p. 100 pendant 6 ans. Cet intérêt devoit être ensuite réduit à 4 p. 100, avec liberté de rembourser le capital. Ce projet fut goûté ; on dressa un Bill à cet effet. Mais comme la Compagnie de la Mer du Sud n'avoit

(1) Il est des pays où l'on s'est fondé sur cet exemple, pour réduire sans scrupule, l'intérêt des dettes de l'Etat ; c'étoit une vraie banqueroute ; mais on calomnioit l'Angleterre, en l'accusant de l'avoir faite. Observez bien qu'il y avoit ici l'alternative du remboursement & de la réduction. *Note du Traduct.*

pas aſſez de fonds pour rembourſer tous les Créanciers de l'Etat, elle fut autoriſée à ouvrir une ſouſcription, & à accorder des annuités ou rentes aux Propriétaires qui conſentiroient à convertir leur créance ſur le Gouvernement, en actions de la Compagnie de la Mer du Sud. Blount préſentoit une perſpective bien ſéduiſante à ces Propriétaires. Il leur faiſoit eſpérer des monceaux d'or ſur les côtes occidentales de l'Amérique, où il annonçoit que le Roi d'Eſpagne devoit lui accorder pluſieurs établiſſemens. Cette nouvelle circule de bouche en bouche avec rapidité ; bientôt elle tourne toutes les têtes. Les Bureaux de la Compagnie de la Mer du Sud ne pouvoient ſuffire à toutes les demandes : le prix des actions double, toute la Nation ſe jette dans l'agiotage, c'eſt une Bourſe univerſelle, où chacun s'empreſſe de troquer contre du papier, ſon or, & ſes propriétés réelles (1) ; mais après quelques mois de ce jeu extravagant, le délire ſe paſſa, les yeux s'ouvrirent. On voit

(1) A la même époque, c'étoit la même fureur en France. On vit, dit un Ecrivain François, des milliers de gens ſenſés placer avec confiance des millions dans la banque de Law, ſur les terres de la Louiſiane, qui, dit-on, devoient rapporter 150 pour 100, lorſqu'ils n'auroient pas prêté deux ſous pour défricher le Berry. — Cette première leçon, ſi cruelle dans ſes ſuites, n'a pas encore guéri les François de la fureur du jeu dans les fonds publics. On a vu dans ces derniers tems, vendre à Paris pour 50,000,000 liv. d'actions de la Compagnie des Philippines, par l'eſpoir du grand gain que devoient rapporter ces actions. Il y avoit tel des acheteurs qui ne ſavoit pas même ſi les Philippines étoient des iſles ou une étoffe. Peuple moutonier ! Il eſt donc fait pour être toujours la victime du même charlataniſme qui change de maſque. *Note du Traduct.*

que la perſpective brillante n'eſt qu'une chimère, les actions baiſſent, tombent; il s'éleve un cri univerſel d'indignation contre les auteurs du projet. Des milliers de familles étoient tombées de l'opulence, dans la miſére Le Parlement ouvre l'oreille à leurs plaintes. On dépouille de leurs richeſſes (1) plusieurs Directeurs de cette Compagnie qui avoient profité de la folie publique, on les chaſſa du Parlement, on leur ôta leurs emplois dans le Gouvernement. On s'occupa enſuite de régler les droits des Propriétaires d'actions. 7,000,000 l. ſterling ſont répartis entre les anciens Propriétaires. Les nouveaux ne reçurent que 33 pour 100 (2). Telle fut la fin de cet agiotage étrange où l'illuſion d'un moment précipita toute l'Angleterre.

L'attention publique que cette affaire avoit fixée pendant quelque tems, ſe tourna ſur un autre événement, qui prouva qu'à cette époque, le Parlement ariſtocratique de la Grande-Bretagne manquoit de juſtice comme de lumiè-

---

(1) Je ne crois pas que le Parlement eût ce droit. On doit punir un joueur *eſcroc*; mais un joueur *adroit* qui ne profite que de la ſottiſe & de la ſtupidité de ſes adverſaires, n'eſt point puniſſable. Le jeu une fois établi, ſi la chance lui eſt favorable, on le vole, lorſqu'on le dépouille du fruit de cette chance. Ces traits d'injuſtice politique doivent être remarqués, parce que le préjugé général les croit juſtes. *Note du Traduct.*

(2) Au moins les joueurs Anglois les plus maltraités, eurent l'avantage de toucher réellement un tiers de leur capital, tandis que les joueurs François ne reçurent jamais que du papier, & furent perpétuellement amuſés, bercés & joués indignement. *Note du Traduct.*

res. Je veux parler de la nouvelle perſécution excitée contre les Jacobites.

Le Régent de France, lié comme nous l'avons dit, avec le Roi d'Angleterre, apprit par ſes eſpions, car il en avoit par-tout, qu'il ſe tramoit une nouvelle conſpiration contre ce dernier, & l'en avertit. Le premier qui fut arrêté fut M. Layer, étudiant en droit de Middle-Temple (1). Il fut convaincu d'avoir enrôlé pluſieurs perſonnes au ſervice du Prétendant, & il ſubit la mort ſans avoir voulu nommer aucuns de ſes complices. Les ſoupçons s'arrêtèrent ſur différens Seigneurs, ſur le Duc de Norfolk, l'Evêque de Rocheſter, les Lords Orrery, North & Grey. Tous furent abſous à l'exception de l'Evêque de Rocheſter (2). On préſenta contre lui un Bill dans la Chambre des Communes, quoiqu'il fût Pair; & malgré l'oppoſition, il fut réſolu par une grande majorité, qu'il ſeroit privé de ſon bénéfice, & banni à perpétuité du Royaume. L'Evêque ne ſe défendit point dans cette Chambre; il réſerva tous ſes moyens pour celle des Pairs, où ſon éloquence, ſa franchiſe, & ſes autres qualités lui avoient procuré des amis. On ne produiſoit contre lui que des lettres interceptées, & qui étoient écrites en chiffres. —

(1) C'eſt un des quartiers de Londres où les Avocats font leur droit & leur ſtage. *Note du Traduct.*

(2) Cet Evêque étoit le célèbre Atterbury, ſi fameux par ſes diſputes théologiques & ſes productions littéraires. *Note du Traduct.*

Le

Le Comte Pawlet insista le premier sur la nécessité de s'en tenir à la lettre de la Loi, de ne condamner que sur une preuve complette. Il s'attacha ensuite à démontrer que des lettres interceptées ne pouvoient être admises comme preuves, que c'étoit un moyen infâme, pratiqué dans les Gouvernemens despotiques, qui devoit être rejetté dans un pays libre, qu'en les admettant, on dénaturoit la constitution, & on mettoit la liberté publique en péril; qu'on autorisoit les violations faites par les Gouvernemens à la foi publique, qu'on jettoit de la défiance dans les esprits, qu'on forçoit l'amitié, la bonne foi à se taire, & à ne plus épancher des secrets qui pouvoient conduire à des peines, qu'en ouvrant cette porte à la perfidie du Gouvernement, on donnoit lieu aux plus dangereuses conséquences, parce qu'en général ceux qui tiennent les rênes, se croient tout permis sous le nom du bien public, & qu'une saine législation devoit plutôt s'attacher à réprimer les entreprises & les attentats de l'Administration dont le mal s'étendoit sur toute la Nation, que les délits isolés d'un homme privé, qui n'étoient funestes qu'à quelques particuliers. Ce Lord observa ensuite qu'en envisageant sous un autre côté, le genre de preuves allégué contre l'Evêque de Rochester, il les trouvoit fausses & insuffisantes, parce que ces lettres étoient en chifres, parce que l'art de déchifrer étoit conjectural, parce qu'on

ne pouvoit point avoir une preuve certaine que le ſens donné à la lettre étoit le ſens véritable de l'Auteur, parce que la ſimple poſſibilité de combiner un autre ſens ſur les mêmes chifres, devoit faire exclure cette preuve comme irrégulière.

Cette opinion que la raiſon dictoit, fut ſuivie par les Lords Wharton, Cowper, Trèvor, par le célèbre Lord Bathurſt, qui dit à cette occaſion, que ſi l'on admettoit de pareilles preuves comme évidentes, lui & les autres Pairs n'avoient qu'à ſe retirer à leur maiſon de campagne, & y vivre bien iſolés, ſans aucune correſpondance, parce que la malice de leurs ennemis ne manqueroit pas d'y controuver quelque crime. Le parti contraire n'objecta rien à ces raiſonnemens ſolides; il étoit le plus nombreux, il avoit juré la perte de l'Evêque, & le Bill paſſa (1). Parmi ceux qui défendirent cet infortuné dans la Chambre des Communes, on remarqua le fameux Médecin Freind. Sa défenſe vive & pleine de chaleur, fit naître des ſoupçons ſur lui. On ordonna de l'arrêter. Son rival dans la même carrière, Méad, obtint ſa liberté en le cautionnant. Deux jours après, l'Evêque de Rocheſter partit pour la France,

(1) Tout homme impartial ne ſauroit approuver ici le Parlement. Sans doute les Jacobites étoient blâmables. Ils avoient un ſiſtême deſtructif de la liberté; mais on ne peut pas violer les règles, même pour les plus grands ſcélérats. *Note du Traduct.*

accompagné de sa fille. Il rencontra, en débarquant à Calais, le Lord Bolingbroke qui, ayant obtenu son pardon, revenoit en Angleterre. Cette partialité le fit sourire, & il se contenta de dire : *Ce n'est ici qu'un échange.* Il vécut à Paris dans la pauvreté & l'obscurité. Il est à remarquer que le D. Sacheverel lui avoit légué 500 liv. sterl.

Peu d'évenemens signalèrent le reste de ce regne. Le Ministère s'occupa à conclure différens Traités dictés par l'intérêt du moment, & qu'un intérêt différent ne tardera pas à rompre. Le Parlement s'appliqua, mais en vain, à réprimer le luxe & la débauche. L'un & l'autre étoient portés au dernier degré, & toutes les loix furent sans force.

Sur de légers prétextes, le Traité avec l'Espagne fut rompu. On envoya l'Amiral Hosier pour s'emparer des Gallions ; mais les Gallions ne sortirent point ; l'Amiral perdit une partie de sa flotte, & ramena le reste délabré. Les pertes se compenserent. Les Espagnols assiégèrent envain Gibraltar. La France offrit sa médiation ; elle fut acceptée, & la paix conclue.

Paisible encore une fois, George I. voulut visiter ses Etats d'Allemagne. Mais à peine arrivé à Delden, il se trouva mal & expira entre les bras de M. Fabrice, ce serviteur fidèle de Charles XII. Sa mort arriva le 11 de Juin 1727, dans la 68e. année de son âge, & la 13e. de son regne.

Le regne de Georges ne fut rempli que par des négociations au-dehors. La cruauté le ternit au-dedans. Il y fut presque toujours le prête-nom d'une aristocratie Presbitérienne.



LETTRE LIV.

ETAT de la Littérature Angloiſe au commencement du 18e. ſiècle.

Je n'ai rien dit juſqu'à préſent de l'état de la Littérature angloiſe ; à cette époque, j'ai voulu tracer cet article ſèparément. Quoique les gens de Lettres fuſſent peu encouragés par les derniers Princes, jamais ils ne furent plus nombreux, plus eſtimés, ni plus dignes de l'être. (1) L'eſprit philoſophique, né au milieu des diſcuſſions du dernier ſiècle, commençoit à ſe répandre par-tout, & pénétroit juſques dans la Théologie. Atterbury & Clarke ſe diſtinguèrent par-deſſus tous les autres dans cette ſcience. Atterbury joignoit à une imagination ardente, impétueuſe, l'éloquence & les graces de la déclamation. Il paſſoit pour le premier Orateur de ſon ſiècle, & ſes Sermons ſont encore aujourd'hui regardés comme des chef-d'œuvres. Dédaignant les charmes de l'éloquence, l'auſtère Clarke ne ſacrifioit qu'à la dialectique. Il portoit dans la Métaphyſique les rigoureuſes démonſtrations de la Géométrie. Cependant ni lui, ni Cudworth, dont on lit encore l'ingé-

(1) Cette aſſertion doit détruire l'opinion répandue en France, que le mérite littéraire eſt encouragé en Angleterre plus que par-tout ailleurs. C'eſt une erreur qu'a fait naître la fortune conſidérable de quelques génies Anglois, qui la dûrent moins à leurs talens, qu'à des circonſtances particulières. *Note du Traduct.*

nieux Roman sur la Métaphysique, n'égalèrent le célèbre Loke, qui réforma lui seul l'art de raisonner, le débarassa de ce jargon scholastique, avec lequel on prouvoit les choses les plus extravagantes. Il apprit aux hommes à ne plus se payer de mots; il renversa une foule d'erreurs & d'absurdités que l'on croyoit alors fermement: aujourd'hui oubliés, son livre a perdu de son utilité; mais sa méthode de raisonner se conserve, & se fera toujours lire d'âge en âge.

Le Comte de Shaftesbury brilloit dans la Morale à la même époque. Mais il y faisoit un Roman, au lieu que Loke donnoit l'histoire de l'ame. Il ressuscitoit ce beau moral, imaginé par Platon, & l'ornoit de toutes les graces séduisantes du stile.

Dans un siècle où plusieurs mains cultivent la Philosophie, le doute doit naître sous les pas de quelques-uns de ses partisans. Le doute naît toujours du ton trop dogmatique. La vanité, comme la raison, lui donne souvent la naissance. Tandis que les Métaphisiciens se perdoient dans les sistêmes intellectuels, tandis que les Phisiciens recherchoient avec ardeur les secrets de la nature, & dévoiloient les propriétés des corps, l'Evêque de Cloyne, Berkeley, prouvoit ou prétendoit prouver qu'il n'existoit point de corps (1).

Le Lord Bolingbroke eut aussi quelque ré-

(1) Cet Evêque a laissé un Ouvrage sur l'eau de goudron, employée comme excellent remède, qui mériteroit d'être plus connu. Il est traduit en françois. *Note du Traduct.*

putation pour ſes recherches métaphyſiques ; ſes amis, ſes créatures l'élevoient juſqu'aux nues, & tant qu'il n'écrivit point, le Public crut volontiers à ſon mérite ; mais en publiant ſes ouvrages, il perdit dans l'opinion publique.

Nommer Newton, c'eſt nommer le plus grand génie de l'Angleterre, & le père de la Phiſique & de l'Aſtronomie. Il ne fut pas le ſeul qui accéléra les progrès de ces ſciences. Halley éclairoit dans le même tems la théorie du flux & du reflux, & groſſiſſoit le catalogue des étoiles connues.

Friend & Mead faiſoient de leur côté faire quelques pas à la Médecine. Leur amitié ſingulière eſt encore plus célèbre que les Theories qu'ils publièrent, quoiqu'elles fuſſent profondes & élégantes ; mais dans un grand homme, on aime plus l'ame que l'eſprit, & les traits ſublimes ſe gravent mieux dans la mémoire que les ſiſtêmes les plus ſublimes.

Dans les beaux Arts, la Poëſie fut la ſeule qui dans preſque tous les génies, atteignit au dernier dégré de perfection. La langue lui dut ſa pureté. Parmi les Auteurs de pièces fugitives, on diſtingue Philipis, dont le poëme intitulé : *Le Brillant Schelling*, eſt encore aujourd'hui cité comme un chef-d'œuvre de gaieté. Il vécut obſcur, il mourut pauvre. C'eſt aſſez le ſort des gens à talens qui ſont ſans intrigues.

Congreve n'obtint pas de ſon ſiècle, pour ſes excellentes Comédies, toute la juſtice qu'il méritoit. Mais la poſtérité en dédommagea ſa

mémoire, en le regardant comme le Terence de l'Angleterre. Esprit juste & brillant, stile agréable, élégance & régularité, voilà ce qui le caractérise.

La gaieté, (1) est le trait caractéristique de Vanburgh, que le siécle place à côté de lui dans le comique. Il a trop emprunté des Français pour passer pour original; & il a souvent trop méprisé la décence théâtrale.

Farquhar est quelquefois plus gai, plus amusant que lui; presque toutes ses pièces sont restées au théâtre, ce qui en prouve le mérite. On a remarqué de lui, que plus il avançoit en âge, plus il se perfectionnoit. La Comédie intitulée: *les Beaux Stratagêmes*, par laquelle il finit sa trop courte carrière, obtient encore aujourd'hui les applaudissemens.

Addisson au talent de la Poésie réunit celui d'excellent prosateur. Dans l'une il fut plus élégant qu'énergique; il ne fait point d'écarts, mais il est rarement sublime. C'est un modèle en prose, soit pour les idées, soit pour le stile, Il fit la fortune du *Spectateur* par les lettres qu'il y inséra.

Citer cet excellent Ouvrage de morale, c'est nommer Steele, qui en partagea la gloire avec Addisson. Ses Comédies sont élégantes, chastes & pleines de sel. Steele fut malheureux; il étoit prodigue, & pour fournir à ses prodigalités,

---

(1) Je traduis, ainsi le mot *humour* des Anglois. *Note du Traduct.*

il imaginoit des projets dont aucun ne réussit.

Il eut, ainsi qu'Addisson, un terrible antagoniste dans le D. Swift. On cite encore aujourd'hui ce dernier comme le Rabelais d'Angleterre: mais il n'en a pas toute la finesse; il est plus sec, plus satirique; ses phrases sont comme ses idées, nerveuses & concises. Ce n'est pas là Rabelais.

D'autres Poëtes se distinguèrent encore à cette époque. Prior, trop vanté par Voltaire, & qui imita trop les François; Rowe qui n'est surpassé que par Shakespeare & Otway, mais qui n'a pas leur moralité, en ayant souvent eu le pathétique & le sublime. Il faut encore citer les fables de Gay, le Poëme de l'Hermite de Parnel. Le règne de la Poésie angloise finit à Pope; c'est-à-dire qu'il finit d'une manière brillante. Ses idées sont grandes, pleines de neuf; son stile est pur, harmonieux. Pope a dit quelque part qu'il étoit la derniere muse de l'Angleterre, & il a dit vrai; car depuis, à peine en peut-on citer un seul.



LETTRE LV.

GEORGES II.

1727, 1733.

Ce Prince ſuccéda à ſon père ; inférieur à lui en talens, il eut encore un plus grand attachement que lui pour ſes Etats d'Allemagne ; il ſacrifia donc auſſi les tréſors de l'Angleterre à la conſervation de leur tranquillité. Tandis qu'il s'en occupoit uniquement, il confioit les rênes de l'Empire Britannique à ſon Miniſtère. Trois hommes célèbres le formoient, le Lord Townshend, renommé par ſes connoiſſances étendues, le Comte de Cheſterfield, ſi célèbre par ſon eſprit & ſes écrits, & enfin Sir Robert Walpole, qui parvint à ſe rendre Maître de toute l'Adminiſtration.

Ce dernier, qui joua le plus grand rôle ſous ce règne, s'éleva d'un état obſcur juſqu'à la place de Miniſtre. Son attachement pour la Maiſon de Hanovre fit ſa fortune. Le Prince l'en récompenſa en l'élevant ; & le Miniſtre ſacrifia tout à ſon Prince. Peut-être en débutant eut-il envie de ſervir ſon pays ; mais rencontrant enſuite une forte oppoſition, il employa ſes efforts plus pour ſe maintenir, que pour le bien de l'Angleterre : devoué à la Couronne, il voulut arrêter le déclin de ſa prérogative, & il

employa la corruption, ſoit pour l'étendre, ſoit pour ſon intérêt perſonnel. Non-ſeulement il employoit la corruption, mais il avoit l'impudence de l'avouer publiquement. C'eſt à dater de cette époque, que preſque toutes les vertus publiques diſparurent de l'Angleterre. On ridiculiſoit l'intégrité; le patriotiſme n'étoit plus qu'un mot; on ſe faiſoit un jeu d'acheter des voix & d'en vendre. Cependant cette corruption avoit de vigoureux adverſaires; mais Sir Robert écoutoit avec un ſang froid étonnant toutes les invectives, tous les reproches qu'il méritoit. Il alloit à ſon but ſans s'écarter, ſans s'émouvoir. Son diſcours étoit coulant ſans être éloquent; il cherchoit à convaincre; mais jamais ſes idées n'étoient élevées ni énergiques. (1)

La Chambre des Communes, qui ſous le règne précédent s'étoit diviſée en deux partis, Hanovriens & Jacobites, en vit encore deux dans ſon ſein, mais ſous deux autres noms. *Parti de la Cour*, *parti de la Patrie*. L'un favoriſoit tous les plans du Miniſtère, prônoit les alliances étrangères comme le plus sûr rempart de l'Angleterre; prodiguoit l'argent pour ſoudoyer des Princes & des Soldats étrangers. Sir Robert étoit à la tête de ce parti. Ceux qu'il ne pouvoit y amener par la conviction, il les entraînoit par l'argent & l'eſpoir des places. L'autre parti

(1) Je le crois bien. L'élévation, l'énergie peuvent-elles ſe trouver dans une ame avilie, dégradée? Les fripons politiques peuvent avoir de l'eſprit, mais ils n'ont jamais d'ame. *Note du Traduct.*

affectoit l'aversion pour les liaisons continentales, se plaignoit de la profusion avec laquelle on dissipoit l'argent au-dehors, & croyoit que ses troupes étrangères, menaçoient la liberté de l'Angleterre. Ce parti ne ménageoit pas même le Souverain ; comme la plupart de ces Membres avoient favorisé la succession protestante, & ne craignoient point de passer pour des Jacobites, ils parloient avec la plus grande hardiesse. Le parti de la Cour supposoit des dangers imminens, pour avoir des subsides. Le parti de la Patrie déclamoit contre la prérogative royale. Il y avoit plus à crier contre l'esprit aristocratique qui présidoit à l'Administration, que contre la prérogative. Ce second parti étoit dirigé par MM. Pitt, Shippen, Hungerford, & Sir William Windham.

La dette nationale, & le nombre de troupes à conserver pendant la paix, tels furent les objets des disputes parlementaires. Le Gouvernement devoit plus de 30,000,000 sterlings, & cette somme, quoiqu'en tems de paix, augmentoit journellement. Le Ministère pour la diminuer, proposa différens plans. Mais quel plan utile pouvoit sortir du cœur corrompu de sangsues publiques ? A chaque session on demandoit de nouveaux subsides, soit pour l'administration intérieure, (1) soit pour entrete-

(1) Walpole s'occupoit quelquefois de quelques projets utiles, afin de séduire par-là la Nation, & de se faire prôner. Plus d'un Ministre a employé cette ruse de bienfaits perfides, pour masquer ses concussions. *Note du Traduct.*

nir l'amitié des Puiſſances étrangères. L'oppoſition crioit à chaque demande ; mais elle ſuccomboit toujours. Une majorité nombreuſe ſe jouoit de ſes commettans, en les écraſant de nouvelles taxes.

La tranquillité publique parut un moment menacée par une altercation avec l'Eſpagne. Quelques vaiſſeaux marchands anglois avoient été ſaiſis par l'Eſpagne, ſous prétexte de contrebande. Les Négocians anglois ſe plaignirent hautement, demandèrent juſtice au Parlement. Celui-ci s'adreſſa au Roi, pour qu'il demandât une réparation à la Cour d'Eſpagne. Ce n'étoit plus le règne des armes, c'étoit celui des négociations. On en entama une nouvelle à Vienne, & un Traité de paix fut conclu entre la Grande Bretagne & l'Eſpagne : on y confirmoit le dernier, & il ne tarda pas à être exécuté. A la mort du Duc de Parme, Don Carlos fut, par le ſecours d'une eſcadre angloiſe, mis en poſſeſſion de Parme & de Plaiſance.

L'Europe jouiſſoit d'une paix entiere & en conſéquence, le Parlement ne pouvoit s'occuper que d'objets d'adminiſtration intérieure. Quoique ſouvent frivoles par leur objet, ces débats étoient longs, & entremêlés d'invectives perpétuelles entre les partis. Tous ſont enſevelis dans l'oubli. L'hiſtoire ne doit fixer les regards que ſur les évènemens qui caractériſent une époque.

Du nombre de ceux qu'on doit à cette époque remarquer dans les annales de l'Angleterre, eſt

le fort d'une inftitution appelée *la Corporation charitable*; elle avoit eu pour premier objet de prêter de l'argent aux pauvres, fur de foibles gages, & aux riches fur une bonne caution. Le capital n'en fut d'abord que de 30,000 l. fterlings. Il fut enfuite porté jufqu'à 600,000 liv. fterlings. On avoit élevé cette entreprife par actions. Le foin en fut confié à quelques Directeurs. Elle duroit depuis 20 ans, lorfqu'un jour George Robinfon, caiffier, & le garde magafin difparurent. On trouva un vuide de 500,000 livres fterlings, qui avoient été diftraits par les Directeurs, fans que les propriétaires puffent deviner leurs manœuvres. Ceux-ci préfentèrent une requête au Parlement, où ils demandèrent juftice des coupables. La requête fut reçue; on nomma un Comité fecret pour en examiner l'objet. Il fut prouvé que la fuite du caiffier avoit été concertée avec quelques Directeurs qui vouloient impunément dépouiller les propriétaires. Plufieurs perfonnes de rang & de qualité, étoient complices de ce projet; les preuves portèrent jufques fur les chefs de la Nation. La Chambre des Communes manifefta fon reffentiment, chaffa plufieurs Membres; & l'infamie de ces grands perfonnages, qui, fous un autre Gouvernement eût été couverte d'un voile impénétrable, fut expofée au plus grand jour. Ce feul caractère de la conftitution angloife doit lui affurer la fupériorité fur toutes les autres. Là, au moins, fi le Miniftère, fi les Grands font coupables,

leurs crimes n'échappent point à la censure publique (1).

Il semble qu'à cette époque l'infâme caractère du Ministre fût devenu celui de la Nation. Son exemple étoit suivi par-tout. Ce n'étoit partout que rapacité, qu'avarice, que corruption, qu'infamie. Et comment le peuple eût-il rougi des horreurs dont ses chefs se pavanoient ouvertement? Aussi l'histoire doit-elle flétrir le Ministère de Walpole, & son histoire doit prouver qu'il suffit d'un seul homme pour corrompre & dégrader une Nation. Il n'y a point de peines dans le code pour ces crimes : cette action n'a pas même le nom de crime. C'est une injustice ; car entre le voleur qui dépouille, l'assassin qui tue, & le Ministre qui vole ou qui avilit une Nation, il n'y a pas de comparaison ; le dernier est mille fois plus coupable, mérite d'être puni mille fois plus sévèrement. Cependant les Walpoles finissent tranquillement leurs jours.

S'il y avoit alors de grands coupables en Angleterre, le Parlement déployoit de tems en tems contr'eux sa sévérité. Ainsi il chassa de son sein Sir Robert Sutton, Sir Archibald Grant, & George Robinson, pour leurs friponneries dans

(1) Depuis ce tems il n'y a point eu de Lombard ou de Mont-de Piété considérable en Angleterre. L'usure est faite par des particuliers qui la font publiquement & à boutique ouverte. Ils ont trois globes dorés à leur porte : c'est là leur enseigne. C'est un principe reçu en Angleterre, que le bien qui se fait d'abord par une Compagnie couve les maux les plus grands. Le bienfait de l'intérêt ne peut qu'être funeste. *Note du Traduct.*

la direction de leur corporation charitable. Il porta la même peine contre Denis Bond & Burch, l'Avocat de la Couronne, pour la vente frauduleuse des biens confisqués sur le Comte de Derwentwater. Le luxe énorme qui régnoit alors, enfantoit tous ces crimes. Un Lord affirma dans sa Chambre, que du produit de tous les biens confisqués; il n'y avoit pas eu un seul schelling appliqué au service public.

Un événement particulier, qui excita alors la pitié publique, mérite d'être rapporté, parce qu'il appartient au tableau de cette période affligeante. Richard Smith, Relieur, étoit avec sa femme qu'il aimoit tendrement réduit au plus grand besoin; ils n'avoient, dans leur misère, d'autre consolation qu'un petit enfant. Les ouvriers, en Angleterre, ne sont pas comme dans d'autres Gouvernemens, des brutes ou des automates. Smith & sa femme raisonnoient; ils voyoient, avec douleur, que l'indigence les poursuivoit, eux plein de probité, de sentimens, d'amour du travail, tandis que des scélérats à la tête des affaires, & dans tous les rangs subalternes, nageoient dans l'opulence; ils réfléchissoient que leur enfant seroit pauvre comme eux, s'il étoit comme eux honnête. Le monde ne leur paroissoit qu'un théâtre de crimes, où il n'y avoit aucun asile pour la vertu, & ils résolurent d'en sortir. Dans cette idée ils prirent un jour la résolution désespérée d'égorger leur enfant, & on trouva le mari & la femme pendus dans la même chambre. Il y avoit

à leurs pieds une lettre où ils exprimoient les motifs de ce ſuicide ; ils y diſoient qu'ils avoient cru rendre un ſervice, & donner une marque de tendreſſe à leur enfant , en le délivrant d'un monde où ils n'avoient pas trouvé de compaſſion pour eux-mêmes.



LETTRE LVI.

Suite du Regne de GEORGES. II.

1733, 1740.

L'HISTOIRE de l'Angleterre se réduit dans cette période, à l'Histoire des débats Parlementaires. Ils devenoient de jour en jour plus vifs & plus opiniâtres, en proportion de la haine qu'on portoit à Walpole, & de l'ascendant qu'il conservoit. Il échoua cependant dans un de ses projets, dans le Bill de l'Excise. Ce Ministre se plaignoit de la fraude qui se faisoit dans la vente du tabac & l'attribuoit aux ruses des facteurs de Londres, que les Planteurs américains chargeoient de le vendre. Pour remédier à la fraude, il proposa, au lieu d'exiger les droits d'entrée suivant l'usage ordinaire, d'assujettir les Marchands à déposer leur tabac dans des magasins bâtis à cet effet, & surveillés par les Officiers de la Couronne, & de ne l'en laisser sortir qu'en payant le droit de 4 sols par livre. Ce Bill excita une fermentation prodigieuse, non-seulement parmi l'opposition, mais dans toute la Nation. L'opposition disoit que de pareilles entraves ruineroient le commerce de tabac, sans prévenir la contrebande, qu'elles nécessiteroient la création d'une foule d'Officiers de l'Excise, & de Garde-magasins à charge dou-

blement à la Nation, & par le salaire qu'on leur donneroit, & parce que, dépendans du Ministre, ils augmenteroient son influence, & lui serviroient de satellites.. Les raisonnemens n'étoient pas ce que Walpole redoutoit davantage; mais le Parlement étoit tous les jours environné d'une multitude tumultueuse qui s'acharnoit contre le Bill. Walpole commença à craindre pour sa vie: il fit passer le Bill, mais il le laissa tomber dans l'oubli, & cette défaite du Ministère fut célébrée par de grandes réjouissances à Londres. La populace brûla même le Ministre en effigie.

Ce succès de l'Opposition, engagea ses Membres à proposer la révocation de l'acte qui avoit fixé la durée des Parlemens à sept ans au lieu de trois ans, suivant l'arrêté de la révolution. Dans les débats qui furent violens, on censura avec beaucoup d'aigreur l'Administration du dernier regne. On prétendit que cet acte du Parlement septennaire étoit un attentat aux droits du peuple; que le Parlement qui l'avoit passé, avoit donné dans différentes fois des preuves de l'esprit tirannique qui dominoit alors, que, par une de ces lois, le Gouvernement pouvoit envoyer un prisonnier & le faire juger dans une ville où le Juré devoit lui être favorable, & où les témoins de l'accusé ne pourroient ou n'oseroient se présenter; qu'une autre Loi autorisoit les Juges de paix à mettre à mort les Citoyens les plus fidèles, après avoir lu la proclamation contre les tumultes, que le

Bill qui avoit permis l'établissement du projet funeste de la Compagnie de la Mer du Sud, avoit aussi reçu sa sanction du même Parlement; que le Bill de l'Excise auroit eu le même sort, s'il eût été présenté à cette assemblée corrompue.

Supposons, disoit Sir William Windham, *supposons qu'un homme sans principe & sans honneur soit élevé au Ministère; supposons qu'il soit riche des dépouilles de la Nation; supposons qu'il soit appuyé d'une majorité corrompue, que, fier de cet appui, il insulte aux hommes les plus distingués, soit par leur rang, soit par leurs connoissances; supposons un Parlement vénal, un Roi ignorant, (j'espère que de pareilles circonstances ne se présenteront jamais); mais enfin supposons en l'existence : n'est-il pas vrai qu'un moyen de remédier à tous ces maux, c'est d'abréger la durée de ce Parlement* (1). Ces raisonnemens étoient énergiques & solides, mais en dépit de leur force, le Ministère triompha. Le Parlement resta septennaire. La plupart des Membres de l'Opposition voyant qu'ils ne pouvoient être utiles à leur pays, tant que cette majorité soudoyée resteroit, prirent le parti de se retirer à la campagne.

Le Ministre se voyant seul & maître du

---

(1) Tous ces traits étoient évidemment dirigés contre le Ministère actuel. C'étoit Georges II & ses Ministres que le Baronet peignoit ainsi; mais suivant la Loi, on n'avoit pas droit de se plaindre. Telle est la liberté des débats parlementaires. *Note du Traduct.*

champ-de-bataille, choiſit ce tems pour faire paſſer différens Bills utiles, afin de ramener le peuple extrêmement prévenu contre lui. Une nouvelle circonſtance prouva juſqu'à quel point ſon crédit étoit grand. Il étoit déteſté du Prince de Galles, récemment marié à la Princeſſe de Saxe-Gotha. Il eut l'art de le brouiller avec ſon père, enſorte que ce Roi défendit à ſon fils de paroître en ſa préſence. Le Prince irrité, ſe lia plus étroitement avec l'Oppoſition Le Parlement ne lui avoit aſſigné que 50,000 liv. ſterlings de revenu. Le parti de l'Oppoſition demanda que ce revenu, ſuivant l'uſage du dernier regne, fut porté à 100,000 liv. Le Roi & ſon Miniſtre s'oppoſèrent vivement à ce Bill, & il fut rejetté.

Au milieu de ſes triomphes, Walpole n'étoit pas heureux. Il étoit l'objet des ſatires dont les Papiers publics étoient journellement remplis; on n'épargnoit ni ſa conduite politique, ni ſes manœuvres, ni ſes mœurs privées. Toute ſa vie étoit expoſée au plus grand jour, & il étoit couvert d'ignominie. Il avoit d'abord réſolu de mépriſer ces ſatires & leurs Auteurs; enſuite il eſſaya d'oppoſer à ſes ennemis une phalange de Gazetiers & de faiſeurs de Paragraphes & de Brochures qu'il ſoudoya. Walpole n'avoit pas aſſez d'eſprit ni de goût pour diſtinguer le talent. Il ne jetta ſon choix que ſur des hommes médiocres, ou peut-être n'y en eut-il que de cette eſpèce qui voulurent lui prêter leur plume (1).

(1) Cette manœuvre eſt encore imitée aujourd'hui par les Mi-

Aussi ce Ministre, indigné que sa ruse tournât contre lui, en conçut-il une haine violente contre la liberté de la presse qu'il auroit fait abolir, s'il n'eût tenu qu'à lui. C'est une remarque digne d'être faite, que les Ministres corrompus ont été les seuls qui se soient élevés contre cette liberté. Les patriotes, les honnêtes & éclairés Administrateurs ne redoutent ni l'œil, ni la langue du public.

Ce n'étoit pas seulement dans les Gazettes que Walpole étoit ridiculisé. Il l'étoit encore sur le théâtre. On le jouoit tous les jours. Malheureusement, les Auteurs en se livrant à une satire judicieuse, franchirent les bornes de la décence, & l'habile Walpole saisit cette circonstance (1) pour réprimer la liberté des Auteurs comiques. Il présenta un Bill qui tendoit à diminuer le nombre des spectacles, & qui ordonnoit que dorénavant toutes les pièces, avant de paroître, seroient soumises à la censure du Lord Chambellan, & devroient être revêtues de son approbation, & accompagnées de sa permission. C'étoit porter un coup mortel au génie, & vouloir avilir ses productions; aussi ce Bill essuya-t-il une vive opposition. Il fut sur-

---

nistres. Ils ont des Gazetiers à leurs ordres. L'éloge le plus grand du jeune Pitt, à son début, a été, suivant moi, que tous les Gazetiers étoient contre lui. Ce qui prouvoit qu'il n'en soudoyoit aucun & qu'il étoit au-dessus d'une pareille infamie. *Note du Traduct.*

(1) On peut même dire qu'il la fit naître. Il engagea le Directeur d'un théâtre de faire jouer une pièce où il étoit peint sous les traits de la satire la plus effrénée. *Note du Traduct.*

tout fortement cenfuré par le Lord Chefterfield qui obferva que les Loix qui avoient pour objet de maintenir le théâtre dans de juftes bornes, étoient fuffifantes. *Si*, difoit-il, *nos Auteurs ou nos Acteurs franchiffent ces limites, ils peuvent être pourfuivis & punis. Une nouvelle Loi eft donc inutile, & une Loi inutile eft une Loi dangereufe. L'efprit, Milords, eft la propriété de ceux qui en ont, & trop fouvent c'eft leur unique propriété. Il eft donc cruel de les en dépouiller, eux qui font déja pauvres. Si les Poëtes & les Acteurs doivent être réprimés, qu'ils le foient comme les autres fujets. Qu'ils foient jugés par leurs Pairs; mais que leur fort ne dépende pas d'un homme, fait le feul fouverain juge de l'efprit* (1). *Un pouvoir remis entre les mains d'un feul homme fans bornes & fans appel, eft un privilége inconnu à nos Loix, incompatible avec notre conftitution.* Chefterfield avoit raifon, tout le monde le penfoit, tout le monde le difoit. Mais il n'y avoit point d'argument qui tint contre la bande de Walpole. Il l'emporta; & de ce moment le génie comique defcendit au tombeau. Le théâtre Anglois n'eut plus & n'a plus que des Poëmes mutilés, & des Poëtes médiocres.

Enfin, l'attention publique fe détourna de ces querelles domeftiques pour fe porter fur des

(1) L'homme qui dépend de l'homme eft prefque toujours vil & médiocre. Celui-là feul eft énergique & fublime, qui ne dépend que de la Loi ou de l'opinion publique. *Note du Traduct.*

discussions étrangères. Les Espagnols disputoient aux Anglois le droit de couper dans la baie de Campeche ce bois si solide & si brillant qui sert à orner leurs maisons. Il avoit été accordé par différens traités ; mais il y avoit du louche dans la convention, au moins le Ministère Espagnol le prétendoit, & en conséquence, il faisoit saisir par les Gardes côtes, autant de vaisseaux Anglois qu'il s'en trouvoit dans ces parages. On ensévelissoit les prisonniers dans les mines du Potosi, on les y traitoit cruellement, on empêchoit qu'aucune plainte ne parvînt à Londres. Mais enfin toutes les cruautés ont un terme : les Négocians Anglois se plaignirent si vivement au Parlement de ces affronts & de ces atteintes portées au droit des gens, que cette assemblée se préparoit à en prendre connoissance, lorsque Walpole résolut de le prévenir, & entama une négociation avec l'Espagne. Il vouloit éviter la guerre, parce qu'il se prévoyoit obligé d'y employer ces fonds, que durant la paix il s'approprioit, parce qu'il craignoit d'ailleurs que cette guerre ne fût le terme de son Administration. Ses craintes n'échappèrent point à la Cour de Madrid. Elle s'en servit pour donner la Loi à l'Angleterre. On convint, par un traité signé au Prado, de régler sous huit mois, tous les objets de dispute relatifs à l'Amérique, de suspendre tous les préparatifs de guerre. Le Roi d'Espagne s'engageoit à payer au Roi d'Angleterre pour dédommager les Sujets, 95,000 liv. sterl., déduction faite des répétitions faites par la Cour

d'Eſpagne. Ce traité fut vivement cenſuré par l'oppoſition ; elle diſoit que Walpole y avoit trahi l'honneur de la Nation, que les Eſpagnols y avoient tout l'avantage, qu'ils s'y conſervoient le droit d'inquiéter les vaiſſeaux Anglois, qu'ils n'y faiſoient aucune ſatisfaction à l'Angleterre. Malgré ces raiſons auxquelles donnoit encore du poids la jonction du Prince de Galles & de ſes partiſans à l'oppoſition, le Miniſtre eut le ſecret de faire approuver par le Parlement ce traité humiliant.

Son triomphe devoit avoir un terme. Auſſi-tôt après cette diſcuſſion, il fit la demande d'un nouveau ſubſide; mais au lieu de l'accorder, le Lord Bathurſt fit une motion pour ſavoir ſi l'Eſpagne avoit payé la ſomme qu'elle s'étoit obligée d'acquitter. Le Duc de Newcaſtle, par la permiſſion du Roi, déclara qu'elle n'étoit pas payée ſans que la Cour d'Eſpagne en eût aſſigné aucune raiſon. Ce refus parut un motif ſuffiſant pour déclarer la guerre. On délivra des lettres de marque contre les Eſpagnols, & on prépara divers armemens. La Cour d'Eſpagne n'en parut pas inquiète. Elle comptoit ſur l'appui de la France. L'Ambaſſadeur de cette dernière Puiſſance à la Haie, déclara que ſon maître épouſeroit le parti de l'Eſpagne; il eut l'art d'engager les Hollandois à la neutralité. Ainſi, ce ſiſtême politique, que le Régent de France avoit pris tant de peine à établir, étoit renverſé. La France & l'Angleterre unies 20 ans auparavant, alloient être en guerre. Ces variations doivent inſpirer au ſage un grand mépris

pour les vains projets des Administrateurs.

Le peuple Anglois demandoit la guerre, le Ministère la faisoit malgré lui; mais enfin il falut s'y décider. La guerre fut déclarée dans les formes, & l'Amiral Vernon fut envoyé à la tête d'une flotte dans les Indes Occidentales, pour y détruire le commerce des Espagnols. Vernon étoit un soldat brave, mais grossier, qui haïssoit la corruption & les corrupteurs. Il s'étoit élevé souvent contre le Ministère. Il assura un jour dans la Chambre des Communes, qu'il s'engageoit à prendre, avec six vaisseaux de ligne, la ville & la forteresse de Portobello. Cette assertion parut ridicule au Ministère; il la saisit pour perdre son ennemi (1). Il fit donner six vaisseaux à Vernon qui partit & réussit à son gré, sans avoir presque versé de sang. Ce succès confondit le Ministère, encouragea le Parlement à poursuivre la guerre, & enfla les espérances de la Nation.

---

(1) Voilà comment un Ministère corrompu parvient à être pour sa Nation, un ennemi plus cruel que ses ennemis mêmes. Walpole auroit volontiers payé les Espagnols, pour que Vernon, qu'il détestoit, fût battu par eux; il auroit joui de son malheur & de la calamité nationale. *Note du Traduct.*



LETTRE LVII.

Suite du Regne de GEORGES II.

JE me propofe de vous donner ici un précis de quelques difcours remarquables qui furent prononcés dans ce Parlement. Vous y trouverez les maximes de la raifon, le ton énergique de la liberté & du patriotifme.

Je citerai d'abord celui de M. Pulteney, fur la motion faite pour réduire l'armée.

« On a beaucoup parlé d'armées parlementaires, d'armées dont on continue l'exiftence d'année en année ; j'ai toujours été, & je ferai toujours contre une armée permanente fous quelque dénomination qu'on la conferve. Que ce foit une armée parlementaire, ou une armée royale, peu importe ; c'eft toujours une armée permanente ; c'eft-à-dire un corps d'hommes diftinct du peuple, gouverné par des loix différentes, foumis aveuglement aux ordres de fon Commandant. C'eft par ce moyen que les Nations ont été jettées dans l'efclavage, & ce font les armées encore qui les forcent d'y refter. Car il eft impoffible qu'un peuple conferve fa liberté, là où il eft entouré de bayonnettes. Nous avons mille exemples de cette vérité. Que l'expérience des Efclaves nous ferve, à nous qui fommes encore libres. «

« Il m'importe peu que l'armée foit comman-

dée, comme on l'assure, par des Officiers incapables de se prêter au projet de réduire leurs compatriotes à la servitude. Je crois à leur patriotisme, à leur amour pour la liberté. Mais ces Officiers vivront-ils long-tems ? Conserveront-ils toujours leurs postes ? Ne peut-on pas les congédier & les remplacer par des instrumens de la tirannie ?

» Eh ! ne savons-nous pas quel empire les passions ont sur nous, & combien il est dangéreux de confier aux meilleurs des hommes un pouvoir trop grand ? Y a-t-il eu une armée plus brave que celle de Jules César, & qui servît son pays avec plus de fidélité ? Cette armée étoit commandée par les meilleurs Citoyens de Rome, par des hommes de rang & de fortune, & cette armée mit sa Patrie aux fers. Il ne faut donc point se reposer sur l'affection des soldats envers leur Patrie, sur l'honneur ou l'intégrité de leurs Chefs. Dans le régime militaire, la justice s'exécute avec tant de célérité, la punition est si sévère, la subordination une loi si impérieuse, qu'aucun Officier ou Soldat n'oseroit, ni disputer, ni examiner les ordres de son Commandant. Le soldat doit tout oublier, ses goûts, ses devoirs civils, le respect pour le droit naturel ; si son Général lui ordonnoit de chasser son père de cette chambre, il le feroit, ou la mort seroit la punition du moindre délai ou murmure. Que ce Général nous envoyât un bataillon ici, nous porter ses ordres la bayonnette à la main, je sais bien quel seroit

alors notre devoir, il faudroit faire pendre à la porte de cette chambre l'Officier chargé de ces ordres; mais je doute qu'on trouvât dans cette Chambre assez de courage & de hardiesse pour prononcer une pareille sentence.

„ Ce ne sont point des fantômes que je combats ici; je ne fais que rappeller l'histoire de ce qui est arrivé à un Parlement anglois, à une armée angloise, & cette armée étoit non-seulement angloise, mais elle avoit été levée par l'ordre de la Chambre des Communes, elle étoit payée par elle, commandée par des Généraux de son choix. Qu'on cesse donc de croire qu'une armée aux ordres du Parlement lui soit toujours soumise. Si elle est assez nombreuse, pour en imposer, elle restera tranquille, tant qu'elle trouvera de la complaisance dans le Parlement. Si elle éprouve un refus, alors la sédition commencera, & ce ne sera pas le Parlement qui cassera l'armée, ce sera l'armée qui dissoudra le Parlement. Telle a été la conduite de l'armée lors de la révolution; & même elle ne manquera pas de prétextes pour pallier ses excès. Elle dira, comme Cromwel, qu'elle casse un Parlement qui envahissoit la liberté nationale, pour protéger cette liberté.

Il est un raisonnement que les défenseurs de l'opinion contraire ont beaucoup fait valoir; ils ont dit que pour assurer la succession de la Couronne à la Maison Protestante actuelle, il falloit une armée permanente; & moi je dis, que c'est le vrai moyen de mettre

en danger cette succession. Les armées sont presque toujours funestes au sistême des successions héréditaires. Voyez Rome sous le régime militaire. Les armées qui nommoient des Empereurs, eurent-elles jamais égard au droit de succession? Elles donnèrent à Auguste pour successeurs, des Jardiniers, des Cordonniers.

« On veut capituler avec nous, on nous demande que la Couronne puisse conserver l'armée pendant un tems limité. — Que cette modération ne nous fasse point illusion. Une armée à tems ne tarde pas à devenir perpétuelle. Le renouvellement de l'acte qui consacre son existence, devient alors un jeu que la corruption facilite, & l'œuvre de la servitude s'opère. Nous sommes dans un moment de crise, il faut en profiter. La paix regne-t-elle par-toute l'Europe; point d'armée, si nous voulons être libres, si nous voulons diminuer le fardeau de notre dette, elle ne fera que se grossir, & nos droits seront foulés aux pieds un jour ou l'autre, si nous permettons aux Ministres d'avoir à leur dévotion un corps d'hommes armés. »

On doit se rappeller que l'on fit une motion dans ce Parlement pour révoquer l'acte des Parlemens septenaires. Voici un précis du discours que M. S. Aubin fit à cette occasion.

« Nos Ancêtres ont senti l'avantage de renouveller souvent le Parlement, & ils ont fait de sages loix a cette occasion.

« Le Parlement fut d'abord annuel; on le continua ensuite pendant trois ans; mais sa

durée n'excéda jamais ce terme. Henri VIII changea le premier cet ordre des choſes ; il prolongea la durée du Parlement parce qu'il eſpéroit alors trouver dans ſes Membres plus de complaiſance pour ſes volontés, & ce tiran ne ſe trompa pas dans ſon calcul. Cet infâme deſpote qui ne reſpecta ni les loix divines, ni le droit naturel, ſe faiſoit un jeu de fouler aux pieds les privilèges de la Nation.

« Charles I. n'avoit ni ſa cruauté ni ſes vices, mais il aimoit comme lui à avoir une autorité illimitée ; & il étoit entouré de favoris & de flatteurs, qui cherchoient à l'étendre pour en couvrir leurs crimes. Charles convoquoit donc & caſſoit à ſon gré les Parlemens, enſuite il voulut s'en paſſer ; il paya de ſa tête ſa conduite imprudente. Ce doit être une leçon pour engager les Souverains à ne pas franchir les bornes de leur pouvoir, à reſtituer au peuple ſes droits uſurpés.

« Charles II ne fut point corrigé par l'exemple de ſon père. Il reprit ſon projet d'autorité illimitée. Il eut un Parlement complaiſant qui le favoriſa, & pour payer ſa complaiſance, il en prolongea exceſſivement la durée. Ce Parlement ſi deshonoré par ſa corruption, eſt connu dans l'hiſtoire ſous le nom du *Parlement penſionnaire*. Charles en même tems pour prévenir les plaintes de la Nation, l'amuſoit avec un fantôme de liberté.

« Lors de la révolution, le peuple réclama ſes anciens droits. Il demanda que les Parlemens fuſſent frequens. Le peuple, comme on

fait, fut réellement vendu & sacrifié, quoiqu'en apparence on stipulât ses droits. Cependant ses partisans combattirent si vigoureusement depuis, qu'ils arrachèrent l'acte du Parlement triennal. Malheureusement cet acte a été détruit par un autre qui fixe la durée du Parlement à sept ans. On sait quelles ont été les vues, quels ont été les moyens de ceux qui ont provoqué cet acte. Il est, il sera funeste pour la Nation. C'est ce que je vais prouver, & ce qui doit déterminer à le révoquer.

« Les longs Parlemens rendent les Membres indépendans de leurs constituans, & de cette indépendance résultent de dangéreuses conséquences. Le Mandataire connoît moins alors l'esprit de ceux qu'il réprésente, & il est plus porté à les trahir.

« Les longs Parlemens donnent plus de facilité aux Ministres pour corrompre une majorité; ils en ont plus de tems pour leurs manœuvres, plus de moyens pour séduire. Aussi depuis cet acte des Parlemens septenaires, on a dû remarquer combien la corruption s'est augmentée. Elle ne se cache plus aujourd'hui, elle se montre avec audace, on met un prix à nos voix. Je sais qu'il est des patriotes qui ont résisté vertueusement à toutes les tentations; mais combien y ont succombé! Cette corruption doit être moindre dans un Parlement de courte durée. Le Ministre a moins de moyens, moins de tems; le Membre est rappelé plus souvent vers ses constituans.

» On

« On a dit que de fréquentes élections feroient difpendieufes pour la Nation; je ne le crois pas ; elles le feroient pour ceux qui voudroient continuer leurs manœuvres de corruption; ou plutôt la fréquence des élections réprimeroit la corruption. Car qui feroit aſſez riche pour payer fi fouvent les fuffrages des Electeurs ? Par-là tout rentreroit dans l'ordre, le peuple éliroit celui qui lui paroîtroit le plus vertueux ou le plus habile, tandis qu'aujourd'hui les élections font des marchés publics où les Electeurs mettent leur voix à l'enchère, & cette enchère eft toujours couverte par le Miniftère. »

On eft curieux fans doute de voir quelles raifons oppofa Sir Robert Walpole, dont on cenfuroit le Miniftère fi audacieufement corrupteur : en voici le précis.

« Ceux qui ont difcuté la queftion des Parlemens feptenaires, me paroiſſent n'avoir pas aſſez fait attention à la nature de notre Gouvernement. C'eft un mélange de monarchie, d'ariftocratie, de démocratie. Notre plus grand foin doit-être d'empêcher que l'efprit de la démocratie n'y domine ; il y apporteroit tous les inconvéniens de cette efpece de Gouvernement. On fait que l'on y prend difficilement une réfolution, qu'on l'exécute lentement, que le pays eft fujet à de fréquentes féditions & émeutes, ce qui le rend aifément la proie de fes voifins.

« Or il eft évident qu'un Parlement triennal, en rapprochant davantage notre conftitution de la démocratie, nous procureroit tous

ſes maux. Le Miniſtre ne pourroit jamais y prendre une réſolution, ſans connoître l'eſprit du Parlement & celui du peuple, ſans les ſonder; le tems ſe perdroit à cette étude; & d'ailleurs il ſeroit obligé ſouvent pour ſe juſtifier, d'expoſer au grand jour des ſecrets, dont nos ennemis pourroient profiter.

» On ſait que la populace eſt naturellement portée à s'exagérer ſes ſuccès comme ſes calamités, qu'elle eſt par conſéquent imprudente ou incertaine dans ſes déciſions; cet eſprit ſe communiqueroit à cette Chambre. Les repréſentans du peuple obligés de le conſulter plus ſouvent, ſeroient irréſolus comme lui.

Nous n'avons point à craindre ces inconvéniens dans un Parlement ſeptenaire; le Miniſtère a toujours aſſez de tems, & aſſez de moyens pour aſſurer le ſuccès de ſes places, pour réparer les échecs, s'il en reçoit, pour ſe juſtifier de ſes torts, ſi on l'accuſoit, en expoſant ſa conduite aux yeux du public.

Quant aux factions & aux ſéditions, j'avoue que dans les Gouvernemens monarchiques ou ariſtocratiques, elles réſultent preſque toujours de l'oppreſſion; mais dans les démocraties elles proviennent de ce que le peuple a une trop grande part dans le Gouvernement; car alors ceux qui aſpirent aux places ne ceſſent de le flatter, & de décrier ceux qui ſont en place; ils intriguent, ils cabalent, ils ſacrifient même l'utilité de la Patrie, pour avoir le plaiſir d'écraſer leurs adverſaires, pour pouvoir les rem-

placer. De-là les factions, les séditions fomentées perpétuellement par la corruption & l'ambition. Elles seroient bien plus fréquentes sous les Parlemens triennaux; ceux-ci dépendant davantage du peuple, seroient des esclaves; le Ministère participeroit de ces variations, & il en résulteroit que le Gouvernement deviendroit ou tout-à-fait démocratique, ou tirannique.

» Quant à la corruption introduite dans le Parlement, je crois qu'on doit distinguer & qu'on a exagéré ses suites pernicieuses. Le Parlement est composé, pour la plus grande partie, d'hommes de rang & de fortune. Peut-on croire que de pareils hommes vendent jamais leur voix pour renverser la constitution? Eh! que deviendroient alors leurs propriétés, leurs richesses, leurs titres, leur liberté. Cette considération empêchera même une majorité corrompue de voter pour un bill ministériel qui tendroit à la destruction de notre constitution. Que pour des bills de moindre importance, le Ministre influe & gagne une majorité, je ne vois pas quel mal en résulte; & je suis persuadé que par la nature des choses, il est presqu'impossible de l'arrêter.

» On a insinué que le trésor public servoit à alimenter cette corruption, & à gagner des voix à la Couronne. Ce grief est chimérique; on sait avec quelle difficulté un Ministre peut distraire un schelling de ce trésor. L'argent voté pour une année doit être appliqué à sa destination, & le Parlement a le pouvoir d'exa-

miner si cette destination a été fidelement remplie.

« On a parlé de places lucratives accordées à plusieurs Membres du Parlement. Mais on doit réfléchir que ces Membres vivant à Londres, où tout est infiniment plus cher qu'à la campagne, ont besoin d'émolumens plus considérables pour remplir leurs postes avec honneur.

Il étoit facile de répondre aux argumens spécieux de Walpole. S'il y a tant d'abus dans le Gouvernement d'Angleterre, c'est précisément parce que la démocratie y perd tous les jours, parce que le peuple n'a presque plus de liberté politique. Il ne lui en restoit que dans les élections, & la corruption y présidant, il est clair qu'il n'a pas même cette ombre de liberté.

Les inconvéniens de la démocratie ne sont d'importance que pour un Conquérant qui a besoin du secret pour concerter ses invasions, de la célérité pout l'exécution. Mais un Gouvernement républicain ne doit jamais être conquérant. On doit s'y occupper sur-tout & de l'administration intérieure, & de la défense au-dehors; & la sagesse exige de la lenteur & de la réflexion.

Si dans les Républiques il y a souvent eu des factions, c'est parce que presque par-tout il y a eu des aristocrates qui voulurent dominer. Voyez Rome, par exemple; l'orgueil & l'ambition des Praticiens nécessitoient les factions; mais elles ne sont point les suites d'une démocratie bien réglée.

Un Parlement corrompu fera tout ce que le

Ministre voudra, même quand il voudra renverser la constitution. Parmi les Membres vendus, les uns ont, d'autres n'ont pas; ceux-ci voudroient avoir, ceux là espéreroient joindre à leur fortune plus de places, plus de crédit. Dans une Monarchie illimitée, tous vendroient d'autant plus cher leur voix, que l'objet en seroit plus important. D'ailleurs, il y a beaucoup d'exemples de Parlemens corrompus qui ont accordé les bills les plus contraires à la constitution. Vous les trouverez sous les regnes de Henri VIII, d'Elisabeth, de Charles II, de Guillaume, &c.

Il est très-vrai que le Parlement a le droit de réviser les comptes des Ministres; mais puisque nous supposons ce Parlement corrompu, il est clair que quand la minorité prouveroit qu'il y a des friponneries, la majorité en absoudroit toujours le Ministre corrupteur.

La corruption de Parlement étant une suite des Parlemens septenaires, & cette corruption devant entraîner à la longue la servitude de la Nation, il est donc évident que pour l'intérêt de l'Angleterre, on doit rendre les Parlemens plus fréquens.



LETTRE LVIII.

Suite du Regne de

GEORGES II.

1740.

La guerre élevée entre l'Angleterre & l'Eſpagne, ſuffiſoit pour embraſer tout le globe. Les mers furent couvertes de vaiſſeaux, dont un ſeul pouvoit détruire toute la Puiſſance navale de l'Empire Aſiatique (1). On réſolut à la Cour de Londres d'attaquer l'ennemi ſur les côtes du Chili & du Pérou. On équipa une eſcadre de vaiſſeaux, ſous les ordres du Commodore Anſon, qui devoit paſſer le détroit de Magellan, & porter la guerre dans la mer du Sud. Cette flotte devoit en même temps concerter ſes opérations par l'iſthme de Darien avec l'Amiral Vernon qui aſſiégeoit Carthagène. Ce projet étoit bien combiné. Les lenteurs & bevues du Miniſtère le firent échouer.

Cependant, quoique la ſaiſon fût déja fort avancée, le Commodore mit à la voile avec cinq vaiſſeaux de ligne, une frégate & deux vaiſſeaux marchands, chargés de proviſions & de

(1) Cela eſt un peu exagéré ; car les Anglois eurent beſoin de pluſieurs vaiſſeaux pour mettre à la raiſon les pirates d'Angria. *Note du Trad.*

marchandiſes, deſtinées pour le commerce avec les Sauvages, habitans de cette partie du Monde, ou pour gagner leur affection. On ne comptoit au total ſur ces vaiſſeaux, que 400 hommes, dont 200 invalides avoient été ramaſſés dans les hôpitaux; le ſurplus étoit de nouvelles recrues. Malgré ces obſtacles & mille autres qu'éleva le Miniſtère, Anſon ne ſe découragea point. Ce fut en luttant contre la fortune même qu'il obtint ſes faveurs. Il dirigea ſa courſe vers Madère, vit les iſles du Cap verd, côtoya le Bréſil. Il ſe rafraîchit quelques jours à l'iſle Sainte Catherine, ſous le 27e. degré de latitude méridionale, iſle charmante, où la nature déploie de ſuperbes tapis de verdure, & prodigue en abondance ces fruits délicieux que produiſent les contrées du midi. En quittant ce ſéjour enchanteur, Anſon fit voile vers les climats froids & orageux du pole méridional. Il y erra pendant cinq mois, & entra enfin dans les fameux détroits de Magellan. Après y avoir eſſuyé les tempêtes les plus violentes, il doubla le Cap-Horn. Le reſte de ſa flotte fut diſperſé ou englouti. Le ſcorbut fit des ravages affreux dans ſon équipage, & ce ne fut qu'au travers de mille obſtacles, qu'il gagna l'iſle de Juan Fernandez. Il y reſta quelque tems. La nature, dans cet agréable ſéjour, ſembloit vouloir conſoler le genre humain, des maux que l'avarice & l'ambition cauſoient dans l'autre partie du continent. Pour en faire une retraite utile aux vaiſſeaux délabrés, Anſon y fit ſemer différentes graines, & diffé-

rens fruits Européens. Ils crurent & se multiplièrent avec tant de rapidité & d'abondance, que quelques Espagnols qui y débarquèrent quelques années après, & qui les virent répandus dans toute l'isle, ne pouvoient se lasser d'admirer cette générosité & cette bienveillance. C'est un de ces traits d'humanité si rares dans les guerres, & sur lequel se repose agréablement l'œil du Philosophe, fatigué de la vue de tant d'atrocités & de barbaries.

Le Commodore fut joint dans cette isle par un vaisseau de sa flotte & par le Trial, frégate de sept canons. En s'avançant au Nord, vers le tropique du Capricorne, il attaqua de nuit la ville de Patay. Dans cette expédition hardie, il ne fit aucun usage de ses vaisseaux, il ne débarqua pas même tous ses hommes. Quelques soldats se jettèrent à terre dans l'obscurité, & répandirent dans toute la ville la terreur & le désordre. Le Gouverneur, la garnison, les habitans, tout prit la fuite. Accoutumés à martiriser leurs ennemis vaincus, ils attendoient un pareil sort. Mais Anson étoit humain.

Cependant un petit nombre d'Anglois prit possession de la ville, & pendant trois jours on en enleva paisiblement les marchandises & les trésors. Le montant en fut immense. On se servit des Nègres qui n'avoient pas fui, pour porter à bord des vaisseaux Anglois, les richesses de leurs maîtres. Anson voulut traiter ensuite avec les Espagnols; on le refusa, & bientôt la flamme consuma la ville. C'étoit une légère ven-

geance (1) des cruautés qu'ils avoient exercées ſur les premiers habitans, en s'emparant de ces contrées. Le pillage de cette place enrichit les vainqueurs ; mais le ſcorbut recommença ſes ravages parmi l'équipage. Néanmoins la petite eſcadre s'avança juſqu'à la hauteur de Panama, ſitué ſur le détroit de Darien, ſur les côtes occidentales du grand continent de l'Amérique. Enſorte que l'Eſpagne étoit attaquée & enveloppée des deux côtés dans ſes poſſeſſions, par Anſon dans la mer du Sud, par Vernon de l'autre côté; mais Vernon ne réuſſit pas, & le projet échoua.

Anſon qui n'avoit plus que deux vaiſſeaux ſous ſes ordres, plaça toutes ſes eſpérances dans la priſe d'un de ces riches vaiſſeaux Eſpagnols, qui font le commerce des iſles Philippines, proche la Chine & du Mexique. On ne voyoit dans une année qu'un ou deux au plus de ces navires paſſer d'un continent à l'autre. Ils ſont immenſes, forts, larges, & chargés d'une grande quantité d'or & de marchandiſes. Le Commodore, avec ſa petite flotte, traverſa donc ce grand continent qui ſépare l'Aſie & l'Amérique, dans l'eſpoir de rencontrer cette riche priſe, qui, ſuivant ſon calcul, devoit retourner de l'Eſt. Il eſpéroit ſe dédommager amplement de ſes fatigues & de ſes malheurs. Si l'avarice devient quelquefois ho-

---

(1) Je ne ſais ſi cette vengeance eſt bien juſte. Il faut punir les hommes pour ce qu'ils ſont, & non pour ce qu'on a fait avant eux. *Note du Traduct.*

norable, c'eſt lorſqu'elle eſt épurée au creuſet de l'infortune & du danger.

Anſon n'avoit plus de proviſions fraiches, & il tenoit la mer depuis long-tems. Le ſcorbut attaqua donc encore ſon équipage. Cette cruelle maladie, quoiqu'appellée du même nom ſur terre & ſur mer, eſt bien plus dangereuſe en mer. Le ſcorbut de mer s'annonce par les ſimptômes les plus affreux. C'eſt une putréfaction générale, les dents tombent, les vieilles bleſſures ſe rouvrent, & quelquefois les membres ſe rompent dans les jointures. Cette maladie terrible fit périr une grande quantité de matelots, en réduiſit le plus grand nombre à l'extrémité. Cependant un des deux vaiſſeaux devenant peſant, & le nombre de matelots diminuant tous les jours, le Commodore le fit brûler au milieu de l'Océan. Sa flotte étoit réduite au ſeul vaiſſeau, le Centurion, de 60 canons, & ſon équipage étoit dans le plus triſte délabrement. Il fit jetter l'ancre à l'iſle déſerte de Timan, ſituée à-peu-près à la moitié du chemin, entre l'ancien & le nouveau continent. Cette iſle renfermoit dans ſon ſein, quelques années auparavant, plus de 30,000 habitans; mais une maladie épidémique en détruiſit une partie, & l'autre abandonna la place. Rien ne pouvoit cependant égaler la beauté de ce lieu. L'imagination la plus vive ne peut imaginer le tableau magnifique qu'offroit la nature dans Timan. Verdures, boſquets, caſcades, champs, fleurs, perſpectives, tout y étoit prodigué. L'eſcadre Angloiſe ſe rétablit dans cette iſle; on y

voyoit abonder tout ce qu'un équipage délabré pouvoit desirer, eaux pures & claires, herbes salutaires, air parfumé, animaux domestiques: enfin, tout ce qui étoit nécessaire pour réparer leur vaisseau (1). Après s'être long-tems rafraîchis, les Anglois dirigèrent leur route vers la Chine, pafsèrent le Royaume de Formose, jettèrent l'ancre dans la rivière de Canton, dans le dessein de caserner le seul vaisseau que la fortune eût épargné. C'étoit la route qui les conduisoit à leur patrie; mais rien ne développe mieux le caractère hardi & opiniâtre des Anglois, que le projet qu'ils exécutèrent, de retourner dans ce même océan, où ils avoient couru tant de dangers. Le Commodore ayant rétabli son vaisseau, avec le secours des Chinois, & ayant engagé à son service des matelots Hollandois & Indiens, remit à la voile pour l'Amérique. Enfin, le neuf Juin, il découvrit ce Gallion qu'il attendoit avec tant d'ardeur. Ce vaisseau avoit été construit pour le service de la guerre & du commerce. Il portoit 60 canons & 500 hommes, tandis que l'équipage du Centurion n'étoit pas la moitié si nombreux. Le combat s'engagea promptement, il dura peu. Les Anglois se rendirent maîtres du Gallion; cette victoire étoit dans les règles: ceux qui attaquent ont tant d'avantage sur ceux qui se défendent, & d'ailleurs les Anglois ont bien plus d'expé-

---

(1) Eh! que n'y restoient-ils? Quelle fureur infernale d'abandonner un Paradis pour venir se plonger dans la boue & les vices de l'ancien monde? *Note du Traduct.*

rience pour les batailles navales que les autres Nations. La victoire ne coûta que quelques soldats aux vainqueurs. Les Espagnols perdirent environ soixante hommes. Anson retourna à Canton avec sa prise. Il y soutint l'honneur de sa patrie, en refusant de payer les impôts que le Gouvernement Chinois met sur les vaisseaux marchands. Il prétendit qu'un vaisseau de guerre Anglois devoit être exempt de ce tribut. De Canton, il partit pour le Cap de Bonne Espérance, & fit voile vers l'Angleterre, où il arriva heureusement, chargé de richesses immenses. Sa dernière prise fut évaluée 330,000 liv. sterl., & les différentes prises qui l'avoient précédée, pouvoient monter à une somme aussi considérable. A son retour, l'Amiral Anson reçut tous les honneurs que sa prudence & ses succès méritoient. Il devint bientôt l'Oracle du Conseil pour les délibérations sur la Marine. Le Roi l'éleva à la dignité de Pair, & il devint ensuite premier Lord de l'Amirauté.



LETTRE LIX.

Suite du Regne de

GEORGES II.

Anson employa près de trois ans dans cette expédition. Pendant cet intervalle, les Anglois continuèrent leurs opérations contre l'Eſpagne toujours avec la même vigueur, mais avec différens ſuccès. La flotte d'Anſon ne devoit d'abord jouer qu'un rôle ſubordonné au formidable armement deſtiné contre les côtes de la Nouvelle-Eſpagne. Il conſiſtoit en 29 vaiſſeaux de ligne, & un nombre égal de frégates, approviſionnées & munies de tous les inſtrumens de guerre, montés par 5000 matelots & 12000 hommes de troupes de terre. Jamais on n'équipa une flotte ſi nombreuſe & ſi bien appareillée (1); jamais Nation ne dut avoir de plus ſûres eſpérances de la victoire. Le Lord Cathcart commandoit les troupes de terre. Il mourut dans le paſſage, & le commandement tomba dans les mains du Général Wentworth, qui n'avoit d'autre mérite que la faveur du Miniſtère. Ce malheur, joint à quelques autres fâcheuſes circonſtances,

(1) Cela n'eſt pas exact. *L'Armada* étoit bien plus nombreuſe, & ſous le regne de Louis XIV il y avoit des flottes bien plus belles. *Note du Traduct.*

contribua beaucoup à fruſtrer le public des eſpérances qu'il avoit conçues. Le Miniſtère avoit d'abord, ſans aucune raiſon plauſible, retenu la flotte en Angleterre, & laiſſé écouler le tems favorable pour tenir la campagne. Dans le pays où l'on alloit porter la guerre, les pluies périodiques commencent vers la fin d'Avril, & ce changement dans l'atmoſphère eſt toujours ſuivi de maladies épidémiques. Enfin, la flotte mit à la voile pour la Nouvelle-Eſpagne, & après quelques tempêtes & quelques délais, arriva devant Carthagène. Cette ville ſituée à ſoixante mille de Panama, ſert d'entrepôt & de magaſin pour les marchandiſes Eſpagnoles, qu'on y apporte d'Europe, & qui de-là, ſont tranſportées à Panama, bâtie ſur la côte oppoſée. La priſe de Carthagène auroit donc interrompu le commerce de l'Ancienne-Eſpagne avec la Nouvelle. On débarqua les troupes dans l'iſle de Terre-Bombe, à l'entrée d'un Havre, connu ſous le nom de *Boca Chica*, qui étoit muni de fortifications de toute eſpèce. Les Anglois élevèrent une batterie ſur le rivage, qui ne tarda pas à faire une brèche dans le principal fort, tandis que l'Amiral envoya pluſieurs vaiſſeaux pour diviſer le feu de l'ennemi, & concourir aux opérations des troupes de terre. La brèche ayant été jugée praticable, on ordonna l'aſſaut, mais les Eſpagnols abandonnèrent leurs forts. Ils auroient pu les défendre avec ſuccès s'ils euſſent eu du courage. Ce ſuccès frayoit aux Anglois un

chemin à la ville, mais ils trouvèrent plus de résistance qu'ils n'en avoient attendu. La chaleur dangereuse du climat fit périr beaucoup de soldats, & une discussion qui s'éleva entre les Officiers de terre & de mer, retarda encore toutes les opérations. Aigri par des récriminations mutuelles, le Général commanda l'attaque du fort de S. Lazare; mais les guides ayant été tués, les troupes se trompèrent de chemin, attaquèrent la partie la plus fortifiée de ce fort, & après avoir essuyé un carnage affreux, avec une intrépide sérénité, elles furent enfin obligées de se retirer. Des provisions corrompues, un climat horrible, & une fièvre épidémique, contribuèrent à éclaircir leur nombre, & à leur ôter toute espérance de succès. On arrêta donc de rembarquer les troupes, & de les éloigner promptement de ce théâtre de carnage & de corruption. On fit sauter les fortifications, & la flotte retourna à la Jamaïque. Ce fatal événement, qui flétrissoit les armes Angloises, fut à peine parvenu en Angleterre, qu'on vit s'élever de tous côtés des murmures & des plaintes. On accabla de reproches les auteurs du projet; s'il eût réussi, la gloire les eût couverts de ses lauriers. La plus grande partie du mécontentement tomba sur le Ministre; on lui reprocha vivement ce malheur, dont il étoit peut-être innocent; la censure publique n'attaqua point ses premières opérations bien plus condamnables. La bassesse trouve quelquefois grace aux yeux du

genre humain, le malheur n'en trouve jamais.

Mais ce qui contribua davantage à augmenter les murmures du peuple, ce fut l'interruption du commerce que causèrent les ennemis en croisant dans toutes les mers. Leurs armateurs furent en si grand nombre & si heureux, que dans le commencement de cette année, ils avoient pris 407 vaisseaux appartenans aux sujets de la Grande-Bretagne. Les Anglois, quoiqu'infatigables pour équiper des flottes, paroissoient accablés sous ces différens coups, & souffrirent toutes ces pertes sans user de représailles.

Le mécontentement général eut une influence prodigieuse sur l'élection des Membres du nouveau Parlement. Tous les Partisans du Prince de Galles, qui vivoit alors retiré de la Cour comme un simple Gentilhomme, s'opposoient au Ministère. On vit alors s'élever des débats opiniâtres dans toutes les parties du Royaume; mais le parti de l'Opposition prévalut à la fin dans la Nation & dans la Chambre des Communes. L'intérêt de la Nation paroissoit être la seule règle; on vit alors le pouvoir du Ministre décliner, & ceux qui avoient résolu de garder la neutralité l'abandonnèrent.

Sir Robert Walpole chanceloit & touchoit à sa ruine, il s'en apperçut. Il vit qu'il ne pouvoit se sauver qu'en sémant la division dans le parti opposé. Le Prince étoit son ennemi le plus

plus redoutable. Il étoit chéri de toute la Nation pour son humanité, sa bienveillance, sa candeur. Ce n'étoit que des vertus de particuliers, mais on ne lui avoit laissé la liberté que d'exercer celles-là. Le premier essai du Ministre, fut de tâcher de l'attirer à son parti. Il députa à son Altesse Royale l'Evêque d'Oxford. Telles étoient les propositions dont il étoit chargé. Le Prince devoit écrire une lettre au Roi; lui & tous ses Partisans devoient rentrer en grace, on auroit ajouté à ses revenus 50000 livres; on lui auroit donné 200000 liv. pour acquitter ses dettes (1). Ces offres étoient séduisantes pour un Prince noyé de dettes, & qui avoit un rang à conserver; mais il les dédaigna, & répondit qu'il n'accepteroit jamais ces conditions tant qu'elles lui seroient dictées par Sir Robert Walpole. Ce Ministre vit alors que nul artifice n'étoit capable de dissoudre le parti formé contre lui; il résolut d'essayer encore une fois son pouvoir expirant dans la Chambre des Communes, sur un débat occasionné par une élection; mais il eut la mortification de voir la plus grande partie des Membres s'élever contre lui. Alors, il déclara qu'il n'assisteroit plus aux délibérations de cette Chambre. Le Parlement fut convoqué pour le lende-

(1) Les raccommodemens des Ministres, comme les guerres qu'ils font, sont donc toujours aux dépens du pauvre peuple! Il paie toujours & par-tout! *Note du Traduct.*

main, & Sir Robert ayant été créé Comte d'Oxford, se démit de tous ses Emplois. Jamais le peuple ne témoigna une joie plus universelle & plus sincère qu'à la nouvelle de cette démission. Il se flattoit de voir enfin le terme de ses malheurs domestiques, de voir le commerce renaître & refleurir de tous les côtés, la guerre conduite avec vigueur, & la Chambre des Communes concerter sagement toutes ses opérations; mais la plupart de ses espérances furent trompées. Les fautes & la maladresse d'un Ministre portent un plus grand préjudice à son successeur qu'à lui-même; comme un regne foible produit toujours une plus foible succession. Pendant un long intervalle de tems, la Chambre des Communes avoit accru son pouvoir, & Walpole, avec tout son art, avoit dans le fait plutôt affoibli qu'étendu les prérogatives de la Couronne. Sa funeste méthode d'acheter des oppositions, avoit appris aux ames venales le secret de s'opposer à lui, & en augmentant la dette nationale (1), il avoit affoibli les forces de la Couronne dans la guerre, & l'avoit jettée dans la dépendance du Parlement pendant la paix. La plupart de ses Successeurs sentirent ces conséquences, & s'attachèrent à relever les droits de la Couronne, qu'ils regardoient comme la seule

(1) C'est peut-être là le seul motif qui fera pardonner les dettes nationales aux yeux de l'ami du peuple. Le Tiran se serre de ses propres liens. *Note du Trad.*

branche déclinante de la Conſtitution nationale; mais les autres guidés par leur intérêt perſonnel, après avoir atteint l'objet de leurs deſirs, abandonnèrent au haſard les rênes du Gouvernement. La fortune étoit leur unique but. Ils ne ſacrifioient point à la réputation.



LETTRE LX.

Suite du Regne de

GEORGES II.

LA guerre avec l'Efpagne continua pendant quelques années avec des fuccès variés. L'Amiral Vernon, & le Commodore Knowles & d'autres tentèrent dans les Indes occidentales quelques expéditions malheureufes. Ces infortunes furent encore aggravées par une troupe d'Auteurs affamés, appellés *Ecrivains politiques*. La fequelle de ces miférables êtres avoit d'abord attaqué Walpole; depuis elle étoit foudoyée par lui, & leurs gages lui coûtoient, dit-on, plus de 30000 livres; trop pefans pour briller dans aucun genre de Littérature, ces Ecrivains avoient tourné leurs idées vers la politique, fcience fur laquelle ils pouvoient écrire fans étude, & débiter des fottifes impunément. Leurs écrits embarrafsèrent pendant quelques-tems la conftitution, enflammèrent le peuple; (1) C'étoit le but des penfions que la Couronne prodiguoit. Ce fut alors que ces rêveurs exagerèrent la moindre faute, & peignirent d'effroyables tableaux de

(1) C'eft un malheur fans doute, que tous les Ecrivains ne foient pas animés de motifs purs; mais ce n'eft pas une raifon de leur interdire la plume. Un mauvais livre fait fouvent naître de bonnes idées. *Note du Traduct.*

la détreſſe & de la miſère qu'ils entrevoyoient dans l'avenir. Ces clameurs, & l'ineſpérance de réuſſir dans une guerre navale qui auroit entrainé les principales forces de la Nation, engagèrent le nouveau Miniſtre à détourner les regards du public ſur une guerre qu'il projettoit d'élever ſur terre. L'attachement du Roi pour les Domaines de ſon Electorat contribua davantage encore à attirer de ce côté *le torrent de l'indignation angloiſe.* On leva une armée pour l'envoyer en Flandres ; la guerre avec l'Eſpagne ne fut plus dans le nouveau plan qu'un objet du ſecond ordre.

Pour avoir une idée claire & conciſe de l'origine des troubles dans le Continent, il eſt néceſſaire de rétrograder de quelques années, & de tracer la ſituation des Gouvernemens Européens à l'époque où nous les avons laiſſés.

A la mort du Duc d'Orléans, Régent de France, le Cardinal de Fleuri entreprit de rétablir le déſordre, dans lequel le Régent avoit jeté le Royaume. Sa modération égaloit ſa prudence; il étoit ſincère, frugal, modeſte, ſimple. Sous lui la France répara ſes pertes, & s'enrichit même par le commerce, il abandonna l'Etat à ſon cours ordinaire, (1) à ces reſſorts naturels qui lui avoient procuré ſon élévation, & chaque jour le vit recouvrer ſes richeſſes & ſa grandeur dernière. Pendant le long eſpace

(1) *Laiſſez-les faire.* C'eſt ce mot de ſi grand ſens que le Cardinal ſuivoit en partie, & qui fit fleurir le Royaume. *Note du Traduct.*

du calme que ses Conseils avoient fait régner dans l'Europe, deux Puissances, obscures jusqu'alors, commencèrent à attirer les regards & la jalousie de leurs voisins. Pierre le Grand avoit déjà civilisé la Russie, & cet Empire immense, nouvellement créé, commençoit à influer sur les délibérations des autres Princes, & à donner des loix au Nord. L'autre Puissance étoit celle de Prusse, dont les Domaines serrés étoient extrêmement peuplés, & dont les forces bien entretenues, étoient toujours prêtes à agir. Charles VI tenoit toujours le sceptre que le traité d'Utrecht lui avoit donné. Ruinée par les projets destructeurs de Charles XII, la Suede languissoit encore. Le Danemark étoit pauvre; & partie de l'Italie reconnoissoit les différens Maîtres que plusieurs traités lui avoient donnés. Une paix profonde régnoit cependant par-tout, lorsque la mort d'Auguste, Roi de Pologne, vint rallumer un feu qui embrâsa l'Europe entière. L'Empereur Charles VI, secondé des armes de la Russie, se déclara pour l'Electeur de Saxe, second fils du Roi décédé. D'un autre côté, la France prit parti pour Stanislas, qui depuis long-tems avoit été élu Roi de Pologne par Charles XII, & dont la fille avoit depuis épousé le Roi de France. Stanislas courut à Dantzick, pour soutenir son Election. Dix mille Russes parurent, la Noblesse Polonoise fut dispersée, le nouveau Monarque enfermé, assiégé par un si petit corps de troupes; la ville fut prise, le Roi n'échappa qu'au travers de mille difficultés;

500 François envoyés pour le ſecourir, furent faits priſonniers de guerre. Il n'avoit plus d'eſpoir que dans les forces de la France, qui déterminée à lui donner un puiſſant ſecours, réſolut d'attaquer la Maiſon d'Autriche. Les projets de la France furent vivement ſecondés par l'Eſpagne & la Sardaigne. Ces deux Puiſſances eſpéroient s'enrichir des dépouilles de l'Autriche. La vengeance, & l'honneur de protéger un Allié malheureux, guidèrent les François. En conſéquence une armée françoiſe inonda l'Empire, ſous la conduite du vieux Maréchal de Villars. Le Duc de Montemar, Général Eſpagnol, fut également victorieux dans le Royaume de Naples; & l'Empereur eut la mortification de ſe voir tout-à-coup dépouillé d'une grande partie de l'Italie, pour avoir voulu donner à la Pologne un Roi. Ces ſuccès rapides de la France & de ſes Alliés, le forcerent promptement à demander la paix. Staniſlas, dont les droits avoient cauſé cette guerre, s'obligea par ce traité à renoncer à toutes ſes prétentions ſur le Royaume de Pologne. La France acquit pluſieurs domaines très-étendus, & particulièrement le Duché de Lorraine. La mort de l'Empereur, arrivée dans l'année 1740, ouvrit aux François une nouvelle occaſion d'exercer leur ambition; ſans reſpect pour les traités, & ſpécialement pour la Pragmatique-Sanction qui faiſoit retomber ſur la tête de la fille de l'Empereur, tous ſes domaines, ils firent élire l'Electeur de Bavière pour Empereur. Ainſi la fille

de Charles VI, descendue d'une ligne illustre d'Empereurs, se vit tout d'un coup dépouillée de son héritage, & pendant une année entiere sans aucune espérance de secours. Elle fermoit à peine les yeux de son père, qu'elle perdit la Silésie par une irruption soudaine du Roi de Prusse. Il saisit avidement le moment où cette Province étoit sans défense, pour ressusciter ses anciennes prétentions sur cette contrée, dont il faut avouer que ses Ancêtres avoient été injustement chassés. La France, la Saxe, la Bavière, attaquèrent le reste de ses Etats. Dans cette situation désespérée, elle trouva dans l'Angleterre un Allié puissant. La Sardaigne & la Hollande lui joignirent promptement leurs forces; la Russie parut la dernière sur les rangs pour embrasser sa cause. On demandera peut-être pourquoi la Grande-Bretagne jouoit un rôle dans ces querelles du Continent? Elle avoit à défendre son Electorat d'Hanovre; sa sûreté, son agrandissement dépendoient de la juste proportion établie entre les Membres de l'Empire.

Le Lord Carteret jouissoit alors de toute la confiance que le Roi avoit accordée à Sir Robert Walpole, & suivant ses projets, il flattoit les desirs de son Maître, & ouvroit à son ambition une carrière plus étendue. Il espéroit cueillir des lauriers qui ne pourroient produire aucun bien; car les campagnes, heureuses ou non, ne pouvoient avoir qu'une triste fin. Lorsque le Parlement se fut assemblé, le Roi l'informa de son étroit attachement à ses engagemens; quoi-

qu'attaqué dans ses propres domaines, il l'informa qu'il avoit augmenté dans les Pays-Bas les forces de l'Angleterre de 6000 Hanovriens. La demande faite par le Monarque au Parlement de payer ses troupes, excita alors de violens débats. On considéra que c'étoit payer des troupes pour défendre leur propre cause. Le Ministère cependant, qui déclamoit auparavant contre les guerres du Continent, défendit vivement ce projet, & enfin le fit adopter par la force du nombre. Le peuple vit avec douleur ses anciens défenseurs sacrifier le sang & les trésors de la Nation pour une alliance destructive. Il ne sut plus en qui mettre sa confiance pour défendre ses intérêts, & commença à s'appercevoir que le patriotisme n'étoit qu'un mot vuide de sens. Quelque préjudiciables que fussent ces projets à la Nation, ils furent singulièrement favorables à la Reine de Hongrie. Elle commença à cette époque à triompher de tous ses ennemis. Les François furent obligés de quitter la Bohême. Le Prince Charles, son Général, à la tête d'une armée considérable, envahit les Etats de Bavière. Le chimérique Empereur, son rival, fut obligé de fuir devant elle; abandonné de ses Alliés, dépouillé de son Electorat, il se retira à Francfort, où il vécut dans l'indigence & dans l'obscurité. Il résolut de rester neutre jusqu'à la fin de la guerre, tandis que les François, qui n'avoient pris les armes que comme ses Alliés, supportèrent tout le fardeau. Les troupes envoyées par l'Angleterre au se-

cours de la Reine, étoient commandées par le Comte de Stair, Général consommé, qui avoit appris l'art de la guerre sous le fameux Prince Eugène. Son principal projet étoit de se joindre à l'armée commandée par le Prince Charles de Lorraine. Les François, résolus de prévenir cette jonction, assemblèrent 60000 hommes sur la rivière du Mein, sous les ordres du Maréchal de Noailles, qui posta ses troupes au côté oriental de la rivière. Les Anglois, au nombre de 40000, avançoient de l'autre côté, tandis que les François trouvèrent le moyen de leur couper toute communication pour les provisions. Le Roi d'Angleterre arriva au camp lorsque l'armée étoit dans cette fâcheuse position; la voyant dans le danger d'être affamée, il résolut de continuer, pour joindre 12000 Hanovriens & Hessois campés à Haguenau. Il décampa dans ce dessein; mais à peine eut-on fait trois lieues, qu'on s'apperçut proche le village Dettingen, que l'armée étoit enfermée de tous les côtés. Cette position étoit embarrassante; commencer l'attaque, c'étoit s'exposer à une défaite presque certaine; rester dans cet endroit, c'étoit vouloir périr par la faim. L'impétuosité des François sauva l'armée, ils passèrent un défilé qu'ils auroient dû garder, & sous la conduite du Duc de Grammont leur cavalerie chargea avec une grande ardeur; elle fut reçue avec intrépidité par l'infanterie angloise. Les François furent obligés de reculer & de repasser le Mein avec précipitation, & perte d'environ 5000 hommes.

.e Roi doué de ce courage, qui ſemble hé-éditaire dans ſa famille, s'expoſa aux feu du anon & de la mouſqueterie, il couroit de rang :n rang pour encourager ſes troupes par ſes liſcours & par ſon exemple; des deux côtés on montra plus de courage que de conduite. .es Anglois eurent l'honneur de la victoire; nais bientôt après, les François ſe rendirent naîtres du champ de bataille; ils y trouvèrent quantité d'Anglois bleſſés & malades, qu'ils raitèrent avec une clémence ſans exemple dans 'hiſtoire ancienne; clémence qui prouve la ſu-ériorité du ſiécle préſent pour l'humanité, ſur es ſiécles tant vantés de l'antiquité. Quoique es Anglois fuſſent vainqueurs dans cette occa-ion, cependant le Comte de Stair ne voulut irer aucun honneur de cette journée; il crai-gnoit que ſa réputation ne ſouffrît quelqu'échec les projets qu'il ne conduiſoit pas ſeul. Il ſol-icita donc ſa retraite & l'obtint; & telle fut a fin des opérations de l'armée angloiſe pen-lant cette campagne.

Cependant les François agiſſoient avec vigueur de tous les côtés, ils s'oppoſèrent au Prince Charles de Lorraine, l'empêchèrent de paſſer le Rhin, eurent quelques ſuccès en Italie. Mais leurs principales eſpérances étoient fondées ſur une invaſion projettée en Angleterre. Le Car-dinal Fleuri venoit de mourir, le Cardinal Ten-çin le remplaçoit, Miniſtre dont le caractère étoit le contraſte de celui de ſon Prédéceſſeur; il étoit orgueilleux, turbulent, entreprenant.

La France avoit cru voir dans la violence des disputes Parlementaires de la Grande-Bretagne, le germe d'une révolution prochaine; elle s'imagina que la présence seule du Prétendant, engageroit la majeure partie de la Nation à se déclarer contre la famille régnante. Quelques misérables aventuriers, qui ne désiroient que le changement, quelques particuliers ruinés, & tous les Catholiques Romains, s'efforcèrent de confirmer la Cour de France dans ses sentimens. On arrêta donc une invasion. Charles, fils du vieux Chevalier Saint-George, partit de Rome, déguisé en Courier Espagnol, arriva à Paris où il eut une audience du Roi de France. Les troupes destinées pour cette expédition, montoient à 16000 hommes. On fit, sous les yeux du jeune Prétendant, les préparations nécessaires pour les embarquer à Dunkerque & dans les ports les plus voisins de l'Angleterre. 7000 furent d'abord embarqués. Le Duc de Roquefeuille devoit les transporter avec 20 vaisseaux de ligne en Angleterre, & là le Comte de Saxe devoit en prendre le commandement. Mais ces mesures furent entièrement déconcertées par l'apparition subite de Jean de Norris, avec une flotte supérieure. Les François furent obligés de fuir, un vent contraire endommagea leurs vaisseaux de transport : on abandonna dès-lors tout projet d'invasion, & on se détermina enfin à déclarer la guerre ouvertement.

Mais quoique la fortune semblât favoriser l'Angleterre dans cette occasion, elle ne fut pas éga-

nent propice par-tout. Les flottes combinées
France & d'Efpagne livrèrent la bataille à
flotte angloife, commandée par l'Amiral Mat-
ieu, & par Leftock; quoiqu'avec des forces
férieures, la victoire refta indécife. Cette in-
cifion fut regardée comme une défaite en An-
eterre. Les Amiraux Anglois furent jugés par
Cour martiale. Mathieu qui avoit combattu
ec intrépidité, fut déclaré incapable de fer-
à l'avenir fur les vaiffeaux de Sa Majefté.
ftock, qui avoit gagné le large, fut déchargé
ec honneur, car il avoit fcrupuleufement ob-
vé toutes les vétilles de la difcipline. Il fit
ffement fon devoir; un homme d'honneur fait
ıs, lorfqu'il s'agit du falut de fa Patrie.

La campagne dans les Pays-Bas fut encore
ıs malheureufe. Les François avoient affem-
s une armée de 120000 hommes, dont le
nmandement fut donné au Comte de Saxe.
Général étoit originairement un Soldat de
tune, fils naturel d'Augufte, Roi de Pologne,
de la fameufe Comteffe de Koningsmark.
voit été élevé dès fon enfance dans les camps,
avoit donné mille preuves de fon fang-froid
de fon intrépidité dans les combats. Au com-
ncement de cette guerre, il avoit offert fes
vices à différentes Couronnes, & entr'autres,
-on, au Roi d'Angleterre; mais fes offres
ent rejettées: il poffédoit le grand art de la
erre. Auffi habile Général que courtifan ai-
ble, il étoit égal jufqu'au fein de la mêlée.
l'autre côté, les troupes des Alliés com-

posées d'Anglois, d'Hanovriens, de Hollandois, d'Autrichiens, ne montoient pas à plus de 6000[0] hommes, elles étoient incapables de tenir tête à l'armée ennemie, si supérieure en forces, & commandée par un tel Général. Les François assiégèrent & prirent Fribourg avant d'entre[r] dans leurs quartiers d'hiver. Au commencemen[t] de la campagne suivante, ils investirent Tournay. Les Alliés se déterminèrent à prévenir l[a] perte de cette ville par une bataille; leur armée étoit inférieure, & ils étoient commandé[s] par le Duc de Cumberland; malgré ces désavantages, ils marchèrent à l'ennemi, se portèrent a la vue des François, campés sur un[e] éminence. Le village d'Antoni étoit à leur droite, un bois à leur gauche, ils avoient devant eu[x] le village de Fontenoy. Cette situation avantageuse ne rallentit point l'ardeur des Anglois; le 13 Août 1745, à deux heures du matin, le Duc de Cumberland conduisit ses troupe[s] à l'attaque. L'infanterie angloise rompit tou[t], chassa tout ce qui se présenta devant elle, [&] pendant une heure fut victorieuse. Le Maréch[al] de Saxe étoit alors attaqué de la maladie q[ui] le mit après au tombeau. Porté dans une litière, il visita tous les postes, & vit, dès-lors, malgré toutes les apparences que la journée éto[it] à lui. La Colonne angloise, sans aucun ordre & poussée par un courage machinal, avo[it] avancé sur les lignes ennemies qui formoien[t] une avenue des deux côtés pour la recevoi[r]. L'artillerie françoise commença à jouer sur [...]

Corps désespéré, & quoique pendant long-tems il continuât à rester immobile, il fut obligé de battre en retraite à trois heures après midi. Cette bataille fut une des plus sanglantes livrées dans ce siécle. Les Alliés laissèrent sur le champ de bataille 12000 hommes tués, & la victoire coûta presqu'aussi cher aux François.

Elle décida du sort de Tournay, & sa prise donna aux François une supériorité manifeste pendant le reste de la campagne, & qu'ils ne laissètent pas échapper en continuant la guerre. L'Empereur Charles VI, qui du Duché de Bavière avoit été élevé au trône, & pour qui cette guerre avoit été élevée, venoit de mourir : cet événement ne rétablit point le calme dans l'Europe. Le grand Duc de Toscane, époux de la Reine d'Hongrie, fut déclaré Empereur; la guerre entre la France & les Alliés continua toujours. On avoit cependant oublié les vues & les intérêts qui avoient allumé cette guerre.



LETTRE LXI.

Suite du Regne de

GEORGES II.

L'INVASION que les François avoient méditée, avoit attiré toute l'attention du Ministère anglois, mais elle n'excita aucun mouvement dans la Grande-Bretagne. L'Administration des affaires ayant été confiée au Comte de Harrington, au Comte de Chesterfield & à d'autres Seigneurs regardés comme les défenseurs du peuple, les projets de la Couronne ne furent pas long-tems croisés par l'opposition du Parlement. Les Amiraux Rowley & Warren retablirent l'honneur du pavillon Anglois, & firent des prises très-considérables. Louisbourg, dans l'isle du Cap-breton, au N. E. de l'Amérique, place importante pour le commerce de la Grande-Bretagne, se rendit au Général Pepperel. Des vaisseaux François, revenant des Indes orientales & du Pérou, chargés de trésors, croyant toujours cette place au pouvoir de leur Nation, entrèrent dans le port & furent pris. Ce fut au milieu de la satisfaction générale que causoient ces succès, que le fils du vieux Prétendant résolut de faire encore un effort pour remonter sur le Trône de ses pères. Le jeune Charles Edouard, l'aventurier dont il s'agit, avoit été élevé dans une

Cour

Cour efféminée & voluptueuse, sans vouloir partager ses débauches. Il étoit entreprenant & ambitieux; mais faute d'expérience ou d'habileté, il étoit incapable de conduire une entreprise. Sa troupe de flatteurs, de superstitieux, d'aventuriers ruinés, qu'il traînoit à sa suite, ne cessoit de lui crier, que la révolte étoit prête à éclater, que le peuple succomboit sous le fardeau des impôts, qui tous les jours augmentoient, que les personnes les plus considérables du Royaume saisiroient avec avidité le moment de se ranger sous ses étendards. Bercé de ces folles idées, muni de quelqu'argent, comptant beaucoup sur les promesses de la France, qui nourrissoient en lui une ambition dont il espéroit tirer quelqu'avantage, il s'embarqua pour l'Ecosse, à bord d'une petite frégate, accompagné du Marquis Tullibardine, de sir Thomas Shéridan, & de quelques autres aventuriers déterminés. Pour conquérir le vaste Empire de la Bretagne, il avoit avec lui sept Officiers, & des armes pour 2000 hommes. La fortune qui persécuta toujours sa famille, ne lui fut pas plus favorable; un vaisseau de 60 canons qui l'escortoit fut tellement maltraité dans un combat avec un vaisseau de guerre Anglois, nommé *le Lion*, qu'il fut obligé de retourner à Brest. Le jeune Charles continua sa route vers les côtes occidentales de l'Ecosse. Il y débarqua le 27 Juillet sur la côte de Lochabarh, & en peu de tems il y fut joint par quelques chefs de familles Ecossoises, & leurs vassaux. Ces Chefs avoient toujours joui d'une jurisdiction héréditaire sur leurs tenans. Ce pou-

voir de vie & de mort, attaché à la Seigneurie, étoit un privilége de l'ancienne Loi féodale, aboli depuis long-tems en Angleterre, mais dans lequel les Seigneurs Ecossois avoient été confirmés dans le tems de l'union de l'Ecosse & de l'Angleterre. De ce droit resultoit, qu'un Chef avoit un pouvoir despotique sur ses vassaux, & qu'une mort prompte étoit la suite de leur désobéissance. Assisté de ces Chefs, Edouard se vit bientôt à la tête d'environ 15000 hommes, & il invita les autres à se joindre à lui par différens manifestes qu'il répandit dans les montagnes de l'Ecosse.

La hardiesse de cette entreprise jetta l'Europe entière dans l'étonnement; elle réveilla les frayeurs des ames pusillanimes, la pitié du sage, la loyauté dans tous les cœurs. Le Royaume entier, par un concert unanime, s'opposa à cette invasion. Il étoit clair qu'elle n'étoit soutenue que par des Catholiques, & que le rétablissement du Papisme seroit le seul fruit de la réussite. Le Ministère ne crut pas d'abord la nouvelle de ce débarquement; à peine fut-elle confirmée, que Sir Jean Cope reçut des ordres d'arrêter ses progrès.

Cependant le jeune Aventurier marchoit à Perth, où avoit été exécutée l'inutile cérémonie de la proclamation du Chevalier de S. Georges, son père, comme Roi de la Grande-Bretagne. L'armée rébelle grossissoit en descendant des montagnes. Elle marcha vers Edimbourg, où elle entra sans opposition. Ce fut dans cette ville que le 17 Avril on joua la farce de sa procla-

mation. Ce nouveau Monarque promit de dissoudre l'union, de réformer les abus. Mais quoiqu'il fût maître de la Capitale, cependant la citadelle, place des mieux fortifiées, & bâtie sur un roc, gouvernée par le Général Guest, brava tous ses efforts. Dans le même tems, sir John Cope qui avoit suivi les rebelles jusques dans les montagnes, mais qui avoit évité leur rencontre, depuis qu'ils étoient descendus, ayant reçu un renfort de deux régimens de Dragons, résolut de marcher vers Edimbourg & de livrer bataille. Le jeune Aventurier ne lui laissa pas le tems de la retraite; il l'attaqua près de Prestonpans, environ à 12000 milles de la Capitale, & mit en déroute ses troupes dans l'espace de quelques minutes. Cette victoire, dans laquelle les Anglois perdirent environ 500 hommes, échauffa les espérances des rebelles; & si le Prétendant eût tiré avantage de la consternation générale, & marché vers l'Angleterre, les conséquences auroient pu être dangereuses pour la sûreté de l'Etat. Mais il perdit ce tems précieux à jouir à Edimboug des honneurs extraordinaires pour lui de la Royauté. Il aimoit à être flatté & traité en Roi. Le Comte de Kilmarnock, les Lords Elcho, Balmerino, Ogilvy, Pitsligo, & le plus jeune des fils du Lord Lovat se joignirent à lui. Ce Lord Lovat est le même que nous avons vu dans la dernière guerre jouir de la confiance du vieux Prétendant, le trahir en prenant possession du Château de Stirling pour le Roi Georges. Ce Gentilhomme infidèle pour les deux partis, avoit violé son attachement

à la maiſon d'Hanovre, en aidant dans le ſecret le jeune Chevalier. Guidé par ſon unique intérêt, il pratiquoit tous les détours de l'artifice pour paroître dans le Public l'ennemi juré de la rébellion, tandis qu'il la favoriſoit en ſecret.

Pendant que le jeune Prétendant conſumoit inutilement ſes momens à Edimbourg, car tous les délais dans les entrepriſes téméraires, ſont plus dangereux que les défaites, le Miniſtère de la Grande-Bretagne prenoit de nouvelles meſures pour l'accabler. Il envoya au Nord 6000 Hollandois qui étoient venus au ſecours de la Couronne, & qui étoient commandés par le Général Wade. Mais ils refusèrent de combattre, parce qu'étant priſonniers de guerre des François, ils avoient juré de ne pas ſervir contr'eux pendant une année. Cependant le Duc de Cumberland arriva bientôt après de Flandres, ſuivi d'un détachement de Dragons & d'Infanterie. Différens volontaires ſe rangèrent auſſi ſous ſes étendards; tous étoient enflammés d'une généreuſe indignation contre l'ambition, la Religion, & les alliés du jeune Aventurier.

Lui refuſer les éloges dus à ſon mérite, ſeroit une injuſtice, & une partialité condamnable. Il avoit à la vérité apporté dans le Royaume la guerre civile & les horreurs qui l'accompagnent, mais elle étoit dans ſes principes, c'étoit en ſe baignant dans des flots de ſang, qu'il pouvoit remonter ſur le trône de ſes pères; l'altération dans la conſtitution, le changement dans la Religion de ſes Etats, étoient un digne objet de

ſon ambition. Inſpiré par ces grands motifs, il réſolut de pouſſer la guerre avec vigueur, de faire une irruption dans l'Angleterre. Le 6 Novembre Carlile fut inveſti ; trois jours après la place ſe rendit. On y trouva une quantité conſidérable d'armes, & le jeune Charles s'y fit proclamer Roi de la Grande-Bretagne. Le Général Wade inſtruit de ces ſuccès, partit pour les traverſer ; mais informé que le Prétendant avoit deux jours de marche devant lui, il ſe retira à ſon ancien poſte. La fortune paroiſſoit alors ſourire au Prétendant. Il recevoit de fortes aſſurances de la France qu'un corps conſidérable de troupes devoit débarquer ſur la côte méridionale, pour faire diverſion en ſa faveur. Le nombre des mécontens groſſiſſoit toujours, & il ſe flattoit d'être joint par une quantité conſidérable d'Anglois, auſſitôt qu'il paroîtroit. Plein de ces eſpérances, il laiſſe une petite garniſon dans Carlile, avance vers Pernth, continue ſon irruption juſqu'à Mancheſter, où il établit la tête de ſes quartiers : il y fut joint par 2000 Anglois que l'on forma en régiment ſous le commandement du Colonel Townley. Delà il pourſuivit ſa route juſqu'à Derby ; il devoit paſſer par Cheſter dans le pays de Galles, où il eſpéroit trouver quantité de partiſans. Il n'étoit pas alors à 100 milles de la Capitale, que ſon approche remplît de terreurs & d'alarmes. Le Roi lui-même ſe réſolut de commander ſon armée en perſonne. Les volontaires de la Cité furent incorporés en régiment. Les gens de Loi prirent auſſi les armes avec leurs Juges à leur tête. Les

Directeurs même des théâtres offrirent de lever & d'entretenir un corps de troupes pour le service de la Nation. Ces mouvemens prouvent la terreur qui saisissoit alors les esprits ; car les commerçans & les gens intéressés dans les Finances étoient abattus & consternés. Pouvoient-ils fonder quelque espérance dans le courage ou la discipline d'une milice si fraîchement levée ? sur-tout lorsqu'à chaque instant on redoutoit une invasion subite des François, une révolte générale des Catholiques Romains, & des amis de la famille proscrite. C'étoit-là le moment décisif pour le succès de l'entreprise du jeune Aventurier. Il n'en profita pas. S'il eût marché vers la Capitale, pas de doute qu'il n'eût été joint par un grand nombre de Partisans secrets. Mais il aima mieux se retirer en Ecosse, & cette retraite ruina tous ses projets. Dans le fait, il n'étoit que de nom Général de ses troupes. Les Généraux réels étoient les différens Chefs des pays Montagnards, ignorans faute d'éducation, opiniâtres par esprit d'indépendance. Chacun embrassoit un système particulier, tous se disputoient la prééminence, & cette discorde les força à la retraite. Elle se fit jusqu'à Carlile sans désordre & sans perte : on doit dire néanmoins à l'honneur de ces Chefs, qu'ils observèrent scrupuleusement les règles de la guerre, qu'ils n'exercèrent presque pas de rapine, qu'ils furent exacts & modérés dans la levée des contributions. Ils laissèrent en se retirant une garnison à Carlile, qui, quelque tems après, se rendit prisonnière de guerre à discrétion au Duc

de Cumberland. De retour en Ecosse, le Prétendant avança jusqu'à Glasgow où il exigea de sévères contributions. A Stirling, il fut joint par le Lord Louis Gordon à la tête de quelques troupes levées dans son absence. D'autres Chefs Montagnards, au nombre de 2000, vinrent encore lui offrir leurs services. L'Espagne lui envoya des sommes considérables d'argent; enfin dans deux ou trois escarmouches, ses Généraux eurent toujours l'avantage sur les Royalistes: ses affaires sembloient encore une fois prendre une face riante. Ayant été joint par le Lord Jean Drummont, le Prétendant investit le Château de Stirling, commandé par le Général Blackney; mais ses troupes n'étant pas accoutumées à faire des sièges, il perdit un tems considérable à l'attaque de cette place. Le Général Hawley qui commandoit un corps considérable de troupes près Edimbourg, résolut de faire lever ce siège. Il s'avança vers l'armée rebelle: le rendez-vous général de ses troupes étoit à Falkirk, endroit peu éloigné du camp du jeune Charles. On passa deux jours à s'examiner mutuellement; mais le 17 Janvier les rebelles attaquèrent avec fureur l'armée Royale. Le Prétendant, qui étoit à la première ligne, donna le signal du feu. La première volée jetta le désordre dans les troupes d'Hawley, la Cavalerie se retira avec précipitation, se renversa sur l'Infanterie. Les rebelles profitant de cet avantage, poursuivirent les fuyards. Ceux-ci coururent avec précipitation jusqu'à Edimbourg, laissant leurs tentes & leur artillerie au pouvoir des rebelles.

Ce fut le terme des triomphes du jeune Edouard. Une nouvelle ſcène alloit s'ouvrir. Le Duc de Cumberland parut ; il étoit adoré des ſoldats Anglois. Il prit donc le commandement des troupes qui étoient à Edimbourg, & qui montoient à 40000 ſoldats. Il réſolut de livrer promptement la bataille. Il marcha à grandes journées, tandis que le Prétendant ſe retiroit à ſon approche. Le Duc avança juſqu'à Aberdeen, où il fut joint par le Lord Gordon, & quelques autres attachés à ſa famille & à ſa cauſe. Après avoir fait rafraîchir ſes troupes, il continua ſa marche, & en 12 jours arriva ſur les bords de la profonde & rapide rivière du Spey. C'étoit un poſte avantageux, où les rebelles auroient pu lui diſputer le paſſage. Mais ils ſembloient avoir perdu la tête ; ils fuyoient ſans deſſein, ſans ſubordination, ſans conduite, ſans eſpérances. Le Duc les pourſuivit toujours ; enfin il fut averti que l'ennemi s'étoit avancé depuis Inverneſſ juſqu'à la plaine de Culloden, éloignée de neuf milles, & vouloit engager le combat. Les Montagnards étoient en effet rangés en ordre de bataille, au nombre de 8000 hommes en trois diviſions, avec quelques pièces d'artillerie. Le combat s'engagea à une heure après midi, le 15 Avril 1749. Le canon de l'armée Royale fit des ravages terribles parmi les ennemis, tandis que leur artillerie mal ſervie ne faiſoit aucun effet. Une des fautes du Prétendant dans le cours de cette guerre, fut de vouloir aſſujéttir ſes Montagnards à la diſcipline militaire. C'étoit rallentir leur férocité naturelle, dont il pouvoit tirer de ſi grands avantages. Fatigué de ſupporter le feu

des Anglois, & pressés d'engager le combat, 500 d'entr'eux attaquèrent l'aîle gauche Angloise avec leur furie ordinaire. La premiere ligne fut mise en désordre par cette attaque subite, mais deux bataillons s'avancèrent pour la soutenir, & firent sur l'ennemi une décharge terrible. Au même instant les Dragons sous Hawley & la Milice Argylehre franchissant une muraille qui couvroit le flanc de l'ennemi, & où les rebelles n'avoient laissé qu'une foible défense, tombèrent au milieu d'eux le sabre à la main, & en firent un grand carnage. En moins de 30 minutes la déroute fut générale, le champ de bataille couvert de blessés & de morts, au nombre de plus de 3000 hommes. La guerre civile est terrible en elle-même, mais elle l'est bien davantage lorsque la cruauté guide la main du soldat. Quelque criminels que soient les hommes, les militaires devroient toujours se rappeller que leur devoir est de combattre ceux qui leur résistent, d'épargner les vaincus supplians. Cette victoire étoit complette à tous égards, l'humanité envers les vaincus n'auroit été que glorieuse; mais les vainqueurs furent sourds aux prières des malheureux blessés & sans défense, & l'on voyoit avec horreur des soldats exercer le vil & cruel métier de bourreau.

Cette défaite anéantit les espérances & l'ambition du jeune Aventurier. En un instant rapide, il se vit dépouillé de ses trônes & de ses sceptres imaginaires; de Roi chimérique, il se vit réduit au sort d'un malheureux banni, proscrit, oublié par tout le genre humain, excepté

de ceux qui cherchoient à lui ôter la vie. Aux yeux des ames sensibles, ses infortunes paroîtront des expiations suffisantes de ses fautes, & quand la raison voudroit étouffer la voix de l'humanité, nos cœurs plaideront toujours la cause du malheureux. Le Duc de Cumberland, aussitôt après l'action décisive de Culloden, fit exécuter trente-six déserteurs. Les Conquérans répandirent la terreur dans tous les lieux de leur passage. En peu de tems, la contrée entière fut un théâtre sanglant de meurtres, de désolations, de ravage. On oublia la justice, la vengeance avoit pris sa place.

Dans le même tems, le malheureux fugitif erroit de montagnes en montagnes, spectateur de toutes ces horreurs, qu'une ambition téméraire avoit causées : il éprouvoit le sort de Charles II, après la défaite de Worcester. Son asyle ordinaire étoit dans les caves, dans des chaumières. Sans suite, il étoit à la merci des paysans qui pouvoient le plaindre, & non le soutenir. Quelquefois il erroit dans les forêts avec un ou deux compagnons de ses disgraces, continuellement poursuivi par les troupes du vainqueur. Sa tête étoit mise à prix ; celui qui l'apporteroit devoit avoir 30000 livres. Sheridan, aventurier Irlandois, l'accompagnoit dans toutes ses courses, & lui inspiroit du courage pour supporter ses malheurs & braver les obstacles incroyables. Il étoit souvent obligé de confier ses jours à la fidélité d'inconnus. Un jour, après avoir couru depuis le matin jusqu'à la nuit, pressé par la faim, accablé par la fatigue, il

ſe haſarda d'entrer dans une maiſon, dont il ſavoit que le propriétaire étoit attaché au parti opposé. Le fils de votre Roi, lui dit-il en entrant, vient vous demander un morceau de pain & des habits. Je connois votre attachement pour mes adverſaires, mais je penſe que vous aurez aſſez d'honneur pour ne pas abuſer de ma confiance & de l'état malheureux où je ſuis réduit. Prenez ces drapeaux qui, pendant quelque tems, ont été mon unique vêtement, gardez-les. Vous pourrez peut-être me les rendre un jour, lorſque je ſerai aſſis ſur le trône de la Grande-Bretagne. Son hôte fut touché de ſon infortune, il le ſecourut, & jamais ne divulgua ſon ſecret. Ce fut ainſi qu'il erra pendant ſix mois dans les déſerts affreux de Glengary, toujours environné d'ennemis, toujours trouvant quelqu'expédient pour échapper à la captivité & à la mort. Enfin, un particulier de Saint Malo, payé par ſes Partiſans, arriva à Lochnanach, où il l'embarqua & le conduiſit en France.

Tandis que ce Prince traînoit cette vie vagabonde & ſolitaire, les échafauds & les gibets étoient baignés du ſang de ſes Partiſans. Soixante Officiers de l'armée rebelle furent exécutés à Keunington-Commοn dans le voiſinage de Londres. Leur conſtance à ſupporter la mort, leur gagna plus de proſélites que leurs victoires n'en auroient fait. Neuf furent exécutés à Carliſle, ſix à Brumpton, ſept à Penrith, onze à York. Peu obtinrent leur pardon; grand nombre furent tranſportés dans les Colonies. Les

Comtes de Kilmarnock & de Cromartie avec le Lord Balmerino, furent jugés par leurs Pairs & condamnés. Cromartie eut sa grace, l'autre eut la tête tranchée à Towerhill. Kilmarnock, soit conviction, soit espérance de pardon, avoua son crime, s'en répentit. Mais Balmerino qui, dès sa jeunesse avoit été élevé dans les armes, mourut avec audace. Lorsque l'Exécuteur lui dit: *Priez Dieu, qu'il bénisse le Roi Georges*; Balmerino persistant toujours dans ses principes, cria: *Dieu, bénisse le Roi Jacques*! Il souffrit le supplice avec intrépidité. Le Lord Lovat & Sir Raclif, Comte titulaire de Derwentwater, éprouvèrent le même sort avec un courage égal (1). Tel fut le dénouement d'une révolte dictée par la présomption, conduite sans art & sans résolution. Il semble que la famille des Stuarts ait trouvé la fortune toujours plus contraire, à mesure qu'elle sollicitoit davantage ses faveurs. Que les Particuliers qui se plaignent des misères de la vie, jettent un coup-d'œil sur les malheurs de cette famille, & ils apprendront à bénir l'Etre suprême, & à être heureux.

(1) Ces exécutions sanglantes doivent aujourd'hui faire rougir les Anglois. Le Prétendant avoit un titre à la Couronne de l'Angleterre. Il le croyoit bon malgré la décision Nationale de 1688. C'étoit une erreur, mais on ne doit point punir une erreur par le sang. A peine même devroit-on le verser pour le crime. *Note du Traduct.*

LETTRE LXII.

Suite du Regne de

GEORGES II.

L'Extinction d'une révolte, un pardon généreux accordé aux coupables, affermissent toujours la couronne sur la tête du Monarque vainqueur. Ce n'est point à un Ecrivain contemporain comme moi à donner ma décision sur le parti qu'on suivit dans la dernière rébellion. C'est à la postérité seule à juger si l'on exerça trop de rigueurs sur les vaincus, nous touchons de trop près aux faits de cette espèce, pour en parler sans partialité, ou pour les juger avec liberté.

Aussitôt après que la révolte fut étouffée, la puissance législatrice entreprit d'établir plusieurs Réglemens pour l'Ecosse, capables également de procurer le bonheur de ses habitans, & la tranquillité des trois Royaumes unis. On réforma l'habillement militaire des Romains, que les Montagnards avoient toujours continué de porter. Ils furent contraints par un acte du Parlement d'adopter les modes modernes. On abolit l'obéissance aveugle qui les assujettissoit à leurs Chefs, & on étendit la liberte angloise jus-

ques sur *les plus vils* (1) sujets de cette partie du Royaume.

Mais quoique ces sages institutions rétablissent la tranquillité dans l'intérieur de l'Angleterre; le feu de la guerre embrasoit toujours le continent avec une violence singulière. Les succès des François furent rapides & surprenans. Ils réduisirent sous leurs loix presque tous les Pays-Bas. Envain les Hollandois, négocièrent, supplièrent, mirent tout en œuvre pour éviter la guerre. Ils se virent en peu de tems dépouillés de ces fortes places, qui mettoient leurs pays à l'abri de toute invasion; presque sans défense, ils baissoient la tête devant leurs vainqueurs, & se préparoient à recevoir ses Loix. Les Hollandois alors avoient bien dégénéré de la valeur de leurs pères, ces braves défenseurs de la liberté, qui posèrent les fondemens de leur République. Les habitans des Provinces-Unies étoient riches, tandis que le Gouvernement étoit pauvre; le vil esprit de trafic & le luxe avoient étouffé dans leurs cœurs la générosité des sentimens, & le noble desir de l'indépendance; indifférens pour le bien public, les Hollandois ne couroient qu'après les richesses. Leurs assemblées étoient divisées en deux factions: l'une vouloit un Stathouder, l'autre attachée à la France, s'opposoit à son élection. La prépondérance de l'un ou de l'autre parti,

(1) *Les plus vils!* Comment ce mot peut-il échapper à un Philosophe? Y a-t-il quelque sujet vil? *Note du Trad.*

étoit également fatale à la liberté. Sous le Stathouder la liberté n'étoit plus qu'un ombre, la constitution Républicaine dégénéroit en Monarchie ; si l'autre parti prévaloit, l'Etat alloit succomber sous le poids d'une aristocratie corrompue, soutenue par le Gouvernement François, & rampante sous son autorité. Des deux maux on choisit le premier : le peuple dans différentes Villes, excité par des cris séditieux, s'enflamma, se révolta, força ses Magistrats à proclamer le Prince d'Orange pour Stathouder, Capitaine général & Amiral des Provinces-Unies. On s'apperçut bientôt des effets puissans de cette résolution vigoureuse. Tout Commerce avec la France fut prohibé, l'Armée Hollandoise fut augmentée, on donna par-tout des ordres pour commencer par mer & par terre les hostilités contre la France.

Cette guerre répandue dans toutes les parties de l'Europe, ressembloit à une maladie dont les symptômes paroissant successivement dans quelques parties du corps, se rallentissent, & reparoissent tour-à-tour. Nous avons vu qu'au commencement de cette guerre, la Reine de Hongrie avoit été sur le point de perdre tous ses Etats, Nous avons vu quelque tems après l'infortuné Duc de Baviere, élu Empereur sous le nom de Charles septième, banni du trône, dépouillé de tous ses Etats héréditaires, échappant à peine aux dangers qui l'environnoient. Nous avons vu le Duc de Savoie, à

présent Roi de Sardaigne, abandonnant le parti qu'il avoit épousé quelque tems auparavant, se joindre à l'Allemagne & à l'Angleterre, pour renverser les projets ambitieux de la France, tandis que l'Italie ressentoit encore toutes les horreurs de la guerre, & voyoit des étrangers déchirer son sein pour partager ses dépouilles: nous l'avons vue en proie aux François, aux Espagnols d'un côté, aux Impériaux & au Roi de Sardaigne de l'autre. Cette Italie, qui donna jadis des loix à l'univers, voyoit les troupes de l'Empire & de l'Espagne ravager tour-à-tour ses territoires; & enfin après différens combats, elle tomba au pouvoir des Impériaux. Les Espagnols & les François perdirent dans cette Contrée les armées les plus florissantes, malgré la conduite supérieure du Prince de Conti, leur Général; enfin, une bataille sanglante, gagnée sur les Espagnols à Saint-Lazaro, décida du sort de l'Italie; la belle Ville de Gênes qui avoit embrassé le parti de l'Espagne, subit le joug des vainqueurs, essuya mille indignités, paya des contributions sévères.

La Ville de Gênes avoit, dans les siècles précédens, maintenu avec gloire ses Loix & sa liberté. Outre ses murailles intérieures, elle étoit défendue par une chaîne de rochers qui s'étendoient dans un espace de deux lieues; mais ayant été bâtie dans ces tems où l'art des fortifications modernes étoit inconnu, son

ſon Sénat ne la crut pas capable de faire une longue réſiſtance. Elle ſe ſoumit, & ſes malheureux Citoyens ne s'apperçurent que trop tôt qu'il n'y avoit point de pardon à attendre de la Cour de Vienne, protectrice éternelle de l'oppreſſion. On exigea d'elle plus d'un million de livres ſterlings de contribution. Le paiement de cette taxe devoit ruiner la Ville : les Magiſtrats firent tout ce qui étoit en leur pouvoir pour y ſatisfaire. Les troupes Allemandes exercèrent avec inhumanité les exactions les plus criantes. Les Conquérans vivoient aux dépens du peuple, & les traitoient avec cette inſolence ſi naturelle à des vainqueurs, & à des Allemands. Les Gènois, réduits au déſeſpoir, réſolurent de faire un dernier effort pour recouvrer leur indépendance & leur liberté. Les Allemands s'emparoient déjà du canon de la place, dans le deſſein de le tranſporter en Provence, où leurs armes avoient déjà pénétré; les Génois eux-mêmes étoient forcés de traîner ce canon, qu'ils regardoient comme la défenſe & l'ornement de leur Citadelle. Ce fut à cette occaſion qu'un Officier Allemand frappa un des Citoyens employé à cette tâche douloureuſe & pénible. Ce coup fut l'étincelle qui ralluma dans le peuple ſon premier eſprit de liberté. On courut aux armes, le feu devint général, on ſurprit quelques bataillons Allemands, les autres furent inveſtis, environnés, taillés en pièces. Le Sénat incertain & irréſolu, n'encouragea point, n'arrêta

point le peuple, qui chassa entiérement les Autrichiens. On nomma des Commandans, on garda les murailles avec exactitude.

Gênes étoit incapable de garder long-tems sa liberté, au milieu du choc des énormes puissances de l'Europe qui l'environnoient. Cependant l'ancien esprit d'indépendance régnoit toujours parmi ses habitans. Mais ils ne recouvrèrent leur liberté que pour la perdre sous le pouvoir prépondérant du Sénat, qui les enchaîna encore une fois dans les fers de son aristocratie.

Ainsi la victoire voloit tour-à-tour d'un parti à l'autre. Chaque puissance belligérante s'affoiblissoit, & aucune ne trouvoit dans la guerre le dédommagement de ses pertes. Ainsi vers ce tems, les Anglois tentèrent une expédition malheureuse en France; ils voulurent attaquer le port de l'Orient. Ils furent repoussés honteusement. Les François gagnèrent une victoire considérable sur les Alliés à Raucoux, en Flandre; mais ils n'en tirèrent aucun avantage réel, & elle leur coûta plus de sang, qu'aux vaincus. Les Hollandois parurent au milieu de ce conflit général faire les pertes les plus considérables. Une victoire gagnée sur les Alliés à Laufeldt leur ôta toute confiance dans leurs Généraux, & les consterna plus que jamais; mais la prise de Berg-op-Zoom, la plus forte place du Brabant Hollandois, & qui rendit les François maîtres de la navigation de l'Escaut, les jeta dans le désespoir. Ces triomphes de la France étoient contrebalancés

par des défaites auſſi conſidérables. En Italie le Général François, frère du Maréchal de Belle-Iſle, tenta de pénétrer dans le Piémont, à la tête de 34000 hommes. Mais ſes troupes furent miſes en déroute, & il fut tué lui-même. Le Roi de France équipa un armement infructueux pour recouvrer le Cap Breton; nullement découragé par cet échec, il équipa deux eſcadres, l'une qui étoit deſtinée à faire une deſcente dans les Colonies Angloiſes en Amérique, & l'autre devoit concourir aux opérations qu'on devoit exécuter dans les Indes orientales. Elles furent attaquées & détruites par Anſon & Warren, & neuf de leurs vaiſſeaux furent pris. Quelque tems après le Commodore Fox, à la tête de ſix vaiſſeaux de guerre, prit quatre navires François, chargés à Saint-Domingue, & cette perte fut bientôt ſuivie par une autre défaite, qu'eſſuya la flotte Françoiſe, dans un combat engagé par l'Amiral Hawke, dans lequel on leur prit ſept vaiſſeaux de ligne, & pluſieurs frégates.

Cette variété de ſuccès inſpira à toutes les puiſſances un violent deſir pour la paix. Les Etats-Généraux s'étoient depuis quelques années efforcé d'arrêter les progrès d'une guerre, où ils avoient tout à perdre, & rien à gagner.

Le Roi de France ſentoit que le tems de ſes triomphes étoit le tems le plus favorable, pour faire des propoſitions de paix; il fit entrevoir ſes deſirs pour la tranquillité générale, dans une

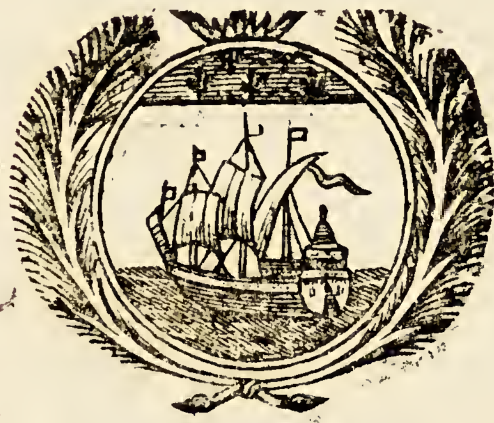
conversation particulière qu'il eut avec Sir Jean Lingonier, fait prisonnier de guerre à la bataille de Laufeldt. Les défaites fréquentes de ses Amiraux, ses pertes considérables en Italie, les banqueroutes énormes & fréquentes, essuyées par ses Sujets, l'élection d'un Stathouder en Hollande, qui s'opposoit à tous ses desseins, ses projets sur l'Allemagne entiérement renversés par l'élection du grand Duc de Toscane pour Empereur, toutes ces considérations l'engagoient à terminer la guerre. On proposa donc un accommodement, & les Puissances belligérantes convinrent d'un Congrès à Aix-la-Chapelle, où le Comte de Sandwich, & Sir Thomas Robinson assistèrent comme Plénipotentiaires du Roi de la Grande-Bretagne. Ce Traité qui porte le nom de la Ville où il fut arrêté, fut conclu le 17 Octobre 1747, monument éternel de la honte des Anglois! Il fut stipulé, qu'on rendroit de chaque côté les prisonniers & les conquêtes; que les Duchés de Parme, de Plaisance, & de Guastalla seroient cédés à Dom Philippe, héritier présomptif de la Couronne d'Espagne; mais on ajouta qu'ils retourneroient à la maison d'Autriche, si ce jeune Prince succédoit au Trône d'Espagne. On convint encore que les fortifications du Port de Dunkerque seroient démolies, que le vaisseau envoyé tous les ans à la côte d'Espagne avec des esclaves, continueroit de jouir de ce privilège, pendant quatre années; que le Roi de

Prusse seroit confirmé dans la possession du Duché de Silésie, qu'il avoit conquis, & que la Reine de Hongrie seroit rétablie dans la jouissance de tous ses Etats. Mais il y eut un article qui affligea & révolta singuliérement les Anglois; il portoit qu'on donneroit en ôtage à la France deux Personnes de la plus haute distinction, jusqu'à ce qu'on lui eût restitué toutes les conquêtes que l'Angleterre possédoit, soit dans les Indes orientales, soit dans l'Amérique. C'étoit une stipulation mortifiante; on ne fit point du tout mention de la recherche des vaisseaux Anglois qui avoient occasionné la guerre. On avoit long-tems reproché le Traité d'Utrecht aux Négociateurs qui l'avoient conclu; mais malgré les fautes dont il fourmilloit, le nouveau Traité étoit bien plus ignominieux (1), bien plus révoltant. On y avoit sacrifié l'honneur de la Nation, on n'y fixa point ses intérêts, ni ses droits. Cependant tel étoit l'enthousiasme aveugle de la multitude, que l'on se déchaînoit par-tout contre le Traité d'Utrecht, tandis qu'on faisoit l'apologie du dernier. Rien d'étonnant à cela; le peuple fatigué des disgraces multipliées qui l'avoient accablé, n'entrevoyoit dans la continuation de la guerre

---

(1) Parlera-t-on donc toujours de gloire Nationale, cette chimère qui a tant fait couler de sang ? Ne suffit-il donc pas du bonheur intérieur ? Et ne doit-on pas encore sacrifier cette gloire au bien général ? La Philosophie devroit bien l'emporter sur le patriotisme sanguinaire. *Note du Traduct.*

qu'une chaîne de malheurs accumulés. Les Miniſtres & leurs Emiſſaires, poſſédoient à cette époque l'art de perſuader au peuple ce qu'ils vouloient : ils faiſoient le tableau le plus ſéduiſant du bonheur de la Nation, tandis qu'elle ſuccomboit ſous le fardeau d'une dette immenſe, tandis que tous les projets du Gouvernement n'étoient enfantés que par une faction ignorante & ennemie des conſtitutions.



LETTRE LXIII.

Suite du Regne de

GEORGES II.

1750.

Cette paix ne doit, ſous tous les points de vue, être regardée que comme une ceſſation momentanée des hoſtilités générales. Quoique la guerre entre l'Angleterre & la France fût ſuſpendue en Europe, elle continuoit toujours dans l'Amérique & aux Indes. Chaque parti étoit coupable, & chaque parti ſe plaignoit de l'infraction.

Tandis que l'Europe goûtoit cette tranquillité paſſagère, le peuple Anglois eſpéroit voir éclôre, ſous la main du Miniſtre qui le lui avoit promis, ce bonheur qu'une guerre opiniâtre & longue lui avoit enlevé. On donna des réjouiſſances, & un magnifique feu d'artifice; fête frivole & diſpendieuſe, mais qui ſervoit à amuſer la populace, & à l'éblouir ſur l'ignominie du dernier Traité.

Le Miniſtère montra quelque deſir d'étendre le Commerce du Royaume; on paſſa un Bill pour encourager la pêche du hareng. On eſpéroit tirer des grands avantages de ce projet; on citoit l'exemple des Hollandois, poſ-

sesseurs paisibles de ce Commerce, qu'ils faisoient sans concurrens; la mer avoit été pour eux une mine inépuisable de richesses. Cependant l'expérience a démontré que les Anglois étoient incapables de tirer d'aussi grands profits de cette pêche que les Hollandois, ou que leur Compagnie ne se gouvernoit pas avec la plus grande économie. Des particuliers se sont enrichis dans cette pêche; la Compagnie y a dans tous les tems fait des pertes considérables.

Un projet que d'autres enthousiastes préconisèrent, comme bien plus avantageux à la Nation, fut l'encouragement accordé aux soldats ou aux gens de mers qui vouloient peupler la nouvelle Colonie, fondée au nord de l'Amérique & appelée la nouvelle Ecosse. On regardoit cette Contrée comme une retraite assurée, où la Nation trop nombreuse pouvoit se décharger de son abondance, où l'on pouvoit reléguer & employer utilement ces esprits inquiets, qui ne pouvoient qu'incommoder la Société. Le climat étoit froid, le terrein stérile. On y voyoit un fort Anglois, gardé par une petite garnison, élevé plutôt pour intimider les François qui étoient dans le voisinage, & réprimer leurs usurpations, que pour protéger le Commerce, ou la culture du pays. C'étoit-là qu'on vouloit jeter les fondemens d'une nouvelle Colonie, qui devoit entreprendre la pêche dans toute l'étendue de la côte, & ouvrir une nouvelle source de richesses,

à la mère Patrie. C'eſt ainſi que la Nation échangeoit ſes troupes vieilles & aguerries, contre une troupe de pêcheurs, dans l'attente incertaine de richeſſes précoces. Toute Colonie affoiblit toujours le pays qu'elle abandonne, on prodigue des tréſors pour affermir ſes fondemens; le tronc de l'arbre s'épuiſe pour nourrir une branche étrangère, elle s'élève, & ſes productions, au lieu d'enrichir la Nation principale, la plongent dans le luxe & la molleſſe; & ſes progrès marquent les pas de cette Nation vers ſa décadence.

On publia cependant dans toute l'Angleterre, qu'on accorderoit toute eſpece d'encouragement aux Officiers & aux particuliers qui, ayant quitté le ſervice du Gouvernement, voudroient s'établir dans la nouvelle Ecoſſe. On donnoit à chaque ſoldat ou matelot cinquante acres de terre, qu'il devoit poſſéder libres & francs de toute impoſition pendant dix ans. A l'expiration de ce tems, il devoit payer un ſchelling par an. Outre ces cinquante acres, on en accordoit dix de plus par chaque individu qui augmenteroit une famille. Chaque Officier d'un rang au-deſſous du Porte-Enſeigne devoit avoir quatre-vingts acres, les Enſeignes deux cens, les Lieutenans trois cens, les Capitaines quatre cens, & les Officiers au-deſſus de ce rang, ſix cens. Ces offres ſéduiſirent un grand nombre de particuliers qui tentèrent la fortune, & portèrent leurs richeſſes ſur cette côte miſérable. En très-peu de tems, on y vit arriver plus

de quatre mille aventuriers avec leurs familles. On bâtit une Ville, nommée *Hallifax*, mais rien ne réussit; les Colons arrachèrent péniblement de ce terrein ingrat, une subsistance rare & mal-saine. Depuis ce tems, malgré tous les encouragemens que cette Colonie a reçus du Gouvernement, les habitans n'ont abattu qu'une très-petite partie des bois qui couvrent la surface de cette Contrée. L'agriculture languit par-tout, & cet établissement ne subsiste que par les sommes qu'y dépensent la garnison, & les vaisseaux expédiés pour cette partie de l'univers occidental (1).

L'indigence n'étoit pas le seul mal qui devoit accabler ces malheureux qui s'étoient proscrits eux-mêmes de leur patrie. Ils espéroit vivre en sûreté, ils se trompèrent. Les Indiens, peuple sauvage & féroce, ne virent qu'avec un œil jaloux s'élever ces établissemens Anglois. C'étoit une usurpation de leur pays, un attentat à leur liberté. Les François animés par l'envie, fomentèrent ces soupçons. On disputa, on combattit, on nomma des Commissaires pour concilier tout, & les conférences furent rompues; ce n'étoit qu'un jeu, qu'une plaisanterie des deux côtés.

Ce fut dans ce même-tems que M. Pelham qui étoit à la tête des affaires de l'Etat, esti-

---

(1) Il est à croire que la nouvelle Colonie des Loyalistes Américains, qui peuple aujourd'hui cette contrée, sera plus heureuse. Elle est accoutumée à la fatigue, & le terrein est meilleur qu'on ne l'avoit cru. *Note du Traduct.*

mé par-tout pour sa candeur & sa capacité, proposa un système pour éclaircir & diminuer la masse immense de dettes qui écrasoit la Nation. Son plan étoit de diminuer la charge nationale, en baissant l'intérêt promis lors des premiers emprunts, ou en obligeant les prêteurs à recevoir leurs premiers capitaux. On ordonna donc aux propriétaires des fonds, qui recevoient auparavant quatre pour cent, de donner leur nom, & de consentir à recevoir trois livres dix scheilings par cent, un an après leur consentement, & trois pour cent, six ans après le consentement, s'ils refusoient, le Gouvernement devoit acquitter le principal.

Ce projet produisit l'effet qu'on en attendoit. C'étoit à la vérité violer les engagemens pris avec le prêteur (1), qui n'avoit donné son argent qu'à des conditions inaltérables; mais cette violence fut salutaire à l'Etat, & comme dit Machiavel, une injustice politique mérite souvent des éloges, lorsqu'elle n'a pour but que le bonheur général (2).

Outre ces mesures salutaires, le Ministre qui tenoit alors le timon de l'Etat, fit exécuter

(1) Puisqu'on laissoit ce Prêteur libre de recevoir son principal s'il ne vouloit pas de l'intérêt, il n'y avoit point d'injustice. *Note du Traduct.*

(2) C'est une maxime fausse & atroce qu'il faut dévouer à l'exécration, parce qu'elle n'a que trop souvent servi de prétexte criminel à des Ministres violens, fauteurs du despotisme. *Note du Traduct.*

d'autres projets qui réussirent également. On approuva l'importation du fer de l'Amérique, & le Commerce de l'Afrique fut ouvert à toute la Nation. Le Conseil de commerce & des plantations devoit veiller à l'exécution des Réglemens.

Mais tous les avantages que la Nation tira de ces systêmes heureusement combinés, ne furent pas suffisans pour contrebalancer le coup que la liberté reçut d'une extension extraordinaire des privilèges de la Chambre des Communes. Comme cette affaire mérite l'attention la plus sérieuse, permettez-moi de remonter jusqu'à sa source.

La ville de Westminster avoit été depuis long-tems représentée par des Membres, nommés en quelque façon par le Ministère. Le Lord Trentham ayant quitté la place qu'il occupoit dans la Chambre, pour accepter une place attachée à la Couronne, parut encore une fois au rang des Candidats, mais il rencontra une violente opposition. On lui objecta la singulière activité qu'il avoit montrée pour introduire des Comédiens François, qui étoient venus pour représenter des Comédies lors de la suppression de notre théâtre. Cette accusation vraie ou fausse excita contre lui un parti considérable qui s'intitula, *les Electeurs indépendans de Westminster*, & qui nomma Sir Georges Vandeput, simple particulier, pour son compétiteur. L'opposition résolut de soutenir son Candidat à ses propres dépens; on sol-

licita des voix, on prodigua les repas, les promeſſes, on pouſſa l'abus à ſon degré ordinaire. Enfin, on recueillit les voix, & la majeure partie parut être en faveur du Lord Trentham.

Le parti de l'oppoſition demanda un ſcrutin; on fit naître mille délais des deux côtés: mais enfin le Lord Trentham l'ayant encore emporté (1), les Electeurs indépendans s'adreſsèrent à la Chambre, ſe plaignirent de cette élection injuſte, de la partialité outrée du Bailli de Weſtminſter qui avoit recueilli les voix. La Chambre eut peu d'égard pour cette Requête, mais elle examina le Bailli ſur les cauſes qui l'avoient fait différer ſi long-tems l'élection. Il rejeta tout le blâme ſur M. Crowle, qui avoit paru comme l'Avocat des Oppoſans, ſur l'honorable Alexandre Murray, ſur un nommé Gibſon, Tapiſſier. Ces trois particuliers furent amenés à la Barre de la Cour. Crowle & Gibſon après avoir demandé pardon à genoux, & reçu le blâme de la Chambre, furent renvoyés. Murray fut d'abord admis à donner caution, mais quelques témoins ayant dépoſé qu'il s'étoit mis à la tête de la populace pour intimider les Votans, il fut arrêté qu'il ſeroit conduit à Newgate; il fut en outre ordonné qu'il recevroit ſa Sentence à genoux

---

(1) Cette ſcène de corruption ouverte, s'eſt dernièrement renouvellée à Weſtminſter lors de l'élection de M. Fox : ce qui prouve combien les loix, pour les élections, ſont inſuffiſantes pour parer à leurs abus, *Note du Traducteur.*

à la Barre de la Cour. Il comparut; l'Orateur lui ordonna de se mettre à genoux; il refusa. Grande commotion dans la Chambre; on le renferme de nouveau à Newgate, on lui interdit encre, plume, papier, on ferme la porte à tous ses amis. Il supporta avec courage cet emprisonnement; il savoit que suivant les constitutions, il finiroit avec la séance; & en effet à sa clôture, il sortit de prison, & fut reconduit jusqu'à sa maison, au bruit des acclamations de tout le peuple. On le croyoit libre & à l'abri de toute poursuite; on se trompa, car à l'ouverture de la session suivante, on arrêta que M. Murray seroit de nouveau emprisonné dans la tour (1). Le public avoit supposé jusques-là qu'un esprit de ressentiment guidoit la Chambre des Communes dans ses démarches. Mais il découvrit alors, que l'extension de ses privilèges étoit son unique mobile. On vit qu'elle se regardoit plus comme un corps séparé du peuple, que comme la protectrice de ses droits; on vit qu'au lieu de maintenir les libertés des sujets en général, elle ne cherchoit qu'à augmenter les siennes. Les plus clairvoyans apperçurent dans sa conduite le germe d'une aristocratie future; & ce tems pouvoit-il en être éloigné, lorsque la

(1) Il consentit depuis à recevoir sa sentence à genoux, mais ce fut encore pour insulter la Chambre; car en se relevant il dit qu'il ne s'étoit jamais agenouillé dans une chambre aussi sale. Il faisoit allusion par-là à la corruption de la Chambre. *Note du Traduct.*

Chambre s'érigeoit en juge de ses propres privilèges, lorsque la liberté de chaque Citoyen dépendoit des caprices d'un Corps, qui, sous le prétexte du bien public, ne sacrifioit qu'à ses propres intérêts?

Quoi qu'il en soit, on vit paroître un autre Bill, qui introduisit une distinction plus réelle, entre les différens Membres de la Nation, & qui éleva un mur de séparation entre le riche & le pauvre. Cet acte contenoit un Réglement pour prévenir les mariages clandestins; leurs pernicieux abus excitoient depuis long-tems les plaintes & les murmures d'une partie de la Nation. On voyoit tous les jours des enfans de familles opulentes, trop jeunes & trop inexpériencés, pour sentir la disparité des fortunes, entraînés par l'amour, & souvent par la séduction dans des mariages inégaux. L'acte parut remédier à ces abus. Les bans de mariage devoient être publiés par trois Dimanches consécutifs, dans la Paroisse où les parties résidoient, un mois au moins avant la cérémonie. Sans cette publication préalable, ou sans une dispense obtenue de l'Évêque, le mariage étoit nul, & celui qui l'avoit célébré, déposé pendant sept ans. Cet acte fut alors regardé comme outrageant & dangereux pour la Nation; l'expérience manifesta bientôt quelques-uns de ses inconvéniens. On séduisit des femmes ignorantes, sous l'appas d'un mariage, & l'imposteur protégé par la Loi, se rit de ses

ſermens avec impunité. On interdiſoit aux pauvres la faculté de s'allier avec les familles riches, les tréſors n'alloient plus circuler que dans les mains de ces derniers, ou s'accumuler dans leurs coffres. On rallentiſſoit l'ardeur qui entraîne preſque tous les hommes au mariage, en les enchaînant dans les liens de cérémonies & de délais. La débauche augmentoit, la population diminuoit : tels étoient les reproches qu'on faiſoit aux auteurs de cette Loi (1).

Cette ſeſſion du Parlement fut encore remarquable par un autre acte également contraire au peuple, & déshonorant pour ſa Religion. Cette Loi naturaliſoit les Juifs. Les Miniſtres ſoutenoient qu'elle contribueroit ſinguliérement à l'avantage de la Nation, qu'elle augmenteroit le crédit & le commerce du Royaume, qu'elle deviendroit un modèle de tolérance politique. On répondoit que par ce Bill on favoriſoit davantage les Juifs, que d'autres ſectes profeſſant la Religion Chrétienne, proſcrite du Royaume ; que l'aggrégation de ce peuple au corps de la Nation dégraderoit ſon caractère & ſes vertus ; qu'on refroidiroit par ce mélange impur, l'amour déjà bien atiédi des ſujets

(1) Cet Acte n'a point du tout remédié aux mariages inégaux. *Gretna-green*, en Ecoſſe, eſt devenu le centre où ſe réfugient & ſe marient ceux qui veulent éluder la Loi, & le nombre en eſt grand. *Note du Traduct.*

pour

pour la patrie. Malgré toutes les oppositions, ce Bill passa en forme de Loi, mais il fut révoqué à la session suivante du Parlement (1).

Un dernier Bill arrêté par le Parlement, porta un coup aussi funeste que les précédens, aux privilèges du peuple. Il contenoit un Réglement pour la chasse. Nul autre qu'un propriétaire de biens certains, ne devoit avoir le privilège de porter un fusil, ou de détruire le gibier, même sur les terres qu'il affermoit. Cet acte anéantit entiérement cet esprit martial (2), qui régnoit encore parmi la populace, en lui enlevant ces armes qui auroient pu servir un jour à la défense de son pays; & le plaisir de la chasse, ce plaisir regardé jusqu'alors comme un privilège commun à toute l'humanité, fut, par une exclusion barbare, réservé aux seuls riches. Tels furent les actes qui signalèrent cette session, & au travers desquels on crut démêler l'esprit

(1) La révocation de cet acte a prouvé combien, à cette époque, il y avoit peu de philosophie & de saine politique dans les têtes Bretonnes. Un Savant Allemand, M. Dohm, a prouvé combien il seroit tout à-la-fois juste & avantageux, d'incorporer les Juifs parmi les Nations avec lesquelles ils vivent, & il ne faudroit pas se borner à naturaliser les Juifs, il faudroit l'étendre sur tous les hommes, de quelque pays & religion qu'ils soient. Il faudroit faire comme les Irlandois, accorder ce nom à tout homme qui vient & demeure dans le pays. *Note du Traduct.*

(2) Ce n'est pas parce que la chasse entretient l'esprit martial qu'il falloit la permettre à tous les Anglois; ce but est affreux, & justifieroit presque la défense. Mais le droit de défendre son champ contre le ravage des animaux, mais le droit de tuer & de se nourrir de ces animaux appartient par la nature à chaque individu, & toute Loi qui l'enlève à un seul individu est anti-naturelle. *Note du Traduct.*

aristocratique. Le corps des riches ne redoutant plus ni l'oppression de la Couronne, ni la violation de ses libertés, commença à écraser le pauvre, & à regarder les intérêts de cette utile partie de la société, comme entiérement séparés des siens. Les Parlementaires n'oublièrent pas de présenter au Roi leurs adresses ordinaires. Chose remarquable! On y remercioit le Monarque des soins qu'il prenoit pour maintenir & conserver la tranquillité générale du Royaume, tandis que la guerre s'allumoit dans tous les quartiers de l'univers.



LETTRE LXIV.

Suite du Regne du

GEORGES. II.

1756.

Si nous cherchons l'origine de la guerre, qui paroît, à cette époque, menacer l'Univers d'une dévastation générale, nous la verrons s'allumer au même instant dans différentes contrées, dans l'Europe, dans l'Amérique & dans l'Asie. Une cause principale donne ordinairement la naissance aux querelles des Nations; mais cette guerre fut produite par le concours de plusieurs causes, ou plutôt on doit la regarder comme une continuation de la dernière guerre, qui n'avoit pas entièrement été éteinte par le défectueux traité d'Aix la-Chapelle.

En Asie, sur la côte de Malabar, les hostilités n'avoient jamais cessé entre les François & les Anglois. Les reclamations mutuelles de la Prusse & de l'Autriche sur la Silésie n'avoient jamais été entièrement assoupies. On n'avoit pas encore fixé précisément les limites de la nouvelle Ecosse, habitée par les Anglois, environnée de tous les côtés par les François. On avoit laissé subsister la même incertitude sur les bornes de l'Acadie, & du pays immense appartenant

aux François, limitrophe à la Virginie. On avoit négocié pendant long-tems pour terminer ces disputes. Mais le moyen de régler invariablement ces limites, lorsqu'on n'étoit guidé par aucun principe certain ! Ces vastes contrées n'avoient jamais eu de bornes ; elles étoient avant ce tems trop éloignées, ou trop peu intéressantes pour mériter une grande attention des Gouverneurs. Il étoit assez probable que des Puissances qui n'avoient d'autre droit sur ces Pays, que le droit de l'usurpation, ne consulteroient pas l'équité, dans le partage de ces dépouilles.

Aux yeux de la raison, les titres sur lesquels les Puissances Européennes fondoient leurs réclamations, étoient fort problématiques. Mais ces Pays étoient à la bienséance de chaque parti ; voilà ce qu'il y avoit de plus certain.

Comme les dissensions paroissent avoir commencé par le nord de l'Amérique, nous allons d'abord tourner nos regards vers cette contrée. Les François avoient été les premiers cultivateurs de la nouvelle Ecosse ; & par une grande industrie, & un travail opiniâtre, ils avoient, sur un sol naturellement stérile, fait naître l'abondance, & avoient trouvé le secret de fournir à leur subsistance, sans le secours de l'Europe. Cette contrée changea souvent de maître : enfin les Anglois en furent reconnus les seuls légitimes possesseurs par le traité d'Utrecht. La possession de ce Pays, dans la main d'une autre Nation, exposeroit nos Colonies à

des invaſions perpétuelles, & lui donneroit la ſupériorité dans le commerce & dans les pêches du Nord. Nous avons déja obſervé que ſur cette côte ingrate, les Anglois avoient une Colonie qui n'étoit encore qu'à ſon berçeau, ſoutenue par les bontés du Gouvernement, luttant ſans ceſſe contre les déſavantages d'un climat affreux, & contre la ſtérilité du ſol. Mais un obſtacle bien plus formidable, arrêtoit ſes progrès. Les François qui, depuis long-tems, étoient établis dans les parties reculées de ce Pays, excitoient perpétuellement les Indiens à repouſſer ces nouveaux débarqués. Ils ne réuſſirent que trop; beaucoup d'Anglois furent maſſacrés, d'autres vendus aux François à Louisbourg. On ſe plaignit de ces infractions, la plainte fit naître des récriminations; enſorte que les deux Puiſſances de France & d'Angleterre negocioient, s'accuſoient, ſe détruiſoient réciproquement.

On vit naître alors une autre ſource de diſpute, remplie de difficultés auſſi conſidérables que la précédente. Les François prétendant avoir découvert les premiers le midi de la rivière du Miſſiſſipi, reclamoient la vaſte contrée, bordée au Sud-oueſt par le nouveau Méxique, & à l'Orient par les Monts Apalaches. Ils trouvèrent différens Anglois que l'intérêt du Commerce & la beauté naturelle du Pays y avoient attirés, & qui s'étoient établis au-delà de ces Monts. Les François les chaſſèrent, & élevèrent par-tout des Forts, pour commander à

cet immense Pays. On vit clairement alors que leur projet, en s'emparant des parties intérieures du Continent, étoit d'environner les Colonies Angloises établies sur les bords. Maîtres des Pays au nord & au midi de ces Colonies, ils les enfermoient de tous côtés, ils s'arrogeoient à eux seuls la faculté de commercer avec les Naturels du Pays. Les Anglois craignirent, avec raison, que les François ne tentassent de joindre leurs Colonies du nord, où le Commerce se faisoit par la rivière de Saint Laurent, à celles du midi, accessibles par la rivière du Mississipi : cette jonction les auroit rendus maîtres de tout le Pays. Ayant une vaste & fertile étendue de terrein à peupler, ils se seroient multipliés rapidement, & seroient devenus chaque année plus dangereux.

Le Gouvernement Anglois se plaignit long-tems de ces usurpations. Las enfin de ne recevoir aucune satisfaction, il se détermina à repousser la force par la force, & à couper le nœud de la Négociation, qu'on ne pouvoit pas dénouer. On expédia promptement des ordres aux Gouverneurs des Provinces, de s'unir pour leur sureté réciproque, & de gagner les Indiens s'il étoit possible. Ces Indiens étoient un Peuple féroce & sauvage, qui jamais n'avoit goûté les douceurs de la paix, & qui étoit familiarisé dès l'enfance avec les horreurs de la guerre. Les Anglois avoient depuis long-tems la funeste politique de ne cultiver leur amitié que dans les dangers où se trouvoient exposées les Colonies, de

dédaigner leur alliance dans les tems de la tranquillité. Cette conduite aliéna leurs cœurs du Gouvernement Anglois. Leur averſion fut encore augmentée par la fraude & l'avarice de nos Marchands, & particulièrement de la Compagnie d'Ohio, qui leur vendoit chérement de mauvaiſes Marchandiſes, & qui les traitoit avec une inſolence & une perfidie déteſtable.

Ils trouvoient d'ailleurs dans le caractère & dans la ſituation des François, des raiſons de convenance qui les engageoient à s'unir avec eux. Comme eux, les François étoient hardis, entreprenans & pauvres: & un ennemi qu'il n'y a pas de profit à vaincre, devient bientôt l'allié d'un Peuple qui ne cherche qu'à piller. Les Indiens ſe déclarèrent donc contre les Colonies Angloiſes, qui étoient riches, laborieux & frugaux, & dont les dépouilles excitoient leur ardeur & leur avidité.

Ainſi les Anglois n'avoient pas ſeulement les François à combattre, mais encore tout le corps des nations Indiennes. Cette confédération redoutable menaçoit toutes leurs Provinces, & cependant elles ne ſongèrent pas à ſe réunir pour écarter cet orage. Quelques Provinces que leur ſituation mettoit à l'abri de l'invaſion, d'autres qui n'entrevoyoient aucun avantage dans la victoire, refusèrent de contribuer. La plupart avoient à leur tête des Gouverneurs qui, s'étant ruinés en Europe, s'étoient expatriés dans les Indes pour y rétablir leur fortune par leur rapacité & leurs concuſſions. Mépriſés ou haïs, ils

avoient perdu tout aſcendant ſur les Colons, & étoient incapables de leur inſpirer du courage pour ſe défendre. Le Miniſtère cependant commençoit à faire des préparatifs pour pourvoir à leur défenſe. Ils furent hâtés par la nouvelle des premières hoſtilités; car il y avoit déja eu pluſieurs eſcarmouches entre le Général Lawrence au nord, le Colonel Washington au midi, & les François, dans leſquelles ces derniers avoient eu l'honneur de la victoire. Il ſeroit ennuyeux de rapporter ici tous les préparatifs faits par chaque Nation, de ſurcharger cette hiſtoire de noms barbares, de marches peu intéreſſantes, de donner la liſte des victoires & des défaites de chaque parti. Il ſuffit d'obſerver que les Européens, dans ces combats, parurent s'être impregnés de la férocité naturelle des Sauvages avec leſquels ils combattoient, & que cette contrée fut enſanglantée par des barbaries atroces que dicta l'eſprit de la vengeance ou la cruauté.

Les Anglois imaginèrent en même tems quatre opérations différentes. D'un côté, le Colonel Monckton devoit chaſſer les François des uſurpations qu'ils avoient faites dans la nouvelle Ecoſſe; au midi, une autre attaque devoit être dirigée contre *Crown-point*, ſous les ordres du Général Johnſon, un troiſième détachement commandé par le Général Shirley devoit agir contre Niagara; enfin le Général Braddock, à la tête de la quatriè me entrepriſe, marchoit contre le fort Duqueſne. Dans ces différentes expéditions, Monckton réuſſit, Johnſon gagna une victoire

ſtèrile, Shirley différa & perdit l'occaſion ; mais Braddock eut des aventures ſi ſingulières, qu'elles méritent quelque détail. Ce Général avoit obtenu ce commandement par les ſoins du Duc de Cumberland, qui avoit éprouvé ſon courage & ſes connoiſſances dans l'art de la guerre. Ces deux qualités ſi néceſſaires à un Général, dans toute autre occaſion, ne ſervirent ici qu'à précipiter la perte du Commandant. Son courage le rendit opiniâtre, & ſon habileté dans l'art militaire lui devenoit inutile dans un pays où la guerre ne ſe faiſoit pas régulièrement, & où il n'avoit pas d'Officiers Européens en tête. Ce brave, mais infortuné Général, partit pour ſon expédition, en Juin, aſſiégea le fort de Cumberland le dix, & à la tête de 2200 hommes dirigea ſa marche vers l'endroit fatal où le Général Waſhington avoit été défait l'année précédente. A ſon arrivée, il fut informé que les François attendoient au fort Duqueſne un renfort de 500 hommes. Il fit toute la diligence poſſible pour les joindre, & les attaquer avant qu'ils euſſent reçu ce ſecours. Laiſſant donc derrière lui le Colonel Dunbar avec 800 hommes, pour amener les proviſions, les équipages, & le gros bagage auſſi promptement qu'il le pourroit, il fit une marche forcée avec le reſte de ſes troupes, au travers d'un pays également dangereux par les forêts qui le couvroient, & les Sauvages habitans qui l'infeſtoient : Pays immenſe, ſolitaire, affreux, où les Européens n'avoient jamais tenté de pénétrer. Cependant il parcourut avec

intrépidité les déserts d'Oswego. Sans inquiétude sur les desseins de l'ennemi, marchant avec sécurité dans les bois, il ne prenoit pas même la précaution de les faire battre ; plus il approchoit de l'ennemi, moins il paroissoit craindre de dangers. Enfin, le 18 Juin 1756, il campa à dix milles du fort Duquesne qu'il vouloit attaquer. Le lendemain il reprit sa marche sans daigner envoyer à la découverte d'un ennemi qu'il méprisoit. Il marchoit dans cette confiance, en promettant un prompt repos à ses soldats harassés de la marche : tout sembloit lui garantir le succès. Mais soudain son armée fut épouvantée d'une décharge d'armes générale que l'ennemi caché fit sur son front & à sa gauche. Il étoit trop tard de songer à la retraite. Ses troupes étoient entrées dans le défilé, où les ennemis les avoient artificieusement laissé engager avant de faire feu. Son avant-garde recula consternée, & tomba sur le corps principal. Bientôt une terreur panique s'empara de tous les esprits. Les Officiers seuls dédaignèrent de fuir, tandis que Braddock à leur tête déploya la plus grande intrépidité. Il ne voulut point battre en retraite ; mais il resta opiniâtrement dans l'endroit où il étoit, & il donna des ordres au peu de braves gens qui l'entouroient de se former suivant les règles de la guerre, & d'avancer en ordre vers l'ennemi. Enthousiaste de la discipline Européene, il portoit dans les déserts de Niagara l'esprit d'une campagne d'Allemagne. Cependant les Officiers tomboient en foule autour de lui ;

il continuoit encore à donner des ordres de ſang-froid, quoiqu'il eût eu cinq chevaux tués ſous lui, & que le corps entier de ſes troupes eût pris la fuite. Enfin, ayant reçu un coup de mouſquet mortel, il tomba, le déſordre général ſe mit dans ſes troupes. Toute l'artillerie, les munitions, le bagage de l'armée tombèrent au pouvoir de l'ennemi; les Lettres du Général eurent le même ſort. La perte des Anglois, dans cette ſurpriſe malheureuſe, monta à 700 hommes, & le reſte de l'armée, quelque tems après, retourna à Philadelphie. Ce fut ainſi que ſe termina l'expédition du Général Braddock, dont les Anglois avoient conçu les plus hautes eſpérances. Dans toutes les actions qui raviſſent l'applaudiſſement & l'admiration du genre humain, la moitié du ſuccès eſt l'ouvrage de l'habileté, la fortune fait le reſte. Elle abandonna entièrement Braddock; il fut malheureux, & l'ingrat univers lui refuſe l'habileté.

Tel fut le malheureux début des Anglois dans cette guerre. On réſolut donc de ne plus garder de meſures avec les François, on donna des ordres par-tout pour arrêter leurs vaiſſeaux, quoiqu'il n'y eût point encore de déclaration de guerre formelle. Munis de cet ordre, les Commandans des vaiſſeaux firent promptement un ſi grand nombre de priſes, que les Ports regorgeoient de vaiſſeaux pris ſur l'ennemi, & que l'on regarda comme des dédommagemens de ces Forts, dont l'ennemi s'étoit injuſtement emparé dans l'Amérique. Les François firent re-

tentir l'Europe de leurs cris contre l'injustice de ce procédé ; ils représentèrent que c'étoit une violation affreuse de cette bonne foi respectée parmi toutes les Nations, violation indigne même d'un Peuple sauvage. Les Anglois répondirent à leurs manifestes, avec quelques raisons spécieuses. On doit avouer néanmoins que comme une déclaration de guerre n'étoit pas difficile à faire, il auroit été plus honorable pour le Ministère de publier cette formalité ordinaire dans les guerres, & établie depuis long-tems en Europe (1). Dans la vérité, le Ministère balançoit entre la paix & la guerre ; on voyoit bien qu'il falloit agir avec vigueur, mais on ne vouloit pas une guerre ouverte. Henry Pelham, qui pendant long-tems avoit tenu le timon des affaires, & s'étoit signalé par sa candeur & sa capacité, étoit mort. Sir Thomas Robinson lui succéda ; quoique favori du Roi, il n'avoit pas une grande influence dans le Conseil, il résigna, & M. Fox le remplaça. Le plan d'Administration changea avec les Ministres. Ceux qui avoient si long-tems resté dans le Ministère, étoient partisans de la paix ; ceux au contraire qui entroient nouvellement dans l'Administration, espéroient supplanter leurs rivaux, en embrassant un systême opposé, & penchoient en

(1) Un manifeste est de rigueur dans le vrai droit des Nations.

Le Ministère Anglois étoit coupable, & méritoit d'être puni, s'il y avoit un Tribunal assez fort pour juger & punir une Nation puissante. *Note du Traduct.*

conſéquence vers la guerre. Le chef de ce parti ſollicita donc avec chaleur la déclaration de la guerre ; il étoit ſecondé par la juſtice de ſa cauſe, par la voix unanime du Peuple : ſes ennemis attendoient de leurs négociations, ce que les armes ſeules pouvoient opérer.

Quoi qu'il en ſoit des motifs qui faiſoient différer cette déclaration, les François parurent convaincre l'Europe de leur modération vis-à-vis leurs agreſſeurs, en ne déclarant point la guerre ni en n'uſant point du droit de repréſailles. Cependant ils menaçoient l'Angleterre d'une invaſion formidable. Différens corps de troupes s'ébranloient déjà ſur les côtes voiſines des nôtres ; les Miniſtres rempliſſoient de plaintes les Cours étrangères ; par-tout on faiſoit des préparatifs, qui déceloient aſſez le projet de porter la guerre dans le cœur de l'Angleterre.

Ces préparatifs produiſirent l'effet qu'on en attendoit. Ils jettèrent la Nation dans l'alarme & dans la conſternation. Le peuple ſe voyoit expoſé ſans armes, ſans chefs, ſans reſſource, n'ayant à ſa tête que des Miniſtres timides, anti-populaires, incertains. Dans cette poſition critique, on ſomma les Hollandois d'envoyer les 6000 hommes qu'ils s'étoient obligés par un traité de fournir dans le cas où l'Angleterre ſeroit menacée d'une invaſion. On traîna en longueur pour ſatisfaire à cette demande ; de ſorte que le Roi d'Angleterre, qui ne vouloit pas rompre ouvertement avec les Provinces-Unies, l'abandonna. Elles lui en firent leurs remercie-

mens. Cet exemple prouve que l'Angleterre ne doit jamais compter que sur ses propres forces & sur son union, & chaque jour nous convaincra de l'absurdité de ces alliances politiques qu'on n'observe jamais. L'intérêt est le lien de ces unions, & la force seule peut en serrer les nœuds (1).

Dans cette situation perilleuse, les Ministres cherchoient par-tout des secours. On introduisit dans le Royaume environ 10000 Hessois & Hanovriens, pour protéger des millions d'Anglois qui, les armes à la main, étoient sans doute bien capables de se défendre; mais telle étoit la dégradation de l'esprit national à cette époque, que le Royaume ne présentoit qu'un tableau de mécontentement, de terreur & de découragement. Tous les cœurs vraiment patriotiques étoient indignés de l'opprobre dont le Ministère avoit couvert la Nation, en ne confiant son salut qu'aux mains viles d'une troupe mercenaire d'Allemands. Et que pouvoit-on attendre de Ministres qui n'avoient ni l'art, ni l'intégrité nécessaire pour gouverner?

Cependant la descente projettée par les François n'étoit pas sérieuse. L'unique but étoit de détourner l'attention du Ministère Anglois, d'une expédition qu'ils méditoient alors contre Minorque, isle de la Méditeranée, que nous avions

---

(1) Il y a bien long-tems qu'on sait & qu'on repète ces maximes; & les Cabinets ministériels ne se lassent point de répéter dans leurs Traités ces clauses absurdes & inutiles. *Note du Traduct.*

prise sur l'Espagne, & qui nous avoit été assurée par différens traités. Le Gouvernement Anglois étoit trop abattu par la terreur Nationale, pour prendre des mesures suffisantes pour conserver cette place, quoiqu'il eût depuis longtems pénétré les intentions des ennemis. Au lieu donc d'assurer cette place par une nombreuse garnison, ou de détacher une escadre qui, à tous égards, auroit été supérieure à la flotte des François dans la Méditerranée ; on se contenta d'envoyer dix vaisseaux de guerre mal équipés, presque sans munitions, sous la conduite de l'Amiral Byng, dont la réputation dans la marine n'étoit pas assez distinguée. Il avoit ordre de renforcer la garnison de Saint-Philippe avec un bataillon tiré de Gibraltar ; mais le Gouverneur de cette dernière place ne voulut pas obéir à cet ordre.

L'Amiral grossit sa flotte à Gibraltar, d'une escadre de vaisseaux. En faisant voile vers Minorque, il fut joint par un autre vaisseau de guerre, qui lui apprit que Minorque étoit alors assiégé, & que la flotte Françoise devoit protéger les opérations de l'armée de terre. Il fut convaincu de la vérité de cette nouvelle en approchant de l'isle. Il vit les drapeaux François déployés, leurs batteries qui tiroient contre le Château de Saint-Philippe, au sommet duquel flottoit encore le pavillon Anglois. La flotte Françoise, qui parut alors à sa vue, attira toute son attention : il rangea ses vaisseaux en bataille, & se détermina à rester sur la défensive. Byng élevé

dès sa jeunesse dans la marine, avoit de la réputation pour les opérations navales, mais jusqu'alors il n'avoit donné aucunes preuves de son courage. Les hommes en général sont jaloux de faire briller les talens particuliers qui leur attirent des éloges, & leur immolent tout, c'étoit la manie de l'Amiral. Il sacrifia la réputation que pouvoit lui donner une action courageuse à l'espérance d'être applaudi par sa conduite prudente. La flotte Françoise avançoit, le combat étoit déjà engagé par une partie de la flotte Angloise ; l'Amiral se tint toujours au large, il justifioit son inaction par des raisons de prudence. L'Amiral François profita de l'incertitude des Anglois, & vogua lentement pour joindre son avant-garde qui avoit déja été maltraitée. Les Anglois leur donnèrent la chasse pendant quelque tems ; mais le moment favorable d'engager une action décisive étoit perdu & ne se présenta plus.

Byng étoit toujours résolu d'agir avec sa précaution ordinaire. Il assembla un Conseil de guerre, où il représenta qu'il étoit beaucoup inférieur à l'ennemi en vaisseaux & en hommes, que le secours de Minorque étoit impraticable, qu'il valoit bien mieux retourner à Gibraltar, qui avoit besoin d'un prompt secours. Cette représentation fut accueillie unanimement, & on exécuta promptement son projet. Sa conduite pusillanime parvint bientôt aux oreilles des Anglois ; elle excita une indignation frénétique, pour ainsi dire. Les Ministres eux-mêmes souf-

flèrent

flèrent la flamme. Elle éblouissoit tous les regards & les empêchoit d'appercevoir la bévue qu'ils avoient faite en envoyant un si foible armement. Byng étoit alors à Gibraltar, qui ne soupçonnoit point l'orage qui menaçoit sa tête. Il parloit, il écrivoit du ton d'un homme qui avoit des droits aux remercîmens de son Roi, & aux applaudissemens de ses Compatriotes. Il fut réveillé de ce songe agréable par une lettre du Ministre qui lui marquoit son rappel. D'autres lettres lui apprirent qu'en arrivant, il seroit arrêté.

En effet, aussi-tôt qu'il eut mis pied à terre en Angleterre, il fut conduit & enfermé à l'hôpital de Greenwich. On se servit de mille artifices pour enflammer la populace contre lui long-tems avant qu'il subît son interrogatoire; on écrivit différentes lettres de plusieurs contrées, où l'on demandoit justice du Coupable. L'activité de ses amis ne s'endormit pas dans cette occasion, ils le justifioient devant la multitude, & ils s'efforçoient de détourner toute sa fureur sur le Ministère, qui méritoit bien de la partager. Mais bientôt après, la nouvelle de la reddition du fort Saint-Philippe aux François, poussa l'indignation du peuple à son comble. Cette forteresse étoit regardée, après celle de Gibraltar, comme la mieux fortifiée des places de l'Europe. Le célèbre Vauban avoit dirigé sa construction. D'ailleurs la nature du sol qui étoit un roc solide, & l'excellence de sa situation la rendoient presque imprenable. Pour se

rendre maîtres de cette place importante, les François, sous les ordres du Duc de Richelieu, débarquèrent au nombre de 20000 hommes. Par des assauts continuels & furieux, ils s'emparèrent des ouvrages extérieurs, & bientôt emportèrent la place. Cependant le Gouverneur Anglois, le Général Blakeney, obtint une capitulation honorable, & sortit avec tous les honneurs de la guerre. Dans la vérité, les conditions les plus dures, imposées à une garnison, sont plus honorables pour le Commandant qui les accepte. Elles prouvent qu'il s'est défendu courageusement jusqu'aux dernières extrémités.

Les Anglois se voyoient alors battus partout. Dans l'Amérique leurs troupes avoient été taillées en pièces; en Europe leurs places étoient prises, le peuple trembloit à la vue de l'invasion qui le menaçoit, il n'avoit pour sa défense qu'un petit nombre de mercenaires étrangers, qui devenoient à leur tour formidables aux naturels; toutes ces circonstances se réunissoient pour désespérer, enflammer le peuple. Il falloit que sa vengeance tombât sur quelqu'objet, le malheureux Byng étoit la victime dévouée à ses fureurs.

La guerre fut alors publiée avec les solemnités ordinaires. C'étoit avertir du coup après l'avoir frappé. Les Hanovriens furent renvoyés dans leur pays, & on fit tous les préparatifs pour juger l'Amiral Byng dans la forme accoutumée. La Cour Martiale s'assembla à Portsmouth, & après un scrutin de plusieurs jours,

elle déclara qu'il n'avoit pas fait ſon devoir pendant l'engagement pour vaincre l'ennemi. Les Juges opinèrent qu'il tomboit dans le cas de l'Article XII. du Code de la guerre, qui condamnoit à mort toute perſonne qui dans l'action reculeroit, ſe retireroit, ne s'expoſeroit pas dans la mêlée, ou enfin qui ne feroit pas ſon devoir, ſoit par lâcheté, négligence, ou mauvaiſe intention (1). Ils ordonnèrent en conſéquence qu'il feroit fuſillé ſur le bord de tel vaiſſeau que les Lords de l'Amirauté indiqueroient; mais en même-tems ils invoquèrent pour lui la compaſſion, en gardant le ſilence ſur les motifs de ſa conduite qu'ils ne pouvoient révéler. Ces Juges eſpéroient avoir, par cette Sentence, aſſouvi l'animoſité nationale contre lui, & cependant en avoir adouci la ſévérité par leur recommandation. Mais les cris de la vengeance publique étoient trop violens pour être étouffés. Le Roi renvoya l'examen de cette Sentence à douze Juges qui la déclarèrent légale. En conſéquence, Sa Majeſté ordonna qu'il ſouffriroit la mort.

Il y avoit encore une reſſource pour le ſauver, on la tenta. Un de ceux qui l'avoient jugé à Portſmouth, & qui étoit membre de la Cham-

---

(1) Tous ces mots ſont vagues & abſtraits, & peuvent tout auſſi bien ſervir à faire condamner un innocent qu'un vrai coupable. L'Amiral Keppel, dans la dernière guerre, fut auſſi ſur le point d'en être la victime. Cette Loi eſt une arme dangereuſe dans la main d'un Miniſtre puiſſant. *Note du Traduct.*

bre des Communes, déclara à cette aſſemblée ; que lui & tous ceux qui avoient aſſiſté au jugement de l'Amiral, deſiroient d'être relevés du ſecret impoſé à tous les Juges de la Cour Martiale, qu'ils révéleroient des circonſtances qui pourroient faire changer la Sentence. On eut peu d'égard à cette demande ; mais le Roi voulut qu'on différât l'exécution, juſqu'à ce que la Cour Martiale eût plus clairement expliqué ſes ſcrupules. On paſſa donc un Bill dans la Chambre des Communes, pour les relever du ſecret. Mais lorſqu'il vint à être débattu dans la Chambre des Lords, lorſqu'on eut examiné les motifs de la Cour Martiale, les Pairs ne trouvèrent point de raiſon pour ſouſcrire à ce Bill ; il fut rejetté.

L'Amiral, abandonné à ſon malheureux ſort, réſolut d'effacer par ſon courage à ſupporter la mort, les imputations de lâcheté qui terniſſoient ſon honneur. Il conſerva juſqu'à la fin ſa ſérénité ordinaire. Au jour fixé pour ſon exécution, il ſortit tranquillement de la cabane qui lui ſervoit de priſon, s'avança d'un pas ferme, d'un air intrépide ſur le tillac, lieu deſtiné pour ſa mort ; il lut alors un papier qui contenoit ces mots :

« Dans un moment je ne ſerai plus, dans » un moment je ſerai délivré de la violente » perſécution de mes ennemis. Je ne leur diſ» puterai point une vie ſur laquelle l'injuſtice » a verſé le poiſon de l'amertume : la mort,

» la mort seule peut être le terme de mes malheurs. Ce n'est qu'après ma mort qu'on me » rendra justice, qu'on rétablira ma réputation. » C'est alors qu'on dévoilera les manœuvres té» nébreuses tramées par une cabale odieuse pour » exciter contre moi les clameurs du peuple. » C'est alors qu'on me plaindra comme une » victime qui fut destinée à assouvir l'indigna» tion & le ressentiment d'un peuple outragé, » trahi, trompé, & à détourner sa vengeance » des têtes vraiment criminelles. Mes ennemis » eux-mêmes s'écrieront : *Il étoit innocent*! Heu» reux, dans ce dernier moment de connoître » mon innocence, heureux de l'intime persua» sion où je suis, que je n'ai point été l'arti» san des malheurs de ma Patrie, je vois la » mort avec tranquillité. Je desire de tout mon » cœur que l'effusion de mon sang puisse con» tribuer au bonheur de mon Pays. Cependant » je persisterai toujours à soutenir que j'ai rem» pli mon devoir avec fidélité, que j'ai em» ployé mes talens & mes connoissances pour » l'honneur de Sa Majesté, pour le service de » ma Patrie. J'ai pu être malheureux, je n'ai » jamais été coupable. Je suis fâché que le » succès n'ait pas répondu à mes efforts, que » l'armement qui m'étoit confié ait été trop » foible pour réussir dans une expédition de » cette importance. La vérité a étouffé la voix » impure de la calomnie & de l'imposture, & » la justice a effacé les taches ignominieuses

» de lâcheté & d'infidélité, dont on avoit terni
» mon honneur. Mon cœur m'abſout de ces cri-
» mes. Mon eſprit peut s'égarer dans ſon juge-
» ment ; car quel homme eſt à l'abri de l'er-
» reur ? Mais ſi l'erreur ſeule a dicté à mes Ju-
» ges la Sentence cruelle qu'ils ont prononcée
» contre moi : que Dieu leur pardonne, comme
» je leur ai déja pardonné. Puiſſent les déchire-
» mens de leurs cœurs, les remords poignans
» de leur conſcience, dont la voix a éclaté en
» ma faveur, ſe calmer, s'évonouir comme mon
» reſſentiment. Le Juge ſuprême voit tous les
» cœurs, pèſe les motifs, c'eſt à lui ſeul que je
» ſoumets la juſtice de ma Cauſe.

Lorſqu'il eut prononcé ces mots, il s'avança, & voulut mourir le viſage découvert. Mais ſes amis lui ayant repréſenté que ſes regards pourroient intimider les ſoldats, & les empêcher d'ajuſter bien leur coup ; il ſe fit bander les yeux avec un mouchoir, s'agenouilla ſur le tillac, & un moment après, le ſignal ayant été donné, il tomba mort.

Nous touchons de trop près au tems où périt cet homme infortuné, pour juger s'il fut innocent ou coupable. Si ſa faute n'étoit qu'un défaut de jugement, il falloit le relâcher. Le condamner à mort étoit une injuſtice criante. Ceux qui déclament encore de nos jours contre lui, juſtifient ſa condamnation par la néceſſité où l'on étoit de faire un exemple ſur un Commandant, pour contraindre les autres à ſervir leur Patrie

avec courage. Il falloit, disent-ils, être sévère, pour être heureux. L'exécution de Byng fut le présage de nos succès; & c'est de son tombeau qu'on vit s'élever ces lauriers multipliés qui couronnent l'Angleterre. Ces raisons peuvent persuader un Anglois; mais on est homme avant que d'être Anglois. La politique (1) peut justifier le sacrifice d'un innocent, mais c'est toujours un forfait affreux aux yeux de l'équité.

(1) La fausse & cruelle politique, la politique des Gengis & des Néron; mais la saine politique ne justifie point ce que l'équité condamne. *Note du Traduct.*



LETTRE LXV.

Suite du Regne de

GEORGES II.

TEL étoit le mauvais ſuccès des armes des Anglois & de leurs Alliés au commencement de cette guerre. Chaque jour voyoit éclore de la preſſe des écrits, dans leſquels on leur reprochoit leur lâcheté, où l'on prophétiſoit leur ruine. Cependant les eſpérances du Parlement croiſſoient en proportion de leurs malheurs, & les reſſources ſembloient naître avec les augmentations de dépenſes. Quoique les ſubſides pour cette guerre honteuſe & deſtructive fuſſent énormes, la perception s'en fit avec rapidité. Le cri univerſel de la Nation réveilla dans les cœurs des Officiers cette vigueur patriotique, que le malheur avoit éteinte. Ce fut dans l'Aſie que pour la première fois la victoire ſe déclara pour les Anglois. Ce fut-là qu'ils apprirent l'art de battre leurs ennemis.

Une guerre ne pouvoit armer en Europe les deux premières Puiſſances, que les climats les plus éloignés n'en reſſentiſſent le contre-coup. L'immenſe étendue de pays qui ſervit de théâtre à la guerre en Aſie, comprend preſque toute la péninſule de l'Inde, proprement dite. Sur les côtes de ce vaſte territoire, les Anglois, les

François, & différentes autres Puiſſances Européennes avoient élevé des fortereſſes, avec l'agrément du Mogol, qui prétendoit être Souverain de tout ce grand Empire. Quelque droit qu'il puiſſe avoir à cette Souveraineté univerſelle, il y a peu de Provinces éloignées qui la reconnoiſſent. Les Gouverneurs ou Nababs, qui dans leur origine n'étoient que ſes Lieutenans, ſe ſont rendus indépendans, & exercent un pouvoir abſolu ſur leurs territoires reſpectifs, ſans reconnoître la ſupériorité du Mogol par des tributs ou des hommages. Dans leurs conteſtations, ces Princes, au lieu d'avoir recours à lui pour obtenir une prompte juſtice, ſe tournent vers les Puiſſances Européennes, dont ils briguent l'alliance & le ſecours.

Deux Nababs étoient en diſpute, lorſque la guerre s'alluma entre l'Angleterre & la France. On prit parti de chaque côté, & la querelle des Nababs devint bientôt celle des deux Nations (1). Les ſuccès furent partagés pendant quelque tems, juſqu'à ce qu'enfin les affaires de la Grande-Bretagne prirent un aſcendant décidé par le courage & la conduite de M. Clive. Cet Officier, qui n'avoit d'abord rempli que les plus bas offices dans la Compagnie, y déploya bientôt ſes talens ſinguliers pour la guerre.

(1) Comme s'il y avoit eu une fatalité attachée à la juſtice des armes Angloiſes, ils eurent encore tort dans la guerre d'Aſie. Ils protégèrent contre le Nabab légitime un uſurpateur. Pour être convaincu de cette vérité, il faut lire le n°. 3. du T. I. du Tableau de la ſituation des Anglois dans l'Inde, par M. de Warville. *Note du Trad.*

Graces à sa vigilance & à sa valeur, l'ennemi fut chassé de la Province d'Arcate, le Général François fut fait prisonnier, le Nabab protégé par les Anglois fut rétabli dans le Gouvernement dont il avoit été dépouillé. Les François découragés par leurs infortunes, sentant leur infériorité dans cette partie du monde, envoyèrent un Commissaire avec un plein pouvoir pour rétablir la paix. En conséquence on conclut un Traité entre les deux Compagnies. Il portoit que les territoires pris de chaque côté seroient restitués, que les Nababs, protégés par l'une ou l'autre Puissance, seroient reconnus par les deux (1); enfin, que pour l'avenir on garderoit la neutralité de part & d'autre dans les disputes des Princes du pays. Cette cessation cependant ne fut pas de longue durée. C'est le sort ordinaire de tous les traités faits entre les Compagnies. L'espérance du plus léger avantage les fait rompre. En effet, quelques mois après, la rivalité de commerce leur fit reprendre les armes. On ignore le vrai motif de cette rupture. Par-tout où il y a des Commerçans, l'avarice règne avec éclat, & cette passion ne fut que trop souvent la mère de l'injustice & de la cruauté. Il est certain que le Souba du Bengale, poussé par des motifs d'un ressentiment personnel, se déclara d'abord contre les Anglois. A la tête d'une armée nombreuse, il mit le siège

---

(1) Ce fait est faux. Les François furent obligés d'abandonner leur Nabab. *Voy. ibid. Note du Trad.*

devant Calcutta, leur principale forteresse, qui n'étoit pas capable de résister même à des barbares. Elle fut prise d'assaut, & la garnison, au nombre de 146 hommes, fut renfermée dans une étroite prison appellée *Black-hole*, ou *Cachot noir*. Ce cachot n'avoit que 16 pieds quarrés : point d'entrée pour l'air, excepté deux petites fenêtres garnies de grilles de fer percées à l'ouest, qui ne pouvoient donner une quantité d'air suffisante pour soutenir tant de personnes. Sous un climat brulant cette situation étoit affreuse. On n'envisage qu'avec horreur le sort de ces malheureux qui expiroient suffoqués. Ils tentèrent d'abord de rompre la porte; mais ayant reconnu l'impossibilité de leur projet, ils s'efforcèrent d'exciter la compassion & l'avidité de leur garde, en lui offrant une grosse somme d'argent, s'il vouloit les distribuer dans d'autres prisons. Il ne voulut point satisfaire à leurs demandes. Il prétexta que le Souba dormoit, & que personne ne pouvoit troubler son sommeil. Plongés dans le plus horrible désespoir, ces malheureux ne virent plus que la mort assurée, & la prison retentit bientôt de cris, de sanglots, d'une affreuse confusion. La langueur & un morne désespoir succédèrent bientôt à ce désordre. Vers le matin ce n'étoit plus qu'un silence horrible; de 146 Anglois qui avoient été enterrés vivans dans cette prison, vingt-trois seulement survécurent, & la plupart encore furent emportés par une fièvre putride quelque tems après avoir été mis en liberté.

La réduction de cette forteresse importante interrompit la prospérité des armes Angloises ; mais la fortune de Clive répara cet échec, & vainquit tous les obstacles. Une flotte, commandée par l'Amiral Watson, seconda ses effors, & lui assura ses victoires. Gheriah Ville, qui par ses pirateries désoloit les établissemens de la Compagnie dans le voisinage de Bombay, sentit le premier le poids de nos forces navales. Les corsaires d'Angria avoient un nombre infini de petits navires avec lesquels ils attaquoient les plus gros vaisseaux lorsque l'occasion étoit favorable. Devenus redoutables, ils exigeoient un tribut de chaque Puissance Européenne, pour la permission qu'ils leur accordoient de commercer. Pour soumettre un si dangereux ennemi, l'Amiral Watson & le Colonel Clive cinglèrent vers le Havre de Gheriah, & malgré le feu le plus violent qu'ils furent obligés d'essuyer, ils s'en emparèrent, & livrèrent aux flammes la flotte pirate & la forteresse. Le lendemain la ville se remit à discrétion. On trouva dans la place une immense quantité de munitions de guerre, & des effets pour 130,000 livres sterlings.

Clive, après cette conquête, ne songa plus qu'à tirer vengeance du traitement cruel que les Anglois avoient essuyé à Calcutta : en conséquence il arriva vers le commencement de Décembre à Balasore, dans le Royaume du Bengale. Il éprouva peu d'obstacles jusqu'à son arrivée à Calcutta, où s'étoit passée la scène de barbarie

dont nous avons parlé ; mais aussitôt qu'il parut avec deux vaisseaux devant la ville, il fut reçu avec le feu le plus furieux tiré de toutes les batteries. Cette décharge subite ne l'étonna point ; persistant toujours dans son projet, il fit sa descente, & en moins de deux heures s'empara de la place.

Ces deux conquêtes rendirent les Anglois maîtres des deux plus forts établissemens sur les bords du Gange. Quelque tems après, Houghly, ville d'un grand commerce, fut réduite avec moins de difficulté encore, & tous les magasins, tous les greniers du Souba de Bengale furent détruits. Ce Prince barbare, irrité de toutes ces pertes, assembla une armée de 10000 chevaux & de 15000 hommes d'infanterie, dans la résolution de chasser les Anglois de ses Etats. Sur la première nouvelle de sa marche, le Colonel Clive demanda à l'Amiral un renfort de troupes de mer ; on lui accorda 600 hommes qu'il joignit à sa petite armée. Les forces nombreuses du Souba de Bengale parurent enfin, & le Colonel aussi-tôt avança sur trois colonnes pour les attaquer. Quoiqu'il fût visiblement inférieur en troupes, la victoire se déclara cependant en sa faveur (1). Dans le fait, que peuvent les timides asiatiques, contre des Européens endurcis à la guerre, & familiarisés avec toutes les vicissitudes des climats? Les mœurs,

(1) Il y a un peu d'hiperbole dans tous ces détails. *Voyez* l'Histoire de la Révolution du Bengale dans le Tableau de l'Inde, n°. 4. T. I. *Note du Trad.*

les coutumes, les opinions, l'habillement, tout tend à amollir le ſoldat d'Aſie, à efféminer ſon eſprit. Qu'on jette un coup-d'œil rapide ſur un camp d'Aſiariques, & on ne ſera point ſurpris de les voir toujours battus. On y voit de longues files d'automates habillés en ſoie, marcher au combat ſans autre courage que celui que leur donne l'opium; indifférens ſur le ſort du combat, ils n'ont à craindre que de changer d'eſclavage. On y voit leur Chef monté ſur le plus haut éléphant, en bute à tous les traits; une artillerie en mauvais ordre, traînée par des bœufs trop lents, & qui, furieux de la plus petite bleſſure, ne jettent que le déſordre. Le ſoldat n'eſt point guidé par cette froide intrépidité qui prévoit le danger & l'affronte; il faut pour qu'il combatte qu'il ſoit ivre ou batonné. En examinant toutes ces circonſtances, doit-on être ſurpris ſi, ſouvent 2000 Européens mettent aiſément en fuite 30000 Indiens? Eh, que devient alors l'héroïſme ſi prôné des Cirus & des Alexandre?

Cette victoire, ſi promptement gagnée par un ennemi étranger, rendit bientôt le Souba du Bengale mépriſable aux yeux de ſes ſujets. Ses cruautés l'avoient déja rendu odieux. On forma une conſpiration contre lui. Jaffer Alikan, ſon premier Miniſtre, étoit à la tête; & les Anglois ayant eu connoiſſance de ſon projet, réſolurent de le ſeconder avec toutes leurs forces. En conſéquence, le Colonel Clive avança à grandes journées, prit dans ſon chemin la ville de Cutwa,

joignit l'armée du Souba, & après un leger combat la mit en fuite avec un terrible carnage. Jaffer Alikan, qui d'abord avoit encouragé les entreprises de son maître, avoit jusques-là dissimulé ses projets, soit crainte, soit perfidie. Mais après cette victoire il leva entièrement le masque, épousa ouvertement le parti des Anglois, & fut solemnellement proclamé Souba du Bengale, de Bahar, d'Orissa. Le précédent Souba fut déposé, & mis à mort par son successeur (1). Le nouveau Viceroi ne fut point insensible aux secours généreux que lui avoient procuré les Anglois. Il souscrivit à toutes leurs demandes, répandit les bienfaits, les récompenses avec profusion, & n'oublia rien pour leur témoigner sa reconnoissance.

Non-content d'avoir soumis les Indiens, le Colonel Clive voulut réduire aussi les François, & dans son projet, fut secondé par les efforts des Amiraux Watson & Pocock. Chandernagore, établissement François, au-dessus de Calcutta sur la rivière, un des plus forts & des plus considérables que possédât la Nation françoise dans le Bengale, se rendit aux armes des Anglois (2). On trouva dans cette place une immense quantité de richesses ; mais le plus grand dommage que les François en souffrirent, fut la ruine de leur principal établissement sur le Gan-

(1) On ne peut cacher que les Anglois eurent la plus grande part à cet assassinat. *Voy. ibid. Note du Trad.*

(2) Ce fut encore une injustice des Anglois que l'attaque de cette place. Ils sacrifièrent pour s'en emparer, l'usage où les

ge, qui leur avoit fait jouer jusqu'alors un rôle important dans le commerce de cette partie du monde. Ainsi dans une seule campagne, les Anglois devinrent possesseurs d'une immense étendue de pays, bien supérieur par ses richesses, sa fertilité, par le nombre de ses habitans, à plusieurs Royaumes de l'Europe. On paya 2,000,000 livres sterlings à la Compagnie & aux Particuliers qui avoient souffert lors de la prise de Calcutta. Les Soldats & les Matelots partagèrent 600,000 liv. sterlings, & les forces Angloises devinrent formidables. Peut-être cependant que cette conquête éloignée ne servira qu'à épuiser notre patrie d'hommes & de biens. Peut-être que nos victoires éclaireront les barbares sur leur nombre, sur leurs avantages, & peut-être qu'après avoir été long-tems battus, ils apprendront à nous battre (1).

Les succès des Anglois n'allarmèrent pas seulement le Ministère François. Les Hollandois eux-mêmes conçurent une grande jalousie de cette grandeur naissante. La France envoya à ses Colonies un renfort considérable sous les ordres du Général Lally, Irlandois, qui avoit la réputation d'être brave, mais qu'on accusoit d'être trop dur dans le service. Ce n'étoit qu'un

---

Européens étoient dans le Bengale, de ne point y porter les querelles de l'Europe, & la reconnoissance qu'ils devoient aux François, pour avoir refusé de seconder Soujah-dola. *Voy. ibid. Note du Trad.*

(1) Il est très-probable que la prophétie de l'Auteur s'accomplira, si les Anglois au moins n'adoucissent pas leur Gouvernement. *Note du Trad.*

soldat

ſoldat de fortune; élevé dès ſes plus tendres années dans l'auſtérité des camps, il pouſſoit juſqu'au dernier dégré l'eſprit militaire, & la manie de l'honneur. Sous ſon commandement, les affaires de la France ſemblèrent, pendant quelque tems, prendre une nouvelle face. Il prit le fort Saint David, ſaccagea une ville qui appartenoit au Roi de Tanjaour, l'allié des Anglois, & mit le ſiège devant ſa capitale. Forcé de le lever promptement, il entra dans la province d'Arcate, & ſe prépara à aſſiéger Madras, le principal établiſſement de la Compagnie angloiſe, ſur la côte de Coromandel; mais il eſſuya dans le ſiège de cette importante forteresse, plus de difficultés qu'il n'avoit prévues. L'artillerie de la garniſon fut bien ſervie, tandis que celle des François ne tiroit qu'avec lenteur. Ce fut envain que leur Commandant les encourageoit: une large brèche reſta ouverte pendant quinze jours, ſans qu'aucun François oſât monter à l'aſſaut. En outre, les proviſions leur manquèrent, & enfin l'arrivée d'un renfort dans la place, leur ôta toute eſpérance de réuſſir. Ils levèrent le ſiège après un feu très-vif; mais ce contre-tems rallentit tellement leur ardeur, qu'ils parurent entièrement abattus dans tous les engagemens qui ſuivirent. A cette époque, leurs affaires déclinèrent de jour en jour ſur terre & ſur mer. Dans les différens combats que les deux flottes ſe livrèrent, les François, quoique ſupérieurs en nombre & en vaiſſeaux, evitèrent

toujours un engagement décisif (1).

Les François n'étoient pas les seuls ennemis que les Anglois avoient à craindre dans cette partie du monde. La jalousie des Hollandois fut éveillée par leurs succès réitérés, & leurs vastes conquêtes. Comme cette querelle, quelque puérile qu'elle paroisse, peut devenir un jour bien plus importante, je l'approfondirai plus particulièrement.

Sous le prétexte de renforcer leurs garnisons du Bengale, les Hollandois équipèrent une escadre de sept vaisseaux. Elle avoit ordre de cingler vers le Gange, de rendre leur fort de Chinsura si formidable, que les Anglois en conçussent de la défiance, enfin d'assurer aux seules Provinces-Unies le commerce de salpêtre que cette place fournissoit. Le Colonel Clive résolu de s'opposer à ce projet, écrivit au Commandant Hollandois, qu'il ne pouvoit permettre le débarquement & la marche de ses troupes vers Chinsura. Le Hollandois répondit à la lettre qu'il n'avoit point les desseins qu'on lui imputoit, qu'il demandoit uniquement la liberté de débarquer ses troupes pour les faire rafraîchir. On le lui accorda. Il resta dans cette position jusqu'au moment où les vaisseaux, qui devoient seconder ses opérations, eurent remonté la rivière. Alors il jetta le masque, marcha vers Chinsura, prit quelques petits navires appartenans aux Anglois,

(1) Les François ont de leur côté soutenu qu'ils n'avoient jamais évité cet engagement. Qui croire? Il importe peu d'éclaircir ces mensonges nationaux, *Note du Trad.*

pour représailles de l'affront qu'il prétendoit avoir reçu par le refus que lui avoit fait le Général Anglois. Il rencontra dans sa route le Calcutta, vaisseau de guerre Indien, qu'il menaça de couler à fond, s'il passoit outre. Le Capitaine Anglois voyant qu'on pointoit déja les canons contre lui pour mettre ces menaces à exécution, prit le parti de retourner à Calcutta, où deux autres vaisseaux étoient à l'ancre, & rapporta son aventure au Général Clive, qui ordonna aussitôt aux trois vaisseaux Indiens de se préparer au combat. Le Hollandois ne tarda pas à paroître. Après quelques bordées cependant, le Commandant Hollandois se rendit, & le reste de la flotte suivit son exemple (1).

(1) Cette défaite fut d'autant plus humiliante pour les Hollandois, qu'ils avoient refusé le secours du Corps François, commandé par M. Law dans le Bengale, prétendant que seuls ils étoient assez forts. *Voyez* Tableau de l'Inde, *ibid. Note du Traduct.*



LETTRE LXV.

Suite du Regne de

GEORGES II.

L'EUROPE a ſouvent été comparée à une République ſoumiſe à une ſeule Loi, celle des Nations, & compoſée de provinces dont aucune ne peut aſpirer à la grandeur ſans exciter une jalouſie univerſelle. Une ſimple querelle entre deux Nations, eſt donc capable d'envelopper toute l'Europe dans une guerre générale, ſurtout ſi les deux Puiſſances Belligerantes ſont à la tête de cet aſſemblage des Nations. Une guerre commencée entre l'Angleterre & la France, & qui n'avoit pour objet qu'un déſert & un terrein inculte, ſitué dans les parties les plus éloignées de l'Amérique, s'étendit dans tout l'Univers. Cette commotion qui ne ſe faiſoit ſentir que de loin, réveilla les anciennes jalouſies, & des prétentions déja oubliées.

Quoique les François euſſent eu de grands avantages au commencement de cette guerre, ils prévoyoient bien que la balance ne pencheroit pas long tems en leur faveur. La ſupériorité des Anglois ſur eux étoit manifeſte. Maîtres de la mer, ils avoient mille reſſources pour ſecourir leurs Colonies. Inſtruits en conſéquence

qu'une guerre navale ne pouvoit terminer qu'à leur désavantage, les François annoncèrent sans scrupule qu'ils vengeroient les outrages essuyés par leurs Colonies, ou en ravageant les domaines que le Roi d'Angleterre possédoit en Allemagne, & pour lesquels on connoissoit son affection, ou en divisant les forces Angloises, & en épuisant leurs finances par des subsides qu'ils seroient contraints de lever. Tous ces projets avoient pour but d'effrayer le Roi d'Angleterre, fort attaché à son pays, & dont on espéroit secrettement quelque sacrifice pour la paix. Ils ne furent pas trompés dans leurs espérances. La Cour de Londres, pour défendre & assurer l'Electorat d'Hanovre, fit un marché avec l'Impératrice de Russie, par lequel elle s'obligea de fournir un corps de 55000 hommes pour le service de l'Angleterre, dans le cas où cet Electorat seroit attaqué. On s'obligeoit à payer d'avance & par année 100,000 liv. à l'Impératrice.

Le Roi de Prusse, qui se regardoit depuis long-tems comme le protecteur & le gardien des intérêts du corps Germaniques, fut étonné à la nouvelle de ce traité. Le Prince qui occupoit alors le trône de Prusse, étoit Frédéric III, Monarque doué de mille qualités, & consommé dans l'art de la guerre : nourri lui-même à l'école de l'adversité, il avoit appris le grand art de connoître les hommes; il chérissoit ses sujets, dont il avoit éprouvé l'attachement. Il déclara donc à la première occasion, qu'il ne souffriroit pas qu'aucunes troupes étrangères en-

traſſent dans l'Empire, ou comme auxiliaires; ou comme ennemies. Ce rusé Politique avoit, ſuivant les apparences, été informé de quelque traité ſecret qui ſe tramoit entre les Autrichiens qu'il regardoit comme ſes ennemis, & les Ruſſes, pour entrer dans ſes Etats & le dépouiller de la Province de Siléſie, qui lui avoit été accordée par le dernier traité. Le Roi d'Angleterre qui ne ſuivoit pour guide dans toutes ſes délibérations que ſes allarmes pour ſon Electorat, ſe vit alors dans la ſituation qu'il avoit redoutée davantage; expoſé en même-tems aux reſſentimens de la France & de la Pruſſe, qui menaçoit d'envahir de concert ſes Etats, tandis que les Ruſſes, ſes alliés, étoient trop éloignés pour le ſecourir. Il n'avoit pourtant d'autre but que d'éloigner l'ennemi de l'Allemagne; c'étoit auſſi le projet du Roi de Pruſſe. Cet accord de projets fit naître une ligue d'intérêts entre ces deux Princes. Ils ſe promirent mutuellement de s'aider de toutes leurs forces pour éloigner les troupes étrangères de l'Empire.

Ces deux Puiſſances eſpéroient tirer de grands avantages de cette alliance. La conſervation de la tranquillité de l'Empire étoit le prétexte apparent, mais chacun avoit des vues particulières. Le Roi de Pruſſe n'ignoroit pas que les Autrichiens étoient ſes ennemis, que les Ruſſes s'uniroient avec eux contre lui. Par ſa ligue avec la Grande-Bretagne, il éloignoit les Ruſſes qu'il redoutoit. Délivré de ces dangereux ennemis, il eſpéroit tirer une ample ſatisfaction des Au-

trichiens qu'il ſuſpectoit violemment. Il ne doutoit pas que la France ne ſe joignît à lui. L'implacable & héréditaire inimitié de cette Couronne contre l'Autriche, ſubſiſtoit toujours. Elle ne pouvoit donc ſe déclarer contre lui, en faveur d'une Nation qu'elle avoit tant de raiſons de haïr.

L'Electeur d'Hanovre, d'un autre côté, entrevoyoit dans cette alliance une longue chaîne d'avantages. Il ſe procuroit un Allié voiſin & puiſſant, un Allié que les François ne voudroient pas déſobliger dans les circonſtances actuelles, il comptoit ſur l'attachement naturel des Autrichiens à ſes intérêts, qu'il croyoit d'ailleurs avoir mérité par ſes derniers ſervices & ſon amitié. Les Ruſſes continueroient vraiſemblablement à reſter neutres. Le dernier traité, le ſubſide qu'on leur payoit, tout leur en faiſoit la Loi. Tels étoient les motifs ſecrets de cette alliance, mais les deux Rois furent trompés dans leurs eſpérances particulières.

Quoique cette union étonnât l'Europe, elle en produiſit une autre bien plus extraordinaire. L'Impératrice Reine méditoit depuis long-tems en ſecret le projet de récouvrir la Siléſie, dont le Roi de Pruſſe s'étoit emparé. Elle eſpéroit, avec le ſecours des Ruſſes, faire réuſſir ſes deſſeins. Le dernier traité ne l'effraya point; quoiqu'elle vît dans l'union de l'Angleterre & de la Pruſſe le dérangement de ſes combinaiſons, la privation d'un Allié bien néceſſaire, elle chercha tout d'un coup à lui en ſubſtituer un autre.

Elle ſe tourna vers la France, & pour gagner l'amitié de cette Puiſſance, elle lui livra la clef des Pays-Bas, que les Anglois n'avoient acquiſe, après un long eſpace de tems, qu'en ſacrifiant leur ſang & leurs tréſors. Cette révolution extraordinaire changea toute la face du ſyſtême politique de l'Europe, ce qui démontre ſenſiblement que les événemens guident les Politiques, tandis que les Politiques ne maîtriſent jamais les événemens; ou pour me ſervir des expreſſions de Tacite, qu'il y a bien peu de différence entre l'art & la fatalité.

Ce traité, entre la France & l'Autriche, ne fut pas plutôt conclu, qu'on invita l'Impératrice de Ruſſie à y ſouſcrire. Elle accepta la propoſition avec ardeur. Cette alliance ouvrit à ſes troupes le paſſage dans les parties Occidentales de l'Europe, & c'étoit l'unique but de ſon traité avec l'Angleterre. Il y avoit déjà long-tems que cette ſuperbe Puiſſance du Nord deſiroit une occaſion de s'établir à l'Occident. Maitreſſe paiſible d'un pareil établiſſement, elle verſeroit des troupes fraîches & nombreuſes, qui dans une guerre feroient la Loi aux Puiſſances efféminées de ce canton; & peut-être enfin pourroit-elle obtenir l'Empire univerſel. Les intrigues de la France eurent un heureux ſuccès du côté de la Suède. La guerre s'alluma entre cette Nation & la Pruſſe, malgré l'inclination de ſon Souverain, que des motifs naturels d'amitié éloignoient de ces bouleverſemens politiques.

Ainſi toutes les alliances que l'Angleterre s'é-

toit procurées sur le continent, tous les traités qui lui avoient coûté tant de peines, tout s'écroula avec ce grand fracas de négociations. Telles étoient de chaque côté les forces des Puissances belligérantes. L'Angleterre attaquoit la France en Amérique & en Asie; la France attaquoit l'Electorat d'Hanovre: le Roi de Prusse devoit le protéger, & l'Angleterre devoit lui fournir des troupes & de l'argent pour concourir à ses opérations. D'un autre côté, l'Autriche avoit des desseins sur la Prusse, & avoit engagé dans son parti l'Electeur de Saxe. Elle étoit aussi secondée dans ses projets par la Russie, la Suède & la France, tandis que les autres Etats de l'Europe restoient spectateurs de cette querelle.

Les desseins de l'Autriche, pour le recouvrement de ses domaines perdus, étoient trop manifestes pour n'être pas promptement découverts par un Monarque aussi clairvoyant que le Roi de Prusse. Il voyoit les préparatifs qui se faisoient contre lui dans la Bohême & dans la Moravie, tandis que l'Electeur de Saxe, sous le prétexte d'une parade militaire, tiroit environ 6000 hommes qui occupoient la forteresse de Pirna. Le traité secret entre les Cours de Russie & de Vienne, n'échappa pas davantage à son œil pénétrant. Il portoit *que les deux Puissances, dans le cas d'infraction de la paix, s'uniroient contre la Prusse, & partageroient ses dépouilles.* Il regarda ce traité comme une alliance

offensive, tandis qu'elles publioient que ce n'étoit qu'une ligue défensive.

Mais comme les préparatifs pour la guerre, se faisoient de chaque côté avec la plus grande vivacité, le Roi de Prusse, pour être confirmé dans ses soupçons, ordonna à son Ministre à Vienne de demander une explication claire, & des assurances précises sur ces préparatifs. On lui donna une réponse équivoque. Le Roi de Prusse voulut avoir une réponse catégorique. Il fit demander si l'Impératrice vouloit la paix ou la guerre; il exigeoit qu'elle assurât sans détour, qu'elle n'avoit point d'intention de l'attaquer pendant l'année, ni pendant la suivante. Autre réponse ambiguë, qui signifioit clairement qu'on vouloit la guerre. Le Roi de Prusse se détermina donc à ne pas suspendre plus long-tems ses opérations, & à porter la guerre dans le pays ennemi, au lieu de l'attendre dans ses propres foyers. Il entra dans la Saxe, à la tête d'une armée nombreuse, &, suivant son style ordinaire de civilité, il demande à l'Electeur un passage dans ses Etats, qu'il savoit bien qu'on ne pouvoit pas lui refuser. Il dissimula cependant ses soupçons sur l'alliance secrete de l'Electeur avec ses ennemis; & sur la proposition que lui fit ce dernier d'observer une exacte neutralité, il déclara qu'il en acceptoit l'offre avec plaisir; mais il exigea, comme une preuve de la sincérité des intentions de l'Electeur, que son armée sortît de l'Electorat. Sans cette condition,

il ne vouloit point de neutralité. L'Electeur refusa, c'étoit combler les vœux du Roi; en conséquence il bloqua le camp Saxon, pour le réduire par la famine. Telle étoit la situation de ce camp, qu'une petite armée pouvoit le défendre contre des forces nombreuses; mais aussi pour le quitter, il falloit franchir tous les obstacles qui le rendoient inaccessible. Le Roi de Prusse profita de cet avantage; en bloquant toutes les sorties, il coupa les provisions aux Saxons, & les força de se rendre prisonniers de guerre.

Dans l'Histoire des événemens relatifs à la Grande-Bretagne, on ne s'arrêtera point à récapituler les marches nombreuses, les victoires, les sièges, les défaites, & toutes les actions de son célèbre Allié. Il effaça, par son intrépidité & son habileté dans ses expéditions, les modèles les plus fameux que fournit l'histoire, & les faits les plus merveilleux qu'a imaginé l'esprit romanesque. Le Roi d'un très-petit territoire, secouru foiblement des Anglois ses seuls Alliés, combattu, environné par les Puissances les plus formidables de l'Europe, fit face à toutes, & de tous les côtés. Il envahit la Bohême, défait le Général Autrichien à Lowoschleh, fait une retraite savante, commence une seconde campagne par une seconde victoire gagnée à la vue de Prague, est sur le point de prendre cette ville, par une témérité que lui inspiroient ses derniers succès, attaque les Autrichiens à son désavantage près Kolin,

eſt battu, obligé de lever le ſiège. *La fortune*, diſoit-il, *m'a tourné le dos cette fois-ci ; je devois m'attendre à ce revers. C'eſt une femme, & je ne ſuis pas galant. Les ſuccès donnent ſouvent une confiance imprudente, mais une autre fois nous ferons mieux.*

Un malheur ſembloit alors en ſuivre un autre. Les Hanovriens qui s'étoient joints avec lui & les Anglois, s'étoient armés en ſa faveur ſous les ordres du Duc de Cumberland. Cette armée qui ne conſiſtoit qu'en 3800 hommes, trop foible pour tenir tête à l'armée nombreuſe des François, étoit continuellement obligée de ſe retirer devant eux. On auroit pu leur diſputer, avec quelque ſuccès, le paſſage du Weſel ; on les laiſſa tranquillement paſſer. L'armée Hanovrienne fuyoit donc de pays en pays, juſqu'à ce qu'enfin elle s'arrêta près le village d'Haſtenbeck, où l'on jugea qu'elle pourroit ſoutenir la ſupériorité du nombre de l'ennemi. Cependant malgré tout l'art & tous les avantages de la poſition, le parti le plus foible fut obligé de battre en retraite, de laiſſer le champ de bataille aux François, & de ſe retirer vers Stade. En ſuivant cette route, les Anglois tombèrent dans un pays qui ne pouvoit leur fournir aucunes proviſions, ni une ſituation aſſez favorable pour attaquer l'ennemi avec égalité. Incapables, par leur poſition, de reculer davantage, incapables d'avancer, vu l'inégalité de leurs forces ; ils furent contrains de ſigner une capitulation, par laquelle ils s'obligèrent de met-

tre bas les armes. Ils furent ensuite dispersés dans différens quartiers de cantonnement. Ce traité remarquable, appellé *Traité de Closter-Seven,* rangea les Hanovriens sous la domination des François, qui tombèrent alors avec toutes leurs forces sur le Roi de Prusse.

La situation de ce Monarque devint alors désespérée. Tant de coups qui l'accabloient à la fois ne lui laissoient plus de ressources. Toutes les troupes Françoises réunies, envahissoient ses Etats d'un côté. Les Russes qui, pendant quelque tems, avoient menacé une autre partie de ses domaines, se précipitèrent comme un torrent pour les engloutir, & marquèrent tous leurs pas, par le sang & le carnage. La Silésie étoit inondée d'Autrichiens qui pénétrèrent jusqu'à Breslau, & tournant tout-à-coup vers Schweidnits, mirent le siège devant cette importante forteresse qui fut obligée de se rendre. Une autre armée de la même Nation, marcha vers la Lusace, se rendit maitresse de Jittau, & avançant toujours mit la capitale de Berlin à contribution. Ving-deux mille Suédois percèrent dans la Pomeranie Prussienne; prirent les villes d'Anclain & de Demmein, & exigèrent des contributions considérables de tout le pays. C'étoit envain que le Roi de Prusse faisoit face à chacun de ses ennemis. Tandis qu'il combattoit d'un côté, qu'il poursuivoit une armée, les autres ravageoient ses territoires; & ses Etats, au sein de la victoire, éprouvoient toutes les horreurs d'une défaite. La plupart

de ses places étoient ruinées, ou mises à contribution, ou au pouvoir de ses ennemis. Il étoit sans alliance, & il n'espéroit d'autre secours que celui que le Parlement Anglois voudroit lui envoyer.

Ce secours, quelque considérable qu'il pût être, ne pouvoit produire un grand effet. Cependant le Ministère Anglois résolut d'armer promptement en sa faveur. On projetta une expédition contre les côtes de France. Cet armement devoit détourner l'attention des François de la Prusse, les forcer de rappeller une partie de leurs troupes pour se défendre eux-mêmes, & donner au Roi de Prusse le tems de respirer. Les Anglois espéroient d'ailleurs porter un coup funeste à leur marine, en détruisant tous les vaisseaux qui se trouvoient dans les chantiers ou dans le port de Rochefort, ville contre laquelle cette expédition étoit destinée. Le Ministère Anglois garda un profond silence sur l'objet de cette opération. Toute la France fut allarmée. Enfin, la flotte parut à la hauteur de Rochefort, où l'on consuma quelque tems à délibérer comment se feroit l'attaque. Enfin on résolut de s'assurer de la petite isle d'Aix, conquête facile. Mais pendant ce tems la milice du pays s'assembla, & se forma en deux camps sur le rivage. Les Commandans que le mauvais tems avoit d'abord empêché de faire débarquer, craignirent alors un danger égal du nombre des ennemis qui alloient s'opposer à leur descente. Mille obstacles se présentèrent

à leurs yeux : mauvais fonds dont la côte étoit parsemée, danger du débarquement, tems écoulé pendant lequel les habitans s'étoient préparés à une vigoureuse défense ; enfin impuissance de réussir par aucun moyen, sinon par une attaque subite. Déconcertés par ces considérations, ils abandonnèrent le projet, & d'un concert unanime, résolurent de retourner sans faire aucune attaque. Rien ne peut égaler le mécontentement des Anglois à la nouvelle de l'inutilité d'un armement dont ils avoient conçu les plus hautes espérances. Il y eut une grande contestation suivant la coutume, entre les deux auteurs du projet & ceux qu'on avoit envoyés pour l'exécution. Les Militaires le représentèrent comme inutile & impossible, les Ministres se recrioient contre la timidité & les lenteurs dans une expédition, dont le succès ne pouvoit être le prix que de la surprise & d'un coup de vigueur. Une Cour d'Enquêtes censura le Commandant ; mais il fut déchargé par la Cour Martiale. Cette opération, comme les dernières, ne servit qu'à décréditer le parti, & à augmenter le découragement. On entendit même dire à un grand homme, dans une occasion mémorable, qu'il croyoit que les Commandans des opérations militaires avoient juré de ne rien faire. Les murmures, les clameurs tumultueuses du peuple se changèrent alors en consternation. Il ne voyoit dans l'avenir qu'une perspective affreuse de tous les côtés ; ses armées détruites, ses flottes sans activité, des expéditions ridicules, le seul Allié

qu'il eût dans l'Europe ſur le point d'être écraſé par la ſupériorité du nombre : tels furent les commencemens de cette guerre. Les ames puſillanimes prédiſoient l'eſclavage prochain de la Nation, & l'entière deſtruction de la Puiſſance maritime. Les plus courageux n'eſpéroient qu'une paix, qui pût rétablir la derniere égalité.



LETTRE LXVI.

NOUVEAU MINISTERE.

Conquêtes en l'Amérique.

1758, 1760.

LA victoire qui se montroit alors sous nos drapeaux dans le Levant, nous suivit même en Europe & en Amérique : les succès qu'on en attendoit depuis long-tems arrivèrent enfin. Les affaires de la guerre étoient dirigées par un Ministre incapable de soutenir le poids d'une pareille charge ; les Ministres ne se soutenoient que foiblement les uns les autres, & tout le peuple murmuroit contr'eux. Ce fut long-tems leur méthode de régler tout par esprit de parti, & d'entourer le trône de façon que le Roi ne vît que par leurs yeux. Lorsqu'on proposoit quelque nouvel expédient qui ne pouvoit recevoir leur approbation, ou que quelque membre qu'ils n'avoient point choisi étoit introduit dans le gouvernement, c'étoit leur usage de se démettre de leur place, avec le dessein secret de la reprendre avec plus d'éclat. Alors toutes les places étoient distribuées par eux, les faveurs publiques étoient réservées seulement pour des services secrets, ils gouvernoient au sénat & au camp; le pouvoir de la couronne déclinoit, celui du peuple existoit à peine encore, pendant que

l'ariſtocratie rempliſſoit toutes les avenues du trône par l'orgueil, l'ignorance & la faction.

L'état du Roi & de la nation étoit alors déplorable; la défaite de Braddock en Amérique, la perte d'Oſwego, les délais des armemens, l'abſurde deſtination des flottes & des armes, tout concouroit à réduire le peuple au déſeſpoir. Le Roi recevoit des adreſſes de toutes les parties du Royaume; la voix générale devint enfin trop puiſſante pour ne pas parvenir juſqu'au trône. Le Miniſtère fut obligé d'admettre dans le partage de l'adminiſtration quelques perſonnes dont les talens & l'intégrité pouvoient, en quelque façon, balancer ſon ineptie. A la tête de ces nouveaux Miniſtres, étoient MM. Pitt & Legge; le premier fut nommé Sécretaire d'Etat, l'autre Chancelier de l'Echiquier. Faire le portrait des hommes qui vivent encore (1), ce ſeroit s'attirer le reproche d'être adulateur ou ſatyrique; il ſuffit de dire que le peuple attendoit beaucoup de leurs talens, & qu'il ne fut point trompé. Le plaiſir de la nation ne fut pas néanmoins d'une longue durée; un miniſtère dont les principes étoient ſi diſcordans, ne pouvoit pas reſter longtems uni: compoſé de perſonnes qui ſe ſervoient de méthodes différentes, qui agiſſoient par des motifs bien oppoſés, il devoit bientôt être agité par la diſcorde, & c'eſt ce qui arriva. L'ancien Conſeil courtiſa la faveur de ſon Souverain par le pré-

(1) Ces Lettres furent publiées pendant la vie du Lord Chatham. *Note du Trad.*

tendu attachement à ses domaines étrangers. Le nouveau cria contre toute espèce de liaison continentale, comme totalement incompatible avec l'intérêt de la nation. Tous deux pouvoient avoir tort, mais il est aisé de voir que ces sentimens suffisoient pour perdre le nouveau Ministère dans l'esprit du Roi. Ce mécontentement fut artificieusement fomenté, & quelques mois après M. Pitt fut obligé de résigner les sceaux par l'ordre de Sa Majesté, & M. Legge fut aussi renvoyé. L'ancien Conseil se crut alors en sureté dans la possession de son pouvoir, mais ses manœuvres tournèrent contre lui. La nation se réunit unanimement contre eux, & demanda que ces deux Ministres fussent rétablis. Le Roi crut devoir céder à la sollicitation générale; MM. Pitt & Legge furent rétablis, & une suite de succès commença bientôt à signaler leur ministère.

Pendant quelque tems néanmoins les mesures prises par l'ancien Ministère furent suivies en Amérique; & quoique les Anglois fussent supérieurs à l'ennemi, ils éprouvèrent encore tous les inconvéniens de conseils incertains & d'opérations mal concertées. Nos femmes & nos enfans furent exposés à la cruauté des Sauvages Indiens; & ce qui est encore plus remarquable, deux mille Anglois, les armes à la main, restèrent tranquilles spectateurs de cette inhumanité. Les mauvais succès produisent toujours des plaintes, & l'Angleterre n'entendit alors que des invectives & des accusations de tous côtés. Les Généraux envoyés par-delà l'Océan pour diriger les opérations

de la guerre accusèrent hautement la timidité & la lenteur des Colons Américains qui devoient s'unir pour leur propre défense. Ceux-ci, au contraire, se récrioient vivement contre l'orgueil, l'avarice & l'incapacité de ceux qu'on avoit envoyés pour les commander. Le Général Shirley, qui avoit d'abord eu le commandement, avoit été remplacé par Lord Loudon, & ce Lord retourna bientôt après en Angleterre. Trois différens Commandans furent mis à la tête de trois opérations séparées : la plus importante étoit celle contre le cap Breton, dirigée par le Général Amherst. La prise de cette Isle & de sa forteresse étoit une conquête fortement desirée par toutes nos Colonies, parce que son port servoit de retraite à l'ennemi, qui de là détruisoit notre commerce impunément. C'étoit aussi une place commode pour leur pêche, branche de commerce très-lucrative à la nation françoise. La forteresse de Louisbourg étoit fortifiée avec tout l'art possible, la garnison étoit considérable, le Commandant vigilant, & toutes les précautions pour empêcher une descente étoient prises. Le récit des opérations de ce siège seroit fatiguant, il suffit de dire que les Anglois surmontèrent tous les obstacles avec la plus grande intrépidité. Leur ancienne timidité se changea en persévérance & en résolution; la place se rendit par capitulation, & nos troupes long-tems repoussées, commencèrent à remporter la victoire à leur tour. Deux autres opérations furent tentées à la fois en Amérique; l'une sous le Général Abercrombie contre Crown-point &

Ticonderago; l'autre plus au midi, contre le fort du Quesne. La dernière expédition fut heureuse, mais celle contre Crown-point & Ticonderago fut à l'ordinaire très-malheureuse. C'étoit la seconde fois que l'armée Angloise avoit entrepris de pénétrer dans ces affreux déserts par lesquels la nature défendoit les usurpations des François dans cette partie de l'Amérique. Braddock succomba dans l'entreprise, son imprudence contribua à sa défaite, & trop de prudence perdit son successeur; il employa beaucoup tems à marcher vers la place, & il trouva l'ennemi préparé à le recevoir. Les François étoient retranchés sous le fort de Ticonderago, derrière un parapet élévé de huit pieds, & défendu en outre par des arbres abattus, dont les branches se portoient en avant. Les Anglois essayèrent cependant de surmonter ces difficultés; mais comme l'ennemi étoit en sureté, & qu'il épioit le moment de porter des coups certains, il y eut un terrible carnage parmi les assiègeans; & le Général, après des efforts réitérés, fut obligé d'ordonner la retraite. L'armée angloise étoit néanmoins encore supérieure à celle de l'ennemi, & on peut supposer que le succès eût été de son côté, si elle avoit été seulement soutenue de son artillerie qui n'étoit pas encore arrivée. Mais le Général étoit trop persuadé que la dernière défaite avoit imprimé de la terreur à ses troupes pour rester à la proximité de l'ennemi. Il se rembarqua donc, & retourna à son camp, près du lac George d'où il étoit parti.

Cette campagne fut néanmoins en général très-favorable aux Anglois. La prise du fort du Quesne servit à ôter à nos Colonies la crainte des incursions des Barbares, & à interrompre la correspondance établie par une chaîne de forts. Outre tous ces établissemens françois, le Ministre déploya aussi une résolution mâle jusque-là inconnue dans cette partie du monde, & la campagne suivante lui promit des succès plus brillans.

Le Ministre persuadé qu'une simple expédition dans les possessions étendues & désertes de l'Amérique, n'ameneroit jamais l'ennemi à une entière soumission, résolut de l'attaquer à la fois en différentes parties de son Empire, & d'assiéger ses places les plus fortes. Les préparatifs se firent en conséquence, & l'on tenta trois expéditions à la fois, dans trois différentes parties du nord de l'Amérique. Le Général Amherst, Commandant en chef, avec douze mille hommes, devoit attaquer Crown-point, qui avoit été jusque-là l'écueil des armées Angloises. Le Général Wolf devoit pénétrer dans la rivière de Saint-Laurent, & entreprendre le siège de Quebec, la capitale des possessions Françoises dans cette partie du monde; pendant que le Général Prideaux & Sir William Johnson marcheroient vers un fort près de la cataracte de Niagara. Cette dernière expédition fut la première qui réussit. Le fort de Niagara étoit une place de grande importance, il servoit à protéger toutes les communications entre

les établissemens François du Nord & de l'Ouest. Au commencement du siège, le Général Prideaux fut tué dans la tranchée, de manière que tout le commandement tomba au Général Johnson; il n'omit rien pour étendre les moyens vigoureux de son prédécesseur, il y ajouta sa popularité. Les François connoissoient l'importance de ce fort, & essayèrent de le secourir. Johnson les attaqua avec son intrépidité & son succès ordinaire; en moins d'une heure toute l'armée fut mise en déroute, & la Garnison voyant sa défaite, se rendit prisonnière de guerre. Le Général Amherst ne fut pas moins heureux dans sa marche vers Crown-point, quoiqu'il ne rencontra point d'ennemis; il trouva le fort & Ticonderago déserts & détruits. Il ne restoit plus qu'un grand & décisif coup à porter pour mettre toute l'Amérique septentrionale dans la possession des Anglois; c'étoit la prise de Quebec, ville superbement bâtie, bien peuplée, & florissante. L'Amiral Saunders commandoit l'armée navale, celle de terre étoit sous la conduite du Général Wolf; ce jeune héros, qui n'avoit pas encore trente-cinq ans, s'étoit déjà distingué en beaucoup d'occasions, particulièrement au siège de Louisbourg, dont on lui attribue justement une partie du succès. Il ne dut point sa nomination à sa famille, ni à l'intrigue, mais seulement à son mérite. La guerre jusqu'alors avoit été conduite en Amérique avec une entière férocité. Wolf dédaigna ces procédés atroces & déshonorans, & porta dans cette guerre toute

l'humanité d'un Européen vraiment civilisé. La description de ce siège seroit peut-être utile pour un Militaire & ennuyeuse pour un citoyen ; il suffit d'observer que les commencemens parurent extrêmement désavantageux aux assiégeans, & que le courage des assiégés abattit plusieurs fois l'espérance du Commandant. Je sais, dit-il, que les affaires de la Grande-Bretagne demandent les efforts les plus vigoureux, mais le courage d'une poignée d'hommes ne doit être déployé que là où il y a espoir du succès ; à présent les difficultés sont si grandes que je ne sais à quoi me déterminer. Cependant il résolut, quoique abattu par la fatigue & la maladie, de faire une tentative vigoureuse avant de tout abandonner ; & à cet effet dans la nuit, une partie de ses troupes se rendit, avec beaucoup de peine, maîtresse d'une petite montagne qui commande à la ville ; un combat s'ensuivit ; Montcalm, Commandant François, résolu de ne pas survivre à la conquête de son pays ; Wolf de l'autre côté résolu de conquérir ou de mourir, tous deux formant les mêmes souhaits, & tous deux eurent le même sort ; mais les Anglois furent victorieux. Les circonstances qui accompagnèrent la réussite de Wolf fournirent un exemple semblable à celui du brave Thébain Epaminondas. Dans le commencement de l'engagement, il fut blessé à la main, mais il cacha sa blessure en l'entourant de son mouchoir pour arrêter le sang. Il continuoit à donner ses ordres lorsqu'une seconde balle lui fut encore plus fa-

tale, elle lui perça la poitrine; alors incapable de continuer, il s'appuya sur l'épaule d'un soldat qui étoit près de lui, & se débattant contre l'agonie, prêt à mourir, il entendit une voix crier : *ils fuient*; il sembla à ce mot revivre un moment, & demandant qu'est-ce qui fuyoit, il apprit que c'étoit les François; exprimant sa surprise de ce qu'ils se rendoient sitôt, & incapable d'observer plus longtems, il tomba sur la poitrine du soldat, & ses derniers mots furent : *Je meurs heureux*. Peut-être que la perte d'un pareil homme fut plus grande pour la Nation que la conquête du Canada ne fut avantageuse. Mais c'est le malheur de l'humanité que nous ne pouvons connoître l'étendue de notre perte qu'au seul moment où nous la faisons.

La destruction de la ville fut la suite de cette victoire, & avec elle la cession totale du Canada; les François, il est vrai, firent dans la saison suivante un effort vigoureux pour la reprendre; mais par la bonne conduite de notre Gouverneur, la ville se soutint jusqu'à ce qu'une flotte Angloise vint à les secourir, elle étoit commandée par le Lord Colville. Alors cette campagne répara toutes les pertes que les Anglois avoient essuyées jusque-là. Les François n'avoient aucunes forces capables de résister; ils soutinrent la guerre, non pas avec l'espoir de la victoire, mais pour capituler honorablement. Les places furent investies les unes après les autres, & se rendirent. Ainsi, en peu de tems, un pays que les Ecrivains François avoient représenté comme étant plus étendu

que l'Empire Romain, tomba entièrement ſous le pouvoir de Sa Majeſté Britannique.

La ſplendeur de la victoire ne doit point éblouir les yeux de la raiſon ; aucun peuple ne peut appeller ſon pays puiſſant, s'il n'eſt pas bien peuplé ; car la force politique conſiſte à avoir des frontières peu étendues & faciles à défendre, & une armée toujours prête à s'oppoſer aux invaſions. La vaſte étendue d'un Empire ôte ces deux avantages, & avant que le ſoldat puiſſe traverſer la moitié de ſon propre territoire, ſon pays peut avoir déja ſenti toutes les horreurs de l'invaſion. Quelque ſoit la joie que notre patrie peut avoir éprouvée dans l'acquiſition d'un pays ſi immenſe & ſi éloigné, j'avoue qu'il ne m'offre aucune perſpective agréable. Les Manufactures, le commerce & les richeſſes de ces pays lointains, ne peuvent jamais compenſer la perte continuelle de ſujets utiles & induſtrieux qui émigrent de la Métropole. Là où le bas peuple peut ſe diſpenſer du travail, on verra les hommes s'y porter en foule : cependant c'eſt dans l'induſtrie & le nombre de ce peuple que chaque Royaume doit mettre ſa force & ſa fierté. Ce n'eſt point l'efféminé & voluptueux citoyen qui pourroit défendre la patrie dans un jour de bataille, il ne peut qu'augmenter la timidité par ſon exemple ; l'opulence ne peut jamais être un vrai ſecours. Les Eſpagnols & les Portugais étoient beaucoup plus puiſſans avant qu'ils diminuaſſent leurs forces dans les climats brûlans de l'Amérique méridionale. L'Etat alors

gagna des richesses, mais il perdit des hommes. On eut de l'or, mais plus d'industrie : aussi ces Nations sont-elles incapables de se défendre contre les invasions des Puissances étrangères; l'immense richesse des Indes qui vient chaque année dans leurs ports, enrichit quelques individus; les sujets sont très riches ou très-pauvres ; le riche a seulement des esclaves qui haïssent ceux pour qui ils doivent travailler. Le pauvre n'a ni acquisition ni propriété à défendre, de façon que là les armées ne sont composées que de malheureux, forcés de servir, qui ne cherchent que l'occasion de ne pas combattre, mais de s'enfuir ; on y voit à la vérité quelques hommes riches & nobles, courageux par orgueil, cependant foibles par volupté.

L'Angleterre n'est point encore réduite à ce point, mais elle peut, elle doit y arriver en multipliant ses conquêtes ; elle regrettera sans doute un jour d'avoir possédé un seul pouce de terrein hors des limites que la nature lui a données.



LETTRE LXVIII.

Guerre en Europe.

MORT DE GEORGES II.

1759, 1760.

LES ſuccès de nos armées en Amérique furent grands ſans beaucoup d'efforts : au contraire en Europe ceux que nous fimes, & les opérations de notre illuſtre allié le Roi de Pruſſe, furent extraordinaires, & ne produiſirent point cependant des effets marqués. La ſureté intérieure étoit tout ce qu'on pouvoit attendre, & nous l'obtinmes contre toute attente humaine. Ce Monarque puiſſant étoit entouré d'ennemis, & les plus formidables Puiſſances de l'Europe étoient réunies contre lui, & menaçoient ſes poſſeſſions. Les ſeuls Alliés qui lui reſtoient étoient obligés par traité de ſe retirer, & de ne lui donner aucun ſecours. Dans cette ſituation terrible il conſerva toute ſa force, ſe repoſa en entier ſur ſes ſujets naturels, & réſolut de ne jamais abandonner ſes droits. Tel étoit l'état déſeſpérant de ſes affaires; il devint encore pire lorſqu'il apprit que ſon ſeul ami, le Monarque de ce généreux peuple qui juſque-là l'avoit ſecouru de toutes les manières, alloit l'abandonner à une ruine inévitable; ce fut ainſi qu'il ſe plaignit au Roi d'An-

gleterre dans cette occasion : » Eſt-il poſſible
» que Votre Majeſté puiſſe avoir ſi peu de force
» & de conſtance pour être découragée par un
» petit revers de fortune? Nos affaires ſont-elles
» ſi ruinées qu'elles ne puiſſent ſe réparer? con-
» ſidérez la démarche que vous m'avez fait faire,
» & reſſouvenez-vous que vous êtes la cauſe de
» tous mes malheurs. Je n'euſſe jamais abandonné
» mes anciennes alliances ſans vos flatteuſes pro-
» meſſes; je ne me repens pas à préſent du traité
» conclu entre nous, mais je vous conjure de ne
» me pas laiſſer ſeul ici à la merci de mes enne-
» mis, après avoir attiré ſur moi toutes les Puiſ-
» ſances de l'Europe. »

Les François & les Impériaux après une heureuſe campagne étoient alors, au plus profond de l'hiver, occupés au ſiège de Léipſic. Le Roi de Pruſſe redoutoit la priſe de cette importanre ville, & contre toute attente il réſolut de l'empêcher; la terreur que cauſoient ſes armes étoit telle, qu'à ſon approche le ſiège fut levé. Les François, quoique ſupérieurs en nombre, ſe retirèrent. Il les atteignit au village de Rosbach, & gagna une victoire ſi complette, que la nuit ſeule ſauva l'armée d'une entière deſtruction. Les Autrichiens étoient dans une autre partie de l'Empire encore victorieux, & avoient fait priſonnier ſon Généraliſſime le Prince de Baviere. Le Roi après une marche pénible de deux cent mille dans le milieu de l'hiver, ſe préſenta devant les Autrichiens près de Breſlau, rangea ſes troupes inférieures en nombre avec ſa prudence ordinaire, & obtint

une victoire sanglante dans laquelle il fit quinze mille prisonniers. Breslau, avec sa garnison de dix mille hommes, se rendit. Bientôt après que la capitulation de Closterseven fut signée entre le Duc de Cumberland & le Duc de Richelieu, les deux parties commencèrent à se plaindre d'infractions mutuelles ; les Hanovriens accusèrent le Général François de rapacité, & ses soldats d'insolence & de brutalité, pendant que les François se plaignoient de ce qu'ils violoient le traité. Les traités politiques n'ont jamais duré plus longtems que l'intérêt ou la force qui les soutiens. La foi politique est un mot sans signification ; les François opprimoient les Hanovriens (1).

Ces derniers reprirent les armes, & ils ne furent pas longtems sans avoir un Général ; Le Prince Ferdinand de Brunswick se mit à leur tête, & commença à escarmoucher avec succès, & à la fin il se rendit formidable. De ce moment le Roi de Prusse combattit avec plus d'égalité, souvent victorieux, quelquefois repoussé, mais toujours actif & redoutable. Nommer ses victoires, nommer les villes qu'il prit, raconter les dangers qu'il courut, les pertes qu'il souffrit, seroit me plonger dans des détails qui seroient trop longs ; jamais l'art de la guerre ne fut porté plus loin que par ce Prince. Dans cette guerre l'Europe vit avec étonnement des

---

(1) On doit se ressouvenir que c'est un Anglois qui écrit. Il y a beaucoup de partialité dans ce récit. *Note du Trad.*

campagnes continuées au milieu de l'hiver; de grandes batailles, & très-sanglantes, cependant ne produisoient point d'avantage visible aux vainqueurs. Dans aucun tems, depuis les jours d'héroïsmes, on ne vit tant de peuples détruits, tant de villes prises, tant de stratagêmes employés, ni une intrépidité si grande qu'alors; les armées étoient comme une simple machine, dirigée par un seul homme, & animée par une seule volonté. Dans les commentaires de ces campagnes les Généraux futurs prendront des leçons pour dévaster & se rendre habiles dans l'art d'accroître les calamités humaines: l'Angleterre fut pendant tout ce tems heureusement exempte des scènes qui firent couler des ruisseaux de sang dans toute l'Europe; cependant pressée par son penchant naturel pour la guerre, elle parut desirer de partager les dangers dont elle n'étoit que spectatrice. Cette passion d'influer sur la guerre du Continent ne plaisoit pas moins au Monarque, à raison de son attachement à ses domaines, qu'au peuple à cause de son inclination pour les armes. Aussi-tôt que l'on sut que le Prince Ferdinand s'etoit mis â la tête de l'armée Hanovrienne, Sa Majesté Britannique dans une harangue à l'ouverture de la cession du Parlement, observa que les derniers succès en Allemagne avoient donné une heureuse tournure à ses affaires; qu'il étoit nécessaire d'augmenter leur nombre. Les Communes acccordèrent des secours considérables, tant pour seconder le Roi de Prusse, que pour mettre l'armée formée dans

l'Electorat d'Hanovre en état d'agir vigoureusement & conjointement avec lui. Bientôt après, on observa que des hommes seroient plus utiles que l'argent. Le Ministre qui avoit gagné son pouvoir & sa popularité en s'opposant à la guerre du Continent, penchoit pour elle, & s'y plongea avec plus d'ardeur qu'aucun de ses prédécesseurs. L'espoir de mettre une fin prochaine à la guerre par des efforts vigoureux, ses intérêts personnels, & peut-être le plaisir qu'il trouva en satisfaisant le dessein du Roi, lui firent changer de système. Pitt, si grand à la tête de l'opposition, ne fut plus qu'un homme à la tête du Ministère. Mais même alors il couvrit sa foiblesse par de grandes vues & une foule d'exploits. Il est certain qu'aucun Ministre ne pouvoit seconder plus fortement les intentions d'un Monarque guerrier. Cet esprit entreprenant qui en quelque sorte avoit pris naissance avec son administrateur, commença à surmonter tout obstacle. La passion pour l'honneur militaire devint générale dans toute la classe du peuple (1).

Le Duc de Marlborough fut envoyé en Allemagne avec un détachement de troupes Angloises, pour assister le Prince Ferdinand; il se comporta avec courage, & concourut au succès du Prince. Chaque victoire qu'ils gagnoient ne

(1) C'est certainement un grand mal; car dans un Pays qui veut conserver sa liberté, cet esprit militaire, cette passion pour la gloire des armes, doivent être sévérement réprimés. *Note du Traduct.*

servoit

ſervoit néanmoins que de prétexte pour demander de nouvelles forces à la Grande-Bretagne, tandis que le Miniſtre Anglois faiſoit entendre que chaque bataille ſeroit déciſive. Ainſi à la bataille de Crevelt les Hanovriens & les Anglois eurent l'avantage; mais elle ne produiſit aucun effet. La victoire de Minden la ſuivit; mais les Anglois n'en recueillirent que des lauriers. Après les deux victoires, on crut qu'un nouveau renfort de troupes termineroit la guerre, & on l'envoya. L'armée Britannique en Allemagne montoit à environ trente mille hommes, & cependant aucun avantage conſéquent ne réſulta de ce formidable ſecours; la guerre étoit le commerce de quelques Généraux, & on doit aſſurer que c'étoit un commerce lucratif. Je paſſe donc encore ſous ſilence ces continuelles répétitions de marches, de contre-marches, d'eſcarmouches, de rencontres. Dans le fait, les victoires de ce tems devoient être conſidérées comme une eſpèce d'accord par lequel on devoit perdre des deux côtés, & n'acquérir aucun avantage. Les Anglois à la fin commencèrent à ouvrir les yeux ſur leurs intérêts; l'éclat de la victoire ne put les aveugler aſſez pour ne pas appercevoir qu'ils ſupporteroient le fardeau d'une guerre inégale, & qu'ils acheteroient par de nouvelles taxes des conquêtes qu'ils ne pourroient conſerver. Tel étoit le mécontentement du peuple, lorſque le Roi, qui avoit occaſionné cette guerre, mourut inopinément le 25 Octobre 1760. George II, ſans être atteint d'au-

cune maladie particulière, fut trouvé presque mort par ses gens; il s'étoit levé ce jour-là à son heure ordinaire, & il avoit dit à sa suite que comme le tems étoit beau, il sortiroit; quelques minutes après qu'on l'eut laissé seul, on l'entendit tomber sur le plancher; le bruit de cette chute attira sa suite dans sa chambre, on le mit au lit, où il pria d'une voix presque éteinte qu'on allât chercher la Princesse Amélie, mais il expira avant son arrivée, âgé de 77 ans, après en avoir régné 33. Il quittoit la vie dans un moment heureux, au milieu des victoires, & lorsque l'enthousiasme des conquêtes commençoit à s'affoiblir pour faire place à de sages réfléxions. Il n'avoit pas des talens fort brillans, & conséquemment pendant qu'on lui laissoit gouverner ses possessions en Allemagne, il confia aux soins de ses Ministres la Bretagne. Cependant, comme nous touchons de trop près à ce Monarque, pour juger son caractère sans partialité, on peut en prendre une idée d'après les témoins opposés de deux Ecrivains: » Il eut peu de » vertus éclatantes, dit l'un d'eux, encore moins » d'esprit, & il montra constamment une funeste » prédilection pour son pays natal, auquel il sacri- » fia tout. » Certainement, dit son Panégy- » riste, de quelque côté que nous l'examinions, » nous trouvons ample matière pour le louer » justement sans craindre d'être accusé de par- » tialité; aucun de ses prédécesseurs au trône » d'Angleterre ne vécut jusqu'à un âge si avancé, » & ne jouit d'une plus longue félicité. Ses

» Sujets augmentèrent le commerce & les » arts, & sa propre économie donna l'exemple » à la Nation, quoiqu'elle ne le suivit point. Il » étoit d'un caractère emporté & violent; quoi » qu'il influât sur sa manière d'être, il ne changea » rien à sa conduite qui fut généralement guidée » par la raison. Il étoit franc & sincère dans ses » intentions, attaché à sa parole, constant dans » la faveur & la protection qu'il accordoit à ses » gens, & même aux Ministres qu'il ne ren- » voyoit jamais, à moins qu'il n'y fût forcé par » la violence des factions : en un mot pendant » tout le cours de sa vie il parut plutôt fait pour » cultiver les vertus utiles que celles d'éclat. Sa- » tisfait de faire le bien, il laissoit aux autres leur » grandeur sans l'envier. »



LETTRE LXIX.

GEORGES. III.

JE ſuis fâché que la louange accordée au mérite encore exiſtant ſoit ſouvent regardée comme un effet de la flatterie, & faſſe tort au Souverain qui paroît alors l'avoir mendiée ou commandée. Quoi qu'il en ſoit, je ne puis m'empêcher de dire que le caractère du ſucceſſeur de George II mérite les plus grands éloges, & tous ceux qui aimenr leur pays ne doivent deſirer qu'une continuité de cet eſprit & de cette vertu qui juſqu'ici s'eſt rencontrée en lui. Jamais Monarque ne vint au trône dans un tems plus critique. La Nation raſſaſiée de conquêtes étoit fatiguée de la guerre; en attendant la plus grande ſoumiſſion de ſes ennemis humiliés, elle murmuroit ſous le fardeau des taxes : une partie du peuple acquéroit d'immenſes richeſſes par les hoſtilités, & l'autre étoit, pour ainſi dire, réduite à la miſère. Le trône étoit entouré par l'ignorance & les factions. Tel étoit l'état des choſes lorſque George III vint au trône. Le Royaume commençoit à ſe diviſer en deux parties, ou pour parler avec plus de préciſion, les mêmes individus ſembloient porter à la fois un viſage gai & mécontent. Ils ſentoient toute la gloire de leur ſuccès, mais ils redoutoient les

conféquences de la dépenfe exceffive qu'il falloit faire pour les foutenir. Cependant les victoires fans nombre qu'ils gagnèrent fur mer, les encourageoient & les engageoient à fournir aux frais de l'Armée & de la Marine. Durant tout le tems de la guerre qui succéda à l'expédition de l'Amiral Byng, on vit plus que jamais fe déployer un efprit d'intelligence & de réfolution dans nos batailles navales. Toutes les entreprifes étoient caractérifées par l'adreffe, le courage, & par la dextérité. Souvent avec des forces très-difproportionnées les Anglois étoient vainqueurs, s'empaioient des vaiffeaux ennemis, & ils parvinrent à détruire leur Marine (1).

Aucune hiftoire ne peut fournir des exemples d'une fi grande quantité de flottes ni de Commandans plus actifs; le defir de la victoire animoit les moindres des foldats, & les Capitaines des Corfaires paroiffoient être auffi fenfibles aux plaifirs de la victoire qu'aux gains. Les Amiraux Hawkes, Howe, Bofcaven, Pocock, étoient toujours victorieux; les capitaines Tyrnel, Fifter, Gilchrift, Lockarft & d'autres, eurent fouvent le défavantage en combattant, mais ils conferverent toujours l'honneur. Je ne veux citer qu'un trait de l'intrépidité d'un de ces Marins. Le Capitaine Guillaume Death, Commandant le Corfaire le Terrible, avoit dans le commencement

(1) L'Obfervateur Anglois n'eft pas vrai dans cette circonftance. Prefque dans tous les combats fur mer, les François eurent contre eux l'avantage du nombre. *Note du Traduct.*

de ſa courſe, pris un riche vaiſſeau marchand, & s'en retournoit avec ſa priſe en Angleterre, lorſqu'il eut le malheur de rencontrer le Corſaire la Vengeance de Saint-Malo, beaucoup ſupérieur en force, car l'Anglois n'avoit que vingt-ſix canons, & l'ennemi trente-ſix, & un nombre d'hommes proportionnés. La priſe du Terrible fut bientôt repriſe & tournée contre lui; dans un combat ſi inégal, le Capitaine Death ſoutint un engagement preſque ſans exemple dans l'hiſtoire (1).

Le Commandant François & ſon ſecond furent tués avec les deux tiers de ſon équipage; mais le maſſacre étoit encore plus grand ſur le bord du Terrible, lorſque l'ennemi l'aborda, il ne trouva que la mort, le ſilence & la déſolation. De deux cents hommes, il n'en reſtoit que ſeize vivans, & le vaiſſeau étoit ſi maltraité qu'il pouvoit à peine ſe maintenir ſur l'eau. Telles furent les victoires navales des François, & telle fut l'obſtination des Anglois, lors même qu'ils étoient défaits, que la Cour de Verſailles fut forcée de demander la paix à quelque prix que ce fût. Les Anglois ſe montrèrent diſpoſés à traiter, & des Plénipotentiaires furent chargés par chaque Cour pour négocier la réconciliation déſirée. La France envoya à Londres M. Buſſy, homme plus adroit dans l'art de négocier, que

---

(1) L'Auteur Anglois ſe trompe, les Annales de la Marine Françoiſe fourniroient bien des traits ſemblables. *Note du Traduct.*

doué de certaine qualité convenable au représentant d'une grande Nation. L'Angleterre envoya M. Stanley à Paris.

On paroissoit accorder, pour principe fondamental de ce traité, que chaque pays resteroit possesseur de ses conquêtes, & que s'il y en avoit de cédées d'un côté, ce seroit seulement en échange d'autres abandonnées par le parti opposé; il étoit clair que les Anglois devoient beaucoup gagner par ce traité, puisqu'ils avoient pris plusieurs places & possessions des François, & n'avoient perdu que Minorque; la négociation de paix continuoit sur ce pied; mais comme le Ministre François chicanoit le terrein, M. Pitt ne tarda pas à montrer son mécontentement. Ce Ministre qui avoit été si longtems heureux, étoit l'ame de l'Angleterre & du Conseil, il avoit toujours dédaigné cette pédanterie de finesse politique dont les autres se glorifioient; il négocioit donc d'une manière franche & simple. La sincérité fut son guide, & son seul objet fut le bien de son pays. Plusieurs points furent convenus entre chaque Nation, ce qui fit espérer qu'on s'accommoderoit; les François consentirent à abandonner tout le Canada, un fort sur la rivière du Sénégal en Afrique, & à rendre Minorque. Dans le nombre des principaux objets de débats, étoit le droit de pêcher sur les bancs de Terre-Neuve; les François exigèrent encore qu'on rapportât les dommages qu'ils essuyèrent pour les vaisseaux qu'on leur prit avant la déclaration de guerre. Ces deux arti-

cles furent vigoureufement difcutés de chaque côté. On avoit l'efpoir d'un prompt accommodement, lorfque tout le traité fut renverfé par l'interpofition du Miniftre d'Efpagne qui defiroit que les intérêts de l'Efpagne fuffent fixés dans le traité. M. Pitt obferva très-juftement que comme l'Efpagne n'avoit eu aucune part dans la guerre, il n'étoit pas jufte que cette Puiffance parût dans un traité de paix qui lui étoit étranger, & il confidéra cette interpofition dans fon vrai jour, c'eft-à-dire, comme un concert entre la France & l'Efpagne pour foutenir mutuellement leurs intérêts. Affuré de fon intégrité, & peut-être auffi trop fier des applaudiffemens du peuple, il commença à traiter le négociateur François avec beaucoup de hauteur; celui-ci s'en plaignit à fa Cour, & il fut bientôt rappellé. Cette conduite de M. Pitt, auroit été blâmable s'il n'avoit pas eu la certitude d'une alliance fecrete entre la France & l'Efpagne. Cette dernière Puiffance s'étoit, en vertu d'un contrat de famille, engagée à continuer la guerre avec la France. Le Sécretaire d'Etat Anglois en fut inftruit, & propofa dans le Confeil-Privé de prévenir les deffeins de l'Efpagne par une déclaration immédiate de guerre contr'elle. La vigueur, la promptitude, & la réfolution caractérifoient tous les plans de ce Miniftre; il trouva cependant dans le Confeil-Privé des hommes qui vouloient agir avec plus de réflexion, & qui defiroient avoir une certitude de l'offenfe avant d'en demander la réparation. L'Efpagne, dirent-ils, ne nous a

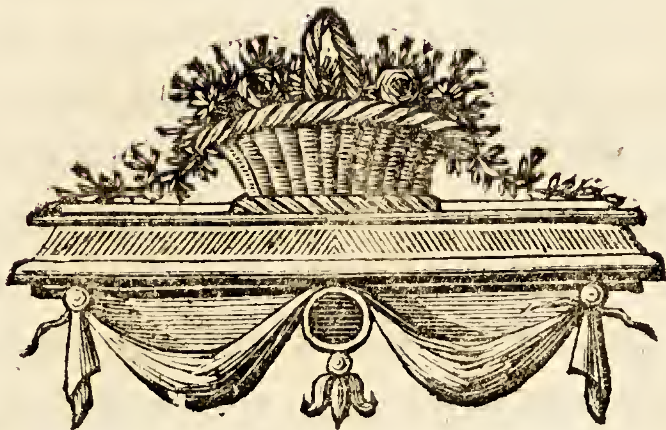
pas encore donné de preuves certaines de ses intentions, & le Ministre Anglois qui est à la Cour de Madrid continue de nous assurer de ses dispositions pacifiques. Le Sécretaire répondit à ces observations, mais sans produire la conviction qu'on desiroit; se voyant presque seul dans son opinion, il résolut de quitter un Conseil où il savoit qu'il étoit ridiculisé, de quitter les affaires, puisqu'on ne vouloit plus les lui laisser diriger. Le Conseil étoit alors divisé en deux partis qui étoient égalemenr satisfaits de sa démission; l'un étoit formé de ceux qui avoient été à la tête des affaires d'Etat du règne précédent, l'autre de ceux que la faveur y avoit appellés depuis.

Ni l'un ni l'autre n'étoit mécontent du déplacement d'un homme dont la popularité & la réputation jetoient une ombre sur tous ses collègues, & dont l'impétuosité contrarioit leur modération. Mais le changement de ce Ministre ne rétablit point l'unité dans le Conseil; les parties qu'il tempéroit seul se montrèrent alors ouvertement désunies. Cette discorde n'influa pas heureusement sur le sort de la guerre. La déclaration de guerre avec l'Espagne montra bientôt après combien les mesures de M. Pitt étoient fondées lorsqu'il proposa une rupture. L'isle de la Martinique fut conquise par l'Amiral Rodney & le Général Monckton; l'Isle de Sainte-Lucie se rendit bientôt après au Capitaine Hervey, la Grenade fut prise par le Brigadier

Walsh ; & toutes les Isles furent soumises à la domination Angloise. Mais un coup hardi frappa les Espagnols ; une puissante flotte & une armée de quinze mille hommes furent envoyés contre la Havanne, la clef de toutes leurs possessions dans l'Amérique méridionale. Elle fit une noble résistance ; mais elle finit par être prise. Alors les ennemis de la Grande-Bretagne furent humiliés de tous les côtés ; le commerce des François étoit ruiné, & ils n'avoient plus de marine. La source de l'opulence d'Espagne étoit interrompue. Rien ne leur restoit que la ressource de la paix. Ils la demandèrent. On entama une nouvelle négociation. Le Duc de Bedford fut envoyé à Paris, & le Duc de Nivernois vint à Londres : & enfin le traité définitif fut signé à Paris, par le Duc de Bedford, le Duc de Pralin, le 19 de Février 1763.

La France céda le Canada, son droit sur les Isles neutres, le fort de Sénégal, & le droit de pêcher sut les côtes de Terre-Neuve, & dans le Golfe du Mexique. L'Espagne abandonna aussi de son côté le vaste pays de la Floride ; de sorte que l'Empire anglois étoit alors extrêmement étendu, & si nous pouvions supputer la force par la quantité de terres comprises dans la domination Angloise, elle pourroit se vanter d'avoir égalé le vaste Empire Romain. Mais aucun pays ne doit compter sur une force éloignée. La vraie force est toujours au centre. Lorsque les branches d'un grand

Empire deviennent plus considérables que la tige, au lieu d'aider son accroissement, elles ne font que la surcharger & épuiser la sève. Et tel fut le malheur qui nous attendoit : nous devions perir par nos propres victoires, & trouver dans notre gloire la source de notre misère future.



LETTRE LXX.

Suite du Regne de

GEORGES III.

Révolution de l'Amérique Septentrionale.

Description des Colonies Angloiſes avant la Révolution.

Nous touchons à un des plus triſtes, des plus terribles échecs qu'ait éprouvé la Grande-Bretagne ; on voit que je veux parler de la ceſſion des Colonies Américaines, & de la révolution qui a aſſuré leur indépendance. Pour vous mettre à portée d'en connoître toute l'étendue, je dois commencer par vous donner une idée de ces différentes Colonies. Pluſieurs Ecrivains (1) ont publié ſur elles des détails intéreſſans ; je ne dois en offrir ici qu'un précis.

La Penſilvanie eſt celle où ſe repoſe plus agréablement l'œil du ſpectateur, fatigué des horreurs qui ſouillent preſque toute la ſurface du globe. Là, on voit régner les mœurs dans toute leur pureté, la liberté dans toute ſon énergie, la tolérance religieuſe dans toute ſon éten-

(1) Parmi les Ecrivains, on doit ſur-tout diſtinguer l'Auteur de l'Hiſtoire Philoſophique & Politique des établiſſemens des Européens dans les deux Indes, & celui des Lettres du Cultivateur américain. *Note du Traduct.*

due ; là, règnent l'abondance dans les productions de la terre, l'induſtrie & le commerce qui ne ſont arrêtés par aucune entrave. Le Quaker Penn fut le fondateur de cette Colonie. On doit rappeller éternellement qu'il en acheta le terrein des Sauvages ; ce fut une belle leçon qu'il donna à ces conquérans qui croient légitimer leurs uſurpations par la force. Il dreſſa lui-même le Code de cette Colonie ; il eſt ſimple & juſte. Les Quakers, après lui, ont été pendant long-tems les ſeuls juges de cette contrée, & jamais on n'entendit former une plainte contre leur jugement. La douceur du Gouvernement, l'équité des Juges, la ſimplicité des Loix, la liberté, la bonté du ſol, attirèrent en peu de tems une foule d'Européens. Les Allemands ſur-tout s'empreſſèrent de partager le bonheur des Quakers. On en compte aujourd'hui près de 200,000, & la population de la Penſilvanie eſt portée a près de 400,000 perſonnes.

On y trouve pluſieurs villes très-bien bâties, très-commerçantes. Il ſuffit de citer ici Philadelphie, ſi renommée par la régularité de ſa conſtruction, par la grandeur & la propreté de ſes marchés, par ſon ſuperbe Hôtel-de-Ville, ſes Bibliothèques, ſon Académie, & enfin par le commerce immenſe qui s'y fait. L'exportation de la Penſilvanie montoit, en 1774, a près de vingt millions, & elle comprenoit une multitude de denrées précieuſes. A cette époque,

elle avoit déjà des Manufactures & des Etabliſſemens intéreſſans.

Le Maryland, contrée qui n'eſt pas fort étendue, doit ſa population à la perſécution. Les Catholiques, tourmentés en Angleterre, s'y réfugièrent ſous la conduite du Lord Baltimore, qui donna l'exemple à Penn d'acheter ſon terrein des Sauvages. Cette Colonie éprouva une foule de viciſſitudes occaſionnées par les diverſes révolutions qui arrivèrent en Angleterre après la mort de Charles I. Cependant ſes habitans ayant abjuré l'intolérantiſme religieux, & ouvert un aſyle à tous les hommes de quelque religion qu'ils fuſſent, ils virent bientôt leur pays entièrement peuplé. On y compte près de 350,000 habitans. La culture du tabac eſt la principale.

Telle eſt encore celle de la Virginie, contrée bien plus conſidérable, dont le généreux Lord Delaware fonda la Colonie au commencement du 17e. ſiècle. Les révolutions de l'Angleterre, les imprudentes & viles conceſſions faites par les Rois, le deſpotiſme des Gouverneurs concoururent pendant long-tems à retarder le progrès des arts & de la population. A ces fléaux s'en joignirent deux autres auſſi terribles, celui de l'introduction de la Juriſprudence civile de l'Angleterre, avec ſa procédure ſi compliquée, ſi chicanière, & celui de la guerre avec les Sauvages. L'on doit remarquer que ceux-ci furent preſque toujours provoqués par des injuſtices

qu'on commit à leur égard. L'hiſtoire doit conſerver & rappeller avec ſoin le diſcours éloquent tenu en 1774 par Logan (1), un Chef des Shawaneſes à Dunmore, Gouverneur de la Province.

« Je demande aujourd'hui à tout homme » blanc, ſi, preſſé par la faim, il eſt jamais en» tré dans la cabane de Logan, ſans qu'il lui » ait donné à manger; ſi, venant nud ou tranſi » de froid, Logan ne lui a pas donné de quoi » ſe couvrir. Pendant le cours de la dernière » guerre ſi longue & ſi ſanglante, Logan eſt » reſté tranquille ſur ſa natte, deſirant d'être » l'avocat de la paix. Oui, tel étoit mon at» tachement pour les blancs, que ceux même » de ma Nation, lorſqu'ils paſſoient près de » moi, me montroient au doigt, & diſoient : » *Logan eſt ami des blancs*. J'avois même penſé » à vivre parmi vous, mais c'étoit avant l'injure » que m'a faite l'un de vous. Le printems der» nier, Le Colonel Creſſop, de ſang-froid & » ſans être provoqué, a maſſacré tous les pa» rens de Logan, ſans épargner ni ſa femme, » ni ſes enfans. Il ne coule plus aucune goutte » de mon ſang dans les veines d'aucune créa» ture. C'eſt ce qui a excité ma vengeance. Je » l'ai cherchée; j'ai tué beaucoup des vôtres. » Ma haine eſt aſſouvie. Je me réjouis de voir

(1) Logan étoit le nom d'un des compagnons de Penn. Pluſieurs Chefs des Sauvages, ſes amis, donnèrent ce nom à leurs enfans, comme un hommage qu'ils rendoient à l'amitié.

» luire les rayons de la paix ſur mon pays. Mais » n'allez point penſer que ma joie ſoit la joie » de la peur. Logan n'a jamais ſenti la crainte. » Il ne tournera pas le dos pour ſauver ſa vie. » Que reſte-t-il pour pleurer Logan quand il ne » ſera plus ? Perſonne ».

Lorſque les perſécutions ceſſèrent, & qu'un Gouvernement mieux entendu laiſſa à l'induſtrie une grande partie de ſa liberté, le commerce, la population, les richeſſes s'accrurent conſidérablement dans la Virginie ; mais ce que l'on doit véritablement déplorer, c'eſt qu'à leur ſuite vint le luxe, preſque toujours le compagnon ou le préſage de la ſervitude.

Il fit & fait encore de bien plus grands ravages dans les deux Carolines, provinces qui comptent près de 300,000 ames. On y retrouve, dit M. Smith (1), tous les goûts rafinés de l'Europe ; on s'y livre à toute eſpèce de plaiſirs ; enfin on y a adopté les mœurs corrompues de l'ancien continent. Là les eſclaves gémiſſent ſous le fouet d'un cruel Inſpecteur, ont à peine de quoi ſoutenir leur miſérable exiſtence, tandis que leurs maîtres nagent dans l'opulence, & paſſent tous les jours dans un repos criminel.

Cette dégradation des eſprits & des hommes y a été préparée par le mauvais plan de Gouvernement adopté dès ſon origine par cette Colonie. Le célèbre Locke en étoit cependant l'Auteur. Une ſeule clauſe a fait à ce plan ſa ré-

(1) Voyage en Amérique, 1784.

putation

putation dans l'Europe, celle par laquelle il en reftreint la durée à cent ans. Mais combien de claufes injuftes! D'abord il y mit des bornes à la tolérance religieufe, première faute qui prépara une perfécution religieufe, enfuite il abandonna le Gouvernement aux mains des huit Seigneurs anglois, qui avoient obtenu ce beau pays de Charles II; enforte que la liberté civile fut prefque étouffée. Ces huit Souverains créérent trois Ordres de nobleffe. Ils appelloient Barons ceux qu'ils ne gratifioient que de 12000 acres de terre. On donna le nom de Caciques à ceux qui en recevoient 24000. Le titre de Landgrave fut déféré aux deux qui en obtinrent 80000 chacun. On ne pouvoit rien imaginer de plus déteftable, & pour mettre le comble à l'abfurdité, on arrêta que ces conceffions ne pourroient jamais être aliénées en détail, & leurs Poffeffeurs devoient feuls former la Chambre des Pairs.

Cette conftitution arrêta long-tems les progrès de la Colonie. Les Seigneurs en étoient les tyrans. Il fallut que le Parlement vint au fecours du peuple, & le delivrât de ce joug. On força les Seigneurs à réfigner leur domaine à la Couronne en les indemnifant, & les deux Carolines profpérèrent.

Les mêmes caufes qui avoient fi long-tems retardé la profpérité des Carolines arrêtèrent celle de la Georgie. On y avoit introduit les mêmes Loix féodales; on y avoit de même fournis les habitans à la tyrannie des Seigneurs.

On y avoit de même gêné la liberté civile ; aussi ne répondit-elle pas d'abord aux dépenses que son établissement coûta. Un trait admirable de patriotisme, vertu si fréquente autrefois en Angleterre, si rare dans presque tous les autres Etats, lui avoit donné naissance. Un Anglois riche avoit légué tous ses biens pour délivrer les Débiteurs insolvables. Le Parlement, à cette bonne action, en ajouta une autre, & fonda pour ces Débiteurs la Colonie de la Georgie. Les fautes dans ce pays ne sont pas irremédiables comme ailleurs. On y revient sur ses pas. Le Parlement s'apperçut que la langueur de cette Colonie provenoit de la mauvaise constitution qu'il lui avoit donnée. Il la révoqua, & la Georgie prospéra. Nouvelle preuve de l'influence de la liberté sur l'industrie & la prospérité. Le ris & l'indigo furent sur-tout cultivés avec le plus grand succès.

Ce genre de culture ne fut pas suivi moins heureusement dans la Floride, que l'Espagne céda à l'Angleterre, par le traité de paix de 1763. C'étoit alors un désert. La liberté ne tarda pas à la peupler d'hommes de toutes les Nations. Il en vint de la Grèce même, & le nom de l'Anglois généreux, qui ôta les fers à ces malheureux Grecs, pour les transplanter sur un terrein libre, doit être à jamais conservé dans l'histoire. C'étoit le Docteur Turnbull. Dévoré par cet ardent amour de l'humanité, que dans les pays d'esclaves on traite d'imaginaire, auquel on croit en Anglererre, parce

que mille traits en ont prouvé l'existence, parceque les Penn, les Delaware, les Fothergill, les Turnbull, & mille autres n'ont été animés toute leur vie que de cette passion bien supérieure à celle de la gloire, dévoré, dis-je, par elle, Turnbull qui voyoit avec peine les descendans des Spartiates, des Athéniens sous le joug des Turcs, vole chez eux, leur offre de les transporter à ses dépens en Amérique, de leur acheter un terrein, de les fournir de vivres, d'instrumens; mille d'entr'eux acceptent ces offres généreuses, s'embarquent sous sa conduite, arrivent & fondent une ville, défrichent, cultivent, & cette petite Colonie s'elève insensiblement. O combien ce généreux Docteur a du jouir de ces accroissemens! Comme on vit, comme on meurt heureux, quand on ne se présente devant l'Eternel que suivi des bénédictions de ses semblables!

En remontant vers le Nord, à partir de la Pensilvanie, on trouve le nouveau Jersey, petite contrée, mais singulièrement fertile, qui compte déjà près de 130,000 habitans, & dont le commerce ne peut que s'accroître avec rapidité, si sa population augmente, & si l'on continue les défrichemens des marais considérables dans cette partie de l'Amérique. Le régime féodal l'infecta d'abord sous le règne tyrannique de Jacques II, les querelles de Religion entre les Hollandois qui y sont établis, lui succédèrent. Elles ne sont pas encore bien éteintes aujourd'hui.

Cette Province eſt reſtée long-tems ignorée, parce qu'elle a dans ſon voiſinage, un pays ſuperbe encore plus favoriſé de la nature, & dont le commerce engloutit le ſein ; c'eſt la nouvelle York. Fondée & peuplée d'abord par les Hollandois, elle reçut dans ſon ſein une foule de ces Emigrans François, que l'impolitique révocation de l'Edit de Nantes chaſſoit de leur patrie. Les richeſſes qu'y ont accumulées pluſieurs maiſons, ont été la cauſe de beaucoup de diſcordes. La ville a été juſqu'à la paix de 1783, diviſée en deux partis, le Monarchique & le Républicain. Les riches, comme l'on penſe bien, ſoutenoient le premier. Malgré ces diviſions, le commerce y floriſſoit, la population y augmentoit, les villes s'y multiplioient. Mais New-York les effaçoit toutes par ſa grandeur, par ſa population & par ſon commerce.

C'eſt un fait digne de remarque, que la plupart des Colonies de l'Amérique durent l'origine à des perſécutions. Boſton aujourd'hui ſi célèbre par ſon commerce, & une des plus grandes villes de l'Amérique, fut bâtie par le Miniſtre Coton, que des querelles religieuſes éloignèrent avec ſes Partiſans de la nouvelle Angleterre. Des Anabaptiſtes perſécutés dans la nouvelle Angleterre, fondèrent la Colonie de l'Iſle de Rhodes ; victimes de la même perſécution, les Quakers s'y refugièrent & y élevèrent la ville de la Providence. Connecicut, le nouvel Hampshire, Maſſaſſuchet ou la nouvelle Angleterre, forment dans le Nord de l'Amé-

rique un contre-poids bien puissant aux Colonies méridionales ; les productions y sont aussi variées & aussi nombreuses, le sol est généralement bon, les villes multipliées, & le commerce y est considérable. Le Gouvernement y étoit presque par-tout démocratique. Le Gouverneur même y étoit choisi par le peuple. La tolérance religieuse s'y est insensiblement établie. Le fonds de la population est composée de personnes qui ont émigré de l'Angleterre.

Aux richesses que l'Angleterre tiroit de ces Colonies, il faut joindre celles du Canada qui lui avoit été cédé par la paix de 1763, de l'Acadie ou de la nouvelle Ecosse, & de l'Isle de Terre-Neuve. Ensorte que lors de cette paix on peut dire que les Anglois possédoient en Amérique un terrein bien plus considérable que celui de leur Isle ; & celui qu'ils dominoient dans les Indes orientales étoit encore plus étendu

Le Gouvernement de ces Colonies varioit ; dans les unes, il tenoit plus de la forme Monarchique, dans d'autres de la forme Républicaine ; mais dans tous le peuple avoit une part à la législation : dans tous, il pouvoit s'élever contre la tyrannie & les abus, par la voix de ses représentans. On a donc calomnié l'Angleterre à cet égard, quand on a dit qu'elle faisoit gémir ses Colonies sous un joug de fer. Il n'est aucun peuple en Europe qui jouisse d'une aussi grande liberté que celle qui avoit été donnée aux Colonies ; car enfin, il n'en est aucun qui ait des

Défenſeurs, des Répréſentans, des Contradicteurs de l'autorité abſolue. Il eſt vrai que malgré cette apparence de liberté, les Gouverneurs y commirent une foule d'injuſtices impunies. Il eſt encore vrai que le Parlement chercha à garotter les Colonies de toute eſpèce de liens, & ce fut ce qui prépara la révolution. Ainſi, il proſcrivit d'abord l'établiſſement de Manufactures utiles aux pays, puis forcé de les permettre, non-ſeulement il en défendit le commerce au-dehors, mais même le commerce de Province en Province. La navigation fut ſoumiſe à des prohibitions auſſi rigoureuſes. Les exportations ne devoient ſe faire qu'en Angleterre, & les Colonies devoient tirer de l'Angleterre tous les objets dont elles avoient beſoin, même les denrées étrangères. C'étoit charger la conſommation de frais inutiles, c'étoit arrêter l'induſtrie & les progrès des Colonies. Car en les forçant à vendre tout à bon marché, à acheter tout très-chèrement, on conſommoit leur ruine, ou on les condamnoit à un enfance éternelle, & c'eſt ce qui ſeroit arrivé ſi ces Colonies n'avoient pas eu le courage de ſecouer ce joug onéreux. On ſe demande quelquefois; comment l'Angleterre où il y a tant de bons eſprits, où la liberté & la publicité des diſcuſſions éclairent tous les objets, comment ne fut-elle pas ramenée à la juſtice? C'eſt que les Nations ſont moins juſtes que les particuliers, quand il eſt queſtion de leur intérêt. Le crime de tous ſemble n'être le crime d'aucun.

LETTRE LXXI.

Suite du Regne de

GEORGES III.

Guerre des Colonies d'Amérique.

1764, 1783.

A la paix de 1763 l'Angleterre se trouva chargée d'une dette énorme (1). Le Ministère ayant épuisé toutes ses ressources pour payer ses intérêts, imagina d'en faire supporter une partie aux Colonies Américaines, & le Parlement eut la lâcheté de consacrer l'injuste projet du Ministère; je dis injuste, parce que la restreinte mise à l'importation & à l'exportation en Amérique, étoit le plus terrible impôt dont on eût pu la grever, & qu'il dispensoit de tout autre. Cette réflexion n'arrêta ni le Ministère ni le Parlement. En 1764 parut ce fameux acte du timbre, qui assujettissoit les Colons à se servir dans leurs procès d'un papier marqué & vendu au profit du fisc. Cette ressource mise en usage dans les pays où l'on a déja épuisé les moyens d'extor-

(1) La dette Nationale, suivant les calculs du célèbre Docteur Price, montoit en 1775 à 135,943,051 liv. sterling, dont l'intérêt étoit de 4,440,821. Ce capital à 23 livre tournois la livre sterling, fait 3,573,665,093 liv.

quer de l'argent, indigna les Américains. Ils arrêtèrent de désobéir, & de renoncer à toute consommation de denrées venant de l'Angleterre; cet arrêté vigoureux fut exécuté & soutenu généralement. Le Parlement fut ébranlé; il révoqua l'acte du Timbre.

Il n'est pas aisé de faire renoncer un Ministère avide à des injustices lucratives. Ce que celui de l'Angleterre n'avoit pu obtenir par l'acte de Timbre, il espéra de le regagner par d'autres impôts mis sur le verre, sur le plomb, sur le thé, &c. & d'autres marchandises exportées d'Angleterre en Amérique. Nouvelle sanction du Parlement en 1767. Nouvelle fermentation en Amérique; on n'ose mettre l'acte à exécution pendant trois ans. On le révoque au bout de ce tems, à l'exception du seul article de thé; mais les Colons paroissant déterminés à résister, on laissa les esprits se calmer, & on fit manœuvrer pendant ce tems les Officiers & les amis du Gouvernement. Quand il se crut secondé par un parti assez considérable, le Ministère leva le masque & montra sa résolution de percevoir ce droit; on ne lui répondit à Boston qu'en détruisant trois cargaisons de thé. Le Ministère veut se venger; le Parlement qui lui étoit dévoué, entre dans son esprit, & passe un acte en 1774, qui fermoit le Port de Boston.

Telle fut la première étincelle de l'incendie qui dura pendant sept ans en Amérique. Cependant il ne faut pas croire que l'impôt sur le thé fût la seule cause de l'insurrection qui suivit.

Les Américains se plaignoient d'être taxés arbitrairement par le Parlement de Londres. Ils demandoient qu'on leur accordât ou un Parlement chez eux, ou un certain nombre de Représentans qui pussent les défendre à Londres contre les entreprises ministérielles. Cette demande étoit raisonable, & l'on ne conçoit pas pas comment le Parlement a pu s'y refuser. Il devoit être assez éclairé sur les dispositions des Américains, par les lumières que le célèbre Franklin lui avoit données dans le fameux interrogatoire qu'il subit en 1765. Mais soit que l'injustice aveugle, soit que le Parlement se crut assez fort pour subjuguer les Américains, soit enfin qu'il fût vendu à un Ministère ignorant & cupide, il persista avec opiniâtreté à vouloir violer la Chartre & la Constitution de l'Angleterre à l'égard des Colonies. Il crut que l'acte contre le port de Boston anéantiroit tout esprit de révolte, & désuniroit les Colonies, parce que quelques-unes d'elles voudroient tirer parti de cette interdiction. Il se trompoit dans ses calculs vils. Il y avoit en Amérique une foule de bons esprits, d'ames vraiment amies de la liberté & de l'honneur, & de pareilles ames sont au-dessus de ces calculs déshonorans. La plupart des Colonies partagèrent l'outrage fait à Boston, & résolurent de faire cause commune avec cette ville. Bientôt les esprits s'exaltent. Les Ministres joignent leurs voix à celles des Politiques, pour engager les Américains à secouer le joug du Parlement Britannique. Mille

écrits où respiroit une liberté républicaine, circulent par-tout, sont dévorés avec avidité : il n'y a qu'un cri, il est contre les tyrans. Gage, le Commandant des troupes Angloises, veut arrêter l'insurrection. Les Américains prennent les armes, & la guerre civile commence; plusieurs petits combats se livrent successivement. Mon dessein n'est point de les détailler ici, ni de suivre les Généraux Américains & Anglois dans toutes leurs campagnes. J'indiquerai les principaux combats, j'y nommerai les héros qui s'y distinguèrent, & je laisserai à l'Historien, qui doit détailler un jour cette grande révolution, le soin d'approfondir les causes secretes & connues de cette révolution. Elle fut étonnante sous tous les points-de-vue, dans sa marche, dans les diverses circonstances qui l'accompagnèrent, dans ses suites. Un fait qui doit servir à la distinguer de toutes les autres, c'est que les insurgens avoient des partisans, des défenseurs jusques dans l'Angleterre, jusques dans le Parlement, & ces partisans souhaitoient hautement le triomphe de la cause de la liberté. L'un des meilleurs écrits qui parut en faveur des Colonies, sortit de la plume du Docteur Price (1), & ce Docteur fut remercié par la Cité de Londres. C'est bien le meilleur Ouvrage qu'on ait publié sur la liberté. Il devroit

---

(1) Cet Ouvrage a pour titre : *Two tracts on civil Liberty ; the war With America*, &c. London, 1778, ou Traités sur la Liberté civile & la guerre avec l'Amérique.

être entre les mains de tous les hommes, & servir de Catéchisme à tous les peuples qui ont les mêmes plaintes à former que les Américains. On ne doit pas oublier le Livre intitulé : *Le Sens Commun*, qui eut tant de vogue en Amérique, & qui la méritoit bien. Je cite ces écrits, parce qu'ils éclairèrent les esprits, parce qu'en amenant l'opinion publique du côté de la liberté, ils firent autant, s'ils ne firent pas plus que les autres. Ils affermirent dans leur résolution les esprits hardis, qui depuis long-tems, demandoient qu'on se séparât de la Métropole. Les citoyens timides, qui jusqu'alors avoient hésité, se décidèrent pour cette séparation & pour l'indépendance. Elle fut prononcée par le Congrés, le 4 Juillet 1776.

C'est le plus beau, c'est le premier monument qu'un peuple ait élévé à la liberté, solemnellement, sans tumulte, sans extravagance. Les motifs qui l'appuyoient étoient consignés dans la déclaration du Congrés; déclaration dictée par la raison, la sagesse, & écrite avec la plus grande modération; déclaration qui dément à jamais ces reproches de délibérations tumultueuses, insensées, faits aux peuples qui se révoltent. Je ne citerai que quelques-uns de ces motifs, & ils doivent faire penser profondément ceux à qui l'habitude de l'esclavage n'a pas entièrement ôté le sentiment de leur état.

Le Congrès y renonce à l'obéissance du Roi d'Angleterre;

Parce qu'il a plusieurs fois dissous la Chambre

des Repréſentans du peuple, pour ſe venger de ceux qui y défendoient avec fermeté les droits du peuple.

Parce qu'il a créé des places nouvelles, & rempli l'Amérique d'une foule d'employés qui devorent la ſubſiſtance des Américains & troublent leur tranquillité.

Parce qu'il a maintenu en pleine paix en Amérique des forces conſidérables ſans le conſentement du pouvoir légiſlatif.

Parce qu'il a rendu le pouvoir militaire indépendant de la Loi civile, & même ſupérieur à elle.

Parce qu'il a impoſé des taxes ſans le conſentement du peuple, &c. &c.

D'après cette déclaration d'indépendance à laquelle accédèrent ſucceſſivement 13 Provinces; elles ſe formèrent en Républiques, & ſe donnèrent chacune une conſtitution, dont je parlerai dans ma prochaine Lettre.

Le Schiſme étant une fois déclaré, le Miniſtère Anglois crut qu'il étoit de ſon honneur de vaincre les Américains, & alors on fit les plus grands préparatifs de guerre. Le Général Howe eut le commandement de l'armée, tandis que la flotte fut confiée à ſon frere. Le premier avoit en tête un Officier Américain, qui avoit ſervi avec ſuccès ſous les Anglois. C'étoit le Général Waſhington. On l'appella *le Fabius de l'Amérique*: il mérita ce titre; car il imita avec beaucoup de ſuccès le Général Romain. Preſque toujours ſans argent, ſans troupes réglées, il eut l'art de

tenir tête à un ennemi aguerri, difcipliné, & qui ne manquoit de rien. Il fe diftingua fur-tout par fon adreffe a tirer parti des circonftances. Les affaires de Prince-town & de Trentown, prouve qu'il n'avoit befoin que d'un plus grand nombre de troupes pour opérer de plus grandes chofes.

Les Américains furent fouvent battus; ils devoient l'être. Mais au milieu de leurs défaites, ils étoient encore redoutables, parce qu'ils étoient unis; & les Anglois s'affoibliffoient perpétuellement de leurs propres victoires. A peine enorgueillis de la victoire de Brandy-wine, eurent-ils pris Philadelphie, qu'ils furent obligés de l'évacuer. Cet échec fut fuivi d'un autre qui ternit bien plus honteufement les armes Angloifes. Ce font *les Fourches Caudines* de Saratoga. Le préfomptueux Burgoyne, à la tête des meilleures troupes de l'Angleterre, fut obligé, fans tirer l'épée, de rendre fes armes aux Américains, commandées par le Général Gréen.

Un bien plus grand malheur menaçoit l'Angleterre. La France reconnoît l'indépendance des Américains, conclut avec eux un traité d'amitié & de commerce, le 6 Février 1778. C'etoit déclarer la guerre à la Grande-Bretagne. Elle fuivit de près. On vit fortir de Toulon une flotte commandée par l'ardent Comte d'Eftaing, chargée de protéger les Américains, & d'attaquer nos Ifles. Les vents combattirent pour nous, & déconcertèrent tous fes projets. L'Océan fe couvrit encore, à notre grande furprife, d'une flotte nombreufe qui menaça nos ports & notre fure-

té. Cependant au milieu de tous ces orages, les Anglois ne perdirent point courage. Dans l'Inde ils se rendirent maîtres des places que possédoient les François; ils envoyèrent de nouvelles troupes en Amérique ; ils multiplièrent leurs flottes sur toutes les mers. On vit alors les isles des deux Puissances prises & reprises, de grandes batailles navales qui ne décidèrent rien, des combats particuliers où les trois Nations déployèrent le plus grand courage, & toutes leurs connoissances dans la marine. Mais, ce qui prolongea la guerre, ce qui fournit des ressources aux Anglois, c'est que leur commerce souffrit peu, lorsqu'ils ruinèrent celui des François. Ce siècle devoit être celui des merveilles. On avoit vu le Monarque d'un Royaume très-peu étendu de l'Allemagne, tenir tête à presque toutes les Puissances, & sortir triomphant. L'Angleterre voulut avoir ce dangereux honneur, & ne craignit pas de multiplier ses ennemis. Elle déclara la guerre à la Hollande, & l'Espagne se joignit à la France. Cette dernière puissance avoit à venger l'humiliation de voir aux mains des Anglois la meilleure forteresse. Elle voulut la reprendre, elle échoua ; & la vigoureuse défense de Gibraltar, & son ravitaillement exécuté par le célèbre Rodney à la vue d'une flotte bien plus nombreuse que la sienne, & la victoire à jamais mémorable qu'il remporta le 12 Avril sur la flotte Françoise, prouvèrent ce que peut un peuple libre, qui puise son énergie dans sa constitution, & ses ressources dans son patriotisme. Mais

ces triomphes ne firent que reculer la perte des Colonies pour l'Angleterre ; elle étoit épuisée, écrasée sous le poids des impôts, elle voyoit une impossibilité physique à subjuguer l'Amérique. La prise de Charles Town & de l'armée Angloise, où se distingua sur-tout ce jeune héros François, le Marquis de la Fayette, qui signala sa valeur dans tout le cours de cette guerre, acheva le désastre de la Grande-Bretagne. Les fautes de son Ministère se succédèrent; la Nation enfin se lassa de cette guerre, les Ministres furent disgraciés, l'opposition triompha, nomma au Roi les Ministres qu'il devoit choisir, dicta les conditions de la paix générale, & l'indépendance complette des Etats-Unis de l'Amérique, en fut le premier article.



LETTRE LXXII.

Suite du Regne de

GEORGES III.

Conſtitution des Etats-Unis de l'Amérique.

QUELLE dût être la ſurpriſe des Américains à la nouvelle de la ſignature de ce traité de paix, qui confirmoit leur indépendance! Depuis ſept ans ils éprouvoient toutes les horreurs de la guerre. La plupart de leurs villes avoient été brûlées, leur commerce étoit ruiné, leur crédit épuiſé. Les Anglois, il faut l'avouer, firent cette guerre plutôt en bourreaux, en bouchers, qu'en vrais militaires. On ne peut lire ſans frémir, toutes les barbaries que commirent les Sauvages ſous leurs yeux. Ils les enflammoient eux-mêmes au carnage, ils les précipitoient eux-mêmes la torche à la main ſur les plantations Américaines. Que dis-je? les crânes de ceux qu'ils appelloient rebelles avoient un prix fixe qu'ils payoient; & ils ordonnoient de ne rien reſpecter, ni le ſexe, ni la foibleſſe de l'âge. Non, tuez, tuez tout, rebelles, femmes, enfans des rebelles, tous ſont coupables; tel étoit l'ordre, & l'ordre étoit fidellement exécuté. Qu'on liſe les détails de ces horreurs, dans les Lettres

de

de M. de Saint John Creve-cœur, témoin lui-même de la plupart ; le cœur le plus dur sera forcé de s'attendrir & de verser des larmes. Tels étoient pourtant les moyens que les Ministres employoient pour ramener à leur joug les insurgens. Comme ils se faisoient illusion ! Ces exécutions faites de sang-froid, firent détester par-tout le nom Anglois ; & je ne doute point que les familles qui ont été les victimes de ces calamités, n'en transmettent le souvenir à leurs descendans, pour perpétuer leur haine contre l'Angleterre. Nous vérifiâmes alors une maxime avancée par un grand Politique, c'est que dans les révoltes, ce n'est jamais le peuple qui est le plus cruel, ce sont toujours les troupes commandées pour le ramener au joug. Les Militaires vont à la chasse, comme à celle des bêtes féroces. Ils ne reconnoissent plus dans les hommes leurs frères, leurs semblables, ils les égorgent avec le même sang-froid qu'ils égorgeroient des animaux (1). J'avoue, disoit Howe, au bon

(1) Voici un trait qui servira à prouver ce que j'avance : Je le prends dans M. de Saint-John, (T. I. p. 197).

Lorsque les Anglois étoient dans Germantown, un Lieutenant, le plus ardent Royaliste qu'on eût vu, ne cessoit de se représenter tous les rebelles comme méritant la mort. Un soir il quitta sa tente, accompagné de deux soldats. Il frappe à la porte de la première maison qu'il trouve. Qui est-là ? dit le maître de la maison. Ami, répond le Lieutenant. Je ne connois point d'amis à cette heure-ci entre deux armées. Ouvrez, j'ai quelque chose à vous dire. Il ouvre. Le Lieutenant, après lui avoir reproché d'être un rebelle, le fit pendre à sa porte, où on le trouva le lendemain. Ce fait même fut conté à l'Auteur par le Lieutenant, qui lui ajouta : *Je vins me coucher, &*

Quaker Walter Miflin, que le Parlement a poussé les choses trop loin, mon cœur est pour l'humanité; mais je suis Général, j'ai des ordres, je dois obéir. Grand Dieu! quel horrible métier que celui où le devoir oblige de faire du genre humain une boucherie! Louons, louons cent fois les Quakers de détester cette pratique barbare, & de ne jamais tremper leurs mains dans le sang.

Le tems de la paix vint enfin, pour faire oublier celui des calamités. Une crainte nouvelle s'empara alors de tous les esprits. Washington étoit à la tête d'une armée nombreuse, qui lui étoit dévouée. Le Congrès n'avoit d'autre appui que lui-même. On se rappella le sort de l'Angleterre à l'époque de la révolution; on se disoit: *Mais s'il ressembloit à Cromwell, s'il vouloit profiter des circonstances....* Par ces soupçons, on offensoit ce grand homme, ce bon patriote. Le Congrès lui donna ordre de licencier l'armée, il la licencia: le Congrès devoit aux soldats depuis long-tems leur paie, il ne pouvoit la payer. Quelques-uns d'entr'eux s'échauffèrent, le Général patriote sut les appaiser, & tous revinrent chez eux déposer leurs armes, comptant sur les promesses du Congrès, & n'ayant d'autres récompenses que celle d'avoir contribué à délivrer leur patrie d'un joug odieux.

---

dormir tranquillement. Ceci, disoit-il encore, n'est rien en comparaison de ce qu'a fait notre Général Grey, quand il fit percer de bayonnettes, dans une seule nuit, plus de 400 rebelles endormis.

Alors le Militaire redevint citoyen, chacun reprit, non sa place, il n'en est pas de différentes en Amérique, mais son métier. Le Colonel, le Général, l'Officier, le Soldat, redevinrent charpentiers, laboureurs, cordonniers. Heureux pays! Heureuse constitution! puisses-tu subsister long-tems! Dans l'ardeur qui transportoit les Militaires, dans les regrets cuisans qu'ils avoient de se séparer, ils imaginèrent de se donner une marque de fraternité qui leur servît de récompense, & qui rappellât à jamais cette glorieuse Constitution, & l'ordre de Cincinnatus fut créé. Le ruban devoit en être porté par tous les Officiers qui avoient eu part à la révolution. On ne peut qu'applaudir au motif qui le fit naître; mais les conséquences qu'une pareille institution devoit avoir au sein d'états démocratiques, où il introduisoit des distinctions entre les citoyens, où il étoit né sans le consentement du peuple, où il pouvoit entraîner des jalousies & la discorde; ces conséquences, dis-je, effrayèrent les patriotes éclairés. Plusieurs Etats proscrivirent l'ordre, les Fondateurs le réformèrent; il est à espérer qu'ils en feront le sacrifice en entier. Car pourquoi des distinctions? Quel Américain, hors les loyalistes, n'a pas eu part au grand œuvre de la révolution?

Les Etats-Unis, en secouant le joug de l'Angleterre, se créérent chacun une Constitution nouvelle. Les uns se rapprochèrent plus du Gouvernement aristocratique, d'autres formèrent des démocraties mixtes, d'autres enfin des démocra-

ties pures. Mon dessein n'est pas de les rapporter toutes ici; mais de citer quelques articles de celle qui m'a paru la mieux combinée d'après les droits de l'homme & les inconvéniens des Gouvernemens ordinaires. Cette Constitution est celle de la Pensilvanie.

Les esprits prévenus contre les démocraties, qu'ils peignent comme une mer sans cesse agitée par des orages dangereux, s'imagineront peut-être que ce Code ne respire que le désordre, l'indignation, la rage d'animaux furieux d'avoir été maltraités si long-tems. Qu'ils se désabusent; il n'y a ni colère, ni rage, c'est par-tout le langage de la raison. Un Maître est trompé par ses Intendans, ses Mandataires. Il examine leurs comptes, il y trouve des erreurs, des friponneries, des concussions. Il écoute leur langage, c'est celui de l'insolence. Il renvoie froidement ces Mandataires, leur ôte tous ses pouvoirs. Voilà l'image de l'Amérique secouant le joug de l'Angleterre. Voyez avec quelle simplicité la Pensilvanie exprime les griefs qu'elle reproche au Roi d'Angleterre.

« Les habitans de cette république, s'étant » jusqu'à présent reconnus sujets du Roi de la » Grande-Bretagne, uniquement en considération de la protection qu'ils attendoient de lui, » & ledit Roi ayant non-seulement retiré cette » protection, mais ayant commencé & continuant encore, par un esprit de vengeance » inexorable, à leur faire la guerre la plus cruelle » & la plus injuste, dans laquelle il emploie

» non-ſeulement les troupes de la Grande-Bre-
» tagne, mais encore des étrangers mercénaires,
» pour parvenir au but qu'il s'eſt propoſé &
» qu'il avoue, de les réduire à une entière &
» honteuſe ſoumiſſion, à la domination deſpo-
» tique du Parlement Britannique; ayant en ou-
» tre exercé contre leſdits habitans pluſieurs au-
» tres actes de tyrannie, ce qui a rompu & anéanti
» tous les liens de ſujétion & de fidélité envers
» le Roi & ſes Succeſſeurs, &c. ».

N'eſt-ce pas là le langage de la modération & de la raiſon ? Ce Code porte ſur des principes qu'on n'a ni reſpectés, ni même connus dans d'autres Conſtitutions; les voici :

« Tous les hommes ſont nés libres également & indépendans. Ils ont des droits certains, eſſentiels, inaltérables.

L'objet du Gouvernement eſt le bonheur de l'individu & de la ſocieté, & non d'un ſeul ou de pluſieurs.

Toutes les fois que cet objet n'eſt pas rempli, le peuple a droit de le changer par un acte de ſa volonté commune, & de prendre les meſures qui lui paroiſſent néceſſaires pour procurer ſa ſureté & ſon bonheur ».

En conſéquence de ce principe, les Penſilvains ramènent tout au peuple; ils déclarent que tout pouvoir émane de lui, qu'il a le droit d'élire & de caſſer ſes Officiers. Ils établiſſent pour baſe de leur Conſtitution une égalité complette entre les citoyens, pour l'élection des dépoſitaires de l'autorité publique, le reſpect le plus

grand pour la liberté individuelle, le droit qu'a tout homme libre de n'obéir qu'aux loix qu'il a consenties, de pouvoir quitter l'état dans lequel il vit, lorsqu'il trouve ailleurs un plus grand bonheur.

Persuadés que ce bonheur tient à de bonnes Loix sur les crimes, ils tracent dans un seul article, les principes sur lesquels on doit les fonder. Ils les tirent toujours du droit inhérent à l'homme, de pouvoir administrer, quand il est accusé, les preuves qui peuvent lui être favorables. Ils veulent que l'instruction soit prompte & publique, qu'elle soit faite par un juré impartial & du pays, que, sans l'avis unanime, un citoyen ne puisse être condamné.

Quelles précautions plus grandes encore pour défendre cette liberté *politique*, dont on connoît à peine le nom ailleurs! C'est pour la conserver que le peuple se réserve le droit de s'assembler, de parler, d'écrire, de publier ses opinions, de porter les armes, de licencier les armées en tems de paix, & de subordonner toujours les Militaires à l'autorité civile.

Ces deux dernières précautions ont sauvé quelques restes de liberté en Angleterre. Un de ses principes constitutionnels, est qu'une armée permanente, sans le consentement du Parlement, est un attentat à la Constitution. Joignez à cette maxime condamnable, que jamais dans une émeute le glaive du Soldat ne peut être tiré contre le citoyen sans l'autorité du Magistrat civil, & vous verrez qu'il n'est point étonnant

de retrouver encore des hommes libres en Angleterre.

Dans tous les autres points, combien la Constitution de la Penſilvanie eſt ſupérieure à celle de notre Iſle, qu'on a cependant vantée, & qui mérite de l'être quand on la compare à d'autres Gouvernemens! On craignoit en Penſilvanie ce deſpotiſme, cette corruption de Repréſentans du peuple, qui leur fait ſouvent trahir les intérêts de leur Mandataire. On arrêta en conſéquence, que perſonne ne pourra être membre de la Chambre des Repréſentans plus de quatre années ſur ſept; que l'aſſemblée générale ne pourra rien changer à la préſente Conſtitution, que les membres ne pourront être chargés d'autres emplois, qu'ils pourront être pourſuivis pour malverſation & autres crimes, qu'ils pourront être déplacés par leurs Commettans, que le journal de leurs ſéances ſera publié, que ces ſéances ſeront publiques.

Une des plus grandes ſources de la corruption de ces aſſemblées, eſt la perpétuité même des membres dans leurs poſtes. Par-tout où les charges ſont inamovibles, il s'établit inſenſiblement un deſpotiſme ſourd, dont l'homme le plus juſte a peine à ſe garantir.

La Conſtitution de la Penſilvanie prévient tous ces maux en changeant perpétuellement les membres des corps qui gouvernent. Au moyen d'élections ainſi combinées, & de cette rotation perpétuelle, dit le Code, il y aura plus d'hommes accoutumés à traiter les affaires pu-

bliques. Il ſe trouvera dans le conſeil, chacune des années ſuivantes, un certain nombre de perſonnes inſtruites de ce qui s'y ſera fait l'année d'auparavant. Par-là, les affaires ſeront conduites d'une manière plus ſuivie & plus uniforme, & cette forme aura le grand avantage encore de prévenir efficacement tout danger d'établir dans l'Etat une Ariſtocratie qui ne ſauroit être que nuiſible.

Cette Ariſtocratie prédomine viſiblement dans le Gouvernement anglois. Les Penſilvains ont examiné toutes les cauſes qui l'amenoient & les ont prévenues. Ainſi ils ont fait une Loi rigoureuſe ſur la corruption dans les élections, & ils ont borné la durée de leurs aſſemblées.

En Angleterre, le Parlement eſt ſeptenaire; en Penſilvanie, l'aſſemblée des Repréſentans du peuple eſt triennale.

En Angleterre, les membres de la Chambre des Communes peuvent être continués; en Penſilvanie, les membres ne peuvent être réélus qu'après trois ans d'intervale.

En Angleterre, on ne peut changer un membre; en Penſilvanie, chaque membre peut être déplacé par la ſimple volonté de ſes Conſtituans.

En Angleterre, le droit de nommer des Repréſentans eſt mal réparti entre les villes & les comtés. Tel bourg qui compte à peine quelques habitans, en nomme pluſieurs, lorſque Birmingham, par exemple, qui en a plus de 60000, n'en envoie aucun. Il arrive de-là que le Prince influe plus aiſément ſur les élections. En Penſil-

vanie, le droit d'élection eſt en raiſon du nombre des gens payant taxe.

Le plus grand mal vient en Angleterre de ce que la puiſſance exécutrice eſt toujours dans la même main ; en Penſilvanie, cette puiſſance change comme l'aſſemblée générale.

La ſource du mal, en Angleterre, eſt ſur-tout dans la trop grande puiſſance du Prince. Il a droit de nommer aux emplois civils & militaires, il diſtribue les graces, il eſt chef de l'Egliſe ; ce ſont autant de moyens de corruption. En Penſilvanie, le peuple & la milice ont le droit de choiſir leurs Officiers : le Conſeil a les autres droits ; mais il change, mais il eſt ſurveillé, mais il eſt ſous la cenſure du Collége des Cenſeurs.

En Angleterre, le Roi a le droit d'approuver ou de rejetter les Bills ſans les diſcuter, ſans donner de motifs, le droit de proroger ou de diſſoudre le Parlement, d'où réſulte qu'il diſſout celui qui ne lui plaît pas, & qu'il le proroge dans les momens où il craint. En Penſilvanie, les aſſemblées, diſſolutions, prorogations ſont fixées par la Loi, & l'on ne peut la violer.

Enfin en Angleterre, les Chambres n'ont pas le droit de pourſuivre le Chef de la Nation quand il enfreint la Conſtitution ; ils ne peuvent attaquer que ſes Miniſtres, & les Miniſtres échappent toujours, couverts du manteau de l'autorité. En Penſilvanie, on nomme tous les ſept ans un conſeil de Cenſeurs, qui examine ſi les Corps chargés de la puiſſance légiſlatrice & exé-

cutrice ont rempli leurs fonctions, s'ils n'ont pas outrepassé leurs pouvoirs, altéré la Constitution, &c. &c.

Je pourrois porter bien plus loin ce parallele; mais ce que je viens de dire suffit, ce me semble, pour prouver l'excellence de la Constitution de la Pensilvanie. Son plus grand avantage, c'est de former des hommes, c'est de faire un peuple pensant de ce qu'on appelle ailleurs *populace & canaille*. Les habitans de l'ancien Continent ont de la peine à se persuader cette singulière métamorphose; elle est cependant réelle. Lisez les Voyageurs qui ont parcouru l'Amérique dans ces dernières années, vous y trouverez une foule de traits qui vous démontreront que le matelot, le laboureur, l'artisan, tous, sous cette heureuse Constitution, connoissent leurs droits & leurs devoirs. Dans les soirées d'hiver, dit M. de S. John, en peignant la vie des Mohawks, les hommes, la pipe à la bouche, pensent, fument, & parlent de l'intérêt politique de leur canton, de leur Député ou Représentant, de sa conduite dans l'assemblée provinciale, de celui qui doit le remplacer à la prochaine élection, du prix des denrées, de l'état des Loix, d'un grand défrichement qu'on va faire; que sais-je? de tout ce qui intéresse l'homme, le citoyen, le cultivateur.

Ce passage unique suffit pour réfuter & détruire les injures qu'un Ecrivain françois (1) qui

(1) Observations de M. l'Abbé Mabli, sur le Gouvernement des Etats-Unis de l'Amérique.

ne connoiſſoit pas le caractère Américain, a imprimées contre le peuple d'Amérique. Il l'aſſimile à une populace ignorante, imbécile, ſéditieuſe; il la jugeoit ſur ce qu'il appercevoit autour de lui; & il ne vouloit pas voir que la différence des Conſtitutions change entièrement les hommes; d'un eſclave timide & rampant, fait un homme courageux & fier de ſon indépendance; d'une machine, d'une automate, fait un être penſant: car ſitôt que le peuple eſt reſpecté, il s'empreſſe de mériter ce reſpect en s'éclairant, & ne donnant pas aveuglement ſon ſuffrage.

M. de Saint-John, que j'aime à citer, rapporte un trait qui peint le caractère d'un Gouvernement démocratique.

Un Marchand de Northampton, dans l'Etat de Connecticut, devint l'homme le plus riche de ſon canton. Dès ce moment, il perdit la faveur du peuple qu'il avoit acquiſe, & jamais il ne put parvenir à aucun emploi. A peine put-il faire avoir à ſon fils une place de maître d'Ecole latine de cent piſtoles, & ce fils devoit avoir un jour plus de 300,000 liv. M. de Saint-John lui témoignoit ſon étonnement ſur ce qu'il avoit ſollicité cette place modique. *Mon ami*, lui répondit le Négociant, *le ſentiment le plus doux dont nous jouiſſions eſt celui d'être eſtimé de nos concitoyens, & d'occuper un rang dans notre patrie. Et qu'eſt-ce que ma fortune après tout? quel bonheur me procure-t-elle, ſi je ne puis être compté pour rien dans la choſe publique? Or*,

comme l'existence politique des individus est dérivée de la considération de nos voisins, il ne faut donc rien omettre pour la mériter. Ma fortune doit nécessairement inspirer de la jalousie, dans un pays où le Gouvernement est fondé sur l'égalité des possessions. Je dois à mes voisins quelque dédommagement.



LETTRE LXXIII.

Suite du Règne de

GEORGES III.

Etat actuel de l'Angleterre.

L'Angleterre, en perdant ſes Colonies, a fait une perte immenſe; elle n'eſt pas irréparable. Non pas que je lui conſeille de chercher à ramener à ſon joug les républiques de l'Amérique; non, ce n'eſt pas de cette manière qu'elle peut réparer ſes pertes. Quand elle réuſſiroit dans cet objet, tôt ou tard ſe feroit la ſciſſion, le démembrement conſacré par la paix de 1783. L'Amérique doit s'appartenir à elle-même, & il ſera toujours abſurde & impolitique de la faire dépendre de quelques petites provinces de l'Europe. C'eſt dans l'amélioration de ſon Adminiſtration intérieure, que l'Angleterre trouvera le remède à tous les maux que ſon ambition & ſon deſpotiſme lui ont cauſés.

Elle voit encore ſoumis à ſes Loix, un Empire immenſe, & peut-être trop étendu pour ſa baſe, le Canada, la nouvelle Ecoſſe, Terre-Neuve en Amérique, une foule de petites iſles dans l'Archipel occidental, d'établiſſemens ſur la côte d'Afrique. Dans l'Inde, ſa domination s'étend depuis les montagnes du Thibet juſ-

qu'à l'extrêmité de la côte de Coromandel, depuis l'extrémité orientale jufqu'à Surate; pouvoit-elle defirer d'ajouter d'autres poffeffions à ce vafte domaine? Les naturels fe plaignent de l'avidité, de la rapacité des Adminiftrateurs qu'on y envoie, de l'iniquité des Juges, des vexations de prefque tous les particuliers Anglois. Le Parlement d'Angleterre, s'il veut prévenir une nouvelle fciffion, prendra ces plaintes en confidération, rendra juftice aux fujets de la Grande-Bretagne, adoucira fon joug, le rendra fupportable, & fe fera pardonner la gloire & le bonheur de tenir fi long-tems fous fes loix des pays auffi étendus, auffi éloignés. En faifant chérir fes Loix, il s'attachera les Indiens. Hélas! il faut fi peu d'efforts pour gagner l'affection d'un peuple doux, pacifique, incliné depuis tant de fiècles fous le gouvernement Monarchique. Ce peuple, fatigué des vexations & des atrocités de fes vainqueurs Mahométans adorera le Gouvernement Anglois, & fon attachement vaudra mieux que des armées à cette Nation, qui ne pourra pas toujours en envoyer de nombreufes.

C'eft principalement fur l'Adminiftration de l'Angleterre & fur fa Conftitution, que la Nation doit porter les yeux. Depuis l'avénement de Guillaume, Prince d'Orange, au trône, la Couronne a fuivi un plan deftructif de la profpérité & de la liberté de cette Ifle. Elle a voulu figurer dans toutes les guerres du Continent. Il a fallu multiplier les emprunts, & groffir la

dette nationale. Le fardeau en eſt énorme aujourd'hui; il menace d'écraſer la Nation; des Calculateurs eſtimables, tels que le D. Price, ont donné des méthodes pour diminuer, & même amortir cette dette. Il faut les mettre en pratique; mais pour le faire avec ſuccès, il faut d'un côté renoncer à cet affreux ſyſtême de guerre, qui, en épuiſant toutes les reſſources, ſuſpend tout projet d'amortiſſement, & de l'autre côté, débarraſſer le commerce de ces entraves qui le gênent, qui diminuent ſon produit, &, par une conſéquence forcée, le produit des impôts. On doit tout eſpérer à cet égard du Miniſtère actuel. Il a d'excellentes vues, & il paroît que le Patriotiſme ſeul guide le Miniſtre éclairé qui dirige le cabinet de Saint James. L'Angleterre s'honorera ſans doute, ſi la première elle veut donner à l'Europe l'exemple de la reſtauration de la liberté dans le commerce, & de la réforme des abus dans la perception des impôts, & ſur-tout de ces douanes qui ſont l'opprobre d'un pays libre.

Ce n'eſt pas le ſeul échec qu'ait reçu la liberté de l'Angleterre, il en eſt de bien plus violens portés à ſa Conſtitution depuis quarante années.

Il eſt évident que la repréſentation du peuple au Parlement, n'eſt point également répartie ſur tous les citoyens; il eſt évident que la corruption préſide à la plupart des élections; il eſt évident que la Couronne ou le Miniſtère a des moyens certains pour s'aſſurer une majo-

rité conſtante au Parlement, & conſéquemment peut faire réuſſir les projets les plus funeſtes pour la Nation ; il eſt évident que les Parlemens ſeptenaires favoriſent cette corruption, que les Loix ſont inſuffiſantes pour la prévenir, comme elles le ſont encore pour punir le Miniſtre qui a malverſé dans ſa place ; il eſt évident enfin que par une colluſion affreuſe entre le Miniſtère & la plupart des Repréſentans de la Nation, les tréſors & le ſang de celle-ci ſont perpétuellement vendus par l'intérêt perſonnel des uns à l'ambition des autres. Voilà des abus ſenſibles qui ont attiré ſur l'Angleterre tous les maux qu'elle a eſſuyés, qui entraineront probablement ſa ruine ſi elle n'y remédie pas promptement. Et qu'elle ne ſe faſſe point illuſion ici. Ce n'eſt ni de la Couronne, ni du Parlement que l'Angleterre doit attendre ſa réſurrection. La Couronne cherche à augmenter la prérogative, le Parlement à perpétuer le ſyſtême d'Ariſtocratie, qui tient le pouvoir ſuſpendu entre deux partis, & le fait circuler des mains de l'un dans celles de l'autre. De ces deux côtés, la Nation ne doit attendre qu'oppreſſion & jamais juſtice. Il faut qu'elle faſſe elle-même un effort vigoureux, qu'elle faſſe dans ſa Conſtitution la réforme que les Américains ont faite dans la leur. C'eſt le peuple qui eſt leſé, & il l'eſt par ſes Mandataires ; il a le pouvoir de les réformer. C'eſt le peuple qui a paſſé & ſcellé la fameuſe convention qui a porté la maiſon règnante ſur le trône ; c'eſt

c'eſt donc à lui, à lui ſeul à voir ſi les conditions en ſont toujours exécutées, ou même ſi elles ont produit l'avantage qu'il s'en promettoit. Car ſi ces conditions, loin d'être avantageuſes, ſont onéreuſes, ou bien encore ſi celles qui devoient être avantageuſes, ont été négligées, anéanties, il a le droit d'annuller les unes & de reſſuſciter les autres. Jamais l'Angleterre n'acquerra une véritable proſpérité, ne regagnera ſa liberté politique, qu'en faiſant cette réforme courageuſe dans ſa Conſtitution. Si elle n'oſe pas la tenter, la corruption augmentera de plus en plus, les Repréſentans de la Nation continueront le commerce infâme de leurs ſuffrages, les Miniſtres s'en ſerviront pour conſacrer les projets qui les enrichiſſent; & comme rien n'enrichit tant que la guerre, ils la provoquèront, ils appéſantiront la verge des impôts ſur les ſujets de l'Angleterre, & le Bengale ſera enlevé à l'Angleterre, comme l'Amérique l'a été; le Canada qui languit aujourd'hui ſous un Gouvernement arbitraire (1) s'empreſſera d'imiter les Treize-Etats-unis, d'invoquer leur protection pour aſſurer ſon indépendance. Eh! que reſtera-t-il à l'Angleterre? Délaiſſée de toutes les Colonies, ſans autre reſſources que celles de ſon intérieur, incapable de faire face à ſes énormes obligations, elle manquera à ſa foi, & l'opprobre viendra couvrir tous ſes lauriers, ruiner ſon

(1) *Voyez* l'Ouvrage de M. Pierre Calvet.

crédit ; la misère paroîtra avec le désespoir, & je ne vois plus à leur suite qu'une révolution sanglante, ou bien l'esclavage. Voilà les malheurs qui menacent l'Angleterre, si elle ne se hâte pas de se réformer. Son état n'est point désespéré, mais il peut le devenir, & elle doit en prévenir la triste époque.



LETTRE LXXIV.

Suite du Règne de

GEORGES III.

Antipathie des Anglois contre les François ; ses causes ; moyens de les détruire.

UN des grands objets que doit se proposer le Philosophe historien, est de rapprocher les hommes des hommes, par la peinture des maux qu'entrainent les divisions & les guerres, & d'en tarir toutes les sources, s'il est possible. Tel a été mon objet en écrivant ces Lettres. Ici j'ai pour but principalement de remonter aux causes de l'antipathie des Anglois contre les François, & de prouver à mes Compatriotes qu'ils doivent l'abjurer à jamais. Je remarque avec surprise, que depuis la conquête de Guillaume, c'est sur-tout dans le sang François que les Anglois ont aimé à tremper leurs mains. Depuis la révolution de 1688 jusqu'en 1782, les Anglois ont été 45 ans en guerre, & c'est toujours contre les François que leurs armes ont été dirigées. On a remarqué même qu'il n'y avoit jamais eu de guerre contre la France, qui n'eût été entreprise avec joie, avec enthousiasme, avec une espèce de fanatisme & de vertige auquel chaque individu participoit. Les

Princes même connoiſſoient ſi bien l'eſprit national, ou plutôt ſa maladie à cet égard, qu'ils ſonnoient le tocſin contre les François, quand ils vouloient ramener le peuple prévenu contr'eux, quand ils vouloient expier une Adminiſtration perverſe, ou obtenir des ſubſides conſidérables pour fournir à leurs plaiſirs. D'où vient donc cette haine ſi violente de deux peuples voiſins? Il en eſt pluſieurs cauſes; je vais les parcourir rapidement.

Hume ne fait remonter l'origine de cette antipathie qu'au tems de la première conquête de la France par Edouard III. Je crois que ſa date eſt plus ancienne. Il me paroît qu'elle a commencé dès la conquête de l'Angleterre par Guillaume. Les Anglois n'ont pu pardonner à un François, de les avoir vaincus dans leur propre pays, de leur avoir donné des Loix, ou plutôt des fers très-peſans. Ils n'ont pu lui pardonner ſon deſpotiſme ſévère, ſa hauteur, la conſtance avec laquelle il perſécutoit & aviliſſoit les Naturels du pays, lorſqu'il combloit de graces les François & étrangers qui l'avoient ſuivi dans ſon invaſion. Ces derniers d'ailleurs étoient inſolens, ſuperbes, durs envers les vaincus; & ils étoient déteſtés. Cela étoit naturel.

A partir de cette époque, la France ſe fit un ſyſtême de fomenter les troubles en Angleterre. & les révoltes des enfans des Rois contre leurs pères. Ainſi l'on vit Philippe I entretenir la diſcorde dans la famille Royale de Guillaume, protéger par ſes armes la rebellion de ſon

fils aîné. Ainsi Philippe-Auguste excitoit Jean-Sans-Terre à s'emparer du Royaume d'Angleterre, tandis que par une perfidie infame, son frere généreux, Richard Cœur-de-Lion, languissoit dans les prisons du vil Duc d'Autriche. Ainsi dans des tems plus récens, le Cardinal de Richelieu secondoit tantôt Charles I, tantôt le parti Républicain, & l'astucieux Mazarin excitoit sous main les Presbitèriens & les Indépendans, lorsqu'il fournissoit en apparence des secours à Charles. Son but étoit de tenir l'Angleterre dans un état de foiblesse qui permît à la France d'étendre ses conquêtes sans être arrêtée par sa rivale. L'Angleterre s'est apperçue de bonne heure de ce systême atroce, & ses enfans se sont accoutumés à regarder les François comme des voisins dangereux, qui cherchoient à les tracasser par-tout, & à les détruire par leurs propres mains.

L'Angleterre étoit encore persuadée, du tems d'Edouard III, que ce Prince avoit le titre le plus légitime à la Couronne de France, & que c'étoit par une partialité injuste, que le Parlement de France la lui avoit refusée. Aussi entra-t-elle avec joie dans les projets d'Edouard de conquérir ce Royaume. C'étoit une absurdité bien grande en politique; car les Anglois devoient d'autant plus être malheureux & esclaves, que leurs Princes réunissoient plus de Couronnes & étoient plus puissans. Mais la Nation ignorante ne songeoit d'un côté qu'à sa vengeance, & de l'autre se croyoit

aſſez payée par une fumée de gloire, du ſang & des tréſors qu'elle prodiguoit.

Les horreurs que les troupes angloiſes commirent alors par toute la France pendant un ſiècle dûrent exciter dans tous les cœurs françois une haine preſqu'indéracinable. Elle dut avoir le même caractère dans l'ame des Anglois ; car on ſe pardonne difficilement ſes crimes, ou on cherche toujours à en juſtifier la cauſe.

Les fameuſes batailles de Crecy, de Poitiers, d'Azincourt, qu'avec un petit nombre de troupes fatiguées, ils gagnèrent ſur des troupes dix fois plus conſidérables, dûrent bien enfler l'orgueil des Anglois, & leur inſpirer du mépris pour leurs ennemis. Dans la ſuite ils citèrent avec complaiſance ces victoires, pour humilier leurs rivaux ; & peut-être dûrent-ils à leur ſouvenir ce courage opiniâtre qu'ils développèrent dans des guerres plus récentes. Cet orgueil fut une des cauſes les plus profondes de l'antipathie des deux peuples rivaux.

Sous un Prince plus ſage que tous ſes prédéceſſeurs, & par la valeur de du Gueſclin, & de la célèbre Pucelle, les Anglois ſe virent dépouillés, en peu de tems, de leurs vaſtes conquêtes. Le regret qu'ils conçurent d'avoir perdu tant de belles Provinces, qu'ils s'étoient accoutumés à regarder comme leurs domaines, dut encore ajouter à leur haine contre leurs voiſins.

Elle fut irritée par la part que les François prirent à leurs querelles intérieures. Ainſi l'invaſion

& le couronnement de Louis, qui détrôna Jean-Sans-Terre, développa la fureur des patriotes anglois, qui s'indignoient qu'un peuple qu'ils avoient si souvent vaincus, eût l'idée & l'audace de vouloir leur commander.

Les disputes sanglantes des maisons de Lancastre & d'Yorck, les peines qu'eut Henri VII à s'affermir sur le trône d'Angleterre, les démêlés de son successeur avec la Cour de Rome, son goût pour les plaisirs & sa dissipation, son occupation constante à étendre son despotisme sur ses peuples, & les circonstances où la France se trouvoit à ces époques, empêchèrent l'antipathie des deux Nations de se développer. Elles n'étoient plus en concurrence; elles se rencontroient moins souvent; à peine même alors connoissoient-elles leur état mutuel, & elles étoient trop occupées à guérir leurs plaies, pour chercher à les étendre par des guerres étrangères.

Mais quand le commerce eut fait des progrès en Angleterre, quand les liaisons de cette Isle, avec toutes les Nations du Continent, les forcèrent de s'éclairer sur l'état de l'Europe, sur ses divers Gouvernemens, & à prendre part à toutes les querelles qui les armoient; alors les Anglois trouvèrent par-tout sur leur chemin leurs anciens rivaux, & l'ancienne antipathie renaquit avec plus de fureur.

Une foule de circonstances concourut encore à la développer. Telles furent, la protection accordée par la France, aux Rois chassés par l'Angleterre; la part qu'elle prit à la restauration de

Charles II, de ce Prince voluptueux & leger; dont les défauts rejaillirent encore ſur la Nation françoiſe, qu'on accuſa de l'avoir corrompu, l'entêtement de Louis XIV. à vouloir replacer Jacques II ſur un trône dont la Nation l'avoit ſolemnellement exclus, la conſtante protection & les ſecours accordés au Prétendant, l'aſyle & les graces prodiguées à ſes Partiſans; tels furent encore les deſſeins ambitieux de Louis XIV, que les Anglois accuſerent d'aſpirer à la Monarchie univerſelle; ſes victoires nombreuſes qu'ils ne lui pardonnèrent jamais, ſon orgueil qu'ils ſe faiſoient un plaiſir & preſqu'un devoir d'humilier, ſa prétention à leur diſputer l'empire de la mer, prétention appuyée par des flottes nombreuſes, & des victoires éclatantes.

En conſidérant toutes ces cauſes & les effets qu'elles produiſirent, on peut dire que jamais l'antipathie des Anglois ne fut portée à un ſi haut degré que ſous le règne de Louis XIV. Guillaume, leur Roi, l'attiſoit encore, afin d'obtenir des ſubſides pour continuer la guerre, & humilier ſon rival; car ce fut la foibleſſe de toute ſa vie, d'être jaloux des lauriers de Louis XIV, & toute ſa vie fut employée à les flétrir ou à les arracher.

Je remarque encore deux autres cauſes qui concoururent à fomenter la haine nationale. Les Anglois avoient des Colonies, & des comptoirs par-tout. Louis voulut en avoir auſſi; & auſſi-tôt les mers de l'Inde & de l'Amérique furent teintes du ſang des deux Nations.

Enſuite, la révocation injuſte & imprudente de l'Edit de Nantes, expulſa de la France une foule de Proteſtans, qui furent accueillis en Angleterre, qui la firent retentir de leurs plaintes & de leurs cris contre la tirannie françoiſe, qui firent paſſer leur fureur, leur ſoif de vengeance dans l'ame haineuſe des Anglois : de-là en réſulta une perſécution contre les Catholiques de l'Angleterre, de violentes ſatires contre la Cour de Rome ; ce qui redoubla l'antipathie des François.

On auroit cru qu'elle eût du s'éteindre, & dans l'union momentanée de la France & de l'Angleterre lors de la quadruple alliance, & dans le Miniſtère paiſible du Cardinal de Fleuri. Mais les diſputes créées à l'occaſion de la démarcation des Colonies américaines, allumèrent un feu que la cendre cachoit ſeulement ; les torts, les atrocités, les victoires & les défaites, tout concourut à reſſuſciter cette antipathie implacable. La vérité me force de confeſſer que les Anglois, dans ces tems nébuleux de conquêtes ſi funeſtes, violèrent ſouvent toutes les règles du droit des gens. Un François en témoignoit un jour ſon étonnement au célèbre Pitt. Monſieur, lui répondit le Miniſtre, ſi nous voulions être juſtes envers les François, nous n'aurions pas pour 30 ans d'exiſtence.

A la paix de 1763, l'humiliation des François, & l'orgueil des Anglois porté au dernier degré, dûrent conſerver à leur haine mutuelle toute ſa force. Elle ſe repoſa pendant 13 ans,

faute de moyens & d'occaſions pour ſe développer. Mais ſa rage reparut encore dans la derniere guerre des Colonies américaines. Il eſt à croire que l'Anglois humilié, vaincu, dépouillé, n'abjurera de long-tems le reſſentiment de la bleſſure profonde que la France lui a faite. Il eſt à croire que ce reſſentiment, & la conſcience de ſa honte, ont creuſé ſa haine encore plus profondément.

Il eſt d'autres cauſes générales qui peuvent contribuer à l'entretenir ; elles conſiſtent dans les préjugés mutuels que ces deux peuples ont l'un ſur l'autre.

Ainſi, relativement à la politique, les Anglois accuſent les François de vouloir tenir la balance politique de l'Europe, de vouloir influer par-tout, dominer par-tout : & les François prêtent la même prétention au Cabinet de Londres.

Les Anglois accuſent encore leurs rivaux de chercher à les traverſer par-tout, de ſoudoyer des Puiſſances du Nord & la Turquie, afin de les armer contr'eux au beſoin, de ſoulever contr'eux les Princes de l'Inde, d'envoyer dans cette contrée, Soldats, Officiers, munitions, & juſqu'à des eſpions pour y ſaper leur puiſſance.

La jalouſie de commerce fournit des alimens encore très-violens à cette haine nationale. Manufactures, productions naturelles, induſtrie, les deux peuples cherchent à ſe ſurpaſſer en tout, à exclure mutuellement leur rival de divers marchés de l'Europe. Ils chargent réciproquement leurs marchandiſes de droits d'entrée conſidérables, & cherchent d'ailleurs à les décrier.

Il eſt un autre objet de jalouſie dans les Anglois. Ils s'indignent ſérieuſement de voir que la France l'emporte ſur eux pour la bonté du ſol, pour la variété de ſes productions, pour la population, pour certaines manufactures, &c.

Différence des Gouvernemens, autre cauſe. Les Anglois ſe croient libres, & regardent leurs voiſins comme des eſclaves. Ceux-ci traitent la liberté angloiſe de licence, & ſon peuple de bête féroce, toujours prête à déchirer ſes maîtres.

Différence de Religion. Les Anglois déteſtent le Catholiciſme, qu'ils appellent Papiſme; ils croient que ce culte eſt ſuperſtitieux, que ſa doctrine eſt deſtructive de la liberté, & tend à juſtifier le deſpotiſme, & à l'appuier. Ils regardent donc les François comme voués aux erreurs, à la ſuperſtition, à l'eſclavage ſpirituel & temporel. En retour, les François traitent leurs rivaux d'hérétiques & les damnent.

Différence de caractères. Les Anglois ſont graves, ſérieux, méditatifs. Ils traitent les François d'hommes légers, ſuperficiels, toujours danſans ou chantans.

Différence de mœurs. Les Anglois prêtent aux François une corruption affreuſe. Paris eſt, ſuivant leurs Ecrivains, une Babylone, une Sodome, & ils croient que la pureté des mœurs exiſte encore en Angleterre.

Enfin, comme s'il étoit écrit par l'Être ſuprême, que ces deux Nations doivent être rivales ſur tout, il n'eſt pas juſqu'à la littérature qui ne ſoit pour elles un champ de bataille. Les

Anglois s'indignent que la littérature & la langue françoise soient répandues par-tout; ils s'indignent de la préférence qu'on leur donne sur leurs productions littéraires, & pour se venger, ils élèvent Shakespeare aux cieux, lorsqu'ils rabaissent Corneille. Les François rient de ces éloges & de ces prétentions, & traitent Shakespeare de barbare.

Telles sont les causes les plus frappantes de l'antipathie de ces deux Nations. Je dois convenir avec Hume, qu'elle est bien plus profondément enracinée dans l'ame des Anglois, que les François nous haïssent moins fortement. Ce Philosophe assigne une cause de cette différence qui ne me paroît pas vraie. Il écrit que les François nous haïssent moins, parce qu'ils sont en guerre presqu'avec tout le Continent, & que leur haine est plus divisée. Il en devroit être de même des Anglois; car dans la dernière guerre, ils ont combattu presque toutes les Nations. Leur haine contre la France n'en a pas diminué. La vraie cause de cette différence est dans le caractère du François qui ne sait pas haïr, qui jouit du bien-être que la nature lui donne, sans envier celui des autres, sans croire qu'il ait à envier, qui se soulage de ses maux en plaisantant, qui peut-être par bien des causes, n'a pas la force de haïr, ni d'avoir aucun sentiment profond. Comme homme, le François a peut-être raison de conserver ce caractère; comme Nation, il a tort. La légereté d'une Nation décèle un vice intérieur, ou l'ennui, ou l'impuissance de s'occuper de ses affaires.

J'ai décrit les causes de l'antipathie des deux Nations, je dois indiquer les remèdes qui parviendroient insensiblement à la détruire. Ils se trouvent presque tous dans l'esprit philosophique. Quand il sera à un égal degré chez les deux peuples, quand il se sera emparé de toutes les têtes, quand il règnera dans toutes les opérations politiques, on peut assurer qu'alors la source des divisions sera tarie.

Cet esprit leur apprendra à oublier les folies de leurs pères, à mépriser leurs préjugés. Ainsi l'Anglois se dira que le sang des François qui accompagnèrent Guillaume, est confondu depuis long-tems avec le sang Anglois. Ainsi la France abjurera ce systême affreux de diviser ses voisins, de leur susciter des ennemis par-tout. Ainsi le Monarque Anglois renoncera à ses prétentions ridicules sur la Couronne de France, effaçera les lys de ses armoiries. Ainsi les Anglois modérant leur ambition, ne soupireront plus après des possessions continentales. Après avoir donné des éloges à la valeur du Prince Noir & de Talbot, ils donneront des larmes aux François égorgés par-tout pour une querelle insensée. Ils oublieront & le règne de Louis XIV, & la jalouse ambition de Guillaume, ils voueront à l'exécration les Princes qui voudroient ressusciter ces malheureuses querelles. Les Calvinistes bannis de la France, aujourd'hui heureux au sein de leur nouvelle patrie, remercieront le ciel qui, par une épreuve pénible, les a fait passer sous une Constitution vantée par toute la terre. Ils plaindront la France

de ſa folie ; mais ils n'attiſeront pas la haine contr'elle. Anglois & François, tous en contemplant les maſſacres de la guerre de 1756, conviendront de la folie de vouloir aſſervir des Contrées éloignées, de verſer ſang & tréſors pour des conquêtes qui ne peuvent reſter. Si l'Angleterre garde ſon Empire immenſe dans l'Inde, elle s'empreſſera de faire taire la jalouſie des autres Nations, & les plaintes de ſes ſujets, en gouvernant ceux-ci avec douceur, en leur rendant toute la liberté dont les Anglois jouiſſent eux-mêmes, en les attachant par les liens de l'amour à leur domination. Un pareil gouvernement vaut mieux que des armées nombreuſes, & préviendra les deſſeins ſecrets de leurs ennemis. Cet Empire doit conſoler les Anglois de la perte qu'ils viennent de faire ; & s'ils ſont hommes, s'ils ſont réellement amis de la liberté, ils doivent aujourd'hui, que l'illuſion du deſpotiſme eſt évanouie, ils doivent être ſatisfaits qu'à leurs dépens, trois millions d'hommes aient recouvré leur liberté, & que du ſein de la ſervitude ſoient ſorties de ſuperbes Conſtitutions Républicaines.

Enfin, quand l'eſprit philoſophique règnera, les deux peuples ſe pardonneront & leurs torts & leurs préjugés. L'homme libre plaindra l'eſclave, mais ne le combattra pas. L'homme éclairé plaindra l'ignorant, mais ne le battra pas, ne le haïra pas, parce qu'il eſt ignorant. L'homme pur & moral plaindra celui qui eſt corrompu, & ſe bornera à jouir du bonheur que procure la vertu.

Dans cet état de choſes, le commerce ſur tou

s'épurera, & ne deviendra plus une ſource de diſcorde. Chaque peuple ne s'empreſſera plus de renchérir ſur ſon voiſin, en prohibitions, en entraves, en impôts, en manœuvres ſecretes. Chacun jouira de ſes avantages naturels, & ne croiſera point ceux de ſon voiſin.

Voilà le point où l'eſprit philoſophique peut porter les deux Nations, s'il devient celui des hommes, & ſur-tout celui des Gouvernemens. Il a déja pénétré chez les uns, quand pénétrera-t-il chez les autres? Quand l'intérêt les forcera de l'adopter.

FIN.



TABLE

DES LETTRES contenues dans ce second Tome.

FIN de la Table des Matières.





